

YAËL LIPSYC

A movie poster for 'La Comète' by Yaël Lipsyc. The central image is a close-up, profile view of a woman's face, looking down. Her hair is dark and appears to be blowing or falling, creating a sense of motion. The background is a city skyline at dusk or dawn, with several skyscrapers visible, including the Empire State Building. The overall color palette is dominated by purples, blues, and oranges from the sky. The title 'LA COMÈTE' is written in large, bold, red, 3D-style letters across the middle. Below the title, the text 'MATRICULE A390G7' is written in white on a black, brush-stroke-like background. In the bottom right corner, the 'bayard CANADA' logo is visible.

LA COMÈTE

MATRICULE A390G7

bayard
CANADA



OceanofPDF.com

AVERTISSEMENT

**Ce fichier ePub a été vérifié sur une tablette iPad,
avec les logiciels iBooks et Stanza.**

**Des problèmes d’affichage ou de lisibilité pourraient se produire
lors de sa lecture sur d’autres types de liseuse ou logiciel.**

**Nous nous excusons de ces éventuels inconvénients,
indépendants de notre volonté.**

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Lipsyc, Yaël, 2000-

Matricule A390G7

(La comète ; tome 1)

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89770-090-4 (vol. 1)

I. Titre.

PS8623.I67M37 2017

jC843'.6

C2016-942576-2

PS9623.I67M37 2017

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017
Bibliothèque et Archives Canada, 2017

Direction éditoriale : Sylvie Roberge

Direction littéraire et artistique : Maxime P. Bélanger

Révision : Josée Latulippe

Conception de la couverture : Dorian Danielsen

Mise en pages : Mardigrafe

© Bayard Canada Livres inc. 2017

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC. Gouvernement du Québec –
Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.



Bayard Canada Livres

4475, rue Frontenac, Montréal (Québec) Canada H2H 2S2

edition@bayardcanada.com

bayardjeunesse.ca

Imprimé au Canada

OceanofPDF.com

YAËL LIPSYC

LA COMETE

MATRICULE A390G7

OceanofPDF.com

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles...
Corneille, *Le Cid*

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

PROLOGUE

Elle n'avait pas le droit de monter là-haut, le soir, et elle le savait. Mais aujourd'hui, c'était spécial, alors elle en profitait. On était le vingtième jour du neuvième mois de l'année, le jour de son sixième anniversaire. Elle avait attendu ce jour avec impatience, comme les enfants du monde entier attendent le leur. Mais cette petite fille était assez étonnante comparée à beaucoup d'autres enfants: elle réfléchissait tout le temps. À propos de tout. Elle posait sans cesse des questions à ses parents, qui ne manquaient pas d'être surpris par la perspicacité de ses demandes. Oui, pour une petite fille de six ans, une telle curiosité était surprenante.

Comme souvent, elle était montée sur son arbre préféré, derrière sa maison. Les premières fois qu'elle avait fait ça, son père avait été blême d'inquiétude à l'idée de laisser sa petite fille escalader un arbre jusqu'à son sommet. Mais il avait constaté l'agilité de l'enfant et lui avait dit, un jour:

— Dis-moi simplement pourquoi tu aimes tant monter là-haut, et je te laisserai y aller.

Alors elle avait répondu:

— C'est pour observer le ciel, papa. J'essaie de deviner la cachette des étoiles pendant la journée, parce que je suis sûre qu'elles sont là.

Et depuis, elle escaladait cet arbre tous les jours... et parfois le soir, discrètement. Ses parents ignoraient d'où venait cette fascination pour les astres, mais ils l'avaient laissée faire.

La petite fille observait donc le ciel en cette soirée du vingtième jour du neuvième mois, lorsque son père l'appela:

— Isis!

Eh mince! Elle allait devoir rentrer et se ferait gronder. Elle grimaça puis descendit de son arbre, jetant un dernier regard aux étoiles. Quand elle fut arrivée en bas, ses parents l'attendaient, les mains

sur les hanches, fronçant les sourcils – un peu trop au goût de la jeune Isis.

— On en avait discuté, rappela son père. On avait dit «pas la nuit».

— Tu sais ce que tu vas avoir? ajouta sa mère.

Isis secoua la tête.

— Un cadeau! s'écria son frère, en surgissant de derrière ses parents.

Le père d'Isis lui tendit un paquet dont elle se saisit, un immense sourire illuminant son petit visage d'enfant.

— Bon anniversaire, ma chérie, lui dit sa mère. J'espère que ça va te plaire.

Tout doucement et avec application, Isis déchira le papier d'emballage. Elle eut sur son visage l'expression enfantine – mais que l'on retrouve même chez certains adultes – qu'a une personne lorsqu'on vient de lui faire le cadeau qu'il fallait, le cadeau adéquat, le cadeau parfait. Le paquet contenait un collier fait d'une chaîne en argent et d'un pendentif... en forme d'étoile.

1

J'étais allongée sur mon lit depuis maintenant plusieurs heures, je crois. Quand j'y pensais, ça aurait pu être un peu déprimant de dormir dans le même lit depuis sa naissance, mais cela ne me dérangeait pas, parce que si quelqu'un d'autre s'était allongé sur ce lit il n'y aurait pas été aussi à l'aise que moi. Ce principe s'appliquait à ma maison, à mon quartier... et même à mes proches. D'une certaine manière, ça devait prouver que j'avais ma place, ici.

Ma vie était d'une monotonie et d'un ordinaire assez relaxants... Enfin, c'est ce que je m'efforçais de penser, sinon je serais devenue folle. Je me fondais dans la masse, je n'avais rien de spécial, ou presque.

Mes deux parents travaillaient dans la Construction. Mon père était directeur de chantier et ma mère, architecte. Il paraît qu'ils étaient assez bons dans ce qu'ils faisaient. Mon frère aîné, Adam, était bien parti pour suivre leurs traces, comme tout fils respectable. Deux ans plus tôt, quand il avait mon âge, il avait suivi le même parcours que mes parents: il était allé à l'école supérieure de Construction, qu'il avait brillamment réussie, il avait suivi un stage intensif et il était désormais apprenti maître de chantier.

Adam avait toujours été costaud, bien bâti, autoritaire et jovial: fait pour ce genre de métier, finalement. Mais moi, c'était une autre histoire. J'étais très mince, je n'avais ni un grand sens de l'organisation ni une force surhumaine. J'étais plutôt du genre discret et contemplatif. Je préférais l'observation des étoiles à la construction d'un bâtiment. C'était à se demander ce que je faisais dans cette famille forte et joyeuse.

Tout comme à mon frère, mes parents m'avaient donné un prénom assez spécial: Isis. Où avaient-ils pu trouver une idée pareille? Parfois, c'était gênant, car mon prénom m'empêchait d'être aussi discrète que je l'aurais souhaité. Lorsque les gens l'entendaient, ils devenaient curieux, et un peu hargneux quand ils étaient vraiment

conservateurs. Malgré tout, j'aimais bien mon nom, il m'apportait une infime dose de singularité. J'étais fière de sortir un tant soit peu du lot et d'avoir un élément original dans ma vie... car c'était bien le seul.

De temps en temps, je me permettais de penser que notre société n'était pas parfaite. C'est vrai, j'avais fait tout ce que j'avais pu pour rentrer dans le rang, vraiment, mais je n'y arrivais pas. Je ne pouvais pas me forcer à ressembler à mes parents: ce n'était pas le cas.

Pourtant, je n'avais pas vraiment le choix. Quelques jours auparavant, ça avait été mon anniversaire... et j'avais eu seize ans. Atteindre cet âge-là signifiait qu'on devait trouver sa place dans la société. Ce qui est problématique quand la société en question part du principe que tout enfant ressemble à ses parents, alors que ce n'est pas forcément le cas. Mais peu importait. Comme des milliers et des milliers d'adolescents avant moi, j'allais devoir aller dans la même école que mon frère, et que mes parents, et que leurs parents...

Le lendemain, le vingt-cinquième jour du neuvième mois, je me rendrais au Centre administratif et on me ferait subir ce que je redoutais le plus: une épreuve.

Mes parents et autres proches ne pouvaient pas m'apprendre tellement de choses sur l'épreuve en question; elle était un peu différente chaque année. Je savais seulement qu'elle porterait sur des connaissances personnelles, et qu'il n'y avait pas vraiment de moyen pour s'y préparer. Apparemment, elle était censée avoir été instaurée de façon à ce que tous les candidats aient les mêmes chances de réussir.

Ah oui, parce qu'on pouvait rater une épreuve et, dans ce cas-là, c'était le gouvernement qui choisissait ce qu'on faisait de notre vie. Or, pour le gouvernement, échouer à son épreuve signifiait qu'on n'était pas digne d'exercer une bonne profession, de prétendre à une carrière intéressante. Un échec à l'épreuve équivalait à la promesse d'un travail dont personne d'autre ne voulait... Mais il y

avait une autre option, celle qui occupait mon esprit depuis plusieurs mois.

Je pouvais refuser de passer l'épreuve classique correspondant au métier de mes parents, et émettre une demande spéciale. Cette demande consistait à réclamer une autre épreuve pour prouver, d'une part, que je n'étais pas capable de suivre les traces de mes parents et, d'autre part, que je pouvais être à mon aise dans un tout autre domaine.

Si ça avait été aussi simple que cela, je n'aurais pas hésité une seconde. Mais c'était un peu plus compliqué. Pour formuler cette demande, je devais me présenter le jour de l'épreuve comme n'importe quel candidat, sauf qu'au lieu de la passer je devrais expliquer ma situation à un responsable et lui soumettre ma demande. Le responsable ferait alors passer ma réclamation à un niveau supérieur et je devrais me rendre à un autre test, dans le domaine que j'aurais choisi. Si j'échouais à cette épreuve, je serais obligée d'exercer une profession ennuyeuse, sans doute dégradante. Un programme peu souhaitable, en somme.

Voilà ma peur. J'avais peur de choisir une épreuve dans un domaine qui ne me correspondait pas et de finir toute ma vie dans une position ridicule, rongée par le regret. D'un côté, je savais ce que je voulais être, j'en rêvais depuis que j'étais petite. Je craignais juste de ne pas être aussi forte que ce que j'aurais souhaité pour exercer la profession qui m'attirait.

Soudain, la voix de ma mère m'arracha à ma réflexion:

— Isis, à table!

Un petit sourire sarcastique se dessina sur mon visage: une phrase si simple, dans un monde si compliqué.

Le poing de mon père s'abattit brusquement sur la table.

— Mais tu rêves, Isis! s'emporta-t-il. Tu crois vraiment que ta mère et moi allons te laisser faire ça?

Je levai mes yeux, qui jusqu'alors fixaient mon assiette à peine entamée, et jetai un regard las à mon père:

— Ce n'est pas ta décision, papa.

Cette fois-ci, je l'avais franchement énervé. Ses yeux me lancèrent des éclairs.

— C'est non, Isis! La brigade des Sauveteurs, non mais c'est n'importe quoi! Tu as des tendances suicidaires ou quoi?! Je refuse que tu fasses une demande spéciale pour passer l'épreuve des Sauveteurs, tu m'entends? Je refuse!

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent: pourquoi ne comprenait-il pas? Pourquoi ne comprenait-il jamais? Je jetai un regard à ma mère, qui ne dit rien, et à mon frère, qui prétendit lâchement se concentrer sur son souper. Cédant à ma colère, je me levai brusquement de table.

— Alors c'est comme ça? demandai-je avec une voix difficilement maîtrisée. Je suis obligée de vous ressembler, uniquement parce que je suis votre fille? Eh bien, je ne peux pas! Je refuse de faire semblant d'être comme vous et de passer ma vie à cogner sur des pierres. Ce n'est pas moi, ça, et ce ne le sera jamais. Mais je suppose que vous ne pouvez pas comprendre: c'est tellement facile pour vous d'être comme on veut que vous soyez... Non, vous ne me comprendrez jamais. Mais essayez au moins, envisagez un instant que je ne sois pas faite pour travailler dans la Construction. Vous voudriez vraiment que je passe toute ma vie à faire quelque chose que je déteste? Si c'est le cas, je peux partir dans ma chambre sur-le-champ et ne jamais en revenir.

Des larmes m'étaient venues aux yeux tandis que je déclamais cette tirade tant de fois répétée dans mon esprit. Mais je ne les laissai pas couler, parce que je voulais que mes parents me prennent au sérieux. Un lourd silence s'installa dans la salle à manger.

Adam se leva et contourna la table pour venir se placer à côté de moi. Comme pour me soutenir, il passa son bras autour de mes épaules et déclara:

— Papa, maman, vous ne pouvez pas ignorer ce qu'Isis vient de dire. Si elle ne veut pas travailler dans la Construction, elle ne le fera pas. Et personne ne peut l'y obliger, pas même vous. C'est sa vie.

Ma mère fit un petit sourire triste et hocha la tête. Je regardai mon père, le seul à n'avoir rien exprimé de ce qu'il pensait. Celui-ci, voyant qu'il était dans une mauvaise posture, passa la main dans ses cheveux courts, soupira longuement, puis finit par dire :

— Tu te sens si différente de nous ? Tu sais, tu as la Construction dans le sang.

— Ça ne veut rien dire. Ce ne sont pas un ou deux globules qui vont déterminer qui je suis.

Mon frère retint un petit rire. Ma remarque l'avait amusé, mais mon père n'avait pas semblé l'apprécier. De manière générale, il n'avait pas le rire facile, encore moins dans les situations dont le contrôle lui échappait.

— C'est d'accord, céda enfin mon père, avec un regret perceptible. Fais-la, ta demande spéciale... mais pas pour entrer dans la brigade des Sauveteurs. C'est trop dangereux !

Doucement, je me dégageai de l'étreinte de mon frère et je marchai à grands pas vers l'escalier menant à ma chambre.

— Isis, m'appela ma mère de sa voix douce, reviens à table, nous pouvons en discuter.

À mi-chemin, je me retournai et affirmai :

— Tu sais, maman, tout le monde peut mourir à n'importe quel moment. Toi et papa, quand vous êtes sur les chantiers, vous n'êtes pas à l'abri d'une erreur ou d'une mauvaise manipulation. Si j'entre dans la Brigade, c'est vrai, je risquerai ma vie tous les jours. Mais ce sera pour en sauver d'autres. Je quitterai peut-être ce monde un peu plus tôt, mais au moins j'aurai eu une vraie vie avant.

Laissant ma famille digérer ma petite révolte, je montai dans ma chambre et fermai la porte. Je me rendis compte que j'étais sûre de ce que je voulais : intégrer la brigade des Sauveteurs, sauver des vies et enfin pouvoir cesser de faire semblant.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

2

La nuit fut dure, mais moins que je le craignais. Vers une heure du matin, je sortis de ma chambre à pas de loup et je me rendis sur le balcon. Je regardai le ciel, les étoiles, la Sphère blanche – elle devient parfois le «Croissant» blanc, mais ça sonne quand même moins bien. Comme toujours, je me sentis mieux après la contemplation d'une si grande beauté. Je retournai dans ma chambre l'esprit apaisé et le cœur gonflé d'un courage nouveau, dont j'ignorais l'existence même.

Le lendemain matin, je m'éveillai après un sommeil agité et pas vraiment réparateur. Mais peu importait: j'étais prête. Je m'habillai d'un jean brut et d'un chandail noir, coiffai mes longs cheveux châtons et me regardai dans la glace pour constater à quel point je devais avoir l'air fatiguée et anxieuse. Je fus donc surprise de ne rien voir d'autre que de la détermination dans mes yeux verts.

J'allais sortir de ma chambre lorsque je fis demi-tour: j'avais failli oublier le plus important. À côté de mon lit, il y a une commode. Chaque soir, avant de me coucher, j'y pose le collier que m'ont offert mes parents quand j'étais petite. Depuis, j'ai fait changer la chaîne, mais j'ai gardé le pendentif. Je l'ai toujours adoré. C'est sans doute stupide, mais j'ai le sentiment que je ne suis en sécurité que si je le porte.

Je descendis dans la salle à manger, certaine de n'y trouver personne: dans ma famille, tout le monde travaillait tôt. En effet, la maison était vide, mais ma mère m'avait laissé un court mot avant de partir:

Bonne chance, Isis! Je sais que tu feras le bon choix.

Je souris, réalisant que ça avait dû énormément lui coûter d'accepter ma décision, et je sentis une bouffée d'affection m'envahir... mais j'aurais tout le temps d'être sentimentale plus tard. Je devais pour le moment me concentrer sur mes obligations. Songeant que je vomirais sûrement le moindre aliment que j'avalerais, je sortis de chez moi l'estomac vide.

Même si j'étais considérablement en avance, je marchais d'un bon pas. J'aurais pu prendre le bus à côté de chez moi, mais je décidai de me rendre à pied là où on m'attendait, par crainte de ne pas réussir à rester immobile plus de cinq minutes dans le véhicule sans devenir folle.

J'arrivai bientôt au Centre administratif de mon secteur, l'endroit où j'étais censée passer mon épreuve. Les rues de mon quartier se ressemblaient toutes, elles étaient de couleurs sombres, mornes, dénuées de vie et de singularité... mais le Centre administratif était nettement plus déprimant. Bâtiment en pierre imposant, portes en acier. Au-dessus de la porte, de gigantesques lettres en métal formaient le slogan du gouvernement, que je haïssais tant:

CHACUN SA PLACE

Je pris une grande inspiration – je le faisais chaque fois que je m'apprêtais à réaliser un acte important –, puis commençai à monter rapidement les marches de pierre qui menaient au bâtiment. Une fois arrivée devant l'entrée, les portes s'ouvrirent automatiquement devant moi. Je les franchis et me retrouvai dans un grand hall. Devant moi, une pancarte indiquait «ACCUEIL», l'endroit où je devais me rendre. J'allai dans la direction désignée et m'arrêtai soudainement, découvrant une file d'attente d'adolescents qui patientaient en attendant leur tour. De nombreux guichets noirs ayant été disposés, la queue diminuait rapidement. Voyant que d'autres jeunes gens arrivaient derrière moi, je m'interdis d'angoisser et me plaçai dans la file.

Un bruit constant et assez important régnait dans le hall. La plupart des adolescents présents étaient amis, puisqu'ils habitaient dans le même quartier. Certains avaient sûrement dû venir ensemble, d'ailleurs. Plusieurs visages m'étaient familiers: il y avait là des garçons et des filles que je connaissais, qui allaient à mon école... et qui étaient tous sur le point de passer leur épreuve normalement. Une conversation entre plusieurs adolescents devant moi attira mon attention, et je me mis sans le vouloir à écouter ce qu'ils disaient:

— Quelle heure il est? demanda un garçon aux cheveux blonds. J'en peux plus d'attendre...

— Calme-toi, John! tenta de l'apaiser une jeune fille qui lui ressemblait (sa jumelle peut-être?). Il est huit heures cinq. On va passer à l'accueil dans deux minutes, et ensuite...

— ... ensuite on va poireauter jusqu'à neuf heures! l'interrompit un autre garçon. C'est ridicule! Attendre, attendre... y en a marre! Ils comprennent pas qu'on est stressés?! Et puis au fond, à quoi ça sert d'attendre si tout le monde est installé? À rien!

John ouvrit la bouche pour lui répondre, mais, sans vraiment savoir pourquoi, je m'immisçai dans la conversation:

— C'est une question d'administration, affirmai-je, tandis que trois visages étonnés se tournaient vers moi. Il faut un peu de temps pour rassembler la paperasse, préparer les épreuves et... (ma gorge se serra) et traiter les demandes spéciales. Alors c'est vrai, «on est stressés», mais si on a attendu seize ans, on peut attendre une heure de plus, non?

Le garçon à qui j'avais répondu rougit légèrement, tandis que les deux autres éclatèrent de rire. John me fit un large sourire:

— Je suppose que tu as raison, mais tu ne dois pas être aussi angoissée que nous pour pouvoir dire ça.

Je m'apprêtais à répliquer, mais je me rendis compte... qu'il avait raison. Soudainement, ma peur s'était envolée, je savais ce qu'il me restait à faire.

Sans me laisser le temps de répondre à John, la jeune fille qui lui ressemblait le tira par le bras pour qu'il avance: un bureau d'accueil

s'était libéré. L'autre garçon qui les accompagnait ne tarda pas à y aller également, puis ce fut mon tour.

J'avançai vers le guichet libre, et l'homme qui était derrière me demanda:

— Votre numéro matricule et votre prénom, mademoiselle.

Chaque personne a un numéro d'identification qui lui est propre et qui permet de ne pas la confondre avec quelqu'un d'autre. Quant à mon prénom, je savais déjà quelle serait la réaction du fonctionnaire en l'entendant.

— Mon numéro est le A390G7, et... je m'appelle Isis.

Levant le nez de son clavier d'ordinateur, le fonctionnaire haussa les sourcils. Je remarquai que l'étiquette accrochée sur son uniforme de travail indiquait «Charles/guichetier»... Charles: un prénom des plus classiques.

— Vous voulez dire: «Iris»? me corrigea-t-il en insistant sur le *r*.

— Non, je suis à peu près sûre de mon prénom, répliquai-je en retenant un sourire las. I-S-I-S.

Cette fois-ci, ce bon vieux Charles fronça les sourcils.

— Ce n'est pas sur la liste, fit-il remarquer.

— Quel observateur vous faites!

— Effectivement. On me le dit souvent.

Visiblement désapprobateur, le guichetier émit un petit bruit méprisant et, marmonnant quelque chose dans sa barbe, il entra mon nom dans l'ordinateur. «Ce n'est pas sur la liste» était sans doute la phrase que j'avais le plus entendue dans ma vie. Mes parents, Matt et Ella, avaient toujours un peu regretté de porter des prénoms classiques. Selon eux, le nom était la seule distinction qu'on pouvait faire dans la société et, bien qu'ils aient toujours approuvé les lois et règlements de notre gouvernement, ils soutenaient que la liste était une mauvaise idée.

Cette liste constituait un inventaire de tous les prénoms qu'il était *fortement* recommandé de donner à ses enfants. Elle contenait un certain nombre de prénoms assez communs... Inutile donc de préciser que mon nom n'y figurait pas. À cause de cette singularité

que m'avaient donnée mes parents, je n'étais pas toujours bien vue, et c'était pareil pour mon frère. «Isis» et «Adam», ça ne courait pas les rues! J'avais acquis avec le temps une certaine passivité devant la réaction négative des gens quand je leur annonçais comment je m'appelais.

Ainsi, lorsque ce guichetier me jeta un regard désapprobateur, j'adoptai un air neutre qui eut l'air de l'exaspérer encore plus.

— Bon, continua Charles, alors: Isis, A390G7, fille de Matt et Ella, sœur de... (une moue s'afficha sur son visage) Adam. Vous allez donc passer une épreuve de Construction...

— À vrai dire, l'interrompis-je, je n'en ai pas l'intention.

Cette fois, le pauvre Charles ne comprenait vraiment plus rien. Je suppose que j'étais un cas spécial pour lui. Pourtant, il allait devoir se faire une raison.

— Vous... vous n'en avez pas... l'intention? bredouilla-t-il.

Je retins un soupir. Oui, c'est ce que je viens de dire, gros malin!

— Je veux faire une demande spéciale.

Charles haussa encore plus les sourcils, et je crus pouvoir lire dans ses pensées: «Non seulement elle a un nom bizarre, mais en plus elle fait une demande spéciale?!» Néanmoins, aussi importante que soit son envie de me juger, cela ne faisait pas partie de sa tâche et il allait devoir se retenir.

— Très bien, reprit mon guichetier, en redevenant professionnel. Veuillez m'indiquer votre choix et les raisons qui vous motivent.

Aïe! Ce n'était pas prévu, ça... Je connaissais mon choix, mais le donner là, maintenant, à ce crétin de guichetier! Pour mes motivations, c'était encore pire: comment expliquer que je trouvais la société oppressante et injuste? Que je ne me retrouvais pas dans le domaine où toute ma famille était à l'aise?

— Je veux... je veux intégrer la Brigade.

— La brigade des Sauveteurs? s'enquit le guichetier, qui semblait à présent presque habitué à mon étrangeté.

N'en avait-il pas marre de tout répéter?

— Exact, confirmai-je. Quant à mes motivations... je veux sauver des vies et me rendre utile.

— Mais encore?

Mais encore? Comment ça, «mais encore»? Avoir des intentions louables n'était-il pas suffisant? Eh bien, je voulais être courageuse, découvrir mes limites, rendre mes parents fiers de moi, montrer qu'être différent n'est pas une faiblesse, côtoyer les étoiles... mais comment faire comprendre cela à un guichetier qui s'appelait Charles et qui passait sa vie dans un Centre administratif? Non, je devais juste lui dire ce qu'il voulait entendre.

— «Chacun sa place», non? rétorquai-je en regardant le guichetier dans ses yeux dénués d'expression.

À l'instant où j'eus dit ça, je sentis que j'avais marqué un point. Charles m'accorda même un rictus se rapprochant du sourire.

— Je suis bien d'accord avec vous, jeune demoiselle.

Il tapa rapidement je ne sais quoi sur le clavier de son ordinateur et me dit:

— Tout d'abord, Isis (ouh là, je n'aimais pas trop la façon dont il appuyait sur mon nom...), vous allez devoir remplir ce formulaire (il me tendit une liasse de papiers dont je m'emparai), tandis que je fais passer votre demande spéciale au niveau supérieur. Si votre demande est acceptée et que vous remplissez le formulaire correctement, vous irez passer une épreuve d'agilité. Seulement...

Charles marqua une courte pause. Seulement quoi?

— Seulement, nous ne pouvons pas vous faire passer cette épreuve ici, car elle est assez peu demandée dans le quartier. Vous devrez vous rendre au Centre administratif le plus proche d'ici... à un quart d'heure environ. Vous voyez celui dont je parle?

J'acquiesçai en hochant la tête. Ce centre n'était pas loin de mon ancienne école, je passais tout le temps devant... enfin, il y avait quelque temps.

— Bon, j'ai transmis votre demande, et vous aurez votre réponse d'ici trente minutes. Sachant qu'il est huit heures et quart et que

vous avez un formulaire à remplir, je vous suggère de vous dépêcher, ou il sera trop tard...

— Trop tard pour quoi?

Charles fit un petit sourire en coin, il semblait apprécier la situation.

— Trop tard pour arriver au Centre et passer votre épreuve, évidemment.

Je sentis un frisson me parcourir le dos. Non, la société n'aimait pas qu'on choisisse soi-même son destin. Ça ne pouvait donc pas être aussi simple. Évidemment.

Pour narguer ce vicieux de fonctionnaire, je lui fis un grand sourire et demandai:

— Eh bien, Charles (j'insistai sur son fichu prénom), donnez-moi un stylo, sauf si vous tenez à ruiner ma vie, évidemment.

Rougissant un peu – de colère ou de honte? –, Charles me donna un crayon. Me forçant à rester calme, je commençai à remplir le formulaire. Assez vite, je me rendis compte que la plupart des questions étaient relativement inutiles, je ne perdis donc pas mon temps à chercher quelque chose de brillant à écrire. J'enchaînai les questions à un rythme soutenu, ne voulant pas perdre la moindre seconde de mon temps précieux.

Pratiquez-vous une activité sportive?

Je fais de l'escalade.

Vous définiriez-vous comme courageux/se?

Quand il le faut.

Quelles sont, selon vous, la ou les qualités les plus importantes chez une personne?

La générosité et l'intelligence.

Le ou les pires défauts?

La fermeture d'esprit, l'arrogance, la méchanceté gratuite.

Pourquoi avez-vous choisi de basculer dans le domaine de l'agilité?

Et ainsi de suite.

Je répondis à ces questions classiques pendant cinq minutes et vins enfin à bout du formulaire, que je rendis à mon cher guichetier. Puis j'attendis avec appréhension la réponse de celui-ci: allais-je ou non pouvoir passer mon épreuve?

Au bout de quelques minutes de torture – j'avais rendu fou le guichetier à force de faire les cent pas, si bien que ce dernier m'avait forcée à m'asseoir –, Charles m'appela:

— Mademoiselle? Venez à mon bureau.

Je me levai brusquement et allai vers lui.

— Le gouvernement accède à votre requête. Vous allez pouvoir passer votre épreuve. Je vous rappelle que vous n'avez qu'une seule chance et que vous devez vous rendre au Centre ad... Mademoiselle? MADEMOISELLE!

Charles pouvait crier autant qu'il le voulait, je ne l'écoutais déjà plus. Je m'étais mise à courir à travers le hall, bousculant les derniers adolescents qui s'y trouvaient. Je sortis du bâtiment et pris la peine de regarder ma montre avant de recommencer à courir. Il était huit heures quarante-six. Je devais être dans la salle de l'épreuve à neuf heures.

J'accélérai, courant plus vite que je ne l'avais jamais fait, peut-être même que *personne* ne l'avait jamais fait. J'empruntai une ruelle qui me ferait gagner quelques secondes et lâchai un juron: une barrière m'empêchait de continuer ma route... mais non, pas question! Je m'agrippai à la barrière et l'escaladai, crochetant des prises avec mes doigts, m'appuyant sur mes pieds. Arrivée en haut, je sautai et me remis à courir. Je pris à droite, puis à gauche, et débouchai dans une grande rue, avec des bâtiments plus grands et plus sombres que chez moi. J'approchais de ma destination, puisque je me trouvais dans un beau quartier. Je continuai ma course, sans prêter attention à mon cœur affolé et à mes poumons qui criaient grâce. Je mourrais d'épuisement si c'était nécessaire, mais au moins j'aurais tout donné.

Enfin, je le vis. Ce centre administratif était identique en tout point au précédent, mise à part sa couleur noire. Je me précipitai vers le bâtiment, montai les marches de l'escalier quatre à quatre et appuyai avec frénésie sur le bouton pour ouvrir les portes. Le hall, pareil à celui du Centre de mon quartier, était quasiment vide. Je courus vers un bureau. Une jeune femme assise à l'arrière me jeta un regard incrédule:

— Euh, mademoiselle? commença-t-elle.

Je la saisis par le col de son chemisier et demandai, d'une voix rauque et glaciale:

— La salle de l'épreuve d'agilité, où est-elle?

— Je...

— OÙ EST-ELLE?

J'avais essayé de crier, mais ma course semblait m'avoir arraché la gorge, et le son qui en sortit fut assez terrifiant. Au moins, la secrétaire me répondit, un peu effrayée:

— Au sous-sol, deuxième porte à droite, mais...

Je la relâchai sans ménagement et avisai un ascenseur. Les portes étaient sur le point de se refermer, mais j'introduisis ma chaussure et elles se bloquèrent sur ma cheville. Grimaçant à cause de la douleur, j'essayai de les écarter avec mes mains... sans succès. Soudain, deux bras les ouvrirent et me tirèrent à l'intérieur de la cabine. Je levai la tête vers mon sauveur. D'après son uniforme, c'était un employé du Centre.

— En retard? devina-t-il, tandis que j'appuyais sur le bouton «SS» de l'ascenseur.

Je hochai la tête et eus la force de lui murmurer un pitoyable «merci». Nous arrivâmes au sous-sol et je me ruai vers le couloir. Je crus entendre l'employé me crier: «Bonne chance!» Je passai devant la première porte qu'on était en train de fermer, puis faisant un horrible dérapage avec mes chaussures, je m'arrêtai brusquement devant la deuxième porte. Je l'ouvris à la volée et fis irruption dans une grande pièce ressemblant à un gymnase.

La première chose que je vis fut une grande horloge suspendue au plafond qui indiquait: 8:59:56.

J'aperçus des visages d'adolescents surpris se tourner vers moi, ainsi que celui d'un homme d'une trentaine d'années, sans doute celui qui allait nous faire passer l'épreuve d'agilité.

— Eh bien! déclara celui-ci, vous êtes de loin la personne la plus ponctuelle que j'aie jamais vue.

«Merci du compliment», fut la dernière pensée que je parvins à avoir avant de m'effondrer par terre.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

3

Mademoiselle? Réveillez-vous!

J'ouvris les yeux – quand les avais-je fermés? – et j'aperçus des gens penchés au-dessus de moi. Leurs visages, d'abord flous, finirent par se dessiner un peu plus clairement, et je me redressai lentement. Écartant tous les adolescents qui me regardaient avec curiosité, l'homme un peu plus âgé que j'avais vu en entrant dans la salle – si on pouvait appeler ça entrer – me fixa.

— Vous étiez en retard à ce point? me demanda-t-il, tout en m'aidant à me relever. Parce que je vais avoir du mal à vous accepter.

Je décidai d'être franche:

— J'étais parfaitement à l'heure, mais j'ai fait une demande spéciale et les démarches administratives m'ont fait perdre du temps...

L'homme haussa les sourcils:

— Une demande spéciale, hein?

Puis sa voix se durcit:

— Eh bien, peu importe, maintenant vous êtes là. Placez-vous avec les autres, je vais vous expliquer les modalités de l'épreuve.

Je m'exécutai, fixant mes chaussures pour que les autres adolescents cessent de m'observer bizarrement. L'homme reprit, s'adressant cette fois-ci à tout le monde:

— Aujourd'hui est un jour déterminant pour votre avenir. Vous êtes ici parce que vous voulez passer votre épreuve d'agilité. Cette épreuve est, je ne vous apprends rien, au moins aussi difficile que ce que les gens racontent. Le principe est de tester certaines de vos capacités: votre endurance, votre souplesse et vos réflexes. En effet, réussir cette épreuve vous amènera dans le domaine de la Défense publique, et vous aurez besoin de tout ça... Des questions?

Tout le monde resta silencieux, l'homme avait été très clair.

— Parfait. Je m'appelle James, et je serai votre examinateur aujourd'hui. Voici comment les choses vont se passer: d'abord, vous allez me prouver que vous n'êtes pas une bande de fillettes.

Personne ne rit, James avait l'air parfaitement sérieux.

— Regardez vers le fond de la salle, nous ordonna notre examinateur.

Je me tournai vers l'endroit indiqué, tout comme la vingtaine d'adolescents qui étaient avec moi. Je remarquai alors deux solides cordes suspendues au plafond – assez haut, d'ailleurs – et descendant jusqu'au sol. Je vis tout de suite où James voulait en venir.

— Deux par deux, vous allez escalader l'une de ces cordes. Nous vous mettons en binôme pour vous stimuler et vérifier votre capacité à garder la tête froide.

J'avalai ma salive: la voix de James n'avait quasiment aucune intonation. Il semblait... blasé.

— Allons-y, déclara l'examineur. Bon, qui va commencer... Toi, là, devant!

Un jeune garçon blond et bien bâti rougit devant le bras que l'examineur tendait vers lui.

— Bon, c'est quoi ton nom?

— Mike, répondit le garçon, d'une voix angoissée mais ferme.

— Eh bien, Mike, tu vas monter sur une corde, en même temps que notre retardataire du jour.

Oh! C'est moi. Super. Bon, au moins, je me suis déjà échauffée.

— Et toi, tu t'appelles comment? me demanda James, en sortant un carnet de notes.

— Isis.

— Isis...

Il haussa les épaules. Il se fichait royalement de mon prénom, et ça m'allait très bien. Il gribouilla mon nom et celui de Mike dans son carnet, puis il leva la tête vers nous et nous fixa avec insistance.

— Un problème? s'enquit-il.

Je secouai la tête, tout comme Mike.

— Eh bien, grouillez-vous, alors! Vous avez trente secondes.

Mike et moi nous regardâmes une seconde, juste avant de nous précipiter vers les cordes. Je courus, avec une seule pensée en tête: «C'est comme avec ton arbre, mais en plus facile.» Mike courait aussi vite que moi et nous commençâmes à grimper quasiment en même temps. Je saisis une des cordes, que j'agrippai fortement, et me soulevai du sol. J'avançai le bras, saisis une nouvelle prise, enroulai la corde autour de ma jambe... et sans même m'en rendre compte, j'arrivai tout en haut.

Mike n'était pas encore arrivé, mais il parvint en haut sans trop de difficultés, malgré ses gestes maladroits. De là où il était, James nous fit signe de descendre. Je me laissai glisser le long de la corde, et à peine Mike eut-il le temps de toucher le sol que deux autres adolescents se mirent à courir vers les cordes.

L'opération se répéta ainsi jusqu'à ce que tout le monde fût passé. Je constatai que certains avaient réellement du mal à se hisser sur la corde, mais la plupart y arrivaient plus ou moins bien. Enfin, lorsque le dernier binôme revint vers nous, James nous donna une autre consigne:

— Maintenant que vous avez terminé la première partie, nous allons passer à mon moment préféré: voyons qui, parmi vous, veut vraiment réussir son épreuve.

Avec un petit sourire narquois, il déclara:

— Vous allez de nouveau être par deux, mais cette fois-ci, l'un contre l'autre. Vous serez avec une personne ayant un gabarit proche du vôtre, car votre but sera de mettre votre adversaire à terre. De la façon que vous voulez. Tout est permis, tant que vous ne causez pas de blessure handicapante pour la suite.

Je me remplis soudainement de haine contre ce James: comment pouvait-il nous annoncer cela en paraissant si content de lui?

— Alors, voici la liste des adversaires: Emily contre Rose, Kevin contre Ethan, Isis contre Sandra...

Je m'avançai en même temps que la dénommée Sandra et je la regardai. Elle faisait à peu près ma taille et était mince comme moi,

mais là s'arrêtait toute ressemblance. Ses cheveux, noirs et raides, étaient bien plus courts que les miens. Son visage était pâle et ses yeux clairs, d'un bleu perçant, croisèrent un instant mon regard.

Nous nous plaçâmes l'une en face de l'autre et, avant que la lutte commence, je déclarai :

— On n'est pas obligées de se taper dessus pour se faire tomber. Pas la peine de se blesser inutilement.

Elle m'adressa un grand sourire et hocha la tête, montrant qu'elle était d'accord.

— Allez-y, ordonna James, et plus vite que ça!

Nous commençâmes à tourner l'une autour de l'autre et Sandra dit :

— Pas la peine d'être violentes, hein?

Elle produisit une sorte de gloussement abject et je fronçai les sourcils.

— Minable, lâcha-t-elle.

Soudain, elle fonça sur moi en criant et m'envoya son poing en pleine mâchoire. La douleur afflua, mais je m'efforçai de me concentrer. J'eus le réflexe de m'éloigner suffisamment d'elle pour pouvoir reprendre mes esprits. Ma pensée fut très claire : cette Sandra voulait être vicieuse et violente? Elle allait être servie. Je n'étais peut-être pas très forte, mais j'allais être rapide.

Quand elle se jeta à nouveau sur moi, j'étais prête. Je l'évitai et la tirai brusquement par les cheveux, juste avant de lui envoyer une claque monumentale. Folle de rage, rouge – comme sa joue –, elle se dégagea et tenta de riposter. Je lui fauchai alors les jambes et, tandis qu'elle vacillait, je la poussai au sol de mes deux bras. Elle tomba lourdement sur son arrière-train et me regarda avec plus de haine et de colère que je n'en avais jamais vu.

Observant tout ce qui se passait, James prenait des notes dans son carnet. Je regardai autour de moi et tout ce que je vis me désespéra : si j'avais été contrainte à la violence, les autres semblaient très bien s'en accommoder. Tous les adolescents n'hésitaient pas à se frapper ou à se porter des coups déloyaux,

à toucher les endroits les plus sensibles... et notre examinateur en paraissait assez satisfait.

— Hé! la pacifique! D'où ils t'ont sorti un nom pareil, tes parents? railla une voix mesquine derrière mon dos.

Je me retournai d'un bloc et m'aperçus que c'était Sandra qui venait de lâcher cette moquerie. Je lui décochai le sourire le plus éblouissant que j'avais en réserve et rétorquai:

— Venant de quelqu'un qui était sur le cul il y a deux secondes...

Cela ne sembla pas beaucoup lui plaire, mais ce n'était pas le but, après tout. Je me pris à espérer de ne plus jamais revoir cette idiote après aujourd'hui: les gens comme elle étaient, à mon sens, les plus détestables de ce monde. Me détournant de Sandra, je reportai mon attention sur les combats et vis qu'ils étaient presque tous achevés. Les adolescents revenaient peu à peu vers James, avec de l'amertume, de la satisfaction ou de gros hématomes sur le visage, selon l'issue de leur lutte.

Lorsque tous les combats furent terminés, James nous fit asseoir sur le sol du gymnase. Une fois tout le monde en place, il déclara:

— Le gouvernement estime que toute épreuve doit comporter une partie théorique. Je vais donc vous distribuer des questionnaires à remplir. Des informations vous seront demandées, vous devrez les donner de façon très concise et avec la plus grande franchise possible... c'est là tout le but de cet exercice. Je préfère vous le dire tout de suite: on découvrira bien vite si vous avez menti et, auquel cas, les conséquences seront regrettables.

Il balaya son public du regard, comme pour s'assurer d'avoir notre totale attention.

— Bon, alors, vous allez commencer... Ah! une dernière chose: que vous remplissiez bien cette brochure ou pas, sachez que certains d'entre vous ont déjà échoué. J'ai observé votre comportement, votre façon d'être... ce n'était pas toujours glorieux.

Je sentis une boule dans mon estomac et me répétais en boucle: «Tu as réussi les deux premières étapes, tu as réussi les deux premières étapes...»

— Cela étant dit, poursuivit James, vous pouvez aller chercher votre brochure et un crayon, qui se trouvent sur la table derrière moi. Ensuite, montez sur les gradins du gymnase et dépêchez-vous de remplir le tout.

Je bondis sur mes pieds et réussis à m'emparer de ce dont j'avais besoin avant que ce ne soit la cohue. Je m'installai ensuite sur les gradins et commençai à remplir mon document.

Les premières informations demandées étaient simplissimes: mon nom, mon numéro matricule, mon âge précis, ma taille, mon poids. Les questions suivantes étaient beaucoup plus délicates. Très personnelles, elles réclamaient des informations sur ma façon de penser et mes sentiments sur un tas de choses... En bref, un travail délicat pour moi, d'ordinaire si discrète. J'avais déjà du mal à me confier à ma famille et à mes proches – peu nombreux du fait de mon étrangeté –, alors à quelqu'un qui ne me connaissait même pas! Je pris une grande inspiration, et le crayon que je tenais dans la main devint l'interprète de ma pensée. Et j'écrivis, inlassablement.

NOM: Isis

NUMÉRO MATRICULE: A390G7

Capacité(s) physique(s) particulière(s):

Je suis douée en escalade.

Vos pires défauts:

Je suis sensible, méfiante, idéaliste et solitaire.

Vos plus grandes qualités:

Je suis loyale, j'ai de la volonté et je réfléchis beaucoup.

Vos motivations pour passer l'épreuve d'agilité:

Cette épreuve me correspond plus que toutes les autres, et je veux plus tard pouvoir travailler dans la Défense publique. Le choix était donc tout indiqué.

Risqueriez-vous votre vie pour sauver quelqu'un?

Oui, si c'est nécessaire.

Que voudriez-vous exercer comme profession? Pourquoi?

Je souhaiterais intégrer la brigade des Sauveteurs. Je veux me rendre utile et sauver des vies. Je ne supporte pas de rester à ne rien faire quand quelqu'un a besoin de moi.

Pensez-vous être prêt(e) à affronter un danger à n'importe quel moment?

Je pense que oui. Mes réflexes ne sont pas parfaits, mais assez corrects, et j'arrive à garder la tête froide quand une situation compliquée se présente.

Qu'est-ce qui est le plus important pour vous dans votre vie?

Ma famille, mon épanouissement personnel et me sentir utile.

Je ne voyais pas ce que quelqu'un pourrait avoir à faire de toutes ces choses sur moi, mais je continuais à écrire. Peut-être cet étrange formulaire servait-il uniquement à vérifier qu'on ne serait pas complètement perdus en travaillant dans la Défense publique?

J'écrivis rapidement, pressée d'en finir avec ce questionnaire sur ma vie privée, et ne me relus que sommairement, juste pour le principe, puisque techniquement aucune réponse ne pouvait être fausse. Je descendis ensuite les marches des gradins et allai remettre ma brochure à James. Visiblement, j'étais la première à avoir terminé.

— Pourquoi un tel empressement? demanda mon examinateur.

— Ce n'est pas un examen, répondis-je, c'est un questionnaire. Si je l'avais rendu trop tard, ça aurait voulu dire que mes réponses sont remplies de doutes, que je ne veux pas être franche ou que je suis d'une lenteur exaspérante... Dans tous les cas, ce n'est pas bon signe.

James me jeta un regard curieux. Il ne devait pas avoir l'habitude d'entendre une réponse aussi sincère quand il posait ce genre de question.

— Tu peux remonter en attendant que les autres aient fini, déclara-t-il sans m'accorder plus d'attention.

Il avait dit cela sous forme de proposition, mais je ne me mépris pas: c'était un ordre. Je grimpai à nouveau dans les gradins et m'assis. J'observai les autres adolescents et mon regard s'arrêta sur Mike, le garçon blond avec lequel j'avais escaladé la corde un peu plus tôt. Il avait un bleu sur le front, sans doute le résultat de son combat. Il poussa un court soupir et griffonna encore quelques mots sur ses feuilles, puis il descendit les remettre à James. Il remonta et

son regard croisa le mien. Il s'assit juste à côté de moi. Je levai la tête vers lui.

— Salut, dit-il. Isis, c'est ça?

Je lui adressai un petit sourire avant de lui répondre sur le même ton:

— Et toi, Mike, n'est-ce pas?

— Exact. Cette conversation est vraiment bien partie...

J'étouffai un petit rire: pour une fois que ce n'était pas moi qui maniais le sarcasme.

— Tu t'en es sorti, tout à l'heure? demandai-je.

— Mmm... à peu près. Le crétin contre qui j'étais s'est jeté sur moi et on est tombés tous les deux. Vraiment intelligent!

Je souris avant de répliquer:

— Mon adversaire était une véritable sangsue. J'espère ne plus jamais la revoir après aujourd'hui.

— Eh bien! s'exclama-t-il avec la voix chevrotante d'un vieillard. On est bien partis avec cette jeunesse!

Nous savions tous les deux que cette blague était un peu facile, mais nous rîmes tout de même. Ça nous aidait un peu à évacuer le stress de la journée...

— Chut! fit un garçon devant nous.

J'échangeai un regard amusé avec Mike, mais nous gardâmes le silence. Quelques instants après, tout le monde avait fini de remplir sa brochure et James se planta devant nous, tenant les feuilles sous le bras.

— Asseyez-vous sur les gradins du fond, ordonna-t-il.

Malgré l'étrangeté de sa demande, tout le monde lui obéit. Il reprit:

— Je vais aller porter vos questionnaires à l'administration, puis nous reprendrons. Ne bougez pas d'ici, quoi qu'il arrive.

Il sortit de la salle et les adolescents se détendirent. La plupart se mirent à discuter en attendant son retour, mais je n'étais pas très rassurée: quelque chose clochait.

— Isis? s'enquit Mike. Tout va bien?

Je secouai la tête.

— Tu ne trouves pas ça bizarre, toi? James aurait très bien pu aller plus tard à l'administration et... la façon dont il a dit: «quoi qu'il arrive», ça ne me plaît pas.

Mike haussa les épaules.

— Tu ne serais pas un peu parano? se moqua-t-il.

J'aperçus alors un mouvement au fond de la salle. Des trappes s'ouvrirent dans le plafond, et des mannequins en descendirent, suspendus au bout de cordes. J'étais sûre que ce n'étaient pas de vraies personnes, pourtant, de loin, ils paraissaient bien réels. Intrigués, les adolescents levèrent peu à peu les yeux vers les personnages qui venaient d'apparaître. J'entendis un bruit, d'abord sourd, mais qui commença à s'intensifier. Un bruit que je connaissais...

Je me levai de ma place et descendis les gradins. J'arrivai à la rambarde qui surplombait le gymnase et je vis... de l'eau. De l'eau partout, dont le niveau augmentait dangereusement et qui s'élevait déjà à plus d'un mètre. Un violent courant l'agitait et elle allait frapper les murs avec force, mais, surtout, elle continuait à monter. Très vite.

Je me tournai vers les adolescents qui s'étaient tous levés, mais sans oser bouger de leur place. Et là, je compris. Il y avait des caméras dans le gymnase, l'eau était en train de monter et les personnages allaient bientôt se noyer. C'était un test: obéir ou désobéir. Cette épreuve allait déterminer quel genre de personnes on était. Les adolescents commençaient aussi à comprendre et à hésiter. Allaient-ils oser désobéir aux ordres?

Pour ma part, mon choix était fait. L'eau arrivait maintenant presque à la rambarde, et la salle était plongée dans la pénombre. On ne voyait déjà plus grand-chose, comme si une tempête secouait le gymnase. J'enlevai mes chaussures, j'escaladai la rambarde et me tins debout dessus, en équilibre. Puis je me retournai vers les autres qui commençaient, pour certains, à bouger. Je pris alors une grande inspiration... et je sautai.

Je ne vis plus rien.

L'eau était froide et noire, tellement noire! Je battis des pieds pour remonter à la surface, luttant contre le courant qui cherchait à m'emporter. Soudain, ma tête fut hors de l'eau. Je tentai de me repérer et j'aperçus enfin les mannequins, à une bonne quarantaine de mètres de moi. Je commençai à nager vers eux quand mes pieds se prirent dans quelque chose. Je baissai la tête et lâchai un juron. De monstrueuses algues avaient poussé – je ne sais par quel moyen – et s'enroulaient maintenant autour de mes jambes.

Je me débattis, m'efforçant d'avancer malgré l'emprise de ces fichues plantes, mais je m'emmêlai encore plus. Les algues m'attiraient maintenant vers le fond du bassin et j'étais presque entièrement immergée. La panique s'empara de moi. Je me mis à arracher les plantes de mes jambes, mais ça prenait trop de temps et ma tête était à présent sous l'eau. Je me saisis de mon pendentif, me rappelant la fois où je m'étais coupé le doigt avec un bord de l'étoile en argent. Je découpai rageusement les algues et refis surface. Enfin libre de mes mouvements, je me remis à nager vers les personnages en détresse... mais je vis Mike dans l'eau, tout près de moi, aux prises avec les algues et se débattant sans parvenir à s'en débarrasser.

Et puis merde! Je nageai vers lui et, m'enfonçant sous l'eau, je coupai le plus rapidement possible les plantes qui le gênaient. En même temps que moi, il les arracha de ses jambes et, finalement, nous parvînmes à le libérer. Il me jeta un regard plein de gratitude, et je lui fis signe de me suivre. La salle était devenue sombre, les algues avaient envahi tous les murs; nous avions presque oublié où nous étions. Je continuai à nager, Mike derrière moi, et nous arrivâmes aux personnages, qui étaient bel et bien de vulgaires mannequins. Nous en détachâmes chacun un et nous commençâmes à faire demi-tour... lorsque quelque chose me toucha.

Je me retournai brusquement et j'aperçus uniquement un vague mouvement dans l'eau. Je ne voyais plus Mike. Effrayée, je continuai à avancer, handicapée par le mannequin pesant que je traînais avec

moi. Mais du coin de l'œil, je vis que quelque chose me suivait. Désespérée, j'avançai, encore et encore, mais la chose gagnait du terrain... et fit soudain surface.

C'était une créature monstrueuse et fluorescente, longue de presque deux mètres, et munie de tentacules repoussants. Je n'en avais vu que dans des livres, mais son nom me revint immédiatement à l'esprit.

Méduse.

J'étais trop loin de la rambarde, car j'avais longé les murs du gymnase pour me faciliter la tâche, le poids du mannequin étant difficile à supporter. La méduse se dirigeait vers moi, tendant ses dangereux membres vers mes jambes, et je tentai le tout pour le tout. Je plongeai entièrement dans l'eau avec le mannequin, me laissant entraîner par sa masse, et je vis ce que j'espérais voir: une porte coulissante «issue de secours». La méduse m'avait évidemment suivie et nageait vers moi d'un mouvement étrangement régulier. Je me plaçai devant la porte, me préparant à un assaut qui arriva immédiatement.

La bête était juste en face de moi, et j'eus le temps de deviner, à travers son corps fluorescent, une structure métallique. Ce monstre robotisé était prêt à m'électrifier avec ses tentacules... sauf que je n'étais déjà plus là. J'avais appuyé sur un bouton rouge, et la porte s'était ouverte. La méduse fut aspirée dans son ouverture, emportée par le courant. Je voulus tendre le bras vers le bouton pour refermer la porte, mais j'étais à présent entraînée à mon tour. Je battis des jambes à toute vitesse, mais la pression de l'eau était trop forte, le mannequin trop lourd, et mes poumons criaient grâce. À bout de forces, j'étais sur le point d'abandonner lorsque je vis une main s'abattre sur le bouton, et sentis un bras puissant m'attraper et m'aider à regagner la surface. À peine ma tête fut-elle hors de l'eau que je pris une immense bouffée d'air. Je ne pensai plus qu'à une chose: respirer.

Mon sauveur, quel qu'il fût, avait disparu.

J'eus peur qu'une autre horreur vienne sur moi et je me dirigeai vers la rambarde. J'y arrivai enfin et m'y agrippai, à moitié morte de fatigue. Je hissai le mannequin sur les gradins, avant de me hisser moi-même. À quatre pattes sur les marches, je crachai l'eau restante dans mes poumons, tout en tentant de retrouver mon souffle. J'étais vidée de toute mon énergie, mais je m'en moquais. Comme je le soupçonnais auparavant, je vis une caméra dans un coin du plafond, qui était braquée sur moi.

J'avais réussi.

OceanofPDF.com

4

Peu à peu, les adolescents qui avaient plongé refirent surface. Certains étaient simplement restés sur les gradins, pensant qu'il valait mieux obéir à l'injonction de James plutôt que de prouver leur courage. D'autres eurent du mal à remonter à la surface, au point que la plupart d'entre eux avaient laissé tomber leur mannequin en route – l'un d'eux en avait uniquement ramené la moitié, par acquit de conscience...

Je vis Mike remonter parmi les derniers, un peu mal en point, alors j'allai vers lui et l'aidai à s'asseoir. C'est curieux de voir comme une situation difficile peut nous rapprocher d'un parfait inconnu. James fit son apparition, arrivant par une entrée derrière les gradins. Dès qu'il fut entré, les algues et les plantes se rétractèrent, l'eau commença à s'écouler et la salle fut de nouveau baignée de lumière. Un instant plus tard, plus rien dans le gymnase ne laissait penser que ce que nous avions vu était réel, si ce n'étaient quelques minables flaques d'eau et nos vêtements trempés. Profitant du calme provoqué par cette hallucinante disparition de la verdure environnante, James prit la parole:

— Je ne sais pas ce que vous pensez que je vais vous dire. Vais-je engueuler ceux qui ont désobéi, ou vais-je humilier ceux qui n'ont pas voulu se mouiller les orteils? La vérité, c'est que personne n'a eu tort ou raison de plonger ou de rester sur place... sauf que maintenant, nous savons qui vous êtes, chacun d'entre vous.

Au moment où il accentuait le mot «nous», il indiqua la caméra que j'avais remarquée, ainsi que plusieurs autres qui étaient réparties un peu partout dans la salle.

— Alors voilà comment les choses vont se passer. Durant les deux prochains jours, des jurés visionneront les enregistrements de ces caméras. Ils ne verront pas seulement les moments où vous avez couru ou plongé, mais chaque instant de l'épreuve. Ainsi, ces jurés sauront qui vous êtes réellement et pourront décider si vous êtes

bons à arrêter des voleurs, à entrer dans des maisons en feu, à empêcher quelqu'un de commettre la plus grosse bêtise de sa vie... ou à être jetés aux ordures comme un fardeau inutile pour la société.

Je jetai un regard sur l'ensemble des adolescents qui, comme moi, n'avaient pas particulièrement apprécié cette dernière option.

— Voilà, déclara James, je crois que c'est tout... il ne me reste plus qu'à vous dire ceci: «Celui qui trouve sa place vaut quelque chose, celui qui hésite vaut moins que rien. L'avenir appartient à celui qui est sûr de ses choix.» Pensez-y si jamais vous avez l'occasion de choisir votre profession, plus tard.

Tout le monde se tut. Certains hochèrent la tête, convaincus par la citation que venait de déclamer notre examinateur. Elle m'inspirait personnellement du dégoût: n'avais-je pas passé toute ma vie à hésiter sur ce que je voulais devenir? Doubter et réfléchir étaient-ils des crimes assez graves pour être traités avec tant de sévérité? Perdue dans mes pensées moroses sur le discours de James, j'entendis à peine lorsqu'il conclut:

— Votre épreuve d'agilité est maintenant terminée. Rentrez chez vous, reposez-vous, préparez-vous à faire quelque chose de votre vie... vous aurez les résultats dans trois jours. Vous pouvez y aller.

Il nous laissa en plan sans rien ajouter, et les adolescents commencèrent à se lever. Je restai assise un instant, flottant dans un brouillard de pensées et de fatigue dont je m'extirpai en secouant vigoureusement la tête. Je me levai brusquement, soudain désireuse de rentrer chez moi.

Un peu trop brusquement, sans doute.

Au moment où je me levai, un garçon passa juste à côté de moi, si bien que je le bousculai et qu'il dut se retenir à la rambarde des gradins pour ne pas tomber à terre. Perdant aussi l'équilibre, je m'écroulai à moitié sur lui. Je levai la tête vers la sienne, ouvris la bouche pour me répandre en excuses, mais je croisai son regard... et je fermai la bouche.

Ses yeux avaient une de ces couleurs qu'on n'oublie pas: un bleu si pur que le plus profond des lacs aurait paru ridicule à côté. Je regardai son visage, ses traits fins, ses cheveux sombres aux reflets étranges, et c'est alors que je me sentis incroyablement stupide. J'avais oublié de m'écarter de lui et, à présent, il me dévisageait aussi, comme s'il était inconscient de la rareté de son visage.

Je m'écartai d'un coup et commençai à m'excuser, mais il balaya mon pardon d'un geste de la main, puis tourna les talons. Cela me permit de me rendre compte qu'il faisait une tête de plus que moi et avait à peu près quinze kilos de muscles en plus.

— On peut dire que tu n'as pas trébuché sur le plus laid, railla une voix féminine derrière moi.

Je me retournai et vis une jeune fille, assez jolie, avec des cheveux brun roux, qui m'observait, amusée. Je m'efforçai de sourire, morte de honte.

— D'habitude, ce sont plutôt les gens qui trébuchent sur moi, affirmai-je. Je suppose que j'ai voulu innover.

Je me retournai pour essayer d'apercevoir encore le garçon sur lequel je venais de tomber, mais je ne le vis plus. La fille aux cheveux brun roux s'approcha de moi.

— Tu es Isis, c'est ça? Je n'ai pas pu m'empêcher de retenir ton nom, il est... inhabituel.

Je souris:

— «Inhabituel» est assez élogieux par rapport à ce qu'on me dit en général, donc ça me va... Ton nom à toi est plus normal?

— Oui, on peut dire ça. Je m'appelle Julia. Au fait, bien joué avec la corde tout à l'heure. Je t'ai à peine regardée et, hop, tu étais en haut. Comment tu fais ça?

Nous continuâmes à discuter tout en nous dirigeant vers la sortie. J'appris qu'elle était fille unique et que ses deux parents travaillaient dans la police. Lorsque nous arrivâmes à la sortie du bâtiment administratif, elle plaça amicalement la main sur mon épaule:

— C’était cool de te rencontrer! Au fait, je ne t’ai même pas demandé... qu’est-ce que tu veux faire comme métier?

— Je rêve d’intégrer la brigade des Sauveteurs. J’espère vraiment que je pourrai.

Un immense sourire illumina le visage de Julia:

— C’est exactement ce que je veux faire aussi! Mes parents disent que ce sont tous des fous là-bas, mais ça a plutôt tendance à m’encourager.

Je ris: je voyais tout à fait ce qu’elle entendait par là.

— Alors on se voit le jour des résultats? lui demandai-je.

— Bien sûr. On se fera signe, comme ça, on pourra rester ensemble si tu veux.

J’acquiesçai et elle commença à dévaler les marches du bâtiment administratif. Mais elle se retourna vers moi, un petit sourire en coin sur ses lèvres:

— J’allais oublier. Il s’appelle Ethan, si jamais tu te le demandais...

— Qui ça? (Je me sentis devenir cramoisie.)

Elle soupira, mais toujours en souriant:

— À ton avis? Le type canon sur lequel tu as eu la bonne idée de te casser la figure, évidemment! Bon, à dans trois jours!

Elle me fit un petit salut de la main et me laissa plantée là, les sourcils haussés vers le ciel. Je soupirai aussi et commençai à rentrer chez moi. Je repensai au déroulement de cette journée. Ma demande spéciale. Ce crétin de guichetier. Ma course folle jusqu’au bâtiment administratif. L’escalade de la corde. Les questionnaires sur ma vie privée. Mon horrible baignade, la méduse-robot et... mon mystérieux sauveteur.

En remontant sur les gradins, j’étais tellement épuisée que je n’avais même plus pensé à ça, pourtant maintenant cela m’obsédait: à qui appartenaient donc ces bras musclés qui m’avaient sauvée d’une noyade quasi certaine? À qui devais-je la réussite de la dernière partie de mon épreuve? Pourquoi ce sauveur ne s’était-il pas manifesté?

Je me posai ces questions jusqu'à ce que j'arrive chez moi. J'enfilai alors des vêtements secs et m'effondrai sur mon lit. J'aurais souhaité prendre une douche, mais j'avais vu assez d'eau comme ça pour aujourd'hui. Je ne m'endormis pas tout de suite, malgré mon épuisement total, et passai un quart d'heure à penser à mon avenir, à ma journée, aux rencontres que je venais de faire – tout en tripotant mon pendentif, comme toujours.

Puis, n'y tenant plus, je laissai le sommeil m'emporter dans des rêves étranges et brumeux, peuplés de monstres marins, de courses vaines et de personnages aux yeux d'un bleu si profond que je m'y perdais...

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

5

Une fois passé l'épuisement dû à mon épreuve, j'entrai dans une période étrange, comme surnaturelle. Imaginer qu'au même moment des jurés – de vieux bonshommes avec des lunettes – décortiquaient la performance physique de mon épreuve d'agilité me rendait malade. De parfaits inconnus tenaient mon destin entre leurs mains, et j'avais peur.

Peur de ne pas avoir été à la hauteur. Peur de finir recluse, hors de la société. Peur de décevoir les rares personnes pour qui je comptais.

Je flânais chez moi comme un fantôme, m'efforçant de rester sensée. Je vaquais à mes occupations, qui consistaient à faire le ménage, courir autour du pâté de maison, passer des heures sur mon arbre préféré... rien de bien passionnant, mais j'aurais perdu la tête si j'étais restée sans rien faire. Je repensais sans arrêt à chaque instant de mon épreuve, me demandant si j'avais fait les choses comme il le fallait, remettant en question chacune de mes actions et de mes paroles. Après tout, je ne voyais pas ce que j'aurais pu faire comme erreur... mais si je me trompais? Si j'avais été trop audacieuse, ou au contraire trop lâche? Trop insolente, peut-être? Et si on me persécutait à cause de ma demande spéciale, ou même de mon prénom anormal?

J'étais inquiète parce que je ne savais pas à quoi m'attendre, et je me sentais ridicule d'angoisser à ce point. Ça ne servait à rien, après tout. Ah, si les choses étaient différentes, si j'avais pu être une véritable athlète ou avoir une prédisposition pour la construction, l'architecture... Mais je devais me faire une raison, je n'étais particulièrement douée en rien, à part réfléchir pendant des heures ou grimper sur un arbre, et on ne devenait pas quelqu'un d'important avec des qualités aussi minables. Je ne savais même pas ce que j'espérais... Risquer ma vie tous les jours pour en sauver d'autres: drôle d'idée! Il fallait vraiment que je sois folle.

— Ou que tu sois courageuse, démentit ma mère lorsque je lui fis part de mes doutes. Moi, je suis fière de toi, ajouta-t-elle. Tu as su voir que tu étais différente du reste de la famille, et tenter ta chance ailleurs. Peu de gens auraient osé faire cela.

— Tu sais quoi, maman? À l'instant même, je me sens vraiment tout sauf courageuse. J'ai tellement de peurs et de doutes qui m'envahissent...

— Et heureusement que tu as peur! Tu crois qu'il y a un seul adolescent de ton âge qui n'est pas en train de trembler en pensant aux résultats?

— Non, je suppose qu'ils ont tous peur, mais...

— Mais rien, ma chérie. Tu n'es pas anormale: tu es spéciale. Comme chaque personne du monde, tu as tes qualités et tes défauts. Ils font partie de toi. Mais au final, ce sont tes actes et ton courage qui comptent, rien d'autre.

Sur ces mots, ma mère me laissa seule, sans doute pour me permettre de méditer. «Mes actes et mon courage»... mais quels étaient-ils? J'avais réussi à passer mon épreuve, malgré les nombreuses embûches qu'on avait placées sur mon chemin, et j'avais aidé un jeune garçon à se débarrasser de quelques lianes sous-marines. C'était tout... et c'était peu.

Je compris quelque chose d'essentiel: si je voulais intégrer la Brigade, c'était certes pour sauver les autres, mais aussi pour moi. Je ne voulais pas passer ma vie sur des chantiers, ou quelque chose dans le genre. Non, je voulais prouver que je pouvais être courageuse. Le prouver aux autres et à moi-même.

Une vague de volonté et d'espoir m'envahit. Soudainement, j'avais foi en mon destin. Plus que deux jours et ma vie allait enfin être telle que je l'avais décidé... ou bien j'échouerais, mais j'aurais au moins essayé et me serais évité une vie de remords. De toute manière, je n'avais rien à perdre.

Je me réveillai en sursaut. Aujourd'hui, j'aurais les résultats. Comme les autres adolescents dans ma situation, je devais me rendre au Centre administratif où j'avais passé mon épreuve.

Je me levai d'un bond et allai me doucher et m'habiller. J'aurais dû manger, mais le stress me donnait décidément la nausée. Je descendis dans la cuisine, où le reste de ma famille finissait de déjeuner.

Ils levèrent tous la tête vers moi, comme si de rien n'était, et Adam me demanda :

— Bien dormi, Isis ?

C'était ce qu'il y avait de bien avec Adam : il n'en rajoutait jamais. Pas de « c'est le grand jour, hein ? » ou de « sois forte, ma sœur chérie ; je t'aime quoi qu'il arrive, pour moi tu es la meilleure ». Il se contenta de faire comme tous les autres matins, et cela me fit du bien.

— Ça va, merci. Quoi de prévu aujourd'hui ?

S'ensuivit une conversation des plus ordinaires sur le chantier, les constructeurs, un « crétin de maître d'œuvre » – je cite – et le travail qui devenait facile à mesure qu'on s'habituaît au rythme. Je sentais qu'Adam était épanoui dans ce qu'il faisait et me pris à espérer que j'aurais cette chance, moi aussi.

L'un après l'autre, ils quittèrent la maison pour aller travailler. Mon père, puis ma mère, puis mon frère, qui me lança un « bonne chance ! » juste avant de partir. Je n'avais pas envie de courir cette fois-ci, alors je ne tardai pas à me diriger vers le Centre administratif. Je retraçai le même chemin que celui que j'avais pris quelques jours avant, m'efforçant de marcher tranquillement. Il faisait assez chaud pour un matin de neuvième mois, et pourtant je me sentis frissonner sous ma fine veste en cuir. Pour me détendre, je triturai mon pendentif en forme d'étoile... Une habitude stupide, mais qui me rassurait.

Au bout d'un moment, j'arrivai au Centre. Je consultai ma montre : neuf heures douze minutes. J'avais plus d'un quart d'heure d'avance. Je souris en imaginant la tête que les passants avaient dû

faire en me voyant sprinter pour arriver à temps à l'épreuve, trois jours plus tôt. Je repensai à Charles, le guichetier qui m'avait mis des bâtons dans les roues. Je ne lui en voulais plus vraiment. Il n'avait peut-être pas choisi de travailler dans l'Administration. Peut-être n'avait-il pas osé se démarquer de sa famille, lui. Je commençai à grimper les premières marches quand une voix m'appela:

— Hé! Isis!

Je me retournai et aperçus Mike qui courait à ma rencontre. Voir un visage familier me fit du bien.

— Salut Mike, lui dis-je tandis qu'il arrivait à ma hauteur.

— Tu vas bien? Pas trop stressée?

— Si. Je meurs de peur... pas toi?

Il laissa échapper un petit rire nerveux.

— Bien sûr que si, mais comme tu as super bien réussi ton épreuve, je ne pensais pas que tu t'en ferais.

Je me sentis rougir.

— Merci, c'est gentil, lâchai-je pitoyablement. Tu t'en es assez bien tiré, toi aussi.

Il me fit un sourire et m'indiqua le haut des marches d'un mouvement de tête.

— On monte? proposa-t-il.

J'acquiesçai et nous finîmes de monter les marches, en même temps que les dizaines d'adolescents qui arrivaient. Nous entrâmes dans le hall et Mike salua un groupe de jeunes qu'il devait connaître. Remarquant le regard que je jetais à tous ces visages inconnus, il me demanda:

— Tu connais pas grand monde, n'est-ce pas?

J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais quelqu'un s'en chargea à ma place:

— Bah non, gros malin, puisqu'elle a fait une demande spéciale. Mais moi, elle me connaît, au moins!

C'était Julia, qui s'était discrètement glissée derrière moi. Je lui adressai un grand sourire:

— Contente de te revoir, Julia!

— Moi aussi, Isis. Tu ne nous présentes pas? demanda-t-elle en fixant Mike.

— Si, bien sûr! Julia, je te présente Mike. Mike, Julia.

Ils se sourirent et pour casser le silence qui commençait à s'installer, je déclarai:

— Euh... vous pourrez faire connaissance plus tard. On devrait aller dans la salle.

Nous nous rendîmes dans le gymnase où nous avons passé notre épreuve d'agilité. Je montai sur les gradins avec eux, et nous nous assîmes côte à côte, attendant fébrilement l'heure des résultats.

À neuf heures trente précises, tout le monde était installé, et seuls de rares chuchotements anxieux venaient troubler le calme. Un homme entra dans la pièce, une enveloppe dans la main. Il portait un uniforme de guichetier qu'il épousseta – il était assez maniéré – avant de gravir les marches des gradins. Nous nous levâmes tous tandis qu'il arrivait à notre hauteur, par politesse. Il ne nous demanda pas de nous rasseoir, alors nous n'en fîmes rien. Il se racla la gorge:

— Hum... Bonjour messieurs, bonjour mesdemoiselles. Je tiens dans ma main les résultats de votre épreuve d'agilité, que je vais annoncer par catégories, à commencer par ceux et celles d'entre vous qui seront assignés à l'école de Défense générale, dans l'optique d'intégrer la police. Voici les noms: Emily, Jack, Evan...

Il lut une liste de noms assez longue, et certains de ceux qui avaient été appelés soupirèrent de soulagement, poussèrent des cris de joie ou se jetèrent dans les bras de leurs amis. Ensuite, le guichetier lut les noms des futurs pompiers de la Ville, et enfin, il déclara:

— Certains d'entre vous ont demandé d'intégrer la brigade des Sauveteurs. Peu ont été exaucés, car il n'y a qu'un seul centre de formation. Seuls les meilleurs d'entre vous ont été retenus.

Mon cœur battait si fort que j'étais persuadée que tout le monde pouvait l'entendre. J'avais la chair de poule. Je respirais assez

bruyamment. Sentant ma peur, Mike me prit la main et la serra fort. Je le regardai dans les yeux, tâchant de me calmer.

— Voici les noms, déclara le guichetier en sortant une autre feuille de son enveloppe: Ethan, Ross, Jordan, Isis, Sandra, Theo, Julia...

Je compris à peine ce qui se passait. Tous les sons autour de moi devinrent sourds, et je ne sentis presque pas Julia se jeter dans mes bras. Je crois qu'elle cria «on a réussi!» ou quelque chose comme ça. Quand je fus calmée, Julia me libéra de son étreinte, et je réalisai enfin ce qui m'arrivait: j'avais réussi, j'allais intégrer la Brigade, j'avais pris ma vie en main. Je m'aperçus que Mike n'avait été cité dans aucune des catégories et semblait très inquiet. Je passai un bras autour de ses épaules. Le guichetier déclara:

— Deux d'entre vous sont sur la liste d'attente: Mike et Brad. Il vous faudra attendre quelques heures de plus, car il a été dur de vous départager des autres...

Le guichetier devait être plus humain que certains de son espèce, car il ajouta:

— Si j'étais vous, je ne m'en ferais pas trop. D'après ce que j'ai entendu, vous avez de bonnes chances d'y arriver.

Mike hocha la tête, je retirai mon bras de ses épaules. Le fonctionnaire poursuivit:

— Félicitations à tous ceux qui viennent d'être cités. Dès demain, vous vous rendrez à l'école qui vient de vous être attribuée. Ceux qui sont sur la liste d'attente peuvent aller dans le hall, ceux qui sont sélectionnés sont libres de partir. Les autres, vous restez ici, je vais vous parler.

La majorité des adolescents sortirent de la salle, mais une dizaine de garçons et de filles restèrent à leur place et s'assirent. Je sentis un élan de compassion pour ces jeunes qui n'auraient jamais la vie qu'ils avaient souhaitée, mais la nature humaine étant faite d'égoïsme, j'étais surtout contente pour moi.

Arrivée dans le hall, je me tournai vers Mike et lui déclarai, avec le sourire le plus convaincant que je pus trouver:

— Allez, on se revoit demain!

En effet, il m'avait avoué qu'il souhaitait également rejoindre la Brigade. Il m'adressa un petit sourire triste.

— Je l'espère. Salut Julia, à la prochaine.

— Non, à demain!

Je sortis de la pièce avec elle, tandis que Mike attendait dans le hall. Une fois dehors, Julia poussa un petit cri suraigu et hystérique, et se mit à descendre les marches du Centre à reculons...

— Tu te rends compte?! s'exclama-t-elle. On l'a fait, on a eu notre épreuve d'agilité, on va devenir des Sauveteuses de malaaaade!

— J'y crois même pas! m'écriai-je. J'en rêvais tellement...

Une fois en bas, elle déclara:

— On se voit demain, Isis! Je suis super contente d'avoir déjà une amie future Sauveteuse!

À ma grande surprise, je me rendis compte que c'était réellement rassurant pour moi de connaître quelqu'un... avoir de la compagnie me changerait de ma solitude habituelle.

— Moi aussi, je suis contente. Vraiment.

Elle me donna un petit coup de coude amical et s'éloigna pour rentrer chez elle, me laissant à ma joie toute nouvelle.

J'allais devenir une Sauveteuse!

OceanofPDF.com

6

Le soir même, j'annonçai ma réussite à ma famille. Ma mère poussa un cri de joie, Adam me serra fort dans ses bras, et mon père se contenta d'afficher un sourire fier, malgré sa réticence à ce que je travaille dans la Défense.

Pour fêter ça, ma mère déclara qu'elle allait préparer un gâteau – je ne me rappelais même pas le dernier qu'elle avait fait – et mon frère décréta qu'il allait annuler la soirée qu'il avait prévue avec ses amis. Mon père saisit l'occasion:

— Isis, j'aimerais qu'on parle.

J'acquiesçai, et nous allâmes nous asseoir sur le canapé.

— Tu sais, si j'ai peur pour toi, ce n'est pas parce que je ne crois pas en toi. Je sais bien que tu as les capacités de réussir brillamment... La preuve: entrer dans la brigade des Sauveteurs n'est pas donné à tout le monde.

Je fronçai les sourcils, ne voyant pas où il voulait en venir.

— C'est juste que... je ne peux pas accepter que tu entres dans la Brigade, asséna-t-il. Pour moi, c'est impossible.

— Et pourquoi ça? m'insurgeai-je. Parce que c'est un métier dangereux et que tu penses que je suis encore une petite fille, c'est ça?

— Isis, tu ne réalises pas le nombre de choses qu'on ne sait pas à seize ans.

Je croisai les bras et lui lançai un regard de défi:

— Vas-y, éclaire-moi!

Une lueur sombre emplit ses yeux et il ouvrit la bouche pour me répondre, mais mon frère entra dans la pièce, un grand sourire aux lèvres.

— Alors? Tu ne comptes pas nous raconter ton épreuve?

De la cuisine où elle était, ma mère s'exclama:

— Bien sûr que non, elle ne compte pas le faire! Nous n'avons pas à connaître les modalités d'une épreuve qui ne nous concerne pas.

Exaspéré, mais toujours avec le sourire, mon frère entama l'éternel débat qu'il avait avec mes parents...

— Bon, écoute, maman! Tu as déjà passé ton épreuve, et papa aussi, et moi aussi, n'est-ce pas? Alors qu'est-ce que ça peut bien faire qu'elle nous raconte un peu ses exploits, maintenant qu'elle est officiellement étudiante en Défense?

— Ne cherche pas à discuter, Adam. C'est la règle, un point c'est tout.

Je connaissais déjà la suite. Le débat s'enflammerait gentiment. Au bout d'un moment, mon père s'en mêlerait parce que ma mère allait lui demander son avis – du genre: «bon, et toi, Matt, tu ne dis rien?!» –, et aucun des deux – ou des trois – n'allait céder, parce que cela revenait à se poser l'éternelle question que tous les adultes ne voulaient pas que les jeunes se posent: valait-il mieux suivre les règles à la lettre ou faire ce qui nous semblait juste?

Pour mes parents, le système dans lequel nous évoluions nous permettait de vivre en harmonie, et il fallait le suivre fidèlement. Mon frère était un peu moins radical. Et moi, j'ignorais vraiment quoi penser. Je savais que je désapprouvais certaines choses, mais je ne pouvais pas cracher sur l'organisation de notre société, parce que je n'avais pas la moindre idée de comment les choses étaient avant. On ne parlait jamais du passé ni de ce qui se passait en dehors de l'île.

Oui, nous vivions sur une île. Et pas des moindres: il s'agissait d'un véritable continent, perdu dans une immensité d'eau. Et au-delà, c'était l'inconnu.

Nous vivions dans une sorte de regroupement d'agglomérations, avec la nature qui reprenait ses droits à mesure qu'on se rapprochait de l'eau. On appelait ça «la Ville», pour montrer que nous vivions tous ensemble, que nous étions tous tenus de respecter les lois, de faire partie du système. C'était pour cette raison que, selon le Code de la Ville, «l'avenir appartient à celui qui est sûr de ses choix». Le Code considérait que l'hésitation menait au doute, qui menait à la désorganisation, qui nous mènerait à notre perte.

Alors c'était vrai, le système était parfois injuste, très souvent même. Mais je ne pouvais rien y faire. C'est pourquoi, jusqu'à ce qu'on trouve le moyen de l'améliorer, j'aimais autant ne pas dire aux autres ce que j'en pensais. Pas même à ma famille. J'étais convaincue que chacun devait se faire une opinion, mais pas nécessairement la partager.

Voilà ce à quoi je songeais tandis que, pour la énième fois, mes parents et mon frère commettaient l'erreur de partager leurs avis. Pourquoi était-ce une erreur? Parce qu'ils ne se mettraient jamais d'accord. C'était donc une perte de temps, et même si par miracle un d'entre eux cédait et changeait d'avis, nous n'aurions rien gagné. Parce qu'aucun n'avait réellement raison.

Un peu plus tard, on se mit à table, et les conflits et désaccords furent oubliés. Pour une rare fois, on passa une soirée agréable en famille, et ça fit du bien... on mangea ensemble, on rit, on discuta. Comme si le monde était normal.

Cette nuit-là, en allant me coucher, je sus que je mettrais des heures à m'endormir. Cette fois, ce n'était pas à cause du stress, mais de l'excitation. Je vérifiai que le reste de ma famille était au lit et, discrètement, je mis mes chaussures. La nuit, je trouvais que tout était plus beau, y compris chez moi. Le mobilier ordinaire et les murs ternes se fondaient, prenant un aspect mystérieux. Je sortis pour aller dans le minuscule espace vert derrière la maison. C'était une chance d'avoir ce jardin, même s'il était simplement composé d'une ridicule pelouse et d'un arbre... mais quel arbre!

Je me hissai sur la première branche, montai en m'appuyant sur mes pieds et en me tirant avec les mains. Parfois, je faisais confiance à la force d'un seul de mes bras pour me soulever sur une branche, parce que j'aimais cette sensation furtive de danger et cette vague peur de tomber... ce qui était déjà arrivé plusieurs fois. Faire une chute de quelques mètres n'avait rien de si terrible. Une fois qu'on l'avait compris, nulle raison d'avoir peur.

L'escalade était excitante, mais le moment que je préférais, c'était quand j'arrivais enfin tout en haut, sur la branche la plus élevée.

Lorsque le ciel était dégagé, comme ce soir, je pouvais écarter le feuillage et là, j'admirais le plus beau spectacle du monde.

Le ciel.

Le jour, il était déjà impressionnant, mais rien ne surpassait la beauté d'un ciel nocturne. Les étoiles, visibles par milliers, brillaient chaque nuit, comme si une main gigantesque les replaçait à la nuit tombée et les enlevait à l'aube. La plupart des gens ne faisaient pas attention à ce genre de merveilles, moi si. La Ville était uniforme, grise, assez laide; les étoiles, elles, scintillaient dans le ciel, toujours présentes, amies fidèles du soir et de la Sphère blanche.

Cette immense sphère me fascinait tout autant: était-ce juste une étoile un peu plus grande, ou plus proche? Ou quelque chose d'autre? Quand j'étais petite, je posais tout plein de questions à mes parents, mais ceux-ci ne me répondaient pas vraiment, pour deux raisons. Ils n'avaient pas de réponses et les gens curieux étaient mal vus, même les enfants.

Alors j'avais renoncé. Je n'avais plus posé de questions, et je m'étais peu à peu refermée sur moi. Même à l'école, j'avais remarqué que personne ne comprenait ma curiosité, ma soif d'apprendre et de comprendre la beauté et le fonctionnement des choses. C'était pour cela que je n'avais pas eu de vrais amis jusqu'à présent. Mais j'avais maintenant le sentiment que cela allait pouvoir changer.

Cette pensée et la voûte céleste m'apaisèrent, et, avant même que je m'en rende compte, je m'endormis.

— Isis!

Hum...

— Isis, t'es où?!

Oh, quoi encore...

— ISIS, TU VAS ÊTRE EN RETARD!

Hein?!

Je me réveillai en sursaut et tombai de mon arbre, sur lequel j'avais apparemment passé la nuit. Je me reçus assez bien, le choc ne fut pas trop brusque. Mon frère fit alors irruption dans le mini-jardin et, me voyant ainsi par terre, en train de me masser le crâne, il eut un regard incrédule.

— Mais qu'est-ce que tu fous?! On a reçu une lettre tôt ce matin, tu es censée être devant la maison dans une demi-heure. Un bus va venir te chercher!

Woah, trop d'infos en une phrase. Lettre. Matin. Demi-heure. Bus.

— Un bus, finis-je par articuler, encore à moitié endormie. Un bus scolaire? Mais je ne vais plus à l'école...

Adam se frappa le front avec sa main.

— Le bus qui va t'emmener à ton premier jour de boulot pour devenir une Sauveteuse, imbécile heureuse! ALORS BOUGE-TOI OU TU VAS RATER TA VIE!

Là, je me réveillai totalement.

— Eh merde...

Je bondis sur mes pieds et fonçai dans ma chambre. Je m'habillai en vitesse – t-shirt gris, leggings, chaussures noires, veste en cuir – et me rendis dans la salle de bain. En un temps record, je me débarbouillai, me brossai les dents, me coiffai les cheveux en queue-de-cheval, jugeant que ce serait plus pratique. Je criai à mon frère, qui était dans la cuisine, en plein déjeuner:

— Adam, elle dit quoi, la lettre?

Je descendis les escaliers au pas de course, et il me lut:

— «Mademoiselle Isis, vous êtes attendue devant chez vous à neuf heures quinze précises. Un bus vous emmènera au Centre d'entraînement. Aucun retard ne sera toléré.»

— C'est tout? m'étonnai-je. Mais... qu'est-ce que je suis censée emporter?

— Bah... j'sais pas, moi! C'est pas écrit.

Je m'emparai de la lettre et constatai qu'aucune information supplémentaire n'était fournie. Aussitôt, je pris une décision: je ne partirais pas les mains vides. Si c'était un test, j'allais montrer que

je n'attendais pas qu'on me donne des ordres pour agir de façon pragmatique.

Je remontai dans ma chambre, un peu plus tranquille – il me restait presque un quart d'heure –, et je saisis un petit sac à dos dans lequel je mis une grande bouteille d'eau, une pomme, une barre énergétique, ma montre, des élastiques pour les cheveux – vu la longueur des miens, j'étais fichue si ceux que je portais lâchaient – et de quoi écrire. Je refermai mon sac, estimant que tout cela me permettrait de survivre à une très grosse première journée dans un lieu inconnu.

Je redescendis et m'apprêtai à sortir. Avant que j'aie pu franchir la porte, mon frère m'arrêta avec ses grands bras musclés.

— Maman n'est pas là, mais elle me tuerait si elle savait que je t'ai laissée partir l'estomac vide.

J'allais rétorquer que, justement, il n'était pas maman, mais il ajouta, vaguement gêné :

— J'ai vomi pendant mon premier jour. Si tu ne manges rien, ça risque de t'arriver aussi.

Je me sentis fondre. Mon grand frère avait beau en faire un peu trop parfois, je l'aimais comme ça. Je le serrai contre moi pendant quelques secondes et me dirigeai vers la cuisine. Je bus d'un trait un verre de jus d'orange et avalai deux crêpes en quelques bouchées, sous son regard amusé.

— C'est bon, maman? demandai-je, ironique.

Il secoua la tête avec un air plus amusé que consterné et déclara :

— Allez, file avant que je te force à emporter un foulard, un paquet de pansements ou un truc comme ça.

— Bonne journée! lançai-je en riant.

Puis je sortis de chez moi.

Je m'avançai sur le trottoir, pour que le chauffeur du bus me voie bien quand il arriverait. Un instant plus tard, un grand véhicule fit son apparition. Il s'arrêta exactement à ma hauteur, et les portes avant s'ouvrirent. Je montai dans le bus, qui était presque vide. Je cherchai Julia ou Mike, mais ils n'étaient pas là. Je m'assis vers

le fond, près de la fenêtre, et le bus redémarra à l'instant où je prenais place. Je posai mon sac sur la place vide à côté de moi, et poussai un grand soupir d'aise pour essayer de contenir l'excitation qui montait en moi, typique de la découverte de l'inconnu.

Le bus suivait un itinéraire assez étrange pour aller chercher les adolescents dans le même cas que moi, et bientôt, il fut à moitié rempli. Quelques jeunes se connaissaient déjà et s'assirent côte à côte, en discutant comme s'ils se rendaient à l'école. Au bout d'un moment, je me plongeai dans une sorte de rêverie et je ne regardai plus que les maisons et les bâtiments défiler.

— Je peux m'asseoir? demanda alors une voix masculine assez grave.

Je ne compris pas tout de suite que cette voix s'adressait à moi, mais quand j'entendis un raclement de gorge, je me tournai brusquement vers mon interlocuteur.

7

Ses yeux bleus me fixaient. Il me dominait très largement par sa taille – et pas seulement parce qu’il était debout et moi assise – et par sa carrure. Tout en lui n’était que force et assurance. Ethan. J’étais sûre à environ quatre-vingt-dix pour cent que j’avais rougi.

— Euh... oui, bien sûr, assieds-toi, répondis-je enfin, en prenant mon sac sur mes genoux.

Alors qu’Ethan prenait place, je réalisai que presque la moitié du bus était encore vide. Il avait donc voulu s’asseoir ici. Immédiatement, je me sentis rougir encore plus, honteuse d’avoir cette pensée. Il devait juste aimer les bancs au fond du bus...

Je vis qu’il me regardait, alors je lui adressai un petit sourire, qu’il me rendit.

— Comment tu te sens, aujourd’hui? demanda-t-il.

Bonne question...

— Eh bien, je me sens assez excitée. J’ai hâte de découvrir le reste de cette journée.

— Tu n’es pas anxieuse? s’enquit-il en haussant les sourcils.

— Je... non. Pourquoi, je devrais?

Il eut un petit rire. Clair, grave, sincère.

— Pas forcément. Mais regarde autour de toi. Qu’est-ce que tu observes sur le visage des autres?

Je m’exécutai. Effectivement, soit mes futurs camarades étaient en grande conversation entre eux, soit tout dans leur expression trahissait un certain stress.

— À ton avis, me demanda Ethan, pourquoi est-ce qu’ils ont tous peur, et pas toi?

Je ne réfléchis qu’une demi-seconde avant de lui répondre.

— Parce qu’ils ont un poids, une responsabilité qui pèse sur eux. Leurs parents et leur famille travaillent tous dans la Défense, et ils ont peur de les décevoir.

Son visage changea d’expression; il devint curieux.

— Et toi, tu n'as pas peur de ça?

— Mon entourage n'y connaît rien en combat et en sauvetage. Et... je ne peux pas avoir peur de quelque chose que je ne connais pas.

Cette phrase sembla lui plaire. Il n'ajouta rien, mais un léger sourire éclaira son visage.

— Et toi, m'empressai-je d'ajouter, tu n'as pas l'air d'avoir peur non plus.

— Difficile, également, d'avoir peur de quelque chose qu'on ne connaît que trop bien, Isis.

Je hochai la tête un instant avant de me rendre compte qu'il avait utilisé mon prénom. Après tout, ça n'avait rien de bizarre. Moi, je connaissais bien le sien. Pourtant, il se justifia:

— Tu n'as pas un de ces prénoms qu'on oublie. Pas parce qu'il n'est pas sur la liste. Ça, on s'en fiche. Mais... il est marquant. C'est une chance.

Je le regardai un peu plus fixement. Les compliments sur mon prénom étaient plus que rares. Avant que j'aie le temps d'ajouter quelque chose, je remarquai que le bus s'était arrêté et que les jeunes commençaient à descendre. Ethan se leva.

— Content de t'avoir parlé. À la prochaine!

— À la prochaine, Ethan, répondis-je pour qu'on soit à égalité en matière de «je connais ton prénom».

Il me jeta un dernier regard et se glissa doucement entre les adolescents pour sortir du bus. À mon tour, je descendis. J'étais un peu dans les vapes et je secouai vivement la tête, comme pour me réveiller.

Le bus nous avait déposés devant un immense bâtiment en pierre grise. Au-dessus des portes principales, des lettres en métal sombre indiquaient:

ÉCOLE SUPÉRIEURE DE SAUVETAGE

Un second bus arriva à la suite du nôtre. Je supposai qu'il amenait les adolescents habitant dans une autre partie de la Ville, plus au sud. Un flot de jeunes en descendit, et je calculai que nous devions

être une cinquantaine au total. Sachant que dans les autres domaines – en Construction, par exemple – les étudiants se comptaient par centaines, c'était étonnant. Seulement cinquante adolescents intégraient la brigade des Sauveteurs chaque année.

C'est alors que je vis Mike et Julia descendre du deuxième bus, apparemment en pleine discussion avec un troisième garçon qui sortit à leur suite. Je m'avançai à leur rencontre et, dès que Julia m'aperçut, elle courut vers moi.

— Isis! s'écria-t-elle avant de se jeter dans mes bras.

— Je suis contente de te voir aussi! répondis-je en riant.

Elle me libéra de son étreinte, tandis que Mike et l'autre garçon arrivaient à notre hauteur.

— Hé, Mike! Je savais que tu y arriverais, affirmai-je.

— Merci, parce que moi, j'étais loin d'en être sûr.

Julia saisit par le bras le garçon qui s'était tenu un peu en retrait et le tira vers nous.

— Isis, je te présente mon cousin, Ryan.

Ryan me tendit la main, que je serrai.

— Julia m'a parlé de toi. Il paraît que t'es super cool.

Je ris, et Julia fit une bourrade affective à son cousin. Maintenant que je les regardais, je remarquai qu'ils avaient effectivement quelques ressemblances physiques: les mêmes cheveux bruns avec des reflets roux et les mêmes yeux noisette. Mais Ryan faisait bien dix centimètres de plus que Julia, et il était assez costaud. Je lâchai la main de Ryan. Celui-ci continua à me fixer, ce qui était assez gênant. Une voix puissante se fit alors entendre:

— Tout le monde se rassemble devant le bâtiment et m'écoute! Et rapidement!

Je m'avançai et aperçus un homme de grande taille, à la carrure impressionnante. Il portait ce qui était apparemment sa tenue de travail: un pantalon noir, des bottes sombres, un t-shirt gris foncé et une sorte de gilet pare-balles. Il parlait d'une voix si forte que j'avais pensé qu'il tenait un haut-parleur, mais ce n'était pas le cas. Une fois que tout le monde fut rassemblé, il déclara:

— Je me nomme Greg, mais vous m'appellerez tous «monsieur». Je serai votre entraîneur physique pendant les quatre prochains mois. Le bâtiment qui se trouve derrière moi sera votre lieu de travail, votre école. Vous y serez chaque jour, sauf pour les activités qu'on fera sur le terrain ou à l'extérieur. Je vais vous le faire visiter, et ensuite si vous avez des questions, ce sera le moment ou jamais. Compris?

Je ne pus m'empêcher d'acquiescer en hochant la tête. Greg dégageait une réelle autorité.

— J'ai dit: COMPRIS?!

Cette fois-ci, tout le monde hocha la tête. Quelques «oui» fusèrent même.

— OK, c'est déjà mieux, ironisa Greg. Bon, suivez-moi, je vais vous montrer les lieux.

Nous entrâmes dans l'école supérieure de Sauvetage. Le rez-de-chaussée était un hall d'entrée avec un sol carrelé de dalles noires et blanches. Au centre du hall se trouvait une statue en bronze de presque deux mètres et demi de haut, représentant une femme en uniforme de la Brigade s'interposant entre un brigand armé d'un couteau et un jeune homme à terre.

— Là, c'est le hall d'entrée, dit Greg. D'ici, on peut se rendre à n'importe quel endroit du bâtiment. Les salles au fond du hall vous sont interdites d'accès, elles sont RÉSERVÉES au personnel. À moins qu'on ne vous ait invité à le faire, N'Y ALLEZ PAS, vous n'avez rien à faire là-bas.

Je retins un soupir: à peine étions-nous arrivés qu'il y avait déjà des interdits...

— Nous sommes trop nombreux pour les ascenseurs, alors nous prendrons les escaliers. Venez, on descend!

Greg nous conduisit vers les escaliers, que nous descendîmes rapidement. Nous arrivâmes dans un immense gymnase, bien plus grand que celui où on nous avait fait passer notre épreuve. Derrière le gymnase, un entrepôt contenait toutes sortes d'objets dont on pourrait se servir – matelas, tapis, cordes, etc.

— C'est surtout avec moi que vous travaillerez ici. Mon objectif est de vous amener au sommet de votre forme physique en quelques mois, de vous apprendre comment maintenir votre corps en bon état, voire comment améliorer ses capacités, et de vous enseigner des techniques de combats.

Il nous jeta un regard et ajouta, d'un air faussement dépité:

— Bon, j'suis l'prof de gym, quoi!

Je souris, certains rirent... pas longtemps.

— WOAHA! beugla Greg. Personne ne rigole, ici!

Tout le monde se tut. Mais je décelai une lueur amusée dans les yeux de Greg et je me fis une première opinion sur lui: sans doute un type un peu grossier, ironique, mais sympathique au fond.

Il nous fit signe qu'on remontait, et nous le suivîmes. Du hall, nous montâmes directement au deuxième étage. Greg expliqua:

— Au premier étage, il y a ce qu'on appelle des salles de MES, c'est-à-dire «Mise en situation». Le principe, c'est qu'un de vos profs vous apprend, en théorie, ce que vous devez faire dans telle ou telle situation, si tel ou tel problème survient, et, plus tard dans votre apprentissage, on vous met en situation réelle. Donc vous n'avez pas à voir ces salles pour l'instant. Votre professeur de Théorie sera Martin... mais ne l'appellez surtout pas Martin, il se fait appeler Marty. Il n'est pas très à cheval sur l'usage du «monsieur», mais pour faire semblant que vous êtes polis, utilisez-le quand même.

Oui, un peu bourru, mais sympathique au fond. Greg nous fit entrer dans une pièce qui était «notre unique salle de classe». Son contenu était absolument ordinaire: un grand nombre de tables et de chaises, le bureau du professeur, un tableau. Greg nous emmena ensuite dans une autre pièce, qu'il appela la «Réserve». Il ouvrit la porte mais nous dit de rester en dehors, et nous pûmes juste apercevoir une tonne de matériel contenu dans des boîtes, posées sur des étagères. Il y avait aussi toutes sortes de pistolets, fusils d'assaut et autres armes à feu. Un jeune garçon se racla la gorge et demanda timidement:

— Euh, monsieur?

— Ouaip, répondit Greg en se tournant lui.

— Ben... c'est des vrais?

Notre professeur leva des sourcils interrogateurs.

— Les fusils, les pistolets, c'est des vrais? précisa le garçon.

— Un peu que c'est des vrais! s'exclama Greg, visiblement amusé. Mais je te souhaite bonne chance pour trouver de vraies balles dans l'enceinte de ce bâtiment!

Il referma à clé la porte de la Réserve et se retourna vers nous:

— Allez, on monte au troisième!

Une fois de plus, il nous fit emprunter les escaliers. Nous arrivâmes cette fois-ci dans un très long couloir, bordé d'un assez grand nombre de portes grises. Au fond du couloir, de part et d'autre, il y avait deux portes, chacune surmontée d'une pancarte: «DOUCHES – GARÇONS» et «DOUCHES – FILLES». Pendant un instant, je fus un peu perdue: pourquoi avons-nous besoin de salles de bain? Nous pourrions très bien nous doucher en rentrant chez nous, le soir...

Un sourire sarcastique éclaira le visage de Greg.

— Ah, j'oubliais, dit-il en faisant mine de se rappeler un détail insignifiant. Ce bâtiment n'est pas seulement votre école: c'est aussi votre nouvelle maison.

— Comment ça?! s'écria un jeune garçon.

Mon cœur se serra. J'avais peur de ne comprendre que trop bien ce qu'il voulait dire...

— Vous allez vivre ici pendant les quatre prochains mois. Ce soir, en rentrant chez vous, vous ferez vos adieux à vos familles, parce que vous ne les verrez presque pas avant à peu près deux mois, lors de votre premier congé de trois jours. Vous habitez ici pendant tout votre apprentissage. C'est un gain de temps incroyable, et ça forge le caractère. Vous ne pouvez pas sauver les autres si vous n'êtes pas capables de vous occuper de vous-même pendant quelque temps!

Un certain nombre d'adolescents commencèrent à grogner de désapprobation. Moi-même, je n'aimais pas vraiment cette idée.

— Cela dit, poursuivit Greg, vous pouvez choisir d'être un étudiant externe. Sachez néanmoins que cela entraînera forcément trois petites choses.

Le silence se fit; nous étions tous suspendus à ses lèvres. Son air devint alors extrêmement dur, et il déclara:

— Un: vous serez réputés comme étant des p'tits trouillards, et on ne vous prendra plus jamais au sérieux. Deux: vous raterez le quart de l'enseignement et vous serez donc extrêmement désavantagés. Trois: PERSONNE n'aime les bébés pleurnichards accrochés à leur famille. On s'arrangera pour que vous n'ayez jamais le boulot auquel vous prétendez.

Ne sachant comment réagir, je serrai les poings. En un sens, il était vrai que les Sauveteurs n'avaient pas le droit d'être de grands sensibles, à cause du danger de leur travail, mais forcer cinquante adolescents de seize ans à quitter leur foyer pendant quatre mois, avec si peu de congés, c'était cruel. Nous le présenter comme un choix l'était d'autant plus: quel imbécile allait ruiner ses possibilités de carrière juste pour profiter de sa famille pendant ses études?

— À vous de voir, ajouta Greg en haussant les épaules. Bon, pour ceux qui ne seront pas totalement stupides, sachez que vous serez dans des chambres de trois à cinq personnes, filles et garçons séparés, pour éviter des... problèmes, dirons-nous. Ce soir, vous ferez votre valise, qui sera d'ailleurs assez petite. Vous ne pouvez emporter que quelques habits – on vous fournira ceux dont vous aurez besoin pour les cours – et un ou deux objets personnels... mais pas plus! Je vous le dis dans votre intérêt: vous serez considérés comme de grands sensibles si vous ramenez toute votre chambre avec vous.

Très bien: séparés de notre famille pendant quatre mois, forcés de dormir avec telle ou telle personne, et avec très peu d'objets personnels. Super.

— Maintenant, écoutez bien: vous devrez revenir ici demain matin par vos propres moyens pour sept heures précises. Vous vous

arrangerez comme des grands pour les chambres, mais je veux qu'à sept heures et demie tout le monde soit dans le hall d'entrée, prêt à commencer la journée. C'est clair?

Tout le monde hocha la tête. Pour être clair, c'était clair...

— Ah, ça n'arrive que très rarement, mais si un crétin choisit d'être un externe, il n'aura qu'à venir à l'école tous les jours à huit heures et à repartir le soir à cinq heures. Par ses propres moyens, évidemment. S'il squatte un soir pour le souper, ça lui coûtera cher, bien entendu.

Greg se massa les tempes; il devait se demander s'il avait tout dit.

— Bon, finit-il par lâcher, on a tout visité à part le champ de tir, mais vous ne le verrez pas tout de suite. J'espère que vous m'avez bien écouté, parce que je ne répéterai rien. Maintenant, vous allez descendre dans le calme, et vous verrez que des feuilles vous attendent. Vous y inscrirez votre nom, votre numéro matricule et la mention «interne» ou «externe». Si vous n'êtes pas encore sûr de votre choix, pointez-vous en avance demain pour me l'indiquer. Je serai disponible entre six heures trente et six heures quarante-cinq. Pas avant, pas après. Vous pouvez disposer, et ne traînez pas trois heures dans l'enceinte du bâtiment après avoir signé. Le bus peut vous ramener chez vous dans une demi-heure, sinon débrouillez-vous.

Nous descendîmes les escaliers, certains rapidement, d'autres en rasant presque les murs. J'allai dans le hall et je pris une feuille et un stylo qui étaient déposés par paquets au pied de la statue en bronze.

J'inscrivis:

Nom: Isis

Numéro matricule: A390G7

Interne

Mon choix était fait. J'enrageais à l'idée de laisser tomber ma famille pendant quatre mois, mais contrairement à ce que Greg

prétendait, je n'avais pas le choix. J'avais choisi une nouvelle vie, et j'étais bien décidée à assumer ce choix, quoi qu'il m'en coûte.

Je voulais être un peu seule et n'avais pas envie d'arriver trop vite chez moi, alors je décidai de rentrer à pied.

8

— Il n'en est pas question! s'exclama mon père en tapant du poing sur la table.

J'étais sûre qu'il réagirait ainsi, et c'était la raison pour laquelle je n'étais pas pressée de rentrer chez moi. Je me retins de lever les yeux au ciel ou de pousser un long soupir, sachant que ça énerverait encore plus mon père. Mais celui-ci n'en avait pas besoin pour enrager à l'idée que je quitte la maison pendant quatre mois, et ce, pour apprendre à exercer un métier qu'il considérait comme fou et irresponsable.

— Tu n'iras pas là-bas! Je refuse que tu y ailles et tu vas m'obéir, c'est compris?!

J'allais bientôt craquer. Son ton supérieur et autoritaire et le fait qu'il ait l'impression de pouvoir encore dicter mes choix me rendaient furieuse. Je me contentai de serrer les poings et de le regarder fixement.

— Non mais, est-ce je suis le seul ici à ne pas être d'accord?! C'est du grand n'importe quoi, Isis! Du grand n'importe quoi! Je peux te jurer que demain, tu iras à ton école de décérébrés et tu leur diras que tu seras une externe, ou je ne sais quoi! Et ce n'est pas une proposition, c'est un ordre!

Brusquement, je craquai:

— NON MAIS TU TE FOUS DE MOI?! Mon école de décérébrés? Sans ces décérébrés, des dizaines de gens mourraient chaque semaine! Tu crois que tu peux encore me donner des ordres à propos de ce que je dois faire?! Tu n'en as pas le droit, c'est MA vie, ce sont MES choix! Ça ne te regarde même pas!

Rouge de colère, mon père explosa:

— ÉVIDEMMENT QUE ÇA ME REGARDE! TU NE VEUX PAS CREVER À SEIZE ANS! TU NE SERAS PAS INTERNE DANS CETTE ÉCOLE DE FOUS, ET JE NE LE RÉPÉTERAI PAS!

Ma mère et mon frère nous observaient, les yeux écarquillés. Jamais ils ne nous avaient vus, mon père et moi, dans cet état. J'étais tellement furieuse que crier me parut soudain dérisoire.

— Tu veux me forcer à faire ce que tu veux, dis-je, assez bas. Tu traites les Sauveteurs de fous. Tu remets en cause des choix qui sont déjà assez difficiles à faire comme ça. Tu crois que tu peux me contrôler. Tu sais ce que tu es?

Je m'arrêtai, regardant mon père droit dans les yeux, puis je repris d'une voix tremblante:

— Tu es un égoïste tyrannique, et ingrat envers les Sauveteurs.

— Isis! s'écria ma mère.

Mon père n'était pas violent, sinon il m'aurait sans aucun doute frappée. Nous restâmes comme ça à nous fusiller du regard, tandis que ma mère s'enfouissait la tête dans les mains. Adam s'adossa contre sa chaise, croisa les bras et déclara:

— Isis, c'est pas la peine de l'insulter non plus.

Puis il se tourna vers mon père:

— Laisse-la vivre. De toute façon, elle fait ce qu'elle veut, maintenant qu'elle a seize ans. Tu peux crier autant que tu veux, tu sais aussi bien que moi que ça ne changera rien, et c'est pour ça que ça te rend malade. C'est la loi: elle est libre, à présent.

Mon père s'affala sur sa chaise et se massa les tempes en fermant les yeux. Il poussa un long soupir. Je me détendis aussi, parce que mon frère avait raison: mon père se trompait, mais ce n'était pas une raison pour l'insulter. Toutefois, je ne serais pas la première à présenter des excuses, car lui-même savait qu'il avait tort.

Nous finîmes le repas en silence, puis je débarrassai la table avec mon frère.

— Allez, viens, me dit-il une fois que ce fut terminé. On va faire ta valise, et laisser papa et maman discuter.

Je lui adressai un petit sourire: heureusement qu'il était là, lui! Nous montâmes dans ma chambre, et mon frère me tendit un grand sac à dos.

— Ça suffira?

— Largement, répondis-je en prenant le sac. Je n'ai droit qu'à quelques habits et à deux ou trois objets personnels.

— Pas de bouffe?! s'écria mon frère, en faisant semblant de se sentir mal.

— Eh non! Pas de bouffe...

Adam fit mine de s'évanouir, et je me mis à rire. Sa compagnie me faisait toujours du bien. Je ressentis un pincement au cœur en songeant que je le verrais à peine pendant quatre mois...

Avec son aide, je remplis mon sac. J'y déposai quelques sous-vêtements, deux pantalons, deux t-shirts. Je le refermai et posai ma montre et mon collier sur ma table de chevet: les seuls objets personnels que j'allais emporter. Puis je m'assis sur mon lit. Adam prit place à côté de moi.

— Tu as déjà fait connaissance avec d'autres élèves? me demanda-t-il.

— Oui. J'ai rencontré trois personnes: Julia, Mike et Ryan. Ils ont l'air cool.

Je ne mentionnai pas Ethan. Après tout, on ne s'était parlé qu'une fois, et ça m'avait semblé... étrange. Adam me fixa et demanda:

— Tu es soulagée de quitter un peu la maison? C'était quand même un peu tendu, ces derniers temps.

Je soupirai.

— Honnêtement?

Il hocha la tête.

— Je ne sais pas... je... vous allez me manquer.

En le disant, je réalisai à quel point c'était vrai. Ma famille allait terriblement me manquer. Je sentis mes yeux se remplir de larmes, mais je ne voulais pas que mon frère me voie pleurer. Comme s'il l'avait compris, Adam passa un bras autour de moi et m'attira à lui. Je posai la tête sur son épaule, et laissai couler une ou deux larmes sur sa chemise.

Je m'étais rarement sentie aussi vulnérable, aussi jeune. Adam me caressa le dos, il n'était jamais aussi affectueux que lorsqu'il était vraiment triste. Il se racla discrètement la gorge, et je compris qu'il

se retenait de pleurer, lui aussi. Nous étions très proches, et pour la première fois, nous allions être séparés. Normal que nous ayons tous les deux de la peine.

Cinq minutes plus tard, ma mère entra dans ma chambre et, nous voyant ainsi, elle fondit en larmes, s'écriant entre deux sanglots qu'elle était tellement triste que je parte, et tellement fière de moi, aussi. Je la serrai fort dans mes bras, affirmant que quatre mois, ce n'était rien, et que j'allais vite rentrer.

Peu après, ils me laissèrent seule et je me mis au lit – non sans avoir programmé mon réveil, cette fois-ci. J'étais triste, mais aussi excitée, et je me sentais coupable de l'être. Mes dernières pensées allèrent vers mon père. Je supposais que je n'aurais pas l'occasion de lui dire au revoir...

Le lendemain, je me réveillai tôt. Je voulais arriver parfaitement à l'heure pour avoir le temps de m'installer. Je me douchai, m'habillai et descendis dans la cuisine pour prendre mon déjeuner. Je trouvai mon frère et ma mère déjà attablés. Ma mère m'adressa un sourire triste en me voyant.

— Ton père a dû partir tôt pour le travail, tu dormais encore. Il t'embrasse.

Elle ne mentait pas très bien. Je savais pertinemment que mon père avait dû s'éclipser sans rien dire, donc qu'il ne «m'embrassait» sûrement pas... mais pour faire plaisir à ma mère, je répondis:

— Eh bien, tu l'embrasseras aussi de ma part quand il rentrera. Dis-lui que c'est dommage qu'on n'ait pas pu se dire au revoir.

Ma mère acquiesça, et je sentis qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de me regarder pendant que je mangeais mon déjeuner. Alors que je lavais mon bol, elle se racla la gorge, avant de me demander:

— Isis?

— Oui, maman?

— Tu crois que je pourrais t'accompagner à ton école, ce matin? Je n'irai pas à l'intérieur, hein, ne t'inquiète pas, mais...

— Ça me ferait très plaisir que tu m'accompagnes, affirmai-je avec un sourire.

Elle sourit en retour, apparemment soulagée que j'aie accepté.

— On y va dans cinq minutes, OK? dis-je.

Je remontai dans ma chambre. Je mis mon pendentif en forme d'étoile autour de mon cou et ma montre argentée à mon poignet. Je l'avoue, je ne pus résister à l'envie de jeter un dernier regard à ma chambre toute simple, toute terne, puis je saisis mon sac et sortis de la chambre en fermant la porte derrière moi.

Je redescendis dans la cuisine. Ma mère et mon frère se levèrent. C'est vers Adam que j'allai. Il ouvrit les bras, et je lâchai mon sac pour me jeter sur lui. Il me serra fort contre lui et me dit:

— Dans quatre mois, tu seras la meilleure Sauveteuse de tous les temps.

Je lui rendis son étreinte et m'écartai de lui. Je lui ébouriffai affectueusement les cheveux, et il m'adressa un sourire rayonnant. Mon frère nous accompagna jusqu'à la porte, et je sortis de la maison avec ma mère. Ensemble, nous marchâmes jusqu'à l'arrêt de bus le plus proche. Nous attendîmes un bus qui nous emmènerait devant l'école supérieure de Sauvetage. Celui-ci arriva au bout de deux petites minutes, et nous nous assîmes côte à côte. Je passai mon bras autour des épaules de ma mère et, pendant le trajet, presque aucun mot ne fut échangé. Au bout d'un moment, le bus nous déposa devant mon école, et elle descendit avec moi. Je jetai un rapide coup d'œil à ma montre: six heures cinquante-sept. Parfait.

Ma mère me fixait, sans savoir quoi dire, ou même si elle devait dire quelque chose. Finalement, elle affirma:

— Je sais que tu vas réussir. Ils n'ont qu'à bien se tenir, dans ton école!

Je ris et la serrai contre moi.

— Oh, maman, tu vas me manquer...

Elle m'adressa quelques dernières recommandations – faire attention à moi, bien me couvrir, ne commettre aucune imprudence – et elle dut partir pour son travail. Je la regardai un instant s'éloigner, puis je rajustai mon sac à dos sur mes épaules et j'entrai dans l'école. Le hall était déjà assez rempli, mais pas autant que ce à quoi je m'attendais. Je me souvins que nous étions censés nous «débrouiller pour les chambres», alors je fonçai dans un ascenseur et montai jusqu'au troisième étage. Une quinzaine d'adolescents allaient et venaient déjà entre les différentes chambres. Je restai quelques secondes plantée là: où pourrais-je aller?

— Ah! Isis, enfin! s'exclama une voix rieuse que je commençais à connaître.

Julia se tenait devant la porte d'une chambre, un sourire flottant sur ses lèvres roses.

— Tu as déjà des plans? demandai-je avec une pointe d'appréhension.

Pitié, non...

— Ouai, et ils ne dépendent que de toi.

Elle s'effaça de l'entrée et exécuta une petite révérence pour m'inviter à pénétrer dans la chambre qu'elle s'était appropriée. Celle-ci contenait, à l'intérieur de ses quatre murs bleus, un lit superposé et un lit normal, avec une grande armoire, une commode et une chaise. Une chambre pour trois personnes, exactement ce que je voulais!

— J'ai dû littéralement me jeter dessus pour l'avoir, m'informa Julia. Il n'y a que quatre chambres à trois.

— Bien joué, la félicitai-je. J'en voulais vraiment une!

— À ton service, plaisanta Julia. Maintenant, s'il te plaît, pose tes affaires, on a une troisième personne à trouver d'urgence! J'aurais bien proposé à Mike ou Ryan, mais...

— ... ce sont des garçons.

Elle rit.

— Voilà, confirma-t-elle. Alors je ne sais pas trop quoi faire. T'es la seule fille sympa que je connaisse ici...

— Mmh... bah, on n'a qu'à sortir, repérer une fille qui ne sait pas trop où aller et l'inviter dans notre charmante demeure.

— C'est un plan. J'espère qu'on va pas tomber sur une princesse!

Je me plaçai dans la même position qu'elle à mon arrivée, et elle s'assit en tailleur sur le sol, à côté de moi. Julia m'indiqua du doigt une jeune fille assez grande et extrêmement jolie.

— T'en penses quoi? murmura-t-elle.

J'allais lui répondre qu'elle avait tort de vouloir prendre la plus belle fille qu'elle voyait lorsqu'un garçon bouscula l'adolescente sans faire exprès. Celle-ci se mit à lui hurler des insultes et le garçon, confus, se répandit en excuses. La fille affichait un air méprisant.

— Même. Pas. En. Rêve, murmurai-je distinctement.

Julia retint un gloussement. Au même moment, j'aperçus une fille un peu plus petite que moi, avec un visage assez fin et des cheveux bruns. Elle avait l'air complètement perdue et ne tenait qu'un minuscule sachet en plastique dans ses mains.

Sans réfléchir plus longuement, j'allai vers elle. Julia resta plantée là, se demandant sûrement ce que je faisais. Voyant que je me dirigeais dans sa direction, la fille aux cheveux bruns me regarda.

— Salut, dis-je avec un sourire que je voulus chaleureux. Tu as l'air un peu perdue, je peux t'aider?

Elle soupira de soulagement, comme rassurée que quelqu'un daigne lui adresser la parole.

— Merci, j'aimerais bien. (Elle avait une voix assez douce, empreinte d'incertitude.) Je ne connais personne ici... Ça se voit tant que ça?

— Un petit peu. Tu jetais des regards perdus autour de toi, on aurait dit moi à la rentrée du collège...

Elle sourit, et je sentis qu'elle se détendait un peu.

— Comment tu t'appelles? demandai-je.

— Taylor. Oui, je sais, c'est pas très fréquent, mais je te jure que c'est sur la liste! Et toi?

— Mon nom n'est pas sur la liste, en vérité, avouai-je. Je m'appelle Isis.

Son visage s'éclaira:

— J'ai une cousine qui s'appelle Iris, s'esclaffa-t-elle en insistant sur le *r*. Ça la fera rire, elle qui n'arrête pas de me rabâcher la prétendue originalité de son nom.

Cette fois, elle était parfaitement détendue. J'en profitai pour lui proposer:

— Si tu veux, Taylor, tu peux venir dans notre chambre. On serait trois: toi, moi et Julia, la fille là-bas.

Le visage de Taylor s'éclaira, et elle s'empessa de répondre:

— Vraiment? Ce serait super!

Je m'apprêtai à lui montrer la chambre quand une voix sèche intervint:

— Je peux te garantir que ça ne le sera pas. Tu n'aurais pas pu tomber sur plus ridicule, comme chambre.

Je fis volte-face et me retrouvai nez à nez avec quelqu'un que j'avais souhaité ne plus jamais revoir: son visage pâle, ses cheveux foncés, raides et courts et ses yeux perçants étaient gravés dans ma mémoire. C'était l'odieuse jeune fille contre qui je m'étais battue pendant mon épreuve, et qui avait essayé de gagner en faisant preuve d'une incroyable lâcheté: Sandra. Celle-ci me fit le sourire le plus hypocrite que j'aie jamais vu et continua à parler à Taylor:

— Franchement, tu préférerais sans doute partager ta chambre avec une poubelle plutôt qu'avec elle.

J'allais rétorquer quelque chose de cinglant, mais Taylor ne m'en laissa pas le temps:

— Ferme-la, fiente de pigeon! Je te connais pas et j'ai pas besoin de toi ou de tes conseils.

Choquée par cette moquerie, Sandra ouvrit grand la bouche, mais j'entraînai Taylor avec moi avant qu'elle ne puisse proférer quoi que ce soit. Julia, qui avait assisté à toute la scène depuis la chambre, se tordait littéralement de rire. Elle accepta instantanément Taylor en lui affirmant qu'elle était plus que bienvenue. Celle-ci perdit alors le peu de timidité qui lui restait, et je me félicitai de l'avoir accostée.

OceanofPDF.com

9

Peu après, nous retrouvâmes Mike et Ryan, à qui je présentai Taylor, et nous descendîmes dans le hall, comme nous l'avait indiqué Greg la veille. Un homme qui devait avoir environ quarante ans nous attendait devant la statue en bronze. Il portait une chemise blanche, une cravate rouge bordeaux et un costume gris. De petites lunettes rectangulaires trônaient sur son nez. Je souris: c'était le cliché du professeur.

Peu à peu, tous les adolescents descendirent. Rapidement, je les comptai: quarante-neuf. Un d'entre nous devait être en retard, ou alors avait décidé d'être externe à l'école, ce qui, dans les deux cas, allait lui coûter cher. Quand il fut exactement sept heures et demie, l'homme devant la statue s'avança vers nous et réclama le silence. Tout le monde se tut presque instantanément.

— Bonjour, jeunes gens. Je m'appelle Marty (je souris en repensant à ce qu'avait dit Greg) et je serai votre professeur de Théorie. Nous étudierons principalement dans la salle de classe prévue à cet effet et, dans quelque temps, nous ferons ensemble des mises en situation. Ce soir, vous recevrez un emploi du temps que vous devrez suivre à la lettre, mais c'est moi qui m'occuperai de vous jusqu'à midi. Ensuite vous mangerez, et puis Greg prendra le relais.

Il marqua une courte pause et afficha un sourire narquois.

— Ah non, pardon, pas Greg: Monsieur l'entraîneur physique! Faites attention, il est assez à cheval sur l'étiquette. Dans deux jours, vous ramperez à ses pieds en l'appelant «Maître».

Quelques rires fusèrent. Visiblement, Greg et Marty ne se portaient pas dans leurs cœurs.

— Allez, poursuivit Marty. Suivez-moi!

Nous montâmes les escaliers avec lui et il nous fit entrer dans la classe. Je me mis debout derrière une table, dans la rangée du milieu, au deuxième rang, à côté de Taylor. Marty nous fit signe de

nous asseoir. Il s'empara d'une pile de cahiers en beau papier – pas en papier recyclé comme ceux que j'utilisais avant à l'école. Il nous les fit passer, en même temps que des stylos et des règles, et expliqua:

— Je ne dicterai rien durant mes cours: vous êtes libres. Je vous dirai simplement le titre de ce que nous allons faire au début de chaque cours, et vous pourrez noter... ou pas. Vous n'êtes plus des enfants à présent, alors agissez en conséquence. À votre place, j'organiserais bien mon cours et je noterais au moins ce que le prof écrit au tableau. Je vous laisserai du temps pour prendre des notes, ainsi que pour reproduire les schémas que je dessinerai au tableau. Ne vous inquiétez pas pour ça.

J'ouvris mon cahier et j'inscrivis sur la page de garde, de ma plus belle écriture: «École supérieure de Sauvetage». En dessous, je notai «Théorie» et, tout en bas, j'ajoutai: «Ce cahier appartient à Isis – A390G7.» J'attendis que Marty continue à parler, mais au lieu de ça, il s'assit sur son bureau – pas à son bureau, *dessus*! – et nous fixa.

— Bon, qui peut me donner quelques situations classiques dans lesquelles on fait appel à la brigade des Sauveteurs?

Sans attendre que quelqu'un lève la main, il désigna Mike du doigt.

— Votre nom?

Celui-ci rougit très légèrement, avant de répondre:

— Mike.

— Mike, j'attends votre réponse.

— Hum... Quand quelqu'un est en train de se faire agresser, par exemple, ou est coincé dans une maison en feu.

Marty sourit, se leva de son bureau pour aller noter «incendie» et «agression» au tableau. Puis il désigna une jeune fille que je ne connaissais pas et lui demanda:

— Vous, donnez-moi d'autres cas.

La jeune fille sembla paniquée. Ce devait être une grande timide.

— Euh... je... si quelqu'un se noie?

— Exact, en théorie, affirma Marty en griffonnant «noyade» au tableau, mais je vous garantis que c'est très, très rare. Autre chose?

Pendant le quart d'heure qui suivit, Marty interrogea la moitié de la classe, jusqu'à parvenir à une bonne dizaine de situations critiques où l'on avait besoin des Sauveteurs, telles que «tentative de suicide», «accident de la route très grave» ou «prise d'otage». Marty en ajouta lui-même une ou deux au tableau, et déclara qu'on avait là quasiment toutes les situations où les Sauveteurs étaient indispensables. Selon lui, certaines de ces situations ne se concrétisaient presque jamais, mais il fallait quand même se préparer pour les affronter, au cas où.

J'écrivis proprement tous ces cas à la fin de mon cahier, avec comme titre «situations critiques». Marty me jeta un regard et je hochai la tête pour lui indiquer que j'avais fini de noter. Immédiatement, il effaça le tableau.

— Bon, la première situation que nous allons étudier ensemble est celle de l'incendie, annonça Marty. C'est loin d'être facile à gérer, croyez-moi, et ça arrive malheureusement plus souvent qu'on le croit. Mademoiselle au deuxième rang, pourriez-vous décrire la variation de la puissance d'un incendie?

Je vis des regards consternés se tourner vers moi, et je compris que personne n'aurait voulu répondre à cette question... et que Marty s'adressait à moi. Je me lançai, hésitante:

— Eh bien, admettons que nous avons une échelle de un à dix. Un, c'est lorsqu'une personne ne fait pas assez attention, fait carboniser une casserole, et que sa maison est remplie de fumée et sent le brûlé. Dix, c'est un bâtiment de plusieurs étages dévoré par les flammes de la cave au grenier.

Une lueur d'intérêt illumina les yeux de Marty.

— Et selon vous, à partir de combien fait-on appel aux Sauveteurs?

Je ne réfléchis qu'une seconde.

— Je dirais cinq ou six. Si personne n'est coincé dans une maison, ou que le risque de... de propagation n'est pas trop élevé, les

pompiers peuvent se débrouiller.

Marty sourit.

— Et vous êtes... ? me demanda-t-il.

— Isis.

— Ah, la demande spéciale, murmura-t-il, juste assez fort pour que je l'entende. Eh bien, Isis, tout ce que vous avez dit est juste. Votre idée d'échelle est très intéressante, je crois même qu'il en existe une. Je vous la montrerai au prochain cours, si je la trouve.

Marty alla se rasseoir sur son bureau, avant de poursuivre:

— Je vous ai écoutés, jeunes gens. Maintenant, à votre tour. Aujourd'hui, nous allons nous concentrer sur les différentes causes d'un incendie.

Effectivement, ce fut le sujet jusqu'à neuf heures trente. Marty nous annonça alors que nous faisons une pause. Il s'assit cette fois-ci derrière son bureau et nous laissa libres de nos gestes. Je me tournai vers Taylor et lui demandai:

— Alors?

— C'est intéressant, j'aime bien, répondit-elle avec un certain enthousiasme. Ça ne nous prépare pas vraiment, mais on en a besoin, et on en apprend beaucoup!

— C'est sûr. Plus qu'à l'école.

Taylor leva les sourcils:

— Tu n'aimais pas l'école?

Je haussai les épaules.

— Pas vraiment. Je m'ennuyais, là-bas, et quasiment tout ce qu'on faisait était inutile... Dans deux mois, j'en aurai oublié la moitié. En plus, on n'avait pas le droit de demander des choses.

— Comment ça? s'étonna Taylor. On pouvait poser des questions...

— Pas toutes les questions qu'on voulait. Par exemple, quand j'avais sept ans, j'ai demandé si la Sphère blanche qu'on voit la nuit dans le ciel avait un nom. Mon enseignante m'a fusillée du regard et a fait comme si je n'avais rien dit. Elle m'a royalement ignorée pendant un mois, après ça.

— Qu'est-ce que ça peut faire?

— Qu'une prof ne réponde pas aux interrogations d'une gamine de sept ans? C'est tout sauf professionnel et pédagogique, c'est même...

— Non, pas ça, me coupa-t-elle. Qu'est-ce que ça peut te faire, que la Sphère blanche ait un nom ou pas?

Je retins un soupir: elle ne comprenait pas. Je faillis lui expliquer que ça s'appelait la «curiosité», et que la Sphère blanche était trop belle pour être anonyme, mais je renonçai. Si l'école m'avait appris une chose, c'était que personne ne comprenait mon intérêt pour certaines choses. Personne n'était curieux. Alors je répondis, en me forçant à sourire pour qu'elle ne soupçonne rien:

— Rien, je suppose... C'est juste que j'étais petite, et qu'elle m'a ignorée, c'est tout.

— La Sphère blanche s'appelle la Sphère blanche, rétorqua Taylor. Ton enseignante n'avait simplement pas de réponse, et elle devait être de mauvaise humeur.

J'acquiesçai, sans aucune conviction. Heureusement, Marty se leva de son bureau pour continuer son cours. Il nous parla des différents degrés de brûlure et dressa une liste de matériaux inflammables et ininflammables – je notai le tout dans mon cahier, évidemment. À midi pile, notre professeur nous libéra, en précisant que nous devions aller à la cantine du sous-sol. Il ajouta avec dédain que Greg ne nous l'avait pas montrée afin de pouvoir attendre le dernier moment pour nous annoncer que nous allions devoir vivre à l'école.

Marty détestait Greg, j'en étais maintenant certaine. Greg, lui, méprisait peut-être un peu notre professeur de Théorie, mais pas à ce point. Je descendis au sous-sol avec Mike, Taylor, Ryan et Julia, et nous trouvâmes effectivement une autre porte que celle du grand gymnase que nous avait montré Greg.

La cantine était une pièce assez grande, toute simple, avec des murs gris et de longues tables en métal. Au fond de la salle se trouvaient de grands récipients contenant la nourriture. Des

employés se tenaient derrière, prêts à nous servir le repas. Sur des chariots en fer était disposée la vaisselle dont nous aurions besoin. Je m'avançai vers nos serveurs, suivie des adolescents qui commençaient à remplir la salle. J'arrivai parmi les premiers devant la nourriture, et saisis une assiette et des couverts dans un chariot. Devant moi, Julia s'exclama:

— Mais c'est quoi, cette blague? Vous voulez vraiment que je bouffe ça?!

Les autres élèves, alarmés par le dégoût et la colère contenus dans sa voix, eurent le même réflexe que moi: inspecter le contenu des bassines de nourriture. À l'instant où mon regard se posa sur la bouillie informe et grisâtre qui trônait dans l'assiette de Julia, je regrettai de ne pas avoir emporté un frigo. La bouillie ne ressemblait à rien, si ce n'était à un tas de poussière compact et fossilisé auquel on aurait ajouté de l'eau chaude. Julia rendit son plat au jeune homme qui l'avait servie, tandis qu'un grondement s'élevait de la masse d'adolescents affamés et insatisfaits:

— Je ne toucherai pas à ça! s'écria Julia. Plutôt crever de faim!

— Pas question de manger ça! s'exclama une jeune fille, en affichant un air dégoûté.

— C'est quoi, ce délire?! demanda un garçon.

— Donnez-nous de la vraie nourriture, ordonna Ryan à un des serveurs, ou ça va très mal aller!

Le serveur secoua la tête et fit mine de rendre son assiette à Julia, mais celle-ci la repoussa, et la moitié de la bouillie s'écrasa à terre. Je suppose que cette vision d'horreur d'une bouillabaisse sur le sol fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

— À manger! cria Ryan.

— À manger! À manger! À manger! reprirent les autres.

J'observai cette mutinerie de loin, m'efforçant de réfléchir. Et c'est là que je réalisai que c'était peut-être un test. Tandis que les autres continuaient d'exprimer leur mécontentement, je me résignai, m'emparai d'une assiette et me dirigeai vers un serveur un peu éloigné de l'émeute. Il poussa un soupir de soulagement en

comprenant que je venais juste pour me faire servir, aussi lui demandai-je:

— Dites-moi que j'ai raison et que ce n'est pas aussi infâme que ça en a l'air.

— Ça n'a quasiment pas de goût, affirma-t-il en versant une bonne louche de la mixture dans mon assiette. Un vague arrière-goût de légumes, à la rigueur.

— Alors quoi, c'est bourré de vitamines?

— Je ne peux pas te le dire, rétorqua le serveur. Mais toi et tes amis, vous le verrez vite.

Il me rendit mon assiette et me donna en plus une petite boîte en plastique et une bouteille d'eau.

— Garde de l'eau pour cet après-midi, me recommanda-t-il, et ne prends qu'une seule pilule.

J'allais lui poser une question, mais il secoua la tête et je compris qu'il avait pour consigne de ne pas renseigner les élèves plus que nécessaire. J'allai m'asseoir à la table la plus reculée de la salle pour éviter qu'on me dérange, et je vis que mes camarades étaient en grande discussion avec les serveurs. Lasse, je baissai la tête vers mon assiette encore pleine.

— Ils perdent tous leur temps, marmonnai-je pour moi.

— Va le leur dire, peut-être t'écouteront-ils, me répondit quelqu'un.

Je levai la tête et vis qu'Ethan était debout devant ma table, ses yeux bleus fixés sur moi. Il tenait un plateau avec sa nourriture dessus.

— Salut, Isis. Je te promets que je ne fais pas exprès de te surprendre sans arrêt.

Je souris: avait-il lu dans mes pensées?

— Tu veux t'asseoir? lui demandai-je.

Il me rendit mon sourire, accepta, et s'assit en face de moi.

— Alors, quoi de neuf depuis la dernière fois?

Je me retins de lancer un sarcasme: comme si ma vie pouvait l'intéresser! Néanmoins, je jouai le jeu.

— Comme tout le monde, je suppose. J'essaie de m'habituer.

Je remuai mollement ma purée, n'osant pas vraiment la goûter.

— Tu veux dire... à la nourriture locale? railla Ethan.

Je laissai tomber une cuillère de purée dans mon assiette, ce qui produisit un splash tellement minable et dégoûtant que nous ne pûmes nous empêcher de rire.

— Sérieusement, reprit Ethan, tu n'as pas l'air aussi enthousiaste que dans le bus, la dernière fois. Tu es déçue?

— Ce n'est pas ça, je n'ai encore rien vu ici, mais devenir Sauveteuse me coûte déjà beaucoup.

Il dut sentir que j'hésitais à être franche, alors il appuya la tête sur ses mains et s'avança légèrement vers moi.

— C'est-à-dire?

— Ma famille, murmurai-je, surprise d'oser le lui avouer.

Il fit un petit sourire triste, avant de me dire d'une voix assez douce et que je ne lui connaissais pas:

— Ta famille te manque par anticipation. Tu viens à peine de les quitter. Quatre mois, ça passe vite si on s'investit. Concentre-toi sur ton travail, et puis tu reviendras vers eux, et ils seront fiers de toi et de ce que tu seras devenue.

Étrangement, ses paroles me firent du bien. Tout ce qu'il venait de dire était juste. J'allais lui poser une question lorsqu'il se leva avec son plateau, brusquement, sans prévenir. J'ouvris la bouche pour le questionner, mais il était déjà parti. Avant que je puisse me lever pour le suivre, Ryan arriva à ma table, un plateau dans les mains.

— Ça a vraiment l'air dégueu, fit-il remarquer. T'as goûté?

Pourquoi s'était-il levé comme ça?

— Euh... non. Pas encore.

J'enfournai une cuillerée de la mixture dans ma bouche. Le serveur avait dit vrai: c'était insipide. Peut-être y avait-il un arrière-goût de légumes un peu amer, du navet ou du chou. Mais j'avais faim. J'engloutis les deux tiers de mon repas jusqu'à ce que ma bouche soit un peu pâteuse à cause de la purée, et je renonçai. Julia et Mike, qui nous avaient rejoints entre-temps, eurent encore plus de

mal que moi. Lui se força jusqu'à la moitié de l'assiette, et elle ne prit que quelques toutes petites bouchées.

— Non mais... tu trouves pas ça dingue, toi, qu'on nous force à avaler une bouillie comme ça, le premier jour? Et une pilule en plus?

Pourquoi Ethan s'était-il levé aussi brusquement?

— Isis?

S'était-il senti mal? Non, il avait emporté son plateau et était allé s'asseoir à l'autre bout de la salle...

— ISIS!

Je sursautai. Mes trois compagnons me scrutaient, sourcils haussés. Mon cerveau embrouillé parvint à fournir une excuse:

— Oui, désolée... je crois que cette purée ne m'a pas réussi...

Visiblement, c'était la meilleure chose à dire.

— Pareil, annonça Mike. Je risque de gerber tout à l'heure.

— Tant que je ne suis pas à côté de toi quand ça arrive, se moqua Ryan.

J'esquissai un petit sourire.

— Peut-être que la pilule sert à ça, hasarda Julia. Vous devriez la prendre, tous les deux.

J'ouvris la boîte en plastique que m'avait donnée le serveur. Elle contenait une dizaine de pilules. J'en avalai une avec de l'eau. Très vite, Mike m'imita. À ce moment, Greg entra dans la salle:

— Au gymnase dans cinq minutes, bande de fainéants pourris gâtés!

Et il ressortit. Sympa.

— Qu'est-ce qu'on a fait encore? râla Ryan.

— Toute une histoire pour une purée, répondis-je.

— Eh! c'est pas nous les fautifs! se défendit Ryan. Un poulet avec quelques légumes, c'était pas trop demander, si?!

Je haussai les sourcils.

— Tu soumettras cette idée à Greg, monsieur le génie.

Pourquoi étais-je aussi sèche avec lui? Il ne m'avait rien fait!

— Pas sûr qu'il apprécie, ironisa Julia. Bon, on y va?

Pourtant si, il y avait quelque chose qui clochait: Ethan avait quitté la table à l'instant où Ryan s'en était approché.

— Ouais, on y va, annonçai-je.

Je me levai de table, imitée par les autres. Nous sortîmes de la cantine et entrâmes dans le gymnase. Greg nous y attendait avec une vingtaine d'élèves, et les autres ne tardèrent pas à nous rejoindre. Un faible brouhaha s'était installé, aussi Greg s'énerva:

— Non mais vous allez la boucler?!

Et tout le monde se tut. Greg croisa les bras sur son torse musclé.

— Quelqu'un pourrait-il avoir les cou... pardon, le courage (il y eut quelques sourires amusés dans l'assistance) de m'expliquer votre comportement de tout à l'heure?

Tous gardèrent le silence. Greg se crispa.

— Ne faites pas semblant que vous êtes innocents! cria-t-il. Ce que vous avez fait tout à l'heure, c'est un acte de rébellion! Les serveurs sont des employés salariés de l'école, pas vos copains. Vous leur parlez bien et vous bouffez ce qu'ils vous donnent, et c'est tout!

— Monsieur? demanda un garçon.

Tout le monde se tourna vers lui. Il était de taille moyenne, pas vraiment costaud mais pas frêle non plus, avec des cheveux bruns et des yeux noisette.

— Quoi? beugla Greg. Et t'es qui, toi?!

— Scott, monsieur. Si nous nous sommes rebellés, c'est parce qu'on va passer quatre mois ici à travailler dur, et on ne va pas tenir le coup sans vraie nourriture.

Greg s'avança vers Scott, et un espace se fit autour d'eux.

— Tu sais ce qu'il y a dans cette fausse nourriture que vous venez d'absorber, Scott? lui demanda Greg d'une voix assez effrayante tant elle était froide.

— Non, monsieur.

Scott n'était pas à l'aise, mais son comportement était admirable... ou complètement stupide. Il se tenait bien droit, le regard rivé à celui de Greg.

— Il y a de la viande, des légumes, des œufs, du poisson, de l'eau, et un atténuateur de goût aromatisé. Parce que ce serait VRAIMENT immangeable, sinon. Avec une ration complète de cette purée et une des pilules qu'on vous a données – des vitamines, au passage –, vous avez de quoi tenir jusqu'au soir sans avoir faim, et il vous est IMPOSSIBLE de grossir. Mais, Scott, tu sais quelle est la raison PRINCIPALE qui me pousse à vous faire avaler ça?

Scott n'eut pas le temps de lui répondre. Greg l'empoigna fermement par son t-shirt et le jeta à terre, juste assez fort pour le ridiculiser et lui faire un peu peur, mais sans le blesser. Le garçon s'étala de tout son long sur le sol du gymnase.

— C'est parce que vous êtes faibles, cracha Greg. Et mon objectif est de vous rendre FORTS, résistants, en pleine forme, de façon à ce que vous ne tombiez JAMAIS, quand on vous pousse.

À présent, Greg m'agaçait. Il n'avait pas à nous brutaliser, et cette manie d'insister sur certains mots importants dans ses phrases était détestable.

Scott se redressa, un peu rouge – de colère, de honte, ou des deux réunies –, et fusilla Greg du regard. Celui-ci nous lança:

— Vous avez deux minutes pour vous étirer, des pieds à la tête. Puis vous me ferez cent pompes. Ensuite, on ira dehors et vous exécuterez quinze tours du pâté de maisons... en courant vite! Après, vous effectuerez des roulades avant et arrière pour me prouver que vous n'êtes pas COMPLÈTEMENT irrécupérables. Pour le reste, on verra.

Nous aurions sans doute protesté si nous n'avions pas été aussi abattus à l'avance... et si Scott ne s'était pas fait balancer à terre comme un vieux chiffon sale. Au lieu de ça, nous commençâmes à nous étirer, en débutant par les chevilles et en terminant par le cou.

Personne ne parlait, mais nous partagions la même pensée: l'après-midi allait être long... et la purée ne resterait que difficilement dans nos estomacs.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

10

Dire que ce premier cours d'entraînement physique fut désagréable serait un euphémisme. Ce fut une horreur! Au bout de quinze pompes, plusieurs s'effondrèrent, et furent forcés de se relever à cause des menaces de Greg. Arrivée à trente pompes, je n'en pouvais plus. Autour de moi, tout le monde était déjà exténué, certains se faisaient hurler dessus par Greg parce qu'ils étaient tombés d'épuisement. À trente-cinq, je craquai. Je m'effondrai sur mes muscles déjà endoloris, et non habitués à l'effort. Greg fondit sur moi, tel un prédateur sur sa proie.

— Relève-toi, m'ordonna-t-il.

J'essayai de lui obéir et je me remis en position, mais mon corps ne suivit pas. Je tins bon jusqu'à quarante et m'effondrai de nouveau, me retenant de pleurer. Je constatai que le tiers d'entre nous avaient renoncé et s'étaient allongés un peu plus loin. Les autres continuaient, presque au ralenti, de faire leurs pompes. Greg me fixa, attendant sûrement que je crie grâce. Je l'aurais peut-être fait si Sandra, à deux mètres de moi, n'avait pas affiché un sourire cruel en me voyant ainsi. Alors je me redressai et continuai, avec une seule pensée: pas question de donner satisfaction à cette petite vicieuse. Celle-ci semblait d'ailleurs épuisée.

Je me concentrai sur ma respiration. Quarante et un, quarante-deux, une jeune fille craqua et explosa en sanglots. Quarante-trois. Un garçon sortit du gymnase en courant, la main devant la bouche. Quarante-quatre, quarante-cinq, quarante-six. Le temps passait extrêmement lentement, et à chaque pompe que je faisais, je pensais: «Allez, encore une!» Je savais que je risquais de m'évanouir. À cinquante, nous ne fûmes plus que quinze. Je ne me sentais vraiment pas bien: mes muscles semblaient vouloir sortir de mon corps, j'avais la tête qui tournait, une vague nausée. Je n'avais même plus la force de regarder autour de moi, d'ailleurs tout me paraissait flou, surtout mes quatre mains posées sur le sol.

Quatre mains? Hum... oui, je devais voir double.

À ce stade-là, penser devint impossible. Ma vie entière se résumait à faire des pompes, que je ne comptais même plus. Je voyais maintenant des points noirs devant mes yeux... et alors je m'effondrai. La douleur était si intense qu'elle semblait se propager dans tout mon corps. Je sentis une main se poser sur mon épaule.

Un court instant plus tard, je rouvris les yeux. J'étais toujours allongée, mais Julia, Mike, Taylor et, étonnamment, Ethan étaient à côté de moi, me regardant avec inquiétude. Je crois que Julia me bombardait de questions, mais je ne l'écoutais pas vraiment. J'avais juste soif, terriblement soif. Ethan dut le deviner, puisqu'il fit signe à Julia de se taire et demanda aux autres de me laisser un peu respirer. Il prit ma bouteille, qu'il avait dû trouver à côté de moi, et l'ouvrit d'un geste rapide. Puis, tout doucement, il plaça sa main droite sous ma nuque, et m'aida à soulever la tête. Il me fit boire plusieurs petites gorgées pour que je ne m'étouffe pas, déposa à nouveau ma tête sur le sol et se leva, sans doute pour déposer ma bouteille. J'allais déjà beaucoup mieux.

— Qu'est-ce qui se passe? demandai-je.

Je me redressai lentement, avec l'aide de Julia.

— Il se passe que tu es restée parmi les derniers malades mentaux à faire des pompes. Tu as dû en faire plus de quatre-vingt!

Je me massai le crâne: quatre-vingt...

— Du coup, GLT nous a laissé douze minutes de pause, continua Mike. Douze, hein, pas quinze!

— GLT? Gonflement des Ligaments Torturés?

Taylor et Mike explosèrent de rire et Julia m'expliqua, avec un grand sourire:

— Non, mais pas si loin. GLT, c'est «Greg Le Tyran». On l'a rebaptisé comme ça à cause de ce qu'il nous force à faire.

— C'est parfait, approuvai-je. Et on en est à combien de temps dans la pause de GLT?

Taylor consulta sa montre:

— Six minutes. Tu étais quasiment inconsciente pendant près d'une minute. Comment tu as fait pour tenir autant?! À cinquante-six pompes, j'étais morte.

Je haussai les épaules.

— J'avais vraiment envie de réussir. Mais maintenant, je suis plus que morte.

Pendant les minutes restantes, je bus et repris mon souffle. Soudain, je demandai:

— Et Ethan? Il m'a donné à boire, non?

— Ouai, un vrai pro de la remise en forme, apparemment, plaisanta Julia.

— Mais il est passé où, maintenant?

Cette manie d'arriver et de disparaître sans arrêt était vraiment bizarre.

— Il s'est barré à l'autre bout du gymnase, je suppose, déclara Ryan, qui venait de nous rejoindre. Il est un peu bizarre, ce type. Toujours à rester seul, jamais une parole, un «bonjour».

— Ne sois pas si dur, Ryan, intervint Julia avant que j'aie le temps de protester. Tu sais très bien que le pauvre n'a pas une vie facile.

Je fronçai les sourcils: que voulait-elle dire par là? J'allais le lui demander, mais Greg... enfin, GLT nous appela pour la suite de son cours-torture. Je refusai gentiment l'aide de Ryan qui voulut me soulever du sol et je me remis toute seule sur pied. Je pris ma bouteille et bus une grande gorgée avant de m'avancer vers notre professeur.

— Allez, les fillettes, nous héla GLT, on se bouge! On va sortir du bâtiment.

Il nous fit remonter dans le hall d'entrée. Je remarquai plusieurs piles de pantalons de sport posées devant la fameuse statue en bronze.

— Il y en a un par personne, indiqua GLT, et les piles sont classées par ordre alphabétique. Il y a des étiquettes avec vos noms dessus. Grouillez-vous!

Le peu de sympathie que j'avais pour Greg s'était envolé. L'impression de bonne humeur et d'ironie qu'il m'avait donnée la veille n'était plus que fumée: c'était un dictateur, ravi de sa position de puissance. Heureusement qu'il n'avait pas le contrôle de la Ville!

En même temps que les autres ados, je m'avançai vers les pantalons. Je parvins à trouver le mien après avoir inspecté au moins quinze étiquettes, et j'hésitai un instant avant de l'enfiler. J'étais toujours assez gênée à l'idée de me déshabiller en public, sans vraiment savoir d'où cette honte venait.

«Allez, pensai-je, tu ne dois pas non plus te déshabiller intégralement!»

Alors, comme tous les autres, je retirai mon jean pour enfiler l'espèce de leggings que je venais d'acquérir. Je fis un petit sourire. C'était du sur-mesure: il avait bel et bien été taillé spécialement pour moi. GLT nous fit signe de balancer nos affaires inutiles vers la statue en déclarant que nous n'en aurions plus besoin avant un moment. Puis nous sortîmes.

Dehors, il faisait assez frais. Le ciel était nuageux, mais pas suffisamment pour qu'il pleuve. Je me frictionnai avec les mains. Je n'avais pas réellement froid, mais j'avais besoin de bouger ou je risquais de m'effondrer.

Avec mes mains... libres. J'avais oublié ma bouteille en bas, ce qui signifiait que j'allais devoir courir sans eau. Tant pis. Cet après-midi était déjà raté, de toute façon. Nous suivîmes Greg qui descendit les quelques marches du bâtiment de l'école. Une fois en bas, il annonça:

— Un tour du bâtiment en restant au bord du trottoir équivaut à six cents mètres. Vous m'en faites cinq, pour commencer. Le premier qui s'arrête repart pour dix pompes, et recommence à courir. Ne tentez pas de tricher, je vous regarde.

C'était cinq fois six cents mètres: trois mille mètres. Soit trois kilomètres sans s'arrêter, en courant. C'était faisable, bien sûr, mais loin d'être évident. Très difficile après quatre-vingts pompes. Impensable avec uniquement une petite portion de purée vitaminée

dans l'estomac. Impossible sans eau. Je serrai les poings: Greg voulait-il nous achever dès le premier jour? Était-ce une façon d'affirmer son autorité?

GLT donna le signal du départ, et je commençai à courir, très lentement. Je trottais plutôt, pour économiser le peu de forces qu'il me restait. Mais heureusement pour moi, ce n'était pas qu'une question de force: la volonté était aussi essentielle. Je m'efforçai de ne penser qu'à ma respiration. Une inspiration courte mais efficace, deux petites expirations. Et ainsi de suite. La plupart des autres étaient largement devant moi, pour prouver leur valeur, mais ils ne se rendaient pas compte qu'ils craqueraient avant la fin, et que GLT nous réservait sûrement d'autres surprises pour la fin de la journée. Même Taylor, qui était restée avec moi, finit par me dépasser au milieu du deuxième tour en me disant: «J'ai été faible pour les pompes, pas toi. Tu peux te permettre de continuer à ce rythme.» Je n'eus pas le temps de lui expliquer qu'elle crierait grâce dans dix minutes...

D'ordinaire, j'aimais bien courir. Mais pas comme ça, pas dans ces conditions. «Oh, arrête de te plaindre! m'ordonnai-je mentalement. Si être Sauveteuse nécessite ce genre d'entraînement, tu vas le faire!» À la fin du troisième tour, je passai devant Greg qui prenait des notes dans son carnet, sans doute pour vérifier que personne ne trichait – j'avoue que la tentation restait grande. Cette fois-ci, personne ne s'était arrêté. Je compris vite pourquoi: lorsque je fus arrivée de l'autre côté du bâtiment – que Greg ne pouvait pas voir –, je constatai qu'une dizaine de mes camarades s'étaient arrêtés. Je souris. C'était la seule chose sensée à faire, et GLT ne vérifiait même pas. C'était de la provocation!

À moins que... se pourrait-il qu'il soit si vicieux? Sans stopper ma course, je levai la tête et aperçus ce que je cherchais: plusieurs caméras braquées sur l'ensemble des alentours du bâtiment, dont l'endroit où les jeunes reprenaient leur souffle. Arrivée à leur hauteur, je leur lançai, d'une voix rauque à cause de ma soif:

— Hé! y a des caméras partout! Continuez à courir!

D'un même mouvement, ils levèrent la tête vers les caméras et, après avoir lâché quelques jurons, coururent à ma suite. Ils me dépassèrent, certains me remerciant au passage. Et de nouveau je me retrouvai seule pour terminer mon troisième tour. Je repassai devant Greg, qui me jeta un regard ambigu auquel je répondis par un mouvement de tête. Se pouvait-il qu'on l'ait prévenu que j'avais pensé aux caméras? Ça ne m'aurait même pas étonnée.

Au quatrième tour, je me sentis faiblir plus que jamais. Tout mon corps agissait automatiquement, mû par une volonté qui diminuait à chaque instant. Et je n'étais pas la seule. Certains s'étaient mis à marcher, trop exténués pour en faire plus. J'étais sur le point de me laisser tomber à terre lorsqu'une main se posa fermement sur mon épaule. Je me retournai et vis qu'Ethan courait à mes côtés. Il n'avait pas l'air si mal en point. Presque en forme, à vrai dire. Il me tendit sa bouteille et me dit, entre deux souffles:

— Finis... la. Je n'en ai... plus... besoin.

Je lui lançai un regard rempli de gratitude: comment faisait-il pour être là dès que ça allait vraiment mal? Je pris sa bouteille, que je terminai en quelques gorgées. Je sentis l'eau fraîche couler dans ma gorge meurtrie et je lui murmurai un «merci» si faible et rauque qu'il en fut pitoyable. Au lieu de partir en courant plus rapidement, ce qu'il avait largement la force de faire, Ethan continua de courir à côté de moi. Sa présence me fit tenir. S'il pouvait le faire, moi aussi. Nous finîmes ensemble le quatrième tour, et il resta avec moi pour le cinquième. Je regrettai presque immédiatement de ne pas avoir couru avec lui depuis le début, c'était stimulant.

Ethan me poussait à faire de mon mieux, à suivre son rythme. Il accéléra même très légèrement à la fin de notre dernier tour. Je le suivis et, enfin, nous arrivâmes devant Greg, alias GLT. Lorsque nous nous arrêtâmes à sa hauteur, celui-ci ouvrit la bouche, comme pour nous crier dessus, mais il consulta son carnet et se rendit compte que nous avions fini nos tours. Il nous indiqua l'intérieur du bâtiment d'un mouvement de tête et je soupirai de soulagement: les

quinze tours dont il avait parlé précédemment n'étaient qu'une menace en l'air. Je survivrais donc aujourd'hui.

Nous remontâmes lentement les marches du bâtiment, trop fatigués pour dire quoi que ce soit. Devant la statue, nous trouvâmes une pyramide de nouvelles bouteilles d'eau qui avaient été posées là à notre attention. Je me jetai dessus, assoiffée, et Ethan m'imita, mais avec un peu plus de retenue. Je bus de longues gorgées, jusqu'à ce que j'aie le sentiment d'être pleine d'eau. Alors, seulement, je déclarai :

— Merci, Ethan. Je ne l'aurais jamais fait sans toi.

Le regard perdu dans le vague, il me donna cette étrange réponse :

— Si, tu l'aurais fait... c'est ça qui me dépasse.

Je fronçai les sourcils, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire. S'adressait-il réellement à moi ? On aurait juré qu'il se parlait à lui-même. Je lui aurais demandé ce qu'il entendait par là si je n'avais pas entendu des gémissements. Brusquement, je me levai et vis qu'une jeune fille se traînait sur les marches, rampant à moitié tant elle n'en pouvait plus. Je me précipitai pour l'aider, et Ethan m'aida à la porter à l'intérieur. Je la fis boire tandis qu'elle essayait de reprendre son souffle. J'aperçus alors la cause de ses gémissements : elle saignait au genou.

— Greg t'a forcée à courir dans cet état ? demandai-je d'une voix que la colère rendait glaciale.

— Il a voulu, répondit la jeune fille. Mais je n'ai pas pu...

La tache de sang s'agrandissait sur les leggings de la fille. Je rougis de colère et m'efforçai de rester calme, pour elle :

— Ethan, tu peux aller chercher des mouchoirs aux toilettes ? Il faut arrêter le saignement. Essaie de trouver du désinfectant, aussi.

Ethan acquiesça et monta rapidement l'escalier. Je me retins de laisser échapper ma fureur : comment Greg pouvait-il se montrer aussi monstrueux ? C'était le premier jour, cette fille était tombée, et il avait voulu la forcer à continuer ? N'éprouvait-il donc pas une once de compassion ? Avec précaution, je relevai le pantalon de la jeune fille. Elle grimaça.

— Ça te pique? demandai-je.

— Un peu. Je ne pouvais pas courir, pourtant j'ai essayé, mais je...

Elle commença à pleurer. La fatigue, la douleur, le stress... ce devait en être trop pour elle. Je lui pris la main et la pressai, et je lui dis doucement:

— Calme-toi, tout va bien, tu n'as pas à te justifier. GL... euh, Greg essaie de nous faire peur, pour prouver son autorité et nous mener à la baguette, ça ira mieux dans les prochains jours, tu verras.

Elle sourit et essuya ses quelques larmes.

— Tes parents sont pompiers? s'enquit-elle.

Je fronçai les sourcils, mais lui rendis son sourire, dans une version un peu plus étonnée.

— Pas vraiment, non... Pourquoi tu me demandes ça?

— C'est ta façon de parler doucement, de me rassurer et de savoir quoi faire. Les pompiers font ça tous les jours, et je me suis dit que tu avais dû voir ça à la maison.

Je ris.

— Ma mère est architecte et mon père dirige des chantiers. Pas sûr qu'ils parlent comme ça aux pierres!

Elle sourit d'abord, puis eut un drôle d'air, et je compris: j'étais la *demande spéciale* de la promotion, malheureusement connue pour mon irruption en pleine épreuve d'agilité et mon prénom *original*. Pas tout le monde ne devait me trouver assez normale pour être fréquentable.

Ma bouche s'emplit d'un goût amer. Même ici, les gens étaient remplis de préjugés. Je lui lâchai la main et m'écartai un peu d'elle. Elle ne dit plus rien et moi non plus. Je vis Ethan descendre les marches et déclarai, assez bas pour qu'elle m'entende, mais pas lui:

— La différence n'est pas un crime, tu sais.

Elle pâlit un peu et eut l'air coupable d'avoir réagi de la sorte. Elle voulut répondre – peut-être s'excuser, probablement se justifier –, mais Ethan était déjà là. Je crois qu'il sentit qu'un malaise s'était installé, mais il ne dit rien. Il me tendit un bandage et un flacon

portant l'inscription «PEROXYDE». Apparemment, les salles de bains comprenaient un rayon pharmacie.

Pendant que je fixais le bandage sur la jambe de la blessée – je passe l'épisode «piquant» du peroxyde d'hydrogène –, les autres élèves commencèrent à revenir. La plupart se jetèrent sur les bouteilles; les leurs devaient être vides depuis longtemps. Ethan me lança un regard, comme pour demander si j'avais encore besoin de quelque chose, et je lui indiquai les autres d'un mouvement de tête.

— C'est bon, je m'occupe d'elle, affirmai-je. Tu peux t'en aller, si tu veux.

Il hocha la tête et s'éloigna vers le reste du groupe. Au moment même où je faisais un nœud final au bandage, je vis cette sangsue de Sandra s'approcher de nous.

— Ruby! s'exclama-t-elle. Est-ce que tu...

Et puis elle me vit. Je me levai rapidement: pas question d'être à terre quand elle était debout.

— Qu'est-ce que tu fous là, TOI? me demanda-t-elle d'une voix blanche. C'est toi qui l'as fait tomber?

— Elle est tombée toute seule, comme une grande. Je l'ai juste aidée, que tu veuilles le croire ou non.

Je m'éloignai de Sandra et de Ruby, avant de lâcher quelque chose que j'aurais pu regretter. Voilà ce qui se passait quand j'aidais quelqu'un: ça me retombait dessus.

Quand tout le monde fut revenu dans le bâtiment, GLT nous laissa encore – dans sa grande bonté – une minute de pause. Puis il nous rassembla et déclara:

— Vous étiez censés faire beaucoup mieux que ça.

Retiens-toi, Isis, ne lui hurle pas dessus...

— Vous êtes loin d'être aussi forts que ce que vous croyez.

Ne lui crache pas au visage, non plus...

— Faire de vous des Sauveteurs... Pff! C'est à la limite de l'impossible!

GLT nous regardait avec un mépris total.

— Croyez-moi, aujourd'hui n'était que le début, poursuivit Greg d'une voix froide, sans émotion. Dans un mois, vous rêverez d'un après-midi comme celui-ci.

Tous les visages autour de moi étaient défaits. Mais moi, j'étais juste en colère... et épuisée, il faut le reconnaître.

— Bienvenue en enfer, les fillettes, articula GLT.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

11

Comme il l'avait annoncé, GLT vérifia notre capacité à faire des roulades avant et arrière. Pour cela, nous passâmes un par un, dans le gymnase, et dûmes faire de ridicules mouvements sur un tapis, devant tout le monde. Globalement, l'exercice fut assez réussi. Personne n'avait de souci avec la roulade avant, mais le mouvement arrière posa quelques problèmes à certains d'entre nous.

Je comprenais parfaitement pourquoi: quand j'étais plus petite, j'avais un blocage avec ce que j'appelais à l'époque les «galipettes arrière». J'avais peur de m'élancer et de tomber sur la tête. Évidemment, ça ne posait pas vraiment problème au quotidien, mais lorsqu'on dut en faire, en cours de gym quand j'avais onze ans, j'avais eu si peur de paraître ridicule devant le reste de ma classe que j'avais prétexté me sentir mal. J'étais alors rentrée chez moi et, pendant deux heures d'affilée, m'étais efforcée de maîtriser le mouvement. J'avais roulé en arrière dans mon salon jusqu'à ce que toute ma peur s'envole... et elle avait fini par s'envoler.

C'est à cela que je pensais lorsque ce fut le tour de Mike, et que celui-ci bloqua pour la roulade arrière. Rien à faire, il n'y arrivait pas. Sa peur irrationnelle le tétanisait. Évidemment, Greg l'incendia, en le dénigrant devant nous tous. Mort de honte, Mike ne dit plus un mot de tout l'après-midi.

Quand mon tour vint, tout se passa bien. Je roulais peut-être très légèrement de côté, mais c'était tout. GLT ne fit aucun commentaire, m'accordant à peine un regard. Après cette petite séance acrobatique, Greg nous fit faire une série d'étirements douloureux. Quiconque n'exécutait pas à la lettre les mouvements imposés par notre professeur était sévèrement réprimandé. Je jetai un coup d'œil à ma montre: dix-sept heures neuf. Greg avait encore le temps de nous faire souffrir, s'il le souhaitait. Et c'était sûrement le cas.

Ainsi, à la fin des horribles étirements, il déclara:

— Vous devez avoir sacrément chaud, hein?

Je fronçai les sourcils, méfiante. Quoi, il compatissait maintenant? Non, sûrement pas.

— Vous devez avoir envie de vous rafraîchir, poursuivit Greg, sur un ton compréhensif, presque affectueux.

Mais qu'allait-il encore nous inventer?

— Que diriez-vous..., commença-t-il, faisant mine de réfléchir. Que diriez-vous d'une bonne petite pause piscine?

Immédiatement, je me remémorai l'épreuve d'agilité. Le gymnase s'était transformé en une sorte de lac, comme par magie.

— Bon, alors, ça vous dit? proposa Greg avec un grand sourire, comme enthousiasmé par cette idée.

Je regardai les visages autour de moi et vis certains d'entre eux s'éclairer: comment pouvaient-ils être assez naïfs pour envisager que Greg veuille notre bonheur après une journée pareille? Il paraît que «l'espoir fait vivre»... mais il amène aussi son lot de déceptions.

— Eh bien, c'est réglé, poursuivit GLT en conservant son grand sourire, montez tous vous asseoir sur les gradins du gymnase!

Cette fois-ci, il n'y avait plus de doutes, l'épisode «mouillé» de notre épreuve allait se reproduire. Mais qu'est-ce que Greg pourrait inventer de plus?

Au lieu d'aller m'asseoir, je restai devant la rambarde des gradins et pus ainsi observer tout le processus d'inondation. GLT avait dû actionner un mécanisme, car de petits pans de murs s'étaient ouverts et de l'eau s'en écoulait déjà. Je m'efforçai d'observer le plus attentivement possible, et je fus rapidement soulagée: pas d'obscurité, pas de courant, et l'eau était assez claire pour que je puisse être sûre qu'il n'y avait ni méduse ni algues. Nous n'allions donc pas devoir vivre une épreuve n° 2.

J'observais l'eau, concentrée, si bien que je ne prêtais plus attention au reste de mon entourage. Je sursautai quand une main brusque me tira de la rambarde pour me jeter à moitié sur les gradins. C'était Greg, et il avait l'air plus que mécontent...

— On peut savoir ce que tu foutais là, demande spéciale? s'enquit-il avec une voix dont la fausse douceur contrastait avec la

brusquerie dont il venait de faire preuve. J'avais dit «sur les gradins».

«Demande spéciale» ? Même pas un prénom, mais un surnom me rappelant ma différence.

— Je regardais l'eau, répondis-je en toute sincérité, m'efforçant de rester calme.

Tout le monde s'était tu, à présent. Tous les regards étaient rivés sur Greg et moi. Celui-ci fit un de ses sourires faux, qui ne présageaient rien de bon.

— Et peut-on savoir pourquoi tu «regardais l'eau»? Tu vois bien que tout le monde est curieux maintenant, demande spéciale...

— J'ai un nom! répondis-je, un peu trop fort et trop vite. Et je vérifiais juste que vous ne prépariez pas un autre sale coup, comme... hum... des méduses ou des algues monstrueuses, tiens!

Eh voilà! J'avais fait exactement ce qu'il ne fallait surtout pas faire. Ma voix avait été sèche, irrespectueuse, à la limite de l'insolence. GLT était déjà odieux avec ceux qui se comportaient normalement, qu'allait-il faire devant ma rébellion?

Il me jeta un regard noir et s'approcha de moi. Il était si près que je pouvais entendre son souffle saccadé. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Si j'étais toi, petite idiote, je ne me vanterais pas d'avoir un nom pareil. Celui-ci est exactement comme toi: il n'a pas lieu d'être.

Sa réplique me fit l'effet d'un choc dans le ventre... lorsque soudain il se passa quelque chose d'inattendu dans les gradins. Ethan voulut se lever brusquement, mais Ryan le retint... alors Ethan lui envoya un poing en plein dans la figure. Ryan s'étala dans les gradins tandis qu'Ethan restait debout, rouge de colère, le poing avec lequel il venait de frapper toujours crispé.

— Ne me touche plus jamais, espèce de salopard! cracha Ethan à Ryan, qui se relevait péniblement.

Un brouhaha confus et étonné s'installa. GLT, qui visiblement n'avait absolument rien compris à ce qui venait de se passer, se contenta de beugler:

— VOS GUEULES! FERMEZ-LA TOUS, OK?!

Tandis qu'Ethan s'écartait du reste du groupe pour aller s'asseoir plus loin sur les gradins, je voulus me précipiter vers Ryan pour voir s'il allait bien. Mais Greg me retint le bras. D'un geste, je me dégageai.

— Vous n'avez pas le droit de me toucher... ni de m'insulter, d'ailleurs.

J'avais dû dire quelque chose de vrai, puisque GLT ne me frappa pas, même s'il en rêvait sûrement. Au lieu de ça, il serra la mâchoire, comme s'il se retenait d'exploser. Il me dit, assez bas et d'une voix si froide qu'un frisson me parcourut l'échine:

— Tu viens me voir à la fin du cours. Et d'ici là, si tu dis ne serait-ce qu'UN mot, ton séjour ici s'achèvera prématurément, je peux te l'assurer. Maintenant, dégage!

Je retins une réplique cinglante; ma situation était déjà assez catastrophique comme ça. Je me retournai et fonçai vers Ryan, qui se frottait la tempe, mais qui apparemment n'avait rien.

— Ryan, tu vas bien?

Je l'obligeai à soulever sa main et ne vis qu'une trace légèrement rouge à l'endroit où il avait été frappé.

Non, où *Ethan* l'avait frappé.

Ryan garda ma main dans la sienne et répondit, avec un petit sourire:

— Ça va... Je suis juste un peu sonné.

Je n'eus pas le courage de retirer ma main... il avait *vraiment* l'air sonné. Je sentis un regard peser dans mon dos et instinctivement je me retournai. Ethan fixait Ryan. À moins que... non. Il me fixait, moi.

Son regard me fit bien plus froid dans le dos que celui de Greg. Je n'avais jamais vu autant de colère et de... oui, de haine, dans des yeux. Mais qu'avais-je bien pu lui faire? Pourquoi était-il en colère? Pourquoi avait-il l'air de me détester et, surtout, pourquoi avait-il frappé Ryan?

Incapable de soutenir son regard plus longtemps, je m'en détournai. Je lâchai doucement la main de Ryan, pour éviter que celui-ci s'en aperçoive et le prenne mal. Ce n'était pas contre lui, j'étais juste un peu sous le choc. Julia, qui était à côté de nous, ne put pas se retenir une seconde de plus:

— Qu'est-ce qui s'est passé, avec GL...

— Plus tard, l'interrompis-je.

Justement, Greg choisit ce moment pour reprendre un peu le contrôle:

— Bon, écoutez-moi, les morveux! (Sa voix était redevenue aussi cassante, voire plus que lorsqu'il nous faisait courir.) À l'instant où le gymnase sera **ENTIÈREMENT** rempli d'eau, vous allez plonger et me faire des longueurs jusqu'à ce que vous soyez tellement exténués que vos supplications elles-mêmes soient impossibles à faire. Allez, préparez-vous... et s'il y en a **UN SEUL** qui rechigne ou qui se plaint, c'est le groupe qui prend.

Rapidement, j'enlevai mes chaussures et mes bas, ainsi que mon gilet en coton et ma montre. Je glissai mon pendentif sous mon débardeur. J'hésitai à retirer également mes leggings et mon débardeur, et puis je choisis de les garder. D'une part, je n'aimais pas l'idée de nager en sous-vêtements qui n'étaient pas faits pour être mouillés, et d'autre part, je ne me rappelais que trop bien l'eau froide durant l'épreuve. Certains de mes camarades – dont Taylor – optèrent pour la même solution que moi. D'autres ne gardèrent que leurs sous-vêtements. Je faillis conseiller à Julia de tout de même garder quelque chose au-dessus, car j'avais peur qu'elle ne gèle, mais elle était assez grande pour savoir ce qu'elle faisait, après tout.

Un instant plus tard, le niveau de l'eau cessa d'augmenter – il était à présent à peine un mètre en dessous de la rambarde – et Greg nous déclara:

— Vous plongerez tous en même temps, mais le bassin n'est pas assez grand pour vous faire tous nager simultanément. Donc la moitié d'entre vous reste à flotter contre le mur, et l'autre moitié fait un aller-retour. Ensuite, vous échangez. Arrangez-vous rapidement

pour vous mettre par binôme. Quand vous êtes prêts, placez-vous au bord de la rambarde, et attendez mon signal pour plonger.

Julia me demanda immédiatement:

— On se met ensemble?

— OK. Si tu veux commencer, vas-y, ça ne me dérange pas.

Elle secoua vigoureusement la tête:

— Euh... non, non, commence, toi, vas-y!

Je fronçai les sourcils, et elle ajouta:

— S'il te plaît...

J'acquiesçai, et nous nous plaçâmes juste derrière la rambarde. Quand tous les binômes furent formés, Greg cria:

— Dès que vous êtes dans l'eau, mettez-vous à faire ce que vous devez faire, compris? Allez! Trois, deux, un... plongez!

Sans hésiter, j'enjambai la barrière et sautai dans l'eau. C'était bien pire que prévu, elle n'était pas froide... elle était glaciale. Avec l'impression que mille marteaux me cognaient sur la tête, je remontai à la surface et me mis rapidement à nager, comme si bouger pouvait me réchauffer... mais rien n'en avait la capacité.

J'eus une pensée pour les autres, dont Julia, qui allaient devoir flotter contre le mur, tout tremblants, sans même pouvoir nager pour moins geler... et Julia était en sous-vêtements.

J'accélérai le mouvement. Je n'avais jamais nagé aussi rapidement. J'étais épuisée et je soulevais d'énormes gerbes d'eau derrière moi, mais je m'en fichais: Julia allait mourir de froid si elle ne pouvait pas rapidement bouger. Je lançai mes bras plus fort, et plus loin. Je battis des jambes aussi vite que si je devais courir dans l'eau. En un rien de temps, je fus de l'autre côté du gymnase. J'effectuai une roulade dans l'eau pour changer de sens, et je pris appui sur le mur pour me propulser loin dans l'eau.

Je m'enfonçai profondément dans la masse aqueuse, remontai, me renfonçai. Je croisai mes camarades qui allaient à contresens et je les évitai en les contournant de près pour ne pas avoir à m'arrêter. Je perdais un peu mon souffle, et j'avalais beaucoup d'eau aussi... mais peu importait. J'arrivai vers Julia, qui tremblait déjà. Je crus

presque entendre un soupir de soulagement lorsqu'elle me vit revenir et, quand je fus arrivée contre le mur, elle cessa de flotter pour enfin se mettre à nager, à un rythme normal, bien que saccadé. Ses membres devaient être tout engourdis.

Je ne sais combien de temps ce manège dura, mais j'avais l'impression que des heures s'étaient écoulées. Nager, flotter, nager, flotter... tout se résumait à ça, et chaque longueur était pire que la précédente. Peu à peu, je perdais mon souffle et je m'épuisais. J'avais de plus en plus froid, et la fatigue de l'après-midi se faisait sentir. Julia revint de son troisième aller-retour avec les lèvres bleues. Je faillis la faire remonter, et puis la phrase de Greg me revint à l'esprit.

«S'il y en a UN, et UN SEUL qui rechigne ou qui se plaint, c'est le groupe qui prend.»

On pouvait difficilement faire plus vicieux, comme menace. Tandis que Julia revenait au ralenti – elle n'en pouvait plus – de sa énième longueur, GLT cria quelque chose que je n'espérais même plus:

— Ça suffit comme ça! Remontez, et vite!

L'eau ne devait plus être assez froide pour que Greg veuille qu'on y reste, supposai-je. Le plus important était que cette torture-là était finie. Luttant contre la fatigue extrême, j'allai vers Julia et la tirai par le bras pour qu'elle s'accroche à la rambarde. Elle n'avait plus les lèvres bleues, *elle* était bleue. Malgré mon épuisement, je compris que si elle ne remontait pas immédiatement, elle allait sans doute couler ou faire un arrêt cardiaque. Alors, rassemblant mes dernières forces, je la hissai le plus haut possible, et elle se laissa retomber derrière la rambarde. Quant à moi, je me soulevai mollement lorsqu'une main saisit mon bras. Je levai la tête, soulagée qu'on m'aide, et vis un visage méprisant me regarder. C'était Sandra. Avant que je puisse me dégager, elle me propulsa brusquement dans l'eau, et je retombai. Je coulai, lentement, sans avoir la force ou même la volonté de faire quoi que ce soit. «Bah, me dis-je, un corps remonte toujours tout seul à la surface...» C'était l'une des rares choses un tant soit peu utiles que j'avais apprises à l'école.

Un bras puissant me tira vers la surface, et je pensai à mon mystérieux sauveur pendant mon épreuve. Mais visiblement, ce n'était pas le même bras... enfin, pas la même personne. Lorsque je fus à la surface, je vis que c'était Mike qui m'avait aidée. Il me fit remonter derrière la rambarde, sur les gradins, et se hissa à son tour. Je toussai plusieurs secondes, jusqu'à ce que l'eau qui était rentrée dans ma gorge veuille bien en sortir et que je puisse à nouveau respirer. Alors seulement je me tournai vers Mike qui, allongé à côté de moi, tentait de reprendre son souffle.

— Merci mille fois, murmurai-je. (Je n'étais plus capable de parler normalement.) Je me serais sans doute noyée...

À ma grande surprise, Mike eut un franc sourire. Il lâcha même un petit rire, mais qui fut interrompu par une crise de toux.

— Quoi? demandai-je, étonnée. Je suis sincère, pourquoi tu rigoles?

— Premièrement, Greg est peut-être un sadique, déclara Mike, mais il ne peut pas nous laisser crever. Et deuxièmement, tu m'as aidé pendant l'épreuve alors que tu ne me connaissais même pas et moi, en retour, je t'ai laissée toute seule contre une horrible méduse mécanique. Je n'aurais pas pu supporter d'être aussi nul encore une fois.

Il avait l'air de réellement culpabiliser. Pour le réconforter, je répondis:

— Ne t'inquiète pas! La méduse en question ne m'a même pas touchée, je n'avais pas besoin de ton aide. Alors qu'aujourd'hui, si. Et là, tu ne m'as pas laissée tomber, donc c'est le plus important, et on est quittes.

Il parut soulagé et me fit un sourire, tout en se redressant péniblement.

— Cool, Iz, c'est bon à savoir.

Je souris moi aussi, à cause du surnom, et me relevai. Je me retrouvai nez à nez avec Greg Le Tyran. Celui-ci envoya promener Mike:

— Va te chercher une serviette, gamin.

Effectivement, une pile de serviettes nous attendait. Mike s'exécuta sans discuter et GLT resta planté là, me regardant fixement.

— Il faut que tu saches, demande spéciale, que l'insubordination est tout sauf la bienvenue ici. Aussi, ce que tu as fait tout à l'heure ne va pas rester impuni.

Je serrai les poings, attendant la suite.

— Quand tout le monde sera parti aux dortoirs, j'actionnerai le mécanisme qui videra l'eau de la pièce. Quand ce sera terminé, les pans de murs se refermeront. À ce moment-là, tu descendras et tu passeras la serpillière dans tout le gymnase. Après, tu appuieras sur un bouton vert qui se trouve à gauche du mur de droite du gymnase. Ce bouton enclenche le séchage de la salle avec de l'air chaud... environ cinquante degrés. Tu auras quinze secondes pour remonter ici, sur les gradins, prendre une de ces putains de serviettes et te barrer. Au-delà des quinze secondes, il fera tellement chaud ici que tu te brûleras rien qu'en étant dans la pièce.

Greg marqua une pause de deux secondes et reprit:

— Respecte mes indications dans l'ordre, et à la lettre, ou tu le paieras très cher. Je suppose qu'il est inutile de t'informer que tous tes faits et gestes seront observés.

Je ne m'étais pas trompée, il était bien au courant pour cette histoire de caméras.

— Gare à toi, Isis (il martela mon prénom comme s'il s'agissait d'une injure), à partir de maintenant, je t'ai à l'œil. Tout le temps. Je n'attendrai qu'une chose, que tu fasses une petite connerie. Là, je te ferai virer. Et tu retourneras à ta vie misérable, sans gêner une personne de plus.

Il me mit une serpillière dans les mains et me tourna le dos.

— Amuse-toi! Et NETTOIE bien, surtout.

Il cria sur le reste des adolescents pour les faire sortir, et je restai seule, serrant la serpillière si fort que je m'étonnai qu'elle ne se brise pas en deux. Le niveau de l'eau commença à redescendre, lentement, me ramenant sur terre. J'essorai rapidement mes leggings – bizarrement, ils étaient déjà quasiment secs – et mon

débardeur, et je remis mes bas, mes chaussures et ma montre. Il était dix-huit heures vingt.

Le temps passa extrêmement lentement jusqu'à ce que l'eau se fût complètement écoulée. À ce moment-là, je descendis des gradins et me mis à passer la serpillière sur le sol du gymnase. J'étais tellement furieuse que ma fatigue disparut momentanément, ce qui m'arrangeait, finalement. Je m'efforçai d'être rapide et efficace et, au bout de quelques minutes, le gymnase ne fut plus que vaguement humide. Je posai la serpillière dans un coin des gradins et cherchai le bouton vert sur le mur de droite, vers la gauche. Je ne le trouvais pas et fus contrainte de raser le mur en entier jusqu'à ce que je pense à quelque chose.

D'un pas rapide, j'allai vers le mur de gauche, tout à droite, et c'est là que je vis le bouton. Greg avait fait exprès de me donner une indication totalement contraire à la réalité. Mais quel salaud! Je me retins de faire un geste obscène à la caméra la plus proche et j'appuyai sur le bouton. Une série de petits «bips» se fit entendre.

Je savais que Greg voulait me voir courir pour fuir la salle, alors je me contentai de marcher d'un bon pas pour ramasser ma serviette et sortir du gymnase. Je claquai la porte derrière moi, histoire de me défouler un petit peu, parfaitement consciente néanmoins de la puérilité de ce geste.

Puis, telle une chape de plomb, la fatigue s'abattit sur mes épaules.

12

Je remontai dans le hall d'entrée et pris un ascenseur sans jeter un regard à la statue de bronze – elle me paraissait hypocrite par rapport à la situation. J'étais très en colère. Contre GLT, surtout, parce que c'était un véritable enfoiré et qu'il avait poussé à bout cinquante adolescents en un seul après-midi, et puis aussi contre moi. J'aurais sûrement dû m'écraser, comme je l'avais toujours fait à l'école, auparavant... mais je n'en avais plus envie. J'allais devenir une Sauveteuse, et une Sauveteuse n'avait pas le droit d'être lâche. «Elle n'a pas le droit non plus d'être aussi stupide!» me serinais-je mentalement.

J'arrivai enfin à l'étage des chambres et y constatai une certaine agitation. Des voix emplissaient le couloir, et plusieurs de mes camarades faisaient des allers-retours entre les salles de bain et leur chambre. Je rêvais d'une douche bien chaude. Je me dirigeai donc vers la salle de bain des filles. J'entrai et vis une grande rangée de lavabos qui recouvraient le mur de devant. Ensuite, il y avait une dizaine de cabines de toilettes et à peu près autant de douches. Dans une des douches, une jeune fille chantonnait, se fichant totalement de savoir si on l'écoutait ou pas. D'autres se recoiffaient ou se séchaient les cheveux. Des voix provenant des douches animaient toute la salle et me redonnèrent le sourire pendant un instant: ici, au moins, tout allait bien.

En sortant de la douche, j'hésitai un instant devant le lavabo avant de me rendre compte que je n'avais pas pensé à emporter ma brosse à cheveux ou mon peigne. Je tentai tant bien que mal d'arranger ma masse capillaire, quand on me tendit une brosse.

— Tiens, si tu en as besoin...

Je levai la tête: c'était Ruby, la grande blessée du jour, copine de Sandra à ses heures perdues. Je la regardai droit dans les yeux, et elle me lança un regard implorant, comme pour me dire: «Je t'en supplie, prends-la, comme ça, je n'aurai plus de dette envers toi...

surtout que ma meilleure copine a failli te noyer tout à l'heure!» Je ne suis pas spécialement *fière*, d'habitude, mais je ne voulais rien accepter d'une personne capable de mal juger quelqu'un qui lui vient en aide à cause de son prénom pas réglementaire. Ruby soutint mon regard, et je rétorquai, d'une voix cinglante:

— C'est vraiment aimable de ta part, mais j'aurais peur de contaminer ta brosse, tu comprends? Franchement, on ne t'a pas dit que quelqu'un qui avait un prénom étrange et qui avait fait une demande spéciale était hautement dangereux, et à éviter d'urgence? À la limite, ouvre de nouveau ton genou, après tout, je l'ai touché...

Ma réplique eut le résultat escompté: elle en resta immobile, les yeux grands ouverts. Visiblement, elle mourait de honte. Je me détournai d'elle et m'adressai à une jeune fille blonde et super jolie qui sortait de la douche en fredonnant – sûrement celle qui chantait depuis tout à l'heure:

— Salut, est-ce que tu as une brosse à me prêter, par hasard?

Elle s'arrêta de chanter et me regarda:

— Ouais, bien sûr, tiens.

Elle me tendit sa brosse. Je la saisis et vis Ruby se crispier et rougir légèrement.

— T'es qui, en fait? s'enquit la chanteuse.

Je ris: en voilà une qui n'avait absolument aucun tact! Je me souvins alors d'avoir déjà vu cette fille le matin même. Julia avait proposé de la prendre dans notre chambre – uniquement parce qu'elle était belle –, et la chanteuse s'était mise à hurler sur un garçon qui avait eu le malheur de la bousculer. Oui, cette fille était très directe, ça c'était sûr, et je ne regrettais pas de lui avoir préféré Taylor... mais au moins, ce n'était pas le genre de personne qui crachait sur vous dans votre dos: elle vous disait ce qu'elle pensait.

— Isis, répondis-je. Et toi, t'es qui?

Elle me gratifia d'un sourire; apparemment, j'avais compris sa façon de fonctionner.

— Kim. Et si tu OSES m'appeler «Kimberley», je te bute sur place.

— Hum... je retiens ça.

Pendant que je me brossais vigoureusement les cheveux, Kim me posa plein de questions:

— Tu as quel âge, seize ou dix-sept? Ils font quoi, tes parents? Dis donc, ils sont hyper longs, tes cheveux, ça fait combien de temps que tu les as pas coupés?

Et chaque fois, je m'efforçai de répondre. Après quoi je lui retournai ses questions. Ainsi, j'appris qu'elle avait presque dix-sept ans, que ses parents étaient policiers, qu'elle trouvait que son prénom était la pire chose qui lui soit jamais arrivée et qu'elle pensait que Greg était un «connard de première».

Nous discutâmes comme ça pendant dix bonnes minutes – tout en nous brossant et séchant les cheveux –, et je finis par lui dire:

— Bon, on embête tout le monde à discuter devant le lavabo, et il faut que je m'habille, je commence à avoir froid... On se voit tout à l'heure!

— À bientôt, Isis!

Je sortis de la salle de bain, puis fis trois pas en arrière et déclarai:

— Au fait, j'aime beaucoup ta voix!

Me dirigeant vers ma chambre, je l'entendis me lancer:

— Et moi tes cheveux, petite lèche-cul!

Je souris: dix minutes avec elle m'avaient suffi pour savoir qu'elle insultait les gens qu'elle appréciait, et qu'elle ne tournait jamais autour du pot. J'eus à peine le temps d'entrer dans ma chambre que Julia me sauta dessus. Littéralement. Elle me serra dans ses bras si fort que je sentis ma cage thoracique s'écraser. Taylor, qui observait la scène, s'exclama:

— Isis, t'étais où?! On a cru que GLT t'avait agressée... ou enfermée dans le sous-sol!

Et je rétorquai d'une voix étouffée:

— Pour l'instant, ce dont j'ai le plus peur, c'est de mourir asphyxiée! Et Julia, je t'aime beaucoup, mais on n'est pas encore assez intimes pour se faire des câlins en serviette...

Julia me lâcha et Taylor tomba sur son lit en riant.

— Alors, GLT t'a fait quoi? Il ne t'a pas frappée, j'espère, parce que sinon...

Je m'habillai et racontai à mes deux amies tout ce que Greg m'avait dit et fait faire, la façon dont il m'avait menacée et donné délibérément une mauvaise indication. Elles m'écoutèrent attentivement, ne perdant pas une miette de ce que je leur disais, lâchant de temps en temps des «hein?», «sérieux?!» ou «c'est pas vrai...».

— Voilà! conclus-je. Super fin de journée...

— Super journée tout court, ouais! railla Julia. Cet après-midi était tellement horrible que j'en ai regretté les cours de Marty, pourtant ils m'ont vraiment pas plu!

Je haussai les épaules et déclarai:

— Moi, j'ai bien aimé les cours de ce matin...

— Moi aussi, j'ai bien aimé, confirma Taylor.

Julia leva les yeux au ciel, faussement exaspérée:

— Oui bon, ne cherche pas à attirer l'attention, Taylor, hein? (Je souris, amusée de cette dispute factice.) Et toi, Isis, je ne ferai aucun commentaire!

Je jouai le jeu:

— Mais si, j'attends ton commentaire, Julia! Assume tes paroles, maintenant.

Julia reprit soudain son sérieux:

— Bah... tu es excellente!

Je haussai les sourcils, pensant qu'elle se fichait sûrement de moi. J'étais sur le point de me moquer d'elle en retour, quand elle ajouta:

— Enfin, c'est vrai! Pendant l'épreuve, je n'ai même pas eu le temps de te regarder monter sur la corde que tu étais déjà en haut! Tout à l'heure, tu as cloué le bec de Marty en trouvant une vraie réponse à sa question impossible, tu ne t'es pas arrêtée une fois pendant la course, et même dans l'eau tu gérais! Franchement, comment tu fais?

Je me sentis rougir sous cette avalanche de compliments, aussi inattendus que non mérités. Mon don pour l'escalade était réel, mais

pour le reste, je n'avais pas de mérite. Dans l'eau, j'avais eu peur que Julia tombe malade, alors oui, j'avais *géré*. Avec Marty, j'avais simplement un peu réfléchi, et pour la course... on m'avait aidée. Je préférais d'ailleurs ne pas penser à celui qui m'avait secourue.

— Je... tu exagères, j'ai juste fait de mon mieux, affirmai-je, un peu gênée.

— Moi aussi, j'ai fait de mon mieux! rétorqua Julia. Pourtant, le résultat était loin d'être aussi satisfaisant...

Maintenant, j'étais carrément mal à l'aise. La voix de Julia trahissait un peu d'amertume... et de jalousie. Et la dernière chose que je souhaitais était d'être enviée pour des talents imaginaires. Surtout par une amie. Heureusement, Taylor vint à ma rescousse:

— Julia, tu vois bien qu'elle est gênée, maintenant! Elle n'est pas du milieu, tu sais qu'elle n'a pas la moindre idée de ses capacités pour l'instant. Et tout le monde s'est ramassé aujourd'hui! Isis avait plus de volonté, faire pareil ne dépend que de toi... petite paresseuse.

Une lueur s'alluma dans les yeux de Julia, qui fit mine de s'énerver:

— Moi, paresseuse? Non mais tu vas voir, toi...

J'assistai alors au début d'une nouvelle fausse altercation entre mes deux colocataires, quand une voix se fit entendre dans le couloir:

— Tout le monde est attendu pour le souper à dix-neuf heures quarante-cinq. Aucune tenue vestimentaire spéciale n'est demandée.

— Ça vient d'un des haut-parleurs dans le couloir, m'informa Taylor. Greg nous en a parlé quand tu... euh...

Je haussai les sourcils:

— Quand je... ?

Julia pouffa.

— Quand tu passais la serpillière, patate! D'ailleurs, ils t'ont engagée comme femme de ménage officielle, ou tu dois encore faire tes preuves?

En guise de réponse, je lui envoyai un coussin en plein dans la figure. Cela aurait sûrement dégénéré si nous n'avions pas dû aller manger. J'en étais d'ailleurs ravie, car j'étais affamée. En descendant les escaliers, je me mis à prier pour avoir autre chose qu'une purée informe. Comme si elle avait pu m'entendre penser, Julia affirma:

— Si on nous sert de nouveau cette purée dégueulasse, on l'envoie dans la gueule de Sandra, alias «fiente de pigeon». Ça te va, Isis?

Je serrai les poings en repensant à cette fille.

— Ça me va plus que parfaitement.

— Eh bien, tu as l'air remontée contre elle! s'exclama Taylor. Qu'est-ce qu'elle a fait encore?

J'aurais voulu leur raconter la façon dont elle m'avait parlé quand j'avais aidé son amie, et comment elle m'avait jetée dans l'eau tout à l'heure... mais je n'en fis rien. Parce que dans cette histoire, j'étais la victime, et il n'était pas question que mes amies en devenir me voient comme telle – c'est ce que Sandra souhaitait sans doute. Alors je m'efforçai de sourire:

— La routine! mentis-je. J'ai quand même le droit de la détester.

Julia sembla accepter cette réponse. Taylor, quant à elle, me parut sceptique, mais n'insista pas... C'était une chose que j'avais déjà remarquée chez elle: elle laissait les gens tranquilles et ne cherchait jamais à les mettre mal à l'aise.

Nous arrivâmes au réfectoire du sous-sol, et je me mis dans la queue. Quand ce fut mon tour, j'arrivai avec mon assiette devant le même serveur que le midi. Il me reconnut et me sourit.

— Alors, ce sera quoi, ce soir? m'enquis-je.

— Ce sera largement mangeable, plaisanta-t-il.

— Le chef s'est surpassé! blaguai-je sur le même ton.

Effectivement, mon assiette fut bientôt remplie d'un steak bien grillé, accompagné de pâtes et de brocolis: enfin un repas! Toute contente à l'idée de me remplir l'estomac, je lançai:

— Merci beaucoup, euh...

Eh mince... je ne connaissais pas son prénom, et je n'allais pas l'appeler «monsieur», parce qu'il était à peine plus âgé que moi!

— Luke, m'apprit-il, nullement gêné. Je t'en prie, et bon appétit!

Il me tendit une bouteille d'eau, et je le gratifiai d'un dernier sourire. Je repérai Mike et Ryan déjà attablés, et je m'assis avec eux, avant de demander à Ryan:

— Ça va, toi? Tu n'as plus mal?

Avant de répondre, il se massa la tempe:

— Oh, j'ai vu pire, tu sais... et puis, ce type est mentalement dérangé, c'est difficile de lui en vouloir.

— Ethan n'est pas fou! m'exclamai-je, un peu trop brusquement.

Ryan haussa les sourcils, mais Julia nous rejoignit avant que j'aie à me justifier.

— Alors les gars, vous vous en êtes tirés comment, aujourd'hui?

C'est vrai, ça... pourquoi est-ce que je le défendais? Il avait frappé Ryan, après tout.

— Hum, j'ai pas adoré cette journée, répondit Mike.

Ils commencèrent à faire le bilan de la journée étape par étape, tout en dégustant le premier vrai repas dans cette école. Pour ma part, plongée dans mes pensées – et mon assiette –, je n'intervins que rarement dans la discussion. Pourquoi Ethan avait-il frappé Ryan? J'essayai de reconstituer ce qui s'était passé exactement, mais c'était difficile puisque j'étais en pleine altercation avec GLT au moment de l'incident. Hum... voyons... GLT m'avait insultée. Ses mots exacts, je m'en souvenais parfaitement, comme s'il me les avait marqués au fer rouge en me les crachant à la figure. «Ton nom est exactement comme toi, avait-il dit. Il n'a pas lieu d'être.» Cette phrase m'avait réellement blessée. J'aurais peut-être explosé, ou quitté la salle, si... si Ethan ne s'était pas levé pile à ce moment-là.

Immédiatement, je compris. Ethan s'était levé pour moi, pour me défendre, ou bien pour attirer mon attention afin que je ne fasse rien de stupide. Ryan avait voulu l'en empêcher, et là, Ethan l'avait frappé. Je ne savais toujours pas pourquoi il avait été si violent, mais

j'étais sûre à présent que sa première intention avait été de m'aider... ce que personne d'autre n'avait fait.

Pour que les autres ne soupçonnent rien, je participai à la discussion, qui portait sur nos camarades de classe. Au bout d'un petit moment, je finis mon repas, et comme Ryan avait mangé à la vitesse de la lumière, je lui proposai que nous rapportions notre vaisselle et allions voir s'il y avait un dessert. Il acquiesça et nous nous levâmes en même temps.

Nous échangeâmes des banalités en posant nos assiettes sales sur le chariot prévu à cet effet. N'y tenant plus, je demandai, l'air de rien:

— Ryan, je peux te poser une question?

— Tout ce que tu veux, beauté.

Je supposai qu'il se fichait de moi, alors je ne me formalisai pas de l'appellation. Et puis, j'étais trop curieuse:

— Pourquoi avoir arrêté Ethan, tout à l'heure?

Apparemment, la question ne lui plut pas trop. Il réfléchit un court instant, puis répondit:

— Bah... t'étais en train de te faire engueuler, et... il aurait pu t'enfoncer davantage en disant quelque chose. J'ai voulu vous éviter de vous mettre dans le pétrin. Et j'ai été rapidement remercié, comme tu le sais.

J'avais l'impression que quelque chose clochait dans sa réponse, sans savoir vraiment quoi. C'était juste qu'il n'avait pas tout de suite su quoi répondre... Peut-être ma question l'avait-elle pris au dépourvu? Ou bien il y avait autre chose... mais dans ce cas-là, il ne me le dirait pas. Je n'insistai donc pas plus.

— Pourquoi tu voulais savoir ça? s'enquit Ryan.

Je n'avais pas prévu ce retournement de situation. Le problème, c'est que je n'étais moi-même pas vraiment sûre de savoir pourquoi. Après une seconde d'hésitation, je choisis de ne dire qu'une partie de la vérité:

— Tu t'es pris un poing dans la figure, c'est normal que je sois curieuse!

Il parut aimer cette réponse... un peu trop, même. Il me jeta un regard ambigu, que je ne compris absolument pas, mais qui pourtant me mit un peu mal à l'aise. Et puis, contre toute attente, il déclara:

— Tu as fait un truc à tes cheveux? Ils sont spécialement brillants, encore plus que ce matin.

«Euh... quoi?!»

— Je... non, je les ai juste lavés, il y a vingt minutes, affirmai-je, en lâchant un petit rire qui me parut totalement ridicule.

Enfin, en même temps, il m'avait prise au dépourvu! Comme pour illustrer son propos, il enroula une de mes longues mèches châtain autour de son index. Je me raclai la gorge et m'empressai d'ajouter:

— Il y a des corbeilles de fruits, on va en apporter une aux autres.

Sans attendre sa réponse, je saisis une corbeille remplie de pommes, de pêches, d'oranges et autres fruits, et je me dirigeai vers notre table.

— Servez-vous! dis-je en me rasseyant.

Il ne fallut pas le leur dire deux fois. Mike se jeta sur la première chose comestible qu'il vit, tout comme Julia. Ryan me lança un regard en reprenant sa place, mais je m'efforçai de fixer la table. Peu après, une voix assez mécanique résonna dans la salle. Décidément, même si on ne les voyait pas, ces haut-parleurs étaient partout!

— Veuillez retourner à l'étage des dortoirs. Vous avez quartier libre jusqu'à neuf heures et quart, puis vous resterez dans VOS chambres uniquement. Toute personne en dehors de sa chambre sans motif valable après cette heure-là sera sévèrement sanctionnée. Vous vous coucherez quand bon vous semblera, mais en assumerez les conséquences demain matin. Nous vous rappelons que le téléphone est réservé aux urgences, mais vous avez le droit d'écrire à vos familles une fois par semaine, le Jour 6. Toutes vos lettres seront postées immédiatement, et vous recevrez les réponses de vos proches lors du Jour 7.

C'était comme ça que fonctionnaient les semaines: du Jour 1 au Jour 7. Tout comme pour la Sphère blanche qui apparaissait la nuit,

j'avais toujours regretté qu'on n'ait jamais donné de noms à ces jours... mais j'avais bien sûr gardé cette pensée pour moi. Sinon, on m'aurait dit: «Ce sont des jours! On s'en fiche qu'ils aient un nom ou pas?!» Personne ne comprenait ce désir que j'avais de valoriser des éléments de mon quotidien. Pour tout le monde, ce qui nous entourait était soit utile, soit inutile. Et dans les deux cas, donner des appellations ne servait à rien. Les mots «beau» et «merveilleux» étaient ridicules pour les autres. Pas pour moi. D'où ma fascination pour les étoiles.

En pensant à tout cela, je serrai fort mon pendentif. Il m'avait accompagnée toute la journée, et le savoir sur moi était rassurant. D'une certaine manière, sa présence me rattachait à ma famille et me faisait du bien.

Je remontai à l'étage des dortoirs avec Julia, Taylor, Mike et Ryan. Nous discutâmes jusqu'au couvre-feu, puis les garçons retournèrent dans leur chambre. Comme Julia et Taylor étaient épuisées, je proposai que nous dormions, en ajoutant que nous aurions plein d'autres soirées pour nous amuser. Elles étaient tellement fatiguées qu'elles acceptèrent... en trouvant néanmoins encore la force de se disputer pour le lit du haut. Pour ma part, je me glissai dans celui à côté de la fenêtre de notre chambre. Il faisait déjà nuit, mais des nuages recouvraient le ciel sombre... Je ne vis pas les étoiles.

Mes pensées s'envolèrent vers ma mère, qui devait être mélancolique, vers mon frère, sûrement occupé à la reconforter... et vers mon père, à qui je n'avais pas dit au revoir. Je sentis une vague de tristesse m'envahir, et je fus presque reconnaissante à GLT, aussi odieux et cruel fût-il, de nous avoir tués à la tâche aujourd'hui... autrement, il m'aurait été impossible de trouver le sommeil. Au moins, j'étais exténuée et, pour une première nuit loin de chez moi, je m'endormis rapidement.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

13

— Tous les élèves doivent être prêts à sept heures précises dans le hall, avec des habits de sport. Aucun retard ne sera admis.

Être réveillé par une annonce comme celle-là n'est certes pas ce qu'il y a de plus agréable au monde, mais au moins c'est efficace. Je me redressai légèrement sur mon lit et saisis ma montre... six heures quarante-cinq. Ils auraient pu être un peu plus sympas, quand même. Brusquement, je me levai et dis:

— Hé! réveillez-vous! On doit être en bas en tenue de sport dans un quart d'heure.

Julia ne poussa qu'une vague plainte, et Taylor soupira en se levant. Nous nous rendîmes toutes les deux dans la salle de bain pour nous débarbouiller et nous coiffer, et nous retournâmes dans la chambre pour constater que des tenues de sport nous attendaient. Je m'habillai et m'aperçus alors que Julia était toujours couchée, en pyjama, la tête enfouie sous son oreiller. Il était six heures cinquante-quatre.

— Euh... Julia?

Aucune réponse.

— Julia!

Un vague grognement monta de l'oreiller. Tandis que Taylor secouait Julia, sans résultat apparent, je tirai sur sa couette, qui tint bon... puis j'avisai un interstice entre l'oreiller et l'oreille de Julia. Je poussai un soupir résigné et me penchai vers le trou:

— LÈVE-TOI!!!

L'effet fut immédiat. Elle sursauta et se redressa si promptement que je manquai de tomber du lit – ce qui n'était pas souhaitable, puisque Julia avait fini par remporter la couchette du haut. Les yeux grands ouverts, affolée et perdue, elle s'écria:

— Quoi?! Qu'est-ce qui se passe?

— IL SE PASSE, commençai-je, un peu fort, avant de me reprendre: il se passe que tu as exactement deux minutes pour être

dans le hall, prête à courir.

L'information mit environ trois secondes à atteindre son cerveau, et puis Julia murmura, sans aucune intonation:

— Ah. Merde.

Je n'avais jamais vu quelqu'un s'habiller aussi rapidement, et je ne le reverrai sans doute jamais. Julia manqua de déchirer le t-shirt qui lui avait été donné tant elle l'enfila vite, et elle sautilla littéralement sur place pour entrer dans son pantalon. Ma montre affichait six heures cinquante-huit.

— On fonce! m'exclamai-je en commençant à courir.

Je déboulai dans le couloir, suivie de mes deux amies. Nous piquâmes un incroyable sprint jusqu'à l'ascenseur. Par contraste, il était stressant d'attendre que la cabine en métal veuille bien descendre alors que nous venions de courir comme des déjantées. Tandis que l'ascenseur entamait sa descente – bien trop lente à mon goût –, Julia ne trouva rien de mieux à déclarer que:

— Il faut vraiment que j'aille aux toilettes.

Je me tournai vers elle, haussant les sourcils. Taylor poussa simplement un long soupir. Julia me jeta un regard étonné, l'air de penser «bah quoi, c'est vrai!» et je répondis, faisant de nouveau face aux portes de l'ascenseur à présent immobile:

— Merci d'avoir partagé ça avec nous.

Les portes s'ouvrirent soudain et nous fonçâmes dans le hall. Tout le monde avait déjà été rassemblé mais, heureusement, le cours n'avait pas encore commencé. Je constatai avec mauvaise humeur qu'aucun professeur n'était là. «Ah, pour que les élèves se lèvent, y a pas de problème, mais quand il s'agit des profs, c'est une autre histoire!» pensai-je. Une voix s'échappa alors des fameux haut-parleurs, différente de la voix monocorde à laquelle j'étais déjà habituée:

— C'est très simple, les morveux, vous me faites des échauffements rapides et trois tours du pâté de maison, et que ça saute! Et grouillez-vous si vous voulez avoir le temps de manger quelque chose!

Aucun doute: c'était la voix de GLT.

J'exécutai mes étirements en prenant bien mon temps. La plupart de mes camarades les avaient négligés. Je commençai à courir à sept heures cinq, à un bon rythme: ni trop vite ni trop lentement.

Je courais toute seule, mais cette fois-ci j'avais à boire... et de quoi penser. La voix de GLT dans les haut-parleurs et le début de ma course avaient fini de me réveiller, et je me rendis vite compte que mon cerveau était en ébullition.

Tout d'abord, je me demandais ce que cette journée allait me réserver. Allions-nous encore devoir nous épuiser physiquement pour ne pas nous faire assassiner par Greg? Ou bien allions-nous assister à un cours plus tranquille et théorique? Je priai mentalement pour la seconde option, car mes muscles étaient encore endoloris après les efforts de la veille.

Ensuite, je me souvins d'une phrase de Julia, qui me perturbait. La veille, Ryan avait parlé d'Ethan en termes peu élogieux, et Julia le lui avait reproché: «Ne sois pas si dur. Tu sais très bien que le pauvre n'a pas une vie facile...» Il s'était passé beaucoup de choses dans le reste de la journée, et j'avais oublié de lui demander des précisions... mais maintenant ça me trottait dans la tête sans que je parvienne à refouler ma curiosité.

Je me demandais aussi comment allait ma famille, et si tout se passait bien à la maison, avec mon père. Est-ce qu'il était de mauvaise humeur à cause de mon insurrection contre lui? Est-ce que ma mère avait pleuré en voyant mon lit vide? Elle qui était toujours si émotive...

En achevant mon dernier tour, je secouai vigoureusement la tête, comme pour chasser toutes ces questions. Je réfléchissais trop, tout le monde me l'avait toujours dit. Enfin, ce n'est pas parce qu'on me l'avait dit que c'était vrai.

Je rentrai dans le bâtiment de l'école en même temps que Taylor, qui venait elle aussi de finir ses trois tours. Avant même que j'y pense, les mots franchirent ma bouche:

— Taylor? Tu sais ce qu'il a, Ethan?

Elle me regarda avec un air interrogateur, avant de me répondre:

— Euh... tu veux dire pourquoi il paraît un peu asocial, et pourquoi il a frappé Ryan hier? Bah... je ne le connais pas du tout, moi. Je ne lui ai jamais parlé, je n'étais pas dans la même école que lui. Tu devrais demander à Julia.

J'acquiesçai. Évidemment, j'étais stupide de lui avoir posé la question à elle. Contrairement à ce que je craignais, elle ne me demanda pas «et pourquoi tu es si curieuse?». Tant mieux: c'était rare d'avoir la paix après avoir posé une question un peu bizarre. Nous allâmes à la salle de la cantine pour nous rendre compte que les grandes bassines remplies de nourriture avec des serveurs à l'arrière avaient été remplacées par des buffets. Au moins, le matin, on pouvait prendre ce qu'on voulait, en quantité qu'on désirait. Je souris et saisis un plateau. J'y déposai un muffin, une boîte de jus d'orange et deux biscuits. Quelque chose que j'aurais vraiment pu manger chez moi.

Julia et les garçons nous rejoignirent peu après, un peu essoufflés de leur course récente. La voix monocorde des haut-parleurs ne tarda pas à résonner de nouveau dans l'école:

— Vous pouvez aller vous changer dans vos quartiers. Les cours reprendront à huit heures trente précises. Votre emploi du temps permanent a été placardé dans vos chambres. Il est valable à partir d'aujourd'hui, sera à respecter scrupuleusement et pourra être modifié de temps à autre. Souvenez-vous qu'aucun retard ne sera toléré, alors soyez autonomes.

Je regardai ma montre: il était presque huit heures. Je remontai rapidement dans la chambre. Les ascenseurs étant tous au dernier étage, je choisis de monter à pied plutôt que de les attendre pendant trente secondes. Je gravis rapidement les escaliers... et m'arrêtai en apercevant Ethan, assis sur les marches, la tête cachée dans ses mains toutes crispées. On aurait dit qu'il allait s'arracher les cheveux. Je ralentis et m'arrêtai à sa hauteur. Je demandai, doucement:

— Ethan, tout va bien?

Il sursauta et releva brusquement la tête. Il avait les yeux rougis, comme si... il avait pleuré.

— Est-ce que... commençai-je.

— Tu ne vois pas que je veux être tranquille? Va-t'en!

Il m'avait presque crié dessus. Ses yeux bleus me lançaient des éclairs.

— J'allais te demander si je pouvais t'aider, déclarai-je d'une voix calme, malgré mon énervement.

Pendant une seconde, une émotion indéfinissable remplaça la colère sur son visage. Mais il ne répondit rien, m'ignorant royalement. Je sentis la chaleur me monter aux joues et poursuivis mon ascension d'un pas rageur. Je ne lui avais rien fait! Il n'avait pas à se montrer aussi sec à mon égard.

Arrivée à l'étage des dortoirs, je décidai de prendre une douche express, à cause de la course, et pour me calmer, aussi. Je retournai ensuite dans ma chambre, où Julia était déjà plantée devant une feuille accrochée au mur. Tout en m'habillant, je demandai, bien résolue à avoir une explication sur le comportement de cet imbécile d'Ethan:

— Julia, je peux te poser une question?

Aucune réponse. Elle n'allait quand même pas se mettre à m'ignorer, elle aussi!

— Julia? insistai-je.

— D'accord pour la question, mais laisse-moi d'abord t'en poser une, répondit-elle en fixant toujours la feuille accrochée au mur. Comment on va survivre?

Je rajustai le gilet que je venais de mettre et m'approchai:

EMPLOI DU TEMPS PERMANENT

JOUR 1

8 h-9 h Course

9 h 15-12 h Théorie

12 h 45-17 h Ent. phy.

17 h-18 h 45 Rud. méd.

JOUR 2

8 h-8 h 15 Course
8 h 30-10 h 30 Idéo.
10 h 30-12 h Théorie
12 h 45-16 h 45 Ent. phy.
16 h 45-18 h 45 Rud. pol.

JOUR 3

8 h-9 h Course
9 h 15-11 h 15 Théorie
11 h 15-12 h App. règl.
12 h 45-17 h 45 Ent. phy.
17 h 45-18 h 45 Idéo.

JOUR 4

8 h-8 h 30 Course
8 h 45-10 h 45 Théorie
10 h 45-12 h Théo. arm.
12 h 45-18 h 45 Ent. phy.

JOUR 5

8 h-8 h 45 Course
9 h-11 h Théorie
11 h-12 h Idéo.
12 h 45-15 h 45 Ent. phy.
15 h 45-18 h 45 Man. arm.

JOUR 6

8 h-8 h 15 Course
8 h 30-9 h 15 App. règl.
9 h 15-11 h 15 Man. arm.
11 h 15-12 h 15 Idéo.
13 h-17 h Théorie
17 h-18 h 45 Ent. phy.

JOUR 7

8 h-8 h 30 Course

8 h 30-? Sortie ou ****

Déjeuner: 7 h 40-8 h

Dîner: 12 h-12 h 45 (sauf JOUR 6: 12 h 15-13 h)

Souper: 19 h-19 h 45

AUCUNE ABSENCE INJUSTIFIÉE NE SERA TOLÉRÉE. AUCUN RETARD NE SERA ADMIS.

— Oh merde! chuchotai-je.

— D'où ma question..., murmura Julia sur le même ton. Comment va-t-on survivre?

Elle alla s'effondrer sur son lit et poussa un grand soupir, tandis que je restais bêtement plantée devant notre emploi du temps. Autant d'heures par semaine, c'était inimaginable! Dont de nombreuses heures de sport, en plus! Visiblement, on voulait nous achever.

Aujourd'hui, nous étions le Jour 2, donc nous allions avoir deux heures d'Idéo... logie, suivies d'une heure et demie de Théorie. Jusque-là, ça allait. Mais en après-midi, GLT nous aurait pendant quatre heures d'affilée... et je savais maintenant qu'il ne lui en fallait pas autant pour nous épuiser. Après ce cours-là, nous aurions encore droit à deux heures d'une matière que je n'arrivais pas à identifier: «Rud. pol.» Et après seulement, la journée serait terminée. Le lendemain serait encore plus épuisant; quant au Jour 4... six heures d'affilée avec Greg Le Tyran! Comment allions-nous nous en sortir?

Taylor fit son apparition dans la chambre et s'étonna de voir Julia aussi déprimée. Puis elle avisa notre emploi du temps et devint soudainement morose. Mais tout comme moi, elle s'efforça de garder la tête sur les épaules, déclarant:

— Bon, ça va être dur la première semaine, mais on va s'y faire! Ça se mérite, avoir le boulot le plus important de la Ville... hein, Isis?

Je vis qu'elle essayait plus de se convaincre elle-même que de nous persuader. J'affirmai donc, mais sans y croire ne serait-ce qu'un peu:

— Bah oui, ça va aller! C'est juste un peu plus chargé que lorsqu'on était à l'école, mais ça va aller! Et puis, GLT va se calmer, il veut juste se faire respecter parce que c'est le tout début.

Je fis un petit sourire à Julia, qui reprit un peu espoir. Brusquement, elle se redressa sur son lit superposé et se leva, touchant presque le plafond.

— On va tout défoncer! cria-t-elle en brandissant le poing.

J'allais crier quelque chose en retour, lorsque Mike et Ryan firent irruption dans notre chambre. Mike s'étala par terre en faisant semblant d'éclater en sanglots, tandis que Ryan, les bras écartés, se laissa tomber sur les genoux:

— POURQUOI?! s'exclama-t-il, désespéré.

Je jetai un regard à Taylor, mais avant que nous puissions dire ou faire quoi que ce soit, Julia s'était à nouveau effondrée dans son lit, faisant mine d'exploser en sanglots, tout comme Mike.

Je n'étais pas aussi défaitiste que mes compagnons, mais je reconnaissais une chose: si dans une semaine nous tenions encore debout, ce serait un miracle.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

14

Comme nous le craignions, la semaine passa au ralenti. Chaque jour nous réservait son lot de torture avec GLT et de nouveaux professeurs, tous plus exigeants ou barbant les uns que les autres. Les cours de Théorie dispensés par Marty étaient intéressants, certes, mais pour le reste, ce n'était pas vraiment ça. L'Idéologie nous était enseignée par un homme dans la fleur de l'âge – son âge nous étant indiqué par ses cheveux grisonnants, ses quelques rides et son début de bedaine – nommé Edgar. Celui-ci avait apparemment pour but de nous enseigner que tout ce qui comptait dans notre vie était de sauver les gens en danger. Il commençait chaque leçon par un discours censé nous insuffler tout le courage et la bravoure du monde... et qui produisait l'effet inverse. Au début du premier cours, il avait déclaré :

— Vous êtes des soldats! Vous mourrez peut-être dans quelques mois, en tentant de sauver des vies, mais vous mourrez en héros! La mort n'est rien, vous entendez? Rien! Ce qui compte, c'est le sacrifice! Vous vivez pour les autres maintenant, et si vous crevez, ce sera pour les autres aussi!

Un silence de mort – c'était le cas de le dire – s'était alors installé dans la classe.

— Des questions? avait-il demandé de sa voix bourrue.

Une jeune fille avait levé la main, un peu tremblante.

— Oui, A145T2?

Je ne sus pas si c'était le fait qu'Edgar l'ait appelée par son numéro matricule – la réduisant ainsi à une combinaison de chiffres et de lettres, tout en nous apprenant qu'il était assez psychopathe pour avoir appris par cœur le numéro matricule de chacun des cinquante élèves – ou bien alors la sensibilité apparente de la jeune fille qui fut de trop... mais celle-ci avait éclaté en sanglots.

Et Edgar était resté planté là, comme si la jeune fille avait réussi à faire la seule chose au monde qui aurait pu le déstabiliser.

Un garçon s'était efforcé de la calmer, et le cours avait continué. Les mots «mort», «mourir» et «crever» étaient apparus un petit peu moins par la suite. À peine.

La matière indiquée par les abréviations «Rud. pol.» était en fait «Rudiments politiques». Un homme d'une trentaine d'années, apparemment passionné par le sujet, était chargé de nous enseigner le réseau politique de notre société. On l'appelait parfois «la Ville», parfois «le Pays», parfois «l'Île», ce qui m'avait toujours intriguée: ça sous-entendait que nous vivions dans la seule ville, le seul pays, la seule île. Donc, au-delà de l'eau qui entourait notre île, il n'y aurait rien. Rien du tout. Je savais que nous vivions sur une planète, qui serait comme une sphère géante, mais la question était: étions-nous seuls dessus? Enfin, bon, le cours se nommait «Rudiments politiques», pas «Précisions géographiques et réponses aux questions mal vues d'Isis». Je m'abstins donc de demander quoi que ce soit, comme toujours.

À la fin de notre premier cours de Rud. pol., Julia me fit remarquer que notre jeune professeur passionné ne s'était même pas présenté, ce qui me fit beaucoup rire. On le surnomma donc «Anonyme». Ensuite, on apprit qu'il s'appelait Ian... alors depuis, «Anonyme» était devenu «lanonyme». Les cours de lanonyme, contrairement à ce que je craignais, ne manquaient pas d'intérêt. Au contraire, ils constituaient une mine d'informations pour ma perpétuelle curiosité, et Ian semblait l'avoir remarqué et apprécié, chose peu commune. Je me disais que je pourrais me risquer à poser des questions. Mais pas tout de suite.

Le premier cours d'Application du règlement fut ennuyeux à mourir, pour la simple raison que nous n'avions pas de professeur en face de nous, mais un écran, avec des schémas et des écritures commentés et lus par une voix robotique à mesure qu'ils s'affichaient. Alors, tout le monde en profitait pour discuter, relire un cours ou dormir. Le cours de Théorie d'armement ne fut pas plus passionnant, mais visiblement utile. Nous apprenions à reconnaître

des armes, à nommer les pièces d'un fusil... Là aussi, on nous projeta le cours sur un écran, malheureusement.

GLT, quant à lui, décida de ne pas nous ménager, voire de nous tuer à la tâche jour après jour. Ainsi, lorsque nous arrivâmes à notre premier cours de Maniement des armes, le Jour 5 de notre première semaine, nous étions presque tous des épaves, et seule la perspective d'un Jour 7 plus tranquille nous aidait à tenir. Je ne remarquai donc pas tout de suite la femme d'âge moyen aux cheveux courts et à la peau sombre qui entra dans la salle de classe, et visiblement je ne fus pas la seule...

— Debout, soldats! aboya-t-elle d'une voix ferme.

Je me levai soudain... trop vite, parce que ma chaise bascula en arrière. En une fraction de seconde, avant que j'aie le temps de penser à la rattraper, je songeai: «Génial, je vais être la risée de toute la classe ET faire mauvaise impression lors de mon premier cours de maniement des armes.» Il peut se passer beaucoup de choses dans un esprit en une fraction de seconde... Pourtant, ce fut le vide complet quand je vis un bras fort retenir ma chaise d'un mouvement assuré. Celui d'Ethan, évidemment.

Une sorte de flash fit alors irruption dans mon esprit, comme une impression de déjà-vu. L'image du mouvement d'Ethan resta imprimée dans mon esprit tandis que je murmurais «merci» sans même chercher à croiser ses yeux bleus. Je me sentais bizarre. Comme si on avait remué dans ma mémoire un souvenir associé à Ethan rattrapant quelque chose...

Je m'assis lorsque notre professeure nous le demanda et m'ébrouai pour remettre mes idées en place. Mais ça ne fonctionna pas: j'avais été – pour une raison mystérieuse – réellement troublée par le petit geste d'Ethan. Je n'écoutai qu'à moitié notre professeure lorsqu'elle se décida à parler:

— Je suis le lieutenant Nora, votre enseignante de Maniement des armes. Je travaille en temps normal dans la brigade des Sauveteurs, mais on a eu besoin de moi ici.

À quoi ce geste d'Ethan m'avait-il fait penser?

— Je vais vous apprendre à tenir une arme, à viser avec celle-ci et à trouver la volonté de vous en servir. Des questions?

Oh oui, plein de questions... mais aucune concernant le cours.

— J'aimerais à présent que vous m'écoutez avec attention, poursuit le lieutenant Nora. Ce que je m'appête à vous dire, je ne le répéterai pas.

Je sentis qu'elle me fixait, alors je relevai la tête vers elle pour lui montrer que j'allais l'écouter. J'aurais tout le temps de réfléchir plus tard.

— Bien. Vous penserez sans doute que je ne vous apprends rien en disant cela, mais je veux que vous y réfléchissiez tous pendant quelques secondes: tuer n'est pas anodin.

Je fronçai les sourcils, attendant la suite.

— Je ne suis pas votre professeur d'Idéologie, mais je crains que celui-ci n'insiste pas assez sur la valeur de la vie des gros méchants que vous allez être amenés à rencontrer.

Je remarquai l'ombre d'un sourire ironique flottant sur les lèvres du lieutenant: elle devait être au courant de la méthode de travail d'Edgar.

— Je vous regarde, et je ne vois que des adolescents de seize ans, qui ont encore toute la vie à découvrir. Vous pensez sûrement que vous valez mieux que tout le monde, parce que vous avez assez bien réussi votre épreuve pour être ici. Mais réfléchissez un instant: et si, le jour de votre épreuve d'agilité, vous aviez été malade? Et si vous aviez été recalé? Vous seriez devenu un poids pour la société. Imaginez maintenant qu'à cause de votre échec on vous ait fait travailler à un poste dégradant, comme à la cantine de cette école.

Immédiatement, je pensai au jeune homme qui m'avait servi cette odieuse bouillabaisse, le premier jour. Un élan de compassion me traversa. Nora reprit, et je fus suspendue à ses lèvres:

— Et là, quand vous servez à manger aux adolescents de l'établissement, un d'entre eux se moque de vous, vous envoie sa nourriture à la figure. Qu'est-ce que vous faites?

Personne ne dit un mot.

— Allez, répondez! insista Nora.

— Je me jette sur ce petit prétentieux, aveuglée par la rage et l'amertume, affirmai-je brusquement.

— Sans doute, approuva Nora en me regardant. Et un corps à corps tourne très souvent mal. Donc qu'est-ce qui arrive quand on essaie de vous séparer, toi et ce petit prétentieux? Tu lâches prise?

Tous les regards étaient à présent rivés sur moi. Je me sentis rougir légèrement.

— Je crois... je crois que non. Parce que cet adolescent m'a insultée, alors que tout ce qu'il a eu de plus que moi, c'est de la chance.

— Et? m'encouragea Nora.

À ce moment, je regrettai d'être intervenue, parce que je commençais à voir où elle voulait en venir... Je tournai donc autour du pot:

— On essaie de me stopper à tout prix, mais je suis en colère et je n'écoute plus rien.

La professeure se pencha au-dessus de ma table.

— Et? répéta-t-elle, un peu plus bas.

Je compris qu'elle ne me lâcherait jamais, pas avant que je l'aie dit. Je la regardai dans les yeux, avant de déclarer, d'une voix que j'essayai de garder forte:

— On me tue.

La classe était déjà silencieuse, mais à ce moment je sentis comme un frisson la parcourir.

Le lieutenant Nora s'éloigna enfin de moi, et je sentis qu'elle était satisfaite.

— Alors, selon vous, est-ce que la jeune fille malchanceuse méritait la mort? Est-ce que le petit prétentieux méritait qu'on l'aide?

Je pus presque entendre tous mes camarades penser «non». Pour les deux questions.

— Je veux que vous y réfléchissiez, avant d'apprendre à tuer. Parce que c'est pour ça que je suis là, pour vous enseigner

comment ôter la vie. Pensez-y, une fois de plus: ce n'est jamais anodin.

Elle regarda sa montre et je l'imitai: dix-sept heures.

— Je vais vous laisser sortir plus tôt aujourd'hui. Mais demain, quand vous reviendrez, vous saurez pleinement ce que vous êtes en train de faire.

Personne ne bougea d'un millimètre. Nous étions comme figés.

— Vous pouvez y aller, déclara Nora.

Lentement, tout le monde autour de moi se leva. Mais j'étais comme collée à ma chaise.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

15

Je sortis de la salle d'un pas rapide et commençai à marcher vers les dortoirs. J'étais extrêmement confuse, et je me sentais mal. Qu'est-ce que je faisais là? Comment allais-je pouvoir apprendre à ôter la vie sans perdre mon humanité?

— Isis!

Je me retournai et vis Ethan courir vers moi. Je continuai mon chemin, mais un peu plus lentement, pour qu'il puisse me rejoindre.

— Quoi? demandai-je, d'une voix un peu plus sèche que ce que j'aurais souhaité.

Il sembla percevoir mon ton peu affable, mais il ne s'en formalisa pas. Il marcha simplement avec moi et finit par lâcher, au bout de quelques secondes:

— Comment tu te sens?

Mes yeux avaient été rivés au sol pendant tout ce temps, mais à ce moment-là, je m'arrêtai brusquement et le regardai, agacée:

— Pourquoi est-ce que tu m'évites pendant toute la semaine, et que LE moment que tu choisis pour te pointer c'est quand je n'ai pas l'air bien?!

Visiblement, il fut désarçonné. Il ne s'attendait pas à ça. Je crois même qu'il rougit légèrement.

— Je ne t'évite pas, grommela-t-il.

Quelle mauvaise foi! En plus, il ne répondait pas à ma question.

— Bien sûr que si! Tu ne viens vers moi que quand ça te chante! Et ensuite, quand tu en as marre de mon odieuse compagnie, tu t'en vas. Le reste du temps, tu évites mon regard.

C'était vrai. Il avait passé les derniers jours à se mettre le plus loin possible de moi.

— Ce n'est pas toi que j'évite! rétorqua-t-il en haussant le ton.

Il avait repris sa marche et semblait carrément énervé, à présent. Mais je le talonnai, décidée à ne pas le laisser s'échapper, cette fois.

— Alors c'est qui? insistai-je, en colère moi aussi, sans même savoir réellement pourquoi.

Je vis qu'il se crispait. Il me répondit d'une voix froide:

— Ton meilleur copain, ce connard de Ryan.

Je fus tellement surprise que je ne répondis pas tout de suite. Ryan n'était pas toujours la gentillesse incarnée, mais il était loin d'être haïssable! Ethan ajouta, en plongeant ses yeux bleus dans les miens:

— Tu ne devrais vraiment pas traîner avec lui.

Il s'était à son tour arrêté. Je ne l'avais pas remarqué, mais nous étions arrivés à l'étage des dortoirs. Ma colère revint en force.

— Tu es qui pour me dire avec qui traîner ou non? éructai-je, sans pitié.

Une ombre passa sur son visage.

— Personne, Isis. Je ne suis personne. Excuse-moi.

Il se dirigea vers sa chambre et, à l'instant où il ferma la porte derrière lui, je regrettai de ne pas lui avoir demandé de s'expliquer, plutôt que de m'être emportée. Mais il avait insulté Ryan, qui était mon ami. À mon tour, j'entrai dans ma chambre, où je trouvai Julia étendue sur son lit. Je m'assis sur le mien, et elle se lança dans un de ces monologues dont elle avait apparemment le secret:

— Taylor est allée prendre sa douche. Je devrais y aller aussi, mais je suis tellement épuisée que si GLT entrait dans cette chambre avec un couteau aiguisé je ne bougerais pas d'un millimètre. Franchement, des journées pareilles, c'est pas possible: ils vont nous tuer! Heureusement que Nora nous a laissés sortir plus tôt, hein?

Absorbée dans mes pensées, je ne l'écoutais qu'à moitié.

— Isis? Tu vas bien?

— Pourquoi on n'arrête pas de me demander ça aujourd'hui? murmurai-je, presque pour moi.

— Parce qu'on dirait que tu vas fondre en larmes, ou sauter par la fenêtre, rétorqua Julia, qui n'en loupait décidément pas une.

Je ne réussis qu'à produire un piètre sourire, ce qui acheva d'alarmer ma colocataire. Elle descendit de son lit et vint s'asseoir à côté de moi.

— Je sais que je parle beaucoup et que je suis rarement sérieuse, mais je suis aussi capable de la boucler deux ou trois minutes, et de garder un secret. C'est vrai que ça fait pas longtemps qu'on se connaît, mais on est déjà amies, n'est-ce pas?

— Bien sûr qu'on est amies, affirmai-je, avec un petit sourire. J'ai l'impression qu'on se connaît depuis des mois.

Elle sourit en retour.

— Moi aussi. Alors tu peux te confier à moi. C'est aussi fait pour ça, les amies.

Me confier... je ne l'avais jamais fait. À mon frère, peut-être un peu, mais jamais à qui que ce soit en dehors du cercle familial. Les filles et les garçons de ma classe étaient si superficiels avant, et ils me trouvaient bizarre, différente. Et, dans un groupe, rien de pire que la différence. Mais aujourd'hui, j'avais commencé une nouvelle vie. Peut-être était-il enfin temps de m'ouvrir. Je soupirai:

— C'est... il y a plusieurs choses qui ne vont pas. Les premières sont évidentes, parce que tout le monde ici les ressent.

— Oui, acquiesça Julia, la fatigue, l'inconnu, l'absence de la famille.

— Voilà... mais il n'y a pas que ça.

Elle croisa les bras, attendant que je continue.

— Est-ce que j'ai fait le bon choix en venant ici? Je voulais sauver des vies, et on m'apprend que je vais aussi être amenée à en ôter. Je ne veux pas... je ne veux pas devenir un assassin. Tuer quelqu'un pour sauver quelqu'un d'autre: quel intérêt?

Julia sourit et déclara:

— Nora nous a dit ça pour nous faire comprendre que ça pourrait nous arriver. Mais on a toujours le choix de laisser vivre un agresseur. Je suis sûre que très peu de Sauveteurs ont ne serait-ce qu'à blesser gravement une seule personne durant toute leur carrière.

— Tu crois? demandai-je, piteusement.

— Mais oui! J'ai un oncle qui est Sauveteur, et je crois qu'il y a plus de morts sur les chantiers de tes parents que dans la Brigade.

Je ris. Elle exagérait un peu pour me calmer, mais elle n'avait pas tort. En partie rassurée sur ce point, je demandai:

— L'autre jour, on parlait d'Ethan, et tu as lâché une phrase du genre: «Il n'a pas une vie facile, le pauvre.» Tu voulais dire quoi?

Le visage de Julia s'assombrit instantanément. C'était donc si grave?

— Ce n'est vraiment pas une histoire joyeuse. Tu es sûre que tu veux l'entendre maintenant? Déjà que tu n'es pas de super humeur...

Je hochai la tête et, résignée, elle raconta:

— Il y a deux ans, la grande sœur d'Ethan, qui avait trois ans de plus que lui, est allée à une fête avec des copains. Je crois que beaucoup d'alcool a circulé, et la fête a fini très tard. Tellement tard que cette fille, Ashley, est rentrée un peu avant la fin, vers trois heures du matin. Le truc, c'est qu'elle était complètement saoule, et qu'elle était seule.

Julia fit une pause dans son récit, avant de conclure:

— On l'a retrouvée deux jours plus tard, dans une ruelle. Et... c'était trop tard. On ne sait pas vraiment ce qui s'est passé.

Pendant un moment, je ne ressentis qu'un grand vide. Puis de la compassion, de la douleur, du remords. J'aurais dû chercher à en savoir plus sur Ethan avant d'être aussi sèche avec lui, et... oui, j'aurais été plus indulgente. Il ne méritait pas ma colère.

— Je crois que ça a fait exactement deux ans que c'est arrivé, il y a quelques jours.

Tout se mit en place dans ma tête. Je revis Ethan écroulé sur les marches, me disant sèchement de partir, et je compris: c'était l'anniversaire du décès de sa sœur. Quelle horreur!

— Je suis tellement désolée, murmurai-je. Oh, je suis nulle...

Julia posa une main apaisante sur mon épaule:

— C'est pas ta faute, ça se devine pas, ce genre de choses. D'ailleurs, j'aurais dû te le dire. Moi, je le sais parce que j'étais dans la même école que lui, avant.

Je secouai la tête. Ce n'était vraiment pas à elle de me raconter cette horrible histoire. Mais un détail me revint alors à l'esprit:

— Et Ryan dans tout ça? Quel rapport avec lui?

— Ah! tu as remarqué qu'Ethan lui en veut. Eh bien, Ryan et lui étaient de bons copains avant cette histoire, mais il se trouve que Ryan était à cette fête...

— À quatorze ans? m'étonnai-je.

Julia haussa les épaules.

— Il a toujours fait plus que son âge. Tu as vu comme il est grand et costaud? Il était déjà presque comme ça il y a deux ans.

— Et pourquoi Ethan lui en veut tellement?

— J'allais y venir! J'ai demandé à Ryan, et il m'a dit qu'Ethan était convaincu qu'il aurait dû faire raccompagner Ashley, puisqu'il était à la fête. Il m'a dit qu'Ethan cherchait sans doute quelqu'un sur qui remettre la faute, parce que d'après le médecin légiste Ashley avait trop bu et avait sans doute juste fait une mauvaise chute dans la rue.

Taylor choisit alors ce moment pour faire irruption dans la chambre, avec comme unique vêtement une grande serviette. Elle semblait d'une humeur massacante.

— Qu'est-ce qui se passe? s'enquit Julia.

Taylor, qui fouillait rageusement dans ses affaires pour trouver un pantalon, s'interrompit et déclara, d'une voix cassante que je ne lui connaissais pas:

— Il se passe que Sandra et ses larves de copines m'ont balancé sur la tête un pot entier de la bouillabaisse de ce midi quand j'étais sous la douche!

Un silence suivit sa déclaration, et j'ouvris la bouche pour répondre à Taylor qui était rouge de colère quand Julia explosa de rire. Elle se tordit sur mon lit en hurlant tellement la chose l'amusait.

— C'est pas drôle du tout, Julia! cria Taylor, furieuse.

Elle s'esclaffa de plus belle en voyant Taylor aussi énervée et elle glissa à terre en se tenant les côtes:

— Un... pot... de... hahahaha! De la... bouillabaisse! Hahahaha! réussit-elle à articuler entre deux crises de rire.

— J'ai dit que c'était pas marrant! reprit Taylor, mais un peu plus faiblement, comme si elle se retenait de craquer, elle aussi.

— Quand même un peu, affirmai-je en riant.

— D'accord, un tout petit peu! grommela Taylor, avec un sourire en coin qu'elle ne put retenir.

Julia se redressa et reprit lentement son souffle, assise sur le sol.

— Ah! ça fait du bien. Bon, on y va?

Elle se leva et se dirigea vers la porte, tandis que Taylor s'habillait dans son lit.

— Où ça? demandai-je. Prendre une douche?

Le sourire qu'affichait Julia s'accentua.

— Hum... non, avant on doit faire un truc important.

Je haussai les sourcils, imitée par Taylor.

— On va aller venger Tay! s'exclama Julia, avant de s'élancer vers la salle de bain des filles.

Je courus à sa suite, et j'entendis Taylor nous crier quelque chose comme: «Si vous faites quoi que ce soit, je vous tue!» Nous nous engouffrâmes dans la salle de bain et nous tombâmes nez à nez avec Sandra, toute propre et séchée, déjà habillée.

— Ah tiens, la demande spéciale! se moqua-t-elle. Première fois que je te vois ici! Ça t'arrive de te laver, dis-moi?

Julia voulut répondre, mais je l'arrêtai d'un geste.

— Tu sais, poursuivit l'odieuse jeune fille, quand je t'ai balancée dans l'eau, l'autre jour, c'était pour ton bien!

Loin de me laisser envahir par la rage, je fis un grand sourire. Je vis du coin de l'œil que Julia avait commencé à remplir une bassine avec de l'eau fumante.

— Tu sais, dis-je à Sandra, je crois qu'on est vraiment parties du mauvais pied, toi et moi.

Joignant le geste à la parole, je glissai mon pied derrière sa cheville et la poussai, ce qui lui fit perdre l'équilibre. Elle bascula en arrière en poussant un petit cri, et je la rattrapai par le col de son chemisier juste avant que sa tête ne touche le sol. Si je l'avais lâchée, elle se serait effondrée. Julia s'approcha avec sa bassine d'eau bouillante, et je déclarai :

— Tu vois, cette guerre stupide n'était qu'entre toi et moi, au début, mais tu y as mêlé mes copines. Alors je te préviens, si tu touches encore à un seul cheveu d'une personne qui compte pour moi, cette bassine que tient Julia sera renversée sur la moitié de ta tête, et tu auras le visage moitié rouge, moitié blanc pendant une semaine.

Sandra ne répondit pas, et je la lâchai. Elle tomba lourdement sur le sol et me dit, furieuse :

— Espèce de sale pu...

À cet instant, une fille qui sortait de la douche lui versa tout le contenu d'un flacon de shampoing sur sa tête, et Sandra cria, aveuglée... sauf qu'elle dut fermer la bouche pour éviter d'avaler le produit. L'assaillante de Sandra n'était autre que Kim, que je ne croisais décidément que dans cette pièce. Kim nous adressa un immense sourire, faisant ressortir ses dents blanches et parfaites. Même en serviette et avec les cheveux trempés, elle était sublime.

— Je pouvais pas la sentir non plus, affirma-t-elle alors que Sandra crachait le shampoing par terre. Elle m'a appelée Kimberley, ce matin. À plus, Isis! Et salut, euh... c'est quoi ton nom déjà?

— Julia.

— Ouais, c'est ça. Salut, Julie!

Kim sortit et Julia me jeta un regard dépité voulant dire : «Elle vient de m'appeler Julie?!» Sandra se leva et nous lança un regard assassin, les yeux rougis par le shampoing. Elle quitta la pièce d'un pas décidé et, une fois dans le couloir, poussa un cri de rage. Quelle charmante jeune fille! Julia et moi retournâmes chercher nos serviettes et des habits propres dans notre chambre, en racontant au passage à Tay ce qui s'était passé.

Nous prîmes notre douche, allâmes manger un délicieux ragoût de bœuf à la cantine. Le soir venu, je me rappelai que le lendemain, le Jour 6, était le seul jour de la semaine où envoyer une lettre à sa famille était permis. Alors Julia me passa du papier – contrairement à la fichue égoïste que j'étais, elle avait pensé à en prendre pour moi – et je me mis à écrire:

Pour papa, maman et Adam,

Désolée de ne pas vous avoir écrit plus tôt, mais ici nous n'avons le droit d'envoyer une lettre que le Jour 6. Les journées sont bien remplies et fatigantes, mais j'apprends plein de choses, plus qu'avant. Je partage ma chambre avec deux filles super: Julia et Taylor. On s'entend très bien toutes les trois, c'est génial. On est déjà très proches, c'est sympa d'avoir de vraies amies à ses côtés vu les journées éreintantes.

Maman, je suppose que tu dois te demander si je suis bien nourrie ici, et la réponse est oui. Le déjeuner est très bon, tout comme le souper. Le repas de midi est... consistant, dirons-nous... Je ne m'étendrai pas là-dessus.

Adam, j'espère que tout se passe bien sur les chantiers et qu'on te donne enfin plus de responsabilités. Tes patrons seraient stupides de ne pas le faire, tu as tellement de potentiel!

Papa, je suis désolée qu'on se soit disputés juste avant mon départ. J'espère qu'en temps voulu tu m'accepteras comme je le suis. Je ne t'en veux pas d'avoir essayé de m'empêcher de partir, tu pensais que c'était pour mon bien. Pardonne-moi de m'être emportée.

Vous pouvez m'envoyer du courrier chaque Jour 7, si vous voulez. J'aimerais beaucoup avoir de vos nouvelles.

Je pense fort à vous,

Isis

Ce soir-là, je m'endormis vite. L'idée d'un lendemain chargé ne me dérangeait pas. Mes dernières pensées allèrent vers Ethan, et je songeai que je lui devais des excuses.

16

— Tous les élèves doivent se rendre à huit heures précises dans le hall, déclara la voix morne des haut-parleurs. Pas de retard.

Pour la première fois, je m'étais réveillée avant l'annonce robotique du matin, et je l'entendis de la salle de bain, et non de mon lit. Je commençais à prendre une sorte de rythme adapté à mon emploi du temps chargé: je m'endormais tôt et me réveillais légèrement avant l'heure. Ce matin, j'avais décidé de me lever avant tout le monde, plutôt que de paresser sous la couette. Je retournai à ma chambre pour m'habiller. Mes deux colocataires peinaient à ouvrir les yeux. Comme chaque jour, je ne sais quel employé de l'établissement avait déposé des piles d'habits propres devant les portes des chambres. Je me jurai mentalement de le remercier si je le croisais, tout en enfilant mon jogging.

Voyant que mes amies étaient encore collées à leurs couchettes et qu'il était l'heure d'aller manger, je me décidai à agir et m'écriai, avec une pointe de culpabilité:

— GLT passe dans les couloirs!

L'effet fut immédiat: d'un même mouvement, Julia et Taylor se redressèrent brusquement dans leurs lits. Je souris, et elles râlerent en prenant conscience de la ruse. Néanmoins, elles se préparèrent rapidement, et dix minutes plus tard nous étions dans le réfectoire. Nous prîmes rapidement notre déjeuner, puis nous rendîmes dans le hall. Mike et Ryan se joignirent immédiatement à nous et pour une fois, quand la voix de GLT sortit des haut-parleurs pour nous ordonner de courir pendant vingt minutes au même rythme, nous nous exécutâmes ensemble.

Après dix minutes, Julia avait faibli, alors Mike avait ralenti pour ne pas la laisser seule. Puis ce fut le tour de Taylor. Je m'efforçai de continuer, tout comme Ryan. Je remarquai que celui-ci ne me lâchait pas du regard, et je finis par demander, un peu haletante:

— Qu'est-ce qu'il y a?

Il haussa les épaules et répondit:

— Oh, rien... seulement, c'est rare qu'on soit juste tous les deux.

Je me sentis rougir. C'était la deuxième fois qu'il faisait ce genre d'insinuations. Mais je me rassurai: pour lui, ce devait être un jeu. Je répondis, d'un ton neutre:

— Oui, je ne peux décidément pas me passer des trois autres!

Il sourit, et je supposai que j'avais bien répondu, sans toutefois l'encourager. Je n'avais pas envie qu'il commence à se faire des idées. Au bout des vingt minutes, nous nous arrê tâmes et fîmes quelques étirements jusqu'à huit heures trente. C'est alors que la voix morne des haut-parleurs annonça:

— Vous avez quartier libre pour le reste de la journée. N'oubliez pas que vous avez un certain nombre de devoirs à...

Je ne saurais jamais ce que la voix avait dit, puisque des cris de joie fusèrent un peu partout dans le hall. Tout le monde se précipita à l'extérieur en hurlant, en riant et en se bousculant. Le règlement de l'école nous permettait de sortir, mais seulement jusqu'à un certain périmètre, et à condition de rentrer bien avant la nuit. Je ne pouvais donc pas rendre visite à ma famille, notre maison étant quasiment à l'autre bout de la Ville. En revanche, il y avait un petit parc non loin de l'établissement, et Taylor proposa d'y aller.

— Pour quoi faire? demanda Julia. Compter les brins d'herbe?

Mike lui fit remarquer que ça nous ferait du bien de sortir... alors elle accepta instantanément. Taylor et moi échangeâmes un regard surpris. Julia était rarement aussi conciliante. Nous nous élançâmes en dehors du bâtiment et nous descendîmes les marches quatre à quatre, avant de nous engager dans une rue menant au parc le plus proche. Arrivés là-bas, nous nous allongeâmes sur l'herbe pour profiter d'un moment de détente et de sérénité... Enfin, pendant à peu près cinq secondes, peut-être. Parce qu'après, Julia demanda:

— On fait quoi?

Taylor soupira:

— Tu ne peux pas juste te détendre un peu?

Je souris, réalisant que les seuls moments où Julia se détendait, c'était lorsqu'elle dormait.

— Oh, j'ai une trop bonne idée! s'exclama celle-ci. Et si on jouait à «vérité ou conséquence» ?

Je souris. Ce n'était pas mon genre de jeu, mais après tout, pourquoi pas!

— Mike, vérité ou conséquence? lui demandai-je.

— Conséquence.

— Fais trois galipettes en arrière, le défia Ryan.

Immédiatement, je me rappelai le blocage de Mike concernant les roulades.

— Très drôle, railla Mike. Je fais quoi, alors?

Ryan fronça les sourcils.

— Je viens de te le dire, insista-t-il. Tu as dit «conséquence», alors assume, maintenant!

Mike rougit légèrement.

— Arrête de faire l'idiot, tu sais bien que...

— Que rien du tout! le coupa Ryan en haussant la voix. T'es obligé de le faire...

— Il n'est pas obligé de faire quoi que ce soit, démentis-je. On est là pour se détendre, OK?

Ryan se détendit et capitula en souriant. Mais pendant une seconde, j'avais vu un voile de mépris et de colère dans ses yeux.

— Isis, vérité ou conséquence? me demanda Julia.

— Vérité, répondis-je lâchement.

— Très bien: si tu avais le choix entre faire un câlin à une méduse ou passer une soirée en tête-à-tête avec GLT, tu ferais quoi?

Nous ne rentrâmes à l'école qu'à l'heure du repas, puis nous passâmes l'après-midi à faire nos devoirs en discutant. Pour moi, c'était tout nouveau, et presque étrange, de simplement passer une journée tranquille avec des amis, à parler et à rigoler, et cela

m'apaisa grandement. Le soir, je reçus une lettre de ma famille pour me dire que tout allait bien et qu'ils pensaient fort à moi. Je reconnus l'écriture de ma mère et de mon frère, mais pas celle de mon père, ce qui m'attrista un peu.

Cette nuit-là, le sommeil décida de me fuir. À deux heures du matin, je me levai pour aller me rafraîchir le visage dans la salle de bain. Mais en retournant dans ma chambre, j'aperçus une lueur venant du bas des escaliers.

J'hésitai sur ce que je devais faire et décidai de retourner dans ma chambre... avant de changer d'avis. Après tout, malgré le couvre-feu, j'avais bien le droit de sortir un instant de ma chambre, en cas d'insomnie. Et puis ce n'était pas comme si je risquais de croiser un employé à une heure pareille!

Alors, à pas de loup, je descendis les marches jusqu'à arriver dans le hall. La lueur semblait venir d'une porte ouverte vers le fond de la grande salle, derrière les bureaux d'accueil. Je me dis qu'on avait simplement dû oublier d'éteindre la lumière. Je m'apprêtais à faire demi-tour, lorsque j'entendis des voix. Ma curiosité l'emporta sur mon inquiétude. Je me rapprochai de la pièce éclairée en rasant les murs, et je pus clairement distinguer un échange:

— Il faut faire cela rapidement, déclara tout bas un homme que je ne connaissais pas. Il commence à dire que les gens ont le droit de savoir.

— Quand? demanda une autre voix, qui m'était plus que familière.

C'était GLT, j'en aurais mis ma main au feu!

— Le plus vite possible, rétorqua l'autre. Avant qu'il ne commence à parler.

— Quelle plaie, ce Truman! cracha Greg. Il ne manquera à personne!

Un frisson me parcourut. De qui parlaient-ils?

— Hum... il vaut tout de même mieux ne pas laisser de traces, affirma l'autre.

— Pff! Nous ferons passer ça pour un vol qui a mal tourné, rétorqua GLT. Honnêtement, j'aurais buté ce petit vieux moi-même,

mais mon absence serait sans doute remarquée. Je confierai la mission à quelqu'un d'autre.

— Soit, mais soyez discret, et employez un tueur professionnel, on ne peut risquer de laisser un amateur s'occuper de cette affaire. Personne, je dis bien personne, ne doit savoir la vérité.

Il marqua une pause, avant d'ajouter:

— Le Président lui-même a insisté là-dessus.

Je dus retenir un gémissement. Ça devait être un cauchemar, il fallait que c'en soit un. GLT et un inconnu projetaient de tuer quelqu'un... pour le Président! Le chef de notre gouvernement, le *protecteur* de l'Île, désirait assassiner quelqu'un!

— Je le ferai venir ici, ajouta GLT, et puis j'enverrai quelqu'un pour le suivre et le tuer. Ce sera propre, rapide, simple. Et tout le monde restera dans l'ignorance.

Une nausée me monta à la gorge. Il fallait que je retourne me coucher. Sur-le-champ. Avant que les deux hommes ne sortent de la pièce. Morte de peur, pâle comme un linge, je m'efforçai de m'éloigner vers les escaliers le plus rapidement et calmement possible. Je serrai mon pendentif dans ma main, pour me raccrocher à quelque chose, mais lorsque j'atteignis le haut des marches, je me sentis craquer. Je me laissai glisser le long du mur, terrorisée, perdue. Qu'allais-je faire?

Je n'avais pas le droit de me taire, mais je ne pouvais pas me permettre d'en parler à qui que ce soit sans me mettre en danger. Je sentis des larmes brûlantes couler sur mes joues. J'avais tellement peur que j'aurais pu hurler. Si je ne faisais rien, cet homme, Truman, allait sûrement mourir. Si j'agissais, ce serait peut-être *ma* vie qui serait en jeu... et de toute façon, que pourrais-je faire? Je ne connaissais même pas cet homme, comment savoir s'il méritait la mort ou non?

Je résolus de retourner me coucher, m'efforçant de me dire que j'aurais tout le temps d'y penser le lendemain. Mais une fois dans mon lit, je compris qu'il me serait impossible de fermer l'œil. Alors je me mis à réfléchir, et plus je songeais à ce que j'avais entendu,

plus ma rationalité me rattrapait. Je m'étais sans doute inquiétée pour pas grand-chose, je ne pouvais pas m'affoler pour quelques phrases éparses d'un dialogue que j'avais surpris par hasard. Replacé dans son contexte, ce que j'avais entendu prenait sans doute un sens totalement différent. Peut-être ce «Truman» était-il un monstre inhumain et dangereux!

Un peu rassérénée, ma panique transformée en une vague inquiétude, je finis par trouver le sommeil.

Le cours de Théorie était commencé depuis seulement cinq minutes, pourtant le tableau était rempli d'écriture, et tous les élèves avaient déjà le nez dans leurs cahiers. Marty avait abordé un sujet délicat: le suicide. Il avait commencé par nous dire que les tentatives de suicide étaient bien plus fréquentes que ce qu'on croyait, mais que, la plupart du temps, la brigade des Sauveteurs parvenait à les stopper à temps.

— Ce qu'il faut bien que vous ayez en tête, affirma Marty, c'est qu'une personne qui tente de se suicider estime qu'elle n'a plus rien à perdre, ou bien alors qu'elle a commis un acte irréparable et mérite de mourir. Dans les deux cas, votre travail est de convaincre cette personne qu'elle a tort. Même si ce n'est pas le cas.

— Donc on doit mentir? demanda Ethan. Lui faire croire que tout peut s'arranger?

La question ne parut pas gêner Marty. Il dut même trouver qu'elle serait intéressante pour faire évoluer son cours:

— Quelqu'un peut-il répondre à monsieur Ethan, s'il vous plaît?

Je levai la main, un peu timidement.

— Oui, mademoiselle Isis?

Je pris une grande inspiration:

— Dans les deux cas, ça ne serait pas vraiment un mensonge, je pense, commençai-je. Parce que, d'une part, on a toujours

quelque chose à perdre ou quelqu'un qui tient à nous; et, d'autre part, ce n'est pas à nous de juger si une personne mérite la mort.

Marty afficha un petit sourire.

— On peut voir les choses comme ça. Mais ce n'est pas la réponse que j'attendais.

Il croisa les bras et nous regarda avec attention.

— C'est votre travail de sauver n'importe quelle personne en danger. N'importe laquelle! Qu'elle le veuille ou non, que vous le vouliez ou non, vous devez sauver sa vie. Mais c'est à votre professeur d'Idéologie de vous en parler, pas à moi, donc je ne m'étendrai pas là-dessus.

Effectivement, Edgar nous en avait touché un mot, mais je ne l'écoutais sans doute pas... Ethan, qui était juste devant moi, se crispa un peu. Comme moi, il n'avait pas l'air de partager l'avis de nos professeurs sur ce sujet. Sans même y avoir réellement pensé, je déchirai un bout de papier et j'y écrivis:

Désolée de m'être énervée contre toi.

Je pliai le papier et l'envoyai sur sa table, pendant que Marty était tourné vers le tableau. Ethan le déplia et le lut, puis me fit rapidement passer sa réponse:

Moi aussi, j'aurais dû rester calme, je suis désolé. Quelqu'un t'a dit pour ma sœur, n'est-ce pas?

Je vis qu'il me regardait, alors je hochai la tête, pour lui montrer que j'étais au courant. Je vis ses traits se détendre; il paraissait soulagé de ne pas avoir à me raconter ce qui l'attristait tant. Je sus que j'avais bien fait d'interroger Julia, et pas lui. Ce fut avec un poids en moins sur mes épaules que je suivis la fin du cours, et lorsque Marty nous laissa sortir, je ramassai rapidement mes affaires pour aller vers Ethan. Il m'adressa un sourire complice et déclara:

— Donc on arrête de se disputer?

— Avec plaisir, rétorquai-je sur le même ton.

Nous nous rendîmes ensemble au réfectoire en discutant pour une fois de tout et de rien, de GLT, des différents cours. Arrivés dans la

salle de la cantine, nous restâmes plantés l'un devant l'autre, jusqu'à ce qu'il dise:

— À tout à l'heure, je suppose.

Mais avant qu'il se retourne, je décidai de le retenir:

— Tu pourrais te joindre à nous, tu sais.

Quelque chose passa dans son regard, et il hésita avant de répondre:

— Une autre fois, peut-être... mais merci, c'est sympa.

M'adressant un signe de la main, il s'éloigna vers une table au fond de la salle, et je compris qu'il ne voulait pas s'asseoir avec Ryan. Je poussai un petit soupir, me sentant soudainement un peu seule, et j'allai me chercher à manger avant de me rendre à la table de mes amis. J'entamais ma bouillabaisse – plus on en mange, moins elle dégoûte –, quand je me rendis compte que Ryan m'observait. Je posai ma cuillère et le regardai à mon tour:

— Quoi?

Il sembla pâlir légèrement.

— Rien, répondit-il sèchement.

Évidemment, il n'y avait pas «rien», mais s'il avait quelque chose à me dire, je n'avais pas à le supplier pour qu'il le fasse. Je haussai les épaules avant de retourner à ma purée.

Le reste de la journée passa lentement, comme toujours, et la torture quotidienne de GLT fut suivie d'un cours de Rudiments médicaux assez délicat. Nous tentâmes d'apprendre à bien réaliser les premiers gestes à effectuer lorsque quelqu'un se blesse, ce qui changeait de nos cours habituels.

Le soir, en me couchant, je me rendis compte que l'inquiétante conversation que j'avais surprise la veille m'était complètement sortie de la tête. Mais, après tout, GLT avait parlé de faire venir ce Truman à l'école. J'aurais donc le temps de réfléchir d'ici là.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

17

La deuxième semaine passa plus vite que la première. Les cours devenaient plus intenses, plus précis et plus compliqués. Les professeurs se montraient plus exigeants, utilisaient davantage de mots techniques. Nous sentions tous une sorte d'étau se resserrer autour de nous et, en même temps, nous commencions à prendre nos marques. Chaque jour, nous apprenions de nouvelles choses, et les professeurs commençaient à nous tester. Le maniement des armes me terrifiait littéralement. Lors du premier vrai cours de maniement, le lieutenant Nora nous déclara :

— J'espère que vous avez bien écouté ce que je vous ai dit la dernière fois, car je n'ai pas l'intention de me répéter. C'était le premier et le dernier discours que vous entendrez de moi. À partir de maintenant, je fais de vous des soldats.

Elle nous jeta un regard, avant d'ajouter :

— C'est pourquoi, si l'un d'entre vous a décidé qu'il ne voulait pas apprendre à tuer, je peux le dispenser de ce cours, et il sera affecté à un poste un peu inhabituel, et moins reconnu, dans la brigade des Sauveteurs. Si quelqu'un se sent concerné, qu'il vienne me voir à la fin du cours.

Nora marqua une pause, comme pour nous laisser digérer l'information. Mais malgré ma réticence pour l'apprentissage du maniement des armes, je refusais catégoriquement d'accepter son offre. Je serai une vraie Sauveteuse ou rien du tout, point final.

— Maintenant, soldats, suivez-moi !

Elle nous fit monter les escaliers jusque tout en haut du bâtiment – nous fîmes simplement un arrêt pour prendre les armes dans la réserve –, encore plus haut que nos dortoirs. Les escaliers devinrent plus raides, et lorsque Nora ouvrit devant nous une porte donnant à l'air libre, mes yeux s'écarquillèrent : nous étions sur le toit du bâtiment.

D'ici, nous avions une belle vue sur les maisons alentour, mais ce n'est pas ce qui capta mon attention. Le toit, entièrement plat, avait été transformé en un véritable champ de tir. Presque au bord, des cibles avaient été dressées, n'attendant plus que nous. Sur le sol, on avait tracé des lignes de différentes couleurs, à des distances plus ou moins importantes des cibles.

— Le principe, nous dit le lieutenant Nora, c'est de commencer à tirer de la ligne la plus proche de la cible, et d'aller vers la plus éloignée. On changera de ligne environ une fois par semaine, à vous de vous adapter et de progresser rapidement. Vous n'avez le droit de vous entraîner que le Jour 7: on vous laissera venir ici, sous la supervision d'un adulte compétent, évidemment.

Elle annonça ensuite:

— Je vais vous distribuer des armes. Et même si elles sont chargées avec des balles en caoutchouc, je vous rappelle de les tenir avec d'immenses précautions.

Nous nous approchâmes tous d'elle, certains avec empressement, mais moi avec lenteur. Je n'avais encore jamais tenu d'arme dans mes mains et je n'étais pas pressée de le faire. Je n'étais pas pressée d'apprendre à tuer. Cette pensée-là m'obsédait, tant j'avais peur d'être un jour amenée à le faire.

Je saisis le pistolet que me tendait le lieutenant Nora sans rien dire: ce n'était vraiment pas le moment de se révolter. Nos cours de Théorie de l'armement nous avaient déjà expliqué comment tenir une arme de petit calibre lorsqu'on était débutant, alors je me mis en position derrière la ligne la plus proche des cibles.

La mienne n'était qu'à quelques mètres de moi, pourtant je me sentis angoissée. Jetant un regard vaguement dégoûté sur l'arme qui m'avait été donnée, je me campai sur mes pieds, bien droite, et tins mon pistolet des deux mains. Les bras tendus, je maintins l'arme le plus loin possible de moi.

— Le pistolet va pas te bouffer, Isis! se moqua Ryan, qui était juste à ma droite.

Je me rendis alors compte que je tremblais. Je fis un faible sourire à Ryan, qui paraissait s'amuser de me voir ainsi. Il ne devait pas comprendre à quel point j'étais terrifiée.

— En position! nous cria le lieutenant Nora.

Je crispai un peu plus ma prise sur l'arme, mais ne réussis pas entièrement à maîtriser mes tremblements.

— Visez!

Comme on nous l'avait montré sur l'écran de notre cours de Théorie d'armement, je fermai un œil.

— Prêts?

Je pris une grande inspiration et mis mon index sur la détente. Je rouvris mon œil.

— Feu!

Nous appuyâmes sur la détente, tous d'un même geste, comme si une unique main géante était posée sur une monstrueuse arme. Un grand bruit sourd se fit entendre. Ça n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais le temps avait semblé s'arrêter. J'étais sûre d'avoir touché la cible.

— Tu peux te relâcher maintenant, soldate, déclara le lieutenant Nora, qui était juste derrière moi.

Effectivement, mes mains étaient toujours crispées sur l'arme, et à nouveau tremblantes. Faiblement, je laissai tomber mes bras le long de mon corps. Nora ne me quittait pas des yeux.

— Regarde-moi, m'ordonna-t-elle.

Je lui obéis et plongeai mes yeux dans son regard, qui fut moins dur que ce à quoi je m'attendais.

— Je crois que tu es soit la plus peureuse, soit la plus intelligente de vous tous. Tu sais pourquoi?

Je secouai la tête.

— Tu es celle qui a le plus tremblé. Donc c'est que tu te rends compte de ce que tenir une arme signifie, et tu sais, au fond de toi, à quel point donner la mort est dur quand on a une âme... et peu sont ceux qui n'en ont pas.

Je me sentis devenir cramoisie: elle voyait en moi.

— N'aie pas peur, soldate. Sois forte. La Brigade a besoin de gens comme toi, alors ne la laisse pas tomber, OK?

Je fronçai les sourcils, à la fois étonnée et flattée. Le lieutenant Nora n'était pas de ceux qui disaient des choses à la légère, surtout des compliments...

— J'ai dit: OK? insista-t-elle.

— Comptez sur moi, Lieutenant.

Elle approuva par un hochement de tête et se dirigea un peu plus loin, vers un garçon qui avait complètement manqué sa cible. «La Brigade a besoin de gens comme toi», avait-elle dit. Je sentis comme une boule de feu s'animer en moi. Après toutes ces personnes qui m'avaient jugée étrange et indigne d'être là, après Sandra, Charles le guichetier du Centre administratif, GLT qui cherchait sans arrêt à m'évincer, un lieutenant de la Brigade me disait – non, *m'ordonnait* – de ne pas renoncer.

Nora m'avait redonné du courage, répondant à la question qui me tourmentait depuis que j'étais arrivée: est-ce que j'avais ma place ici?

Eh bien, oui, je l'avais.

Au signal de ma professeure, je tendis à nouveau les bras devant moi, serrant mon pistolet, mon index déjà sur la gâchette. Cette fois-ci, je ne tremblais plus.

18

À partir de ce cours d'entraînement, tout me sembla différent, plus naturel. Tout prenait son sens, j'avais ma place dans cette société, dans ce monde. Peut-être m'emballais-je un peu trop rapidement, mais peu m'importait, j'avais pris mes marques et trouvé mon rythme.

Greg n'avait pas renoncé à son idée de nous réduire en bouillie et, comme il me l'avait promis, il ne me lâchait pas des yeux, attendant que j'échoue à une de ses épreuves. Je sentais son regard peser sur moi, durant chacun de ses cours, mais au lieu de m'effrayer, cela me motivait et m'aidait à travailler pour être meilleure, pour qu'il n'ait rien à redire. Et effectivement, malgré tous ses efforts, GLT ne trouvait plus rien à me reprocher. Rapidement, ce fut la fin de ma deuxième semaine complète de formation.

Lorsque Marty nous déclara, lors de notre dernière heure de cours du Jour 6: «Allez, examen surprise et puis je vous libère», je ne poussai qu'un bref soupir. Les autres se mirent à protester, car c'était le deuxième de la semaine, mais Marty les fit taire en distribuant les sujets.

Je jetai un coup d'œil rapide aux premières questions et me sentis rassurée. Le professeur nous demandait avant tout de faire preuve de bon sens, puisque le contrôle concernait l'attitude à avoir lorsqu'on doit aider quelqu'un qui tente de se suicider. Je finis rapidement et rendis ma copie à Marty avant la fin de l'heure. Il me décocha un sourire ironique:

— Vous semblez bien pressée, Isis. Quelle est l'urgence?

Je savais qu'une réponse honnête ne me coûterait rien, alors je déclarai:

— Il faut que j'écrive à ma famille ce soir, je ne peux le faire qu'une fois par semaine.

Marty parut surpris, apparemment il n'était pas au courant...

— Comment ça? Vous êtes obligés de partir de chez vous, et en plus vous ne pouvez écrire à votre famille que le samedi?

J'allais hocher la tête, par réflexe, et puis je fronçai les sourcils:

— Le «samedi»? m'étonnai-je. Qu'est-ce que c'est?

Marty blêmit soudain, devenant pâle comme la neige en une seconde.

— Oh, rien! s'exclama-t-il, un peu trop brusquement. Ma langue a fourché!

Je m'apprêtais à le questionner, mais il ne m'en laissa pas le temps:

— Vous devriez y aller, mademoiselle! Profitez du fait que les escaliers ne soient pas bondés.

Il l'avait formulé comme un conseil, mais c'était bel et bien un ordre. La lueur inquiète et pressante dans ses yeux me le confirma. Alors, pour le rassurer, je lui fis un grand sourire, lui dis au revoir et sortis de la classe. Puisque j'étais seule, je pris l'ascenseur et, tandis que les portes se fermaient, je me mis à réfléchir: qu'est-ce que c'était que ce «samedi»? Pourquoi Marty avait-il semblé aussi angoissé, comme s'il avait dit quelque chose qu'il n'aurait jamais dû dire?

J'aurais bien aimé en parler à quelqu'un, mais je ne voyais vraiment pas à qui. Taylor n'était pas curieuse du tout, elle ne comprendrait pas. Julia s'excitait pour un rien, et je n'avais pas besoin qu'elle pète un câble pour ça. Mike était déjà assez tourmenté depuis la rentrée, concentré sur son travail. Quant à Ryan, j'ignorais si je pouvais vraiment lui faire confiance. Il restait Ethan, discret en journée, mais qui en fin de compte était là quand j'avais réellement besoin de lui. Après tout, je m'étais plainte parce qu'il m'évitait, mais je n'allais pas non plus vraiment vers lui...

En rentrant dans ma chambre, je résolus de lui en parler à la première occasion. Je saisis une feuille de papier et un stylo et écrivis une lettre à ma famille. Je leur racontai ma semaine – en évitant les détails qui pourraient les inquiéter –, leur affirmai que je pensais tout le temps à eux et que j'avais hâte de les revoir. Puis je signai de mon nom et allai mettre ma lettre dans la grande boîte

prévue à cet effet.

Cette nuit-là, mon cerveau était en ébullition. La fatigue de la semaine ne comptait pas, parce que trop d'idées et de questions encombraient mon esprit. Seule dans le noir, avec pour unique compagnie mes deux colocataires endormies, je me mis à réfléchir.

Pour une raison mystérieuse, le mot que Marty avait échappé, «samedi», me perturbait. Cela nous arrivait à tous de faire un lapsus, mais devenir pâle comme la neige juste après... c'était incompréhensible. Et si «samedi» faisait référence à un secret? Marty était-il au courant de quelque chose, et avait-il prononcé un mot clé, peut-être un mot de passe, un code? Je me retournai dans mon lit, retenant un soupir pour ne pas déranger Taylor et Julia. Tout cela n'avait aucun sens. Qu'est-ce que Marty – professeur de Théorie dont la seule excentricité consistait à avoir des cravates colorées – pourrait bien cacher? Nous étions dans une école de Sauvetage, pas dans un commissariat ou une organisation secrète! Et pourtant...

À ce moment, l'inquiétante conversation entre GLT et l'inconnu me revint à l'esprit. Et si c'était de cela qu'il s'agissait? Marty avait peut-être laissé échapper un code, un mot concernant l'assassinat de cet homme mystérieux, «Truman»? Cela paraissait peu probable. Je n'avais aucun mal à imaginer que Greg était dangereux, mais Marty avait plus l'air du genre à aimer son travail et la crème glacée au café qu'à préparer un meurtre. Et puis, ça ne me disait pas ce que «samedi» signifiait. Voyons... «Sam» était un prénom... ou bien peut-être que le professeur avait voulu dire «ça me dit»... non, c'était ridicule. J'avais tellement envie de trouver la solution de ce mystère que je commençais à délirer et à penser à n'importe quoi. Je ferais sans doute mieux de dormir.

Je fermai les yeux un instant, puis les rouvris: il semblait faire chaud dans la chambre, tout d'un coup, et j'étouffais quasiment dans

mon lit. Sans chercher à savoir si le problème venait du chauffage ou de moi-même, je me levai et sortis de la chambre. J'allai dans la salle de bain des filles et me passai de l'eau froide sur le visage, me forçant à respirer calmement. J'entendis alors des pas dans le couloir. Et si c'était GLT? Et si je surprénais encore un odieux complot? Prenant mon courage à deux mains, je sortis de la salle de bain et aperçus une silhouette me tournant le dos, qui marchait sur la pointe des pieds vers les escaliers. Soudain, je le reconnus.

— Ethan? m'étonnai-je, à voix basse, mais assez fort pour qu'il m'entende.

Il se retourna brusquement et parut inquiet, mais quand il vit que c'était moi, son visage se détendit. Il s'avança à ma rencontre et s'apprêta à me poser une question, mais je lui intimai le silence en plaçant un doigt devant ma bouche. Je l'entraînai dans la salle de bain et fermai la porte derrière nous.

— Maintenant, on peut parler sans se faire entendre.

Il eut un vague sourire et s'assit par terre, dos au mur.

— Et puis il faut reconnaître que le coin est charmant, railla-t-il. Je retins un petit rire et m'assis à côté de lui.

— Alors? Qu'est-ce que tu fais hors du lit à une heure pareille?

— Toi d'abord.

— Et pourquoi ça?

— C'est moi qui t'ai surpris!

Il parut accepter la justification.

— Je n'arrivais pas à dormir, comme souvent, j'ai donc attendu qu'il soit deux heures du matin pour aller faire un tour.

— Pourquoi deux heures du matin spécialement? lui demandai-je, ne comprenant pas.

Son visage afficha une expression surprise.

— Je pensais que tu étais au courant, puisque tu n'es pas dans ta chambre toi non plus, s'étonna-t-il.

Je secouai la tête, pour lui faire comprendre que je n'étais pas *au courant*.

— De deux à quatre heures du matin, les systèmes de sécurité sont en veille. Les caméras, les capteurs de mouvement, tout! C'est pour cette raison que les lumières automatiques du couloir ne se sont pas allumées quand on y était, tu n'as pas remarqué?

Maintenant qu'il le disait, je m'en rendais compte.

— Mais comment ça se fait? C'est dingue!

— Je sais! confirma-t-il, plein d'enthousiasme. C'est pour faire des économies d'énergie, ils éteignent tout pendant les heures où ils estiment que personne ne va bouger.

Mon visage s'illumina.

— Et comment t'as découvert ça?

— Je n'ai aucun mérite. J'ai juste un ami ingénieur qui a travaillé là-dedans... Il m'a mis au courant, en me précisant de ne pas le dire à tout le monde.

Il marqua une courte pause.

— Mais bon, tu es loin d'être tout le monde, Isis, alors il ne m'en voudrait pas.

Il l'avait dit comme une plaisanterie, pourtant je me sentis rougir. Peut-être qu'il ne le remarquerait pas, dans la pénombre... et puis après tout, tant pis!

— C'est génial, murmurai-je. Ça veut dire que là je peux faire ce que je veux, sortir du bâtiment, et personne ne le saura jamais?

— Du moment que tu reviens avant quatre heures, c'est exact.

Mes pensées et questionnements me rattrapèrent soudain. Je dus avoir l'air bizarre, parce qu'Ethan me demanda:

— Isis? Ça va?

Je le regardai dans les yeux et vis une sincère considération. Et là, je sus que je pouvais lui faire confiance. Mais j'étais consciente que si le complot que j'avais découvert était réel – et non le fruit de ma paranoïa –, mettre Ethan dans la confidence serait à la fois égoïste et dangereux.

— Pas vraiment. Il se passe plein de choses bizarres en ce moment, mais, dans ton propre intérêt, je ne crois pas que je devrais t'en parler.

Il prit soudain un air sérieux.

— Tu peux tout me dire, affirma-t-il d'une voix tellement douce et grave qu'elle me surprit.

Je pensai à nouveau à la conversation de GLT et du mystérieux inconnu, au lapsus de Marty, à mon étrange impression que certaines personnes cherchaient à me dissimuler des choses, à mon sentiment d'être incomprise quand je me montrais un peu curieuse.

Alors je me mis à tout lui raconter.

19

Ethan m'écoutait parler, posant simplement quelques questions assez pragmatiques de temps à autre. Plus je me confiais, plus je me rendais compte à quel point ça avait été dur de garder tant de choses pour moi, en ayant peur d'en discuter avec qui que ce soit.

Je commençai en lui parlant du mot «samedi» qu'avait laissé échapper Marty un peu plus tôt, parce que ça me paraissait être mon secret le moins difficile ou dangereux à avouer... Ethan ne me dit pas «qu'on s'en fichait, que ça n'avait aucun intérêt». Au contraire, il paraissait très curieux de connaître la signification de ce mot. Puis je lui racontai la discussion que j'avais surprise entre GLT et l'inconnu. Il m'écoutait attentivement et ne semblait pas avoir peur, mais je vis qu'il se crispait, écoeuré par ce qui semblait être un complot pour assassiner ce «Truman».

— J'ai peur depuis ce moment-là. Peur de Greg, peur de ce qu'il va faire, peur pour cette personne qu'il veut tuer, et surtout...

Ethan soutint mon regard, pour m'encourager à terminer ma phrase.

— ... l'inconnu a dit: «Le Président lui-même a insisté là-dessus.» Le Président, Ethan! Le chef de l'Île, notre chef à tous! Oh, dans quoi est-ce que je me suis impliquée... non, pire, dans quoi est-ce que je suis en train de t'impliquer!

J'enfouis ma tête dans mes mains, me retenant à grand-peine d'exploser: j'étais en train de nous mettre tous les deux en danger. Ethan poussa un long soupir. Il passa un bras autour de mes épaules et me serra contre lui, et je sentis une sorte de frisson me parcourir. Nous restâmes comme ça pendant quelques secondes, puis il déclara:

— Je suis content que tu me l'aies dit. Tu n'as pas à porter ça toute seule.

Je relevai la tête et le fixai droit dans les yeux:

— Mais toi, tu n'as pas à porter ça avec moi. S'il t'arrivait quoi que ce soit par ma faute, je...

— Je ne vais pas te laisser seule, Isis, me dit-il avec force. Et je ne veux surtout pas que tu regrettes de m'avoir dit tout ça. On portera et on réglera ça ensemble, parce qu'il n'est pas question que je te laisse tomber. Et parce que moi aussi, je veux devenir Sauveteur pour une raison: je crois en la justice et en l'honnêteté.

Tout doucement, il enleva le bras qu'il avait passé autour de moi et se leva. Sentant comme une nouvelle énergie en moi, je l'imitai, et nous sortîmes de la salle de bain. Nous marchâmes dans le couloir à pas de loup et, une fois devant ma chambre, nous nous arrê tâmes. Je lui dis à voix basse:

— Merci pour tout.

Après une légère hésitation, je m'approchai de lui et le serrai contre moi. Il parut un peu surpris, mais m'entoura de ses bras et me rendit mon étreinte. Au bout d'un instant, je me dégageai et m'éloignai de lui pour rentrer dans ma chambre. Il restait là, attendant que j'aie fermé la porte, alors je soufflai:

— Bonne nuit, Ethan.

Il rougit très légèrement – ou était-ce un effet de mon imagination... difficile à dire dans la pénombre – et me murmura:

— À demain, Isis.

Je fermai la porte, tout doucement pour ne pas réveiller Julia et Taylor qui dormaient. J'entendis les pas légers d'Ethan qui s'éloignait dans le couloir. Je me glissai sous ma couverture et m'allongeai sur le dos, les bras croisés derrière la tête. Ma conversation avec Ethan me revenait en mémoire, comme refusant de quitter mon esprit. Sans que je sache pourquoi, je souriais et je me sentais mieux.

C'était vrai que confier ce qui me tourmentait à Ethan me soulageait, et c'était normal. Mais quelle était cette étrange sensation de bonheur qu'il y avait en moi, ce sentiment de sûreté, alors que je ne m'étais sans doute jamais trouvée dans une situation aussi dangereuse de ma vie? Et surtout, pourquoi les battements de

mon cœur refusaient-ils de prendre un rythme normal depuis – je le réalisais soudain – qu’il avait passé un bras autour de mes épaules?

Le lendemain, me tirer du lit fut difficile, à cause du manque de sommeil. Je m’extirpai finalement de ma couverture en me rappelant que nous étions le Jour 7, donc que je n’avais quasiment pas de cours. Nous sortîmes de nos chambres pour nous rendre au réfectoire. Devant les escaliers, un élève de notre classe, Kevin, distribuait des feuilles à tous mes camarades. Je me rendis compte qu’il s’agissait de nos évaluations de Théorie, que Marty avait dû corriger. Il me rendit mon devoir, et je souris, satisfaite de ma note. Nous descendîmes à la cantine, et je remarquai que Ryan n’avait pas l’air de se sentir bien.

— Quelque chose ne va pas? lui demandai-je.

Il m’adressa un sourire attristé, avant de répondre:

— J’avais travaillé pendant des heures pour le cours de Théorie... je n’ai même pas eu la moitié des points à l’évaluation! Si je continue comme ça, le seul travail de Sauveteur que je trouverai sera celui de Sauveteur des planchers et des toilettes d’un Centre administratif...

Je grimaçai en prenant mon plateau de déjeuner. Je comprenais très bien qu’il soit dépité d’avoir eu une mauvaise note, surtout s’il avait beaucoup travaillé. Il n’y avait rien de plus frustrant que de faire des efforts et de ne pas les voir récompensés.

— Je suis désolée. C’est parfaitement normal que ça te tienne à cœur. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi?

Il sembla hésiter pendant une fraction de seconde, puis déclara:

— Bah... je sais que c’est beaucoup demander, mais... tu crois que tu pourrais m’aider à travailler la Théorie? Je sais que tu es excellente, et je suis sûr que j’ai simplement besoin d’un petit coup de pouce, pour me débloquer...

— Bien sûr! acceptai-je immédiatement. Ça ne me dérange pas du tout!

Il me fit un grand sourire, me remerciant avec soulagement.

J'aperçus alors Ethan, à l'autre bout de la salle, qui me fixait. Je vis comme une attente dans son regard et je compris qu'il se demandait si j'allais faire comme si nous ne nous étions pas croisés cette nuit.

— Isis? me demanda Ryan en voyant que j'étais ailleurs.

— On se voit tout à l'heure, lui répondis-je avec un sourire.

Je me dirigeai vers la table où Ethan était assis, sentant le regard de Ryan peser sur mon dos. Un sourire illumina le visage d'Ethan, un des premiers vrais que je le voyais faire.

— Je peux m'asseoir, ou on risque d'être trop serrés? demandai-je ironiquement.

— Hum... laisse-moi réfléchir, rétorqua Ethan, amusé. On risque en effet de manquer de place, mais je vais faire une exception, parce que c'est toi.

Je ris et m'assis à côté de lui.

— Bien dormi? me demanda-t-il, une lueur dans le regard.

— Pas vraiment. Beaucoup de choses en tête.

Il prit un air un peu plus sérieux:

— Alors, ce cher Ryan n'a pas fait une crise de nerfs en te voyant venir vers ma table?

Je lui donnai une tape sur l'épaule, mi-agacée, mi-amusée, et il poussa un petit «aïe!». J'étais néanmoins soulagée de constater qu'au lieu de traiter Ryan de tous les noms et de vouloir le frapper il se moquait simplement de lui.

— Évite de m'espionner, d'accord? C'est désagréable.

— Tu t'attires toujours des ennuis, se justifia-t-il. Qui sait dans quel pétrin tu te mettrais si je ne gardais pas un œil sur toi de temps en temps...

Je pris un air outré, entrant dans son jeu:

— Ce n'est pas vrai. Je suis toujours attentive à ce que je fais!

Il éclata de rire et je compris qu'il pensait sûrement à la première fois que je l'avais vu, c'est-à-dire quand j'étais... littéralement tombée sur lui en me levant trop vite.

Je le lui rappelai en faisant remarquer que ce n'était qu'une exception, et il protesta:

— Ah non, Isis, ce n'était pas la première fois qu'on se voyait, et pas la première fois que tu te mettais dans le pétrin.

Je haussai les sourcils, ne voyant pas de quoi il parlait.

— Dois-je te rappeler que tu es arrivée en trombe dans la salle le jour de l'épreuve d'agilité? Et que ce même jour tu t'es débrouillée pour qu'une méduse robotisée te poursuive sans relâche, alors que ces trucs-là sont normalement juste mis dans ce bassin pour effrayer les candidats?

— Dans les deux cas, ce n'était pas ma faute! Et puis, je suis arrivée à l'heure à mon épreuve, donc ça ne compte pas. Je te signale d'ailleurs que je me suis débarrassée de la méduse que tu as vue me poursuivre!

Il se mit à rire.

— Quoi? demandai-je, légèrement agacée.

— Réussir à se débarrasser d'une méduse, c'est super, m'accorda-t-il, mais se faire entraîner par le courant à la seconde d'après, c'est pas génial!

Mon cœur rata un battement. Je ne comprenais pas comment il avait pu me voir à ce moment-là, j'étais sûre d'être seule.

— Comment est-il possible que tu...

Ethan détourna alors son regard, incapable de soutenir le mien, et soudain je compris. Mon mystérieux sauveur, celui qui m'avait aidée pendant l'épreuve, c'était lui! C'est pour ça que j'avais eu une sorte de flash-back lorsqu'Ethan avait rattrapé ma chaise, l'autre jour.

— C'est pas vrai... murmurai-je.

J'aurai dû me sentir reconnaissante, me confondre en remerciements, pourtant quelque chose me troublait profondément: pourquoi ne me l'avait-il pas dit?

Je le fixai et vis qu'il était un peu mal à l'aise.

— J'étais persuadé que tu le savais. Je pensais...

— Quoi?

— Je pensais que tu avais eu honte. Parce que tu es tellement... tellement... indépendante, tellement forte! Peut-être que tu n'avais pas envie que je t'aide ce jour-là... mais j'ai cru que tu allais te noyer, qu'ils allaient te laisser te noyer, parce que tu as fait une demande spéciale.

— Comment ça? demandai-je, ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre ce qu'il disait.

— Est-ce que ça ne t'a pas frappée? Tu as failli ne pas pouvoir faire ton épreuve; notre examinateur t'a fait escalader la corde en premier, alors que tu étais encore essoufflée; la méduse robotisée t'a poursuivie, seulement toi, tandis qu'elle ne faisait qu'effrayer les autres; Marty t'a posé la question la plus difficile, à son premier cours...

Il avait dit ça à voix basse, mais avec force, et j'étais suspendue à ses paroles, mon cœur battant la chamade.

— Ils n'aiment pas les gens curieux, souffla Ethan. Ils n'aiment pas les gens différents, et surtout, ils n'aiment pas les gens qui se dressent contre eux.

La conversation n'avait plus rien de détendu, à présent. Celle que nous avons eue la veille, en comparaison, semblait d'une légèreté incroyable. Alors, malgré mon appréhension, je posai la question qui me brûlait les lèvres:

— Qui ça, ils?

Le regard d'Ethan s'intensifia.

— Tout le monde. Tous ceux qui travaillent pour le gouvernement. De l'administrateur le plus superflu... au Président. Ce mystérieux président qu'on ne voit presque jamais. On l'aperçoit si peu qu'on finit par oublier son visage, si peu que son nom devient flou dans nos esprits...

— Monsieur Johnson, murmurai-je. Oscar Johnson. La seule personne de l'Île ayant droit à un deuxième nom.

— Je te garantis que les deux tiers de cette salle ne se souviennent même pas de ça.

— Mais pourquoi ça dérangerait monsieur Johnson que je sois différente? m'étonnai-je, confuse. Je ne suis qu'une personne parmi des milliers d'autres!

— Une personne différente, ça va. Mais mille personnes différentes, c'est le chaos.

Je méditai un instant ces paroles avant de demander:

— Qu'est-ce qui ne va pas chez moi, Ethan?

Il m'adressa un sourire un peu triste, avant de contester:

— Demande-toi plutôt ce qui ne va pas chez tous les autres.

Je ne compris pas vraiment cette dernière phrase, mais je n'eus pas le temps de demander à Ethan de plus amples explications, puisque la voix robotique des haut-parleurs se fit entendre:

— Tous les élèves doivent se rendre dans le hall immédiatement. Une sortie est organisée, mais seule la moitié d'entre vous y participera aujourd'hui. La deuxième moitié fera cette même sortie la semaine prochaine.

La voix marqua une pause et reprit, avec pour la première fois une espèce d'intonation ironique:

— La répartition des groupes est totalement aléatoire.

Oh! Cela ne présageait rien de bon. Nous nous levâmes de nos chaises et sortîmes du réfectoire, en même temps que tous nos camarades. Nous montâmes les escaliers, personne ne songeant à prendre l'ascenseur. Une fois arrivée dans le hall, je vis que deux grandes feuilles avaient été accrochées au mur, avec l'inscription «GROUPE 1» et «GROUPE 2». Je dus bousculer une vingtaine d'adolescents pour arriver à la hauteur des affiches – je déteste bousculer les autres, mais ici on m'a appris que c'était ça... ou rien –, et ce que je vis ne m'enchanta vraiment pas.

Parmi la vingtaine de noms que je connaissais vaguement de la liste du groupe 1, il y avait ceux de Taylor, Mike, Julia, Ryan et Ethan. Pas le mien. J'allais donc rester seule ici aujourd'hui, alors que tous mes amis pourraient enfin sortir, *vraiment* sortir d'ici. Je sentis un regard posé sur moi et me retournai. À l'autre bout de la

salle, GLT me fixait méchamment, un large rictus ressemblant à un sourire mauvais sur ses lèvres.

Je regardai cette fois-ci la liste du groupe 2 et vis mon nom en premier, avec ceux de Sandra et de toute sa bande juste en dessous. Je me retournai à nouveau pour observer GLT, qui ne m'avait pas lâchée du regard, et il m'adressa un signe de la tête, pour me narguer. Bien sûr qu'il savait qui étaient mes amis, il me surveillait constamment et avait accès aux enregistrements des caméras.

«Totalelement aléatoire.»

Bien sûr.

20

L'idée de rester seule une partie de la journée me parut d'abord désagréable, surtout en sachant que je devrais faire la sortie sans mes amis la semaine suivante; mais au bout d'un instant, je réalisai que c'était l'occasion parfaite pour être un peu tranquille. Je trouvais beaucoup de plaisir dans la compagnie de mes amis, mais après tout, un moment de solitude n'allait sûrement pas me faire de mal.

Je m'efforçai donc de rester positive, même quand Julia s'assit sur mon lit – après que nous soyons remontés dans nos quartiers – en me regardant comme si j'avais contracté une maladie mortelle et que j'étais en train de vivre ma dernière minute sur cette planète.

— Ça va aller, Isis? me demanda-t-elle avec une compassion que je trouvais à la fois exagérée et touchante.

Je lui répondis, avec un sourire légèrement forcé:

— Mais oui, ne t'inquiète pas! De toute façon, on a pas mal de devoirs, et je travaille plus sérieusement quand je suis seule. C'est peut-être pas si mal.

Julia pensa sûrement que je prétendais ne pas être affectée par cette histoire de sortie par groupes, mais elle fit semblant de me croire, et je lui en sus gré.

— Ce n'est que pour quelques heures, tu ne vas même pas remarquer notre absence! affirma Taylor, qui me fixait depuis un moment.

— Exactement.

Il y eut un silence pendant quelques secondes, et je me raclai la gorge, me préparant à changer de sujet... mais la voix des haut-parleurs ne m'en laissa pas le temps.

— Tous les élèves du groupe 1 doivent être dans le hall d'entrée d'ici un quart d'heure. N'emportez rien d'autre que les vestes déposées devant la porte de votre chambre.

Taylor se leva pour aller chercher les vestes en question. Elles étaient noires, avec écrit en argenté, à l'arrière: «Apprenti

Sauveteur». Évidemment, il n'y en avait que deux, je recevrais la mienne la semaine suivante. Mes deux colocataires restèrent encore quelques minutes avec moi, mais malgré leurs efforts pour le cacher, leur excitation était palpable. Je ne leur en voulus pas; après tout, c'était la première sortie, elles avaient bien le droit d'être enthousiastes. Mike et Ryan les attendaient devant la porte, alors elles sortirent pour les rejoindre. Ryan me lança, moqueur:

— J'aimerais bien te dire que tu vas nous manquer, mais je crois qu'on va tellement s'amuser que...

Taylor le foudroya du regard.

— Oh! ça va, c'était une blague, protesta Ryan avec lourdeur. B-l-a-g-u-e!

Mes amis m'adressèrent un dernier signe de la main et descendirent dans le hall. Je m'allongeai sur mon lit et fermai les yeux.

— Je te dérange? demanda une voix que je connaissais bien.

Les yeux toujours clos, je fis un sourire:

— Avoue qu'en vérité tu adores me prendre par surprise, raillai-je. Tu le fais tout le temps.

J'ouvris les yeux et vis Ethan, nonchalamment adossé au mur de la chambre, en face de moi. Il affichait un léger sourire.

— Je l'avoue, je commence à y prendre goût.

Je m'assis sur mon lit et, presque timidement, il s'approcha. Il s'assit à côté de moi. Nous restâmes comme ça un instant sans dire un mot, puis Ethan me fixa de ses yeux bleus et affirma:

— J'aurais vraiment aimé que tu viennes, aujourd'hui. C'est vraiment beaucoup plus... simple, pour moi, quand tu es là.

C'était une chose tellement gentille et sincère à dire que je me sentis énormément touchée. Surtout... que je me rendais compte que je pensais la même chose. Je me penchai vers lui, et déposai un baiser sur sa joue. Un air incrédule s'afficha sur son visage.

— On se voit tout à l'heure, monsieur le chasseur de méduses, blaguai-je.

— Essaie de profiter de ta tranquillité, Isis. Après tout, ça va peut-être même te faire du bien!

Il se leva, m'enveloppant une dernière fois du regard, et quitta la chambre, refermant la porte derrière lui. Je regrettai soudain amèrement de ne pas pouvoir aller à cette sortie, moi aussi.

Après le départ de mes amis, je relus ma leçon sur le suicide – Marty s'attardait énormément là-dessus, à croire que des gens essayaient de se tuer à chaque seconde de la journée –, ainsi que mon cours de Rudiments politiques sur les fonctions des différents ministres de l'Île.

Bientôt, il fut onze heures trente, et je me dis que le groupe 1 n'allait sûrement pas revenir avant le repas de midi. Je me décidai alors à tenter un tout petit quelque chose...

Je sortis de la chambre, fermant la porte derrière moi, et je descendis rapidement les escaliers pour me rendre au réfectoire. J'entrai dans la pièce et aperçus plusieurs employés de l'établissement en train de s'affairer. Je cherchai du regard un visage familier et reconnus le jeune homme qui m'avait servi à manger le premier jour, lors de la révolte anti-purée, et que je saluais toujours depuis. Comment s'appelait-il, déjà? Je ne pouvais pas aller le voir sans me souvenir de son nom!

Ah oui! Luke. Il s'appelait Luke.

Justement, il leva la tête vers moi. Quand il me reconnut, il m'adressa un petit sourire qui le fit paraître encore plus jeune qu'il ne devait l'être.

— Bonjour, Luke!

— Bonjour, Isis. Que me vaut ce plaisir?

— Tous mes amis sont en sortie. On m'a mise dans un autre groupe qu'eux, alors je suis seule.

Luke fit une petite grimace, compatissant.

— Je crois que c'est monsieur Greg qui a fait les groupes. En général, ils sont définitifs... mais tu pourrais faire une réclamation.

— Mouais, fis-je, pas convaincue. «Monsieur Greg» n'est pas très commode, tu sais.

Le tutoiement et un ton détaché s'étaient installés avec naturel dans la conversation. Après tout, il ne devait avoir que deux ou trois ans de plus que moi.

— Hum, je ne vois pas du tout de quoi tu parles, rétorqua Luke. Greg est la douceur et la gentillesse incarnées. Surtout avec ses élèves.

Il avait l'air sérieux. Je le regardai un instant, me disant que je n'aurais peut-être pas dû lui parler de ça... mais il éclata de rire.

— Tu aurais vu ta tête!

Je ne pus retenir un petit rire: il s'était bien fichu de moi, et j'étais tombée dans le panneau comme une idiote...

— Dis-moi, Isis, commença Luke en redevenant un peu sérieux, est-ce que je pourrais faire quoi que ce soit pour t'aider à passer une journée un peu moins pourrie?

— À vrai dire, il y a bien une toute petite chose, dis-je d'un ton de conspiratrice.

Je lui fis signe de se rapprocher, et je chuchotai à son oreille:

— Un sandwich.

Il me jeta un regard amusé.

— Euh... en quoi un sandwich pourrait t'être utile?

— Pour deux raisons. Premièrement, ma journée sera nettement plus agréable si je n'ai pas à avaler cette purée insipide qu'on mange à chaque repas de midi...

Luke acquiesça d'un petit mouvement de tête.

— ... et deuxièmement, j'aimerais bien passer le reste de la journée dehors, et le Jour 7 on mange assez tard. Si je pouvais sortir rapidement, en emportant mon repas, ce serait vraiment mieux.

Luke sembla méditer un instant, puis me fit un grand sourire complice.

— Tu t'es adressée à la bonne personne. Un sandwich clandestin devrait pimenter ma journée.

— Super! Merci beaucoup!

— Reviens ici dans dix minutes, je te donnerai le meilleur sandwich que tu aies jamais mangé.

Je le remerciai à nouveau et remontai me préparer. En sortant de ma chambre, je faillis foncer dans une jeune fille qui déposait le courrier devant la porte de ma chambre. Elle se confondit en excuses avec une petite voix toute gênée, mais je l'interrompis: c'était entièrement ma faute. Je m'accroupis et l'aidai à ramasser les lettres éparpillées.

— Tu apportes les lettres tous les Jours ? m'enquis-je en me relevant.

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Oui, bredouilla-t-elle, et dans le reste de la semaine, je transporte aussi du courrier officiel, par exemple...

— Eh bien, merci beaucoup! C'est grâce à toi que j'ai mon meilleur moment de la semaine.

Je brandis l'enveloppe qui contenait la lettre hebdomadaire de ma famille. La jeune fille eut une sorte d'air à la fois étonné, gêné et ravi. On ne devait pas souvent reconnaître son travail, supposai-je.

— Bah, avec grand plaisir! C'est important d'avoir des nouvelles de sa famille quand on ne la voit pas.

— C'est sûr. Passe une bonne journée alors, et on se croisera au prochain Jour 7!

Je marchai vers les escaliers.

— Merci, répondit-elle, apparemment touchée. Vous ne... (elle hésita à me tutoyer) enfin... tu ne m'as pas dit ton nom!

Je me retournai, marchant à reculons.

— Isis. Et toi?

— Katy.

— À la prochaine, Katy!

Je m'enfonçai dans les escaliers et l'entendis me crier «au revoir!» d'un ton enjoué. Je souris, un peu tristement. En un sens, il était

déprimant qu'une conversation aussi courte et simple mette quelqu'un d'aussi bonne humeur. Cela voulait dire que personne ne devait vraiment faire attention à elle. Je m'efforçai de chasser cette pensée et descendis au sous-sol. Luke m'attendait déjà devant la porte du réfectoire, un sourire aux lèvres.

— J'ai failli me faire prendre au moins trois fois, mais je t'ai fait un sacré sandwich!

— Merci beaucoup, je t'en dois une, dis-je avec reconnaissance en prenant le contenant de plastique qu'il me tendait.

Luke eut un haussement d'épaules modeste.

— Sûrement pas, tu me dois rien du tout, au contraire. Je m'ennuie tellement, ici.

Je ressentis un élan de compassion: c'était vrai que le pauvre n'avait pas un travail passionnant!

— N'hésite pas à venir me voir s'il te faut autre chose.

Je lui promis de très vite repasser, l'engageai à faire de même, le saluai et remontai dans le hall, toute contente à l'idée de pouvoir tranquillement manger dehors. Même lorsque Sandra et sa bande me lancèrent des regards mauvais, je m'en fichai royalement.

Je sortis du bâtiment, pris une grande bouffée d'air et me rendis au parc le plus proche. Là, je me décidai à faire une chose qui m'avait manqué: grimper dans un arbre. J'en avisai un, entrepris rapidement de l'escalader et m'assis sur une grosse branche solide, les jambes suspendues à plus de deux mètres du sol. Ainsi perchée sur cet arbre, je me sentais parfaitement à l'aise. J'ouvris l'enveloppe contenant la lettre de ma famille. Je reconnus, comme toujours, l'écriture de ma mère et de mon frère; mon père ne semblait pas encore avoir digéré mon départ. La lettre ne contenait rien d'inhabituel, ma mère me transmettait des nouvelles de la famille, des chantiers sur lesquels ils travaillaient; elle me faisait mille recommandations et m'embrassait très fort. Elle ajoutait simplement que je manquais énormément à mon père, mais qu'il n'osait pas trop m'écrire. J'eus une bouffée d'affection pour elle: c'était bien ma petite maman, à essayer d'apaiser les tensions.

Je rangeai la lettre dans mon sac – que j’avais bien accroché à la branche – et entamai mon sandwich, qui s’avérait être un hamburger. Luke n’avait pas menti, je n’en avais sans doute jamais goûté d’aussi bon. J’étais venue à bout de la moitié du hamburger lorsque j’entendis un bruit. Je me mis debout sur la branche pour regarder un peu autour de moi, mais il n’y avait personne. «Sans doute le vent», me dis-je, souriant à ma propre paranoïa. Je me rassis, laissant mes jambes se balancer en l’air au même rythme.

Soudain, une main attrapa mon pied droit et me tira brusquement. Je perdis l’équilibre...

21

Je me rattrapai au dernier moment en m'agrippant à la branche et donnai des coups de pied partout, mon effort pour me maintenir sur l'arbre étant trop important pour que je puisse regarder qui était mon assaillant. Un de mes coups atteignit visiblement sa cible, puisque j'entendis un cri de douleur et que mes jambes furent soudain libérées. Je me hissai sur la branche à toute vitesse et me mis debout, en m'agrippant au tronc pour ne pas tomber. J'eus alors une vue parfaite sur mon attaquant... enfin, mes attaquants.

C'était Sandra et sa bande de lèche-bottes. L'un d'entre eux – Ross, je crois – m'avait attrapé le pied pour tenter de me déséquilibrer. Il avait une main sur le nez, apparemment l'endroit que j'avais touché en le frappant. J'étais presque soulagée de savoir que c'était simplement un autre coup de cette saleté de Sandra, mais je sentis une bouffée de haine m'envahir.

Bouffée de haine qui s'accentua quand j'aperçus que Ruby, la copine de Sandra – que j'avais eu la mauvaise idée d'aider, une fois –, était là elle aussi, un peu en retrait, visiblement très mal à l'aise. Non seulement elle les accompagnait dans leur entreprise visant à me tourmenter, mais en plus elle ne l'assumait pas. Je regardai Sandra dans les yeux. Elle me fixait, un sourire narquois sur les lèvres.

— Regardez-moi ça, railla-t-elle, un petit singe perdu et terrifié, sans ses amis!

Ses copains ricanèrent, tous d'une même voix. Je réalisai que tout mon corps s'était soudain crispé.

— Heureusement qu'on t'a retrouvé, petit singe, continua Sandra. Qui sait quelle mauvaise rencontre tu aurais pu faire...

Les ricanements reprirent de plus belle. «Retiens-toi, me serinai-je. Ils sont bien trop nombreux...»

— Eh bah, alors? (Sandra jubilait, cela se lisait sur son visage.) Ha! T'as plus rien à dire maintenant que t'es seule, sans les quatre petits

cons avec qui tu traînes tout le...

Elle ne put rien dire de plus, parce que je venais juste de lui envoyer une moitié de hamburger en plein visage. Soudain, tous les ricanements s'arrêtèrent, laissant place à des visages étonnés. Comme au ralenti, le hamburger glissa de son visage et vint s'écraser sur le sol avec un bruit de succion, laissant sur le visage de Sandra un mélange de ketchup, de mayonnaise, et peut-être une ou deux rondelles d'oignon.

— Franchement, Sandra, tu devrais te maquiller plus souvent, m'exclamai-je d'un ton joyeux. Toutes ces couleurs, c'est incroyable!

Je vis Sandra devenir encore plus rouge que le ketchup sur son front, je crois même qu'elle tremblait de rage. M'agrippant toujours fermement au tronc de l'arbre, je me préparai à agir...

— RATTRAPEZ-MOI CETTE CONNASSE! hurla-t-elle.

Toute sa bande – trois garçons et deux filles – sauf Ruby s'élança sur l'arbre dans une désorganisation totale. Mais j'étais prête et, avant même que le premier d'entre eux ait commencé son escalade, j'attrapai la branche au-dessus de moi de la main gauche, mettant en même temps mon sac à dos sur mon épaule avec l'autre main. Je savais que j'étais beaucoup plus rapide qu'eux.

Escalader un arbre est très simple, ce n'est qu'une infinie répétition: avancer le bras, attraper une branche, prendre appui avec le pied, avancer l'autre bras, et ainsi de suite. Une fois qu'on a compris, tout est une question de rythme, et la vitesse ne s'acquiert que par l'habitude, l'équilibre, et une totale absence de peur. Apparemment, mes poursuivants n'étaient pas au courant de tout cela.

Très vite, je les distançai et j'arrivai aux branches les plus hautes. À ce niveau de l'arbre, il y avait tellement de feuilles que je ne voyais rien de ce qui se passait en dessous, mais j'entendis des cris étouffés trahissant les efforts que fournissaient mes assaillants, des craquements de branches et quelques insultes criées à mon intention.

— On va te buter! lança un des garçons. J'étais sûre que c'était Ross, sans savoir pourquoi.

Mais la branche sur laquelle se trouvait le garçon dut craquer, parce qu'il poussa un long cri – quelque chose comme: «Aaaahhh!» – et s'écrasa au sol avec un bruit sourd. Je fis la grimace en me surprenant à espérer que Ross... enfin, qu'il aurait une côte fêlée. Décidément, je devais être pleine de rage pour avoir de pareilles pensées. Je sentis que certains de mes assaillants n'étaient pas aussi stupides et maladroits que lui, alors j'entamai ma descente... de l'autre côté de l'arbre. Ces crétins allaient monter et me chercher partout, tandis que je serais déjà revenue sur la terre ferme.

Prenant soin de me cacher derrière les plus grosses branches et d'être le plus silencieuse possible, je descendis de l'arbre. J'aperçus successivement chaque membre de la bande durant ma descente, sauf Sandra et Ruby. La première était restée en bas pour hurler des horreurs sur moi – et s'essuyer le visage –, et la seconde était trop peureuse et encore honteuse de l'aide que je lui avais apportée. Aucun d'entre eux ne me vit. Bientôt, je fus arrivée à l'une des branches les plus basses et je me laissai tomber à terre.

Ruby et Sandra durent m'entendre, puisque leurs visages convergèrent vers l'endroit où je venais d'atterrir. Sandra me fixa avec tant de haine qu'elle ne trouva aucun mot pour l'exprimer, si bien qu'elle me regarda pendant quelques secondes sans rien dire.

— Salut Ruby! m'exclamai-je. Tu ne montes pas dans l'arbre, toi?

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

— DESCENDEZ, BANDE DE CONS! ELLE EST EN BAS! cria Sandra.

Je réalisai que j'avais deux options: tenter de flanquer une raclée à Sandra, alias «face-de-ketchup», ou partir en courant. En une seconde, mon cerveau tourna à mille à l'heure. J'avais déjà battu Sandra, je pourrais le refaire, surtout que j'avais beaucoup appris, depuis. J'étais sûre, d'ailleurs, que Ruby n'interviendrait pas. Mais quand ses amis descendraient, je serais fichue. Alors je compris que

j'allais devoir oublier ma fierté personnelle. Je fixai Sandra d'un regard neutre et déclarai :

— Crois-moi, tu vas le regretter! Tu as peur de moi. C'est pour ça que tu es venue avec toute ta bande. Parce que toute seule, tu n'aurais pas fait le poids, sachant que c'est moi qui t'ai mise à terre pendant l'épreuve. Franchement, je ne te hais même plus, tu n'en vaux pas la peine. Tu me fais juste pitié.

Je vis que les copains de Sandra étaient presque descendus de l'arbre, alors je piquai un sprint, m'élançant dans la rue la plus proche.

La bande de Sandra courait à présent derrière moi, mais j'avais beaucoup d'avance. Je savais qu'il me suffisait de retourner à l'école et que là, ils n'oseraient pas toucher un seul de mes cheveux en raison des caméras. Pourtant, l'émotion qui me dominait n'était ni la peur ni la hâte d'être en sécurité: c'était la rage. Une rage tellement forte que, même le jour de mon épreuve, j'étais sûre d'avoir couru beaucoup moins vite. La raison était très simple: j'aurais voulu rester. J'aurais souhaité, de tout mon cœur, pouvoir me battre contre cette bande de lâches et leur faire regretter leurs actions... Ne pas avoir à fuir. J'avais tellement honte! Pourtant, ils étaient sept, et j'étais seule.

Mais ce n'était pas une excuse. J'allais devenir Sauveteuse. Je n'avais plus le droit de fuir. Plus jamais.

En seulement deux minutes, j'arrivai en bas des marches de l'école. Là, je m'arrêtai, bien décidée. J'avais peut-être pris la fuite, mais je finirais cette course-poursuite avec classe. Je montrerais à Sandra et à ses sbires qu'ils ne pouvaient pas juste m'attaquer quand ils le voulaient et me faire fuir. Je tournai le dos aux marches de l'école et me plaçai face à la rue d'où allaient sortir mes poursuivants.

Lentement, je commençai à monter les marches à reculons. Lorsque je vis apparaître les comparses de Sandra, j'en étais à la moitié. Ils coururent de plus belle: tant que je n'étais pas tout en haut des marches, je n'entrais pas dans le champ de vision des caméras.

Je gardai exactement le même rythme, lent et mesuré, tandis qu'ils étaient presque arrivés en bas des marches, leurs visages déformés par la colère. J'étais quasiment tout en haut.

À l'instant où j'allais entrer dans le champ de vision des caméras, Ross me rattrapa – il n'avait visiblement pas la côte fêlée dont j'avais rêvé, mais une immense égratignure barrait son visage, formant une diagonale rouge allant de sa tempe gauche jusqu'à ses lèvres. Il avança la main pour agripper mon t-shirt, mais pas assez vite: je lui envoyai mon genou dans l'entrejambe et il s'effondra sur les escaliers, plié en deux par la douleur.

Quant à moi, j'étais parvenue en haut des marches, et je faisais face à toute la bande qui s'était arrêtée et me regardait à présent. Ils étaient tellement essoufflés, furieux et hébétés qu'aucun son ne franchit leurs lèvres. Alors je me détournai, les laissant plantés là, et je rentrai dans le bâtiment, ne sachant pas si je devais sourire, hurler de rage... ou fondre en larmes.

— Tu as monté les marches à reculons?! s'étrangla Ethan.

Dès que le groupe 1 était revenu de la sortie, je m'étais débrouillée pour entraîner Ethan à part dans le réfectoire afin de pouvoir lui raconter ce qui m'était arrivé. Je n'avais pas vraiment prévu sa réaction...

— Et s'ils avaient été plus rapides que prévu? s'énerva-t-il. Si tu étais tombée dans les marches? S'ils t'avaient rattrapée?! Bon sang, Isis, tu ne peux pas prendre des risques pareils!

Je savais qu'il avait raison, pourtant je ne comprenais pas vraiment sa colère. Mais il ne me laissa pas le temps de protester...

— Ils étaient sept, et tu étais seule! À quoi tu pensais?!

Il avait un regard presque affolé. Je rétorquai, avec une voix tellement triste que j'en fus moi-même étonnée:

— Je suis montée dans un arbre et j'ai couru à toute vitesse. J'ai fui, Ethan. Et j'ai ressenti une telle honte que j'ai su que je devais

leur montrer que je n'étais pas une lâche. Qu'ils ne me font pas peur.

Immédiatement, Ethan se calma. Il poussa un long soupir avant d'aller s'asseoir sur une des tables du réfectoire. C'était le milieu de l'après-midi, la salle était vide.

— Quand même, dit-il, un peu renfrogné mais calmé, je n'aime pas que tu prennes des risques comme ça...

Je souris et vins m'asseoir à côté de lui.

— Quoi, tu t'inquiètes? m'enquis-je, à moitié amusée, à moitié sérieuse.

Ethan me regarda le plus sérieusement du monde, avant de répondre:

— Évidemment que je m'inquiète!

Puis il fit un petit sourire gêné et baissa la tête vers le sol, ce qui m'arrangea bien, parce qu'il ne vit pas l'air tout joyeux qui s'afficha sur mon visage. Nous restâmes là, et je sentis qu'avoir raconté ma mésaventure du jour m'avait calmée.

— Il faut que je te parle de quelque chose. Tu sais que Greg nous accompagnait, pendant notre sortie? Eh bien, j'ai repensé à ce que tu m'as raconté sur lui, donc je l'ai observé attentivement. À un moment, quelqu'un l'a appelé sur une sorte de téléphone qu'il avait dans sa poche.

Je haussai les sourcils: je ne connaissais personne qui transportait des téléphones; ces appareils étaient habituellement branchés et posés sur des bureaux. GLT devait être quelqu'un d'important.

— Greg s'est éloigné un peu pour répondre à l'appel, et je l'ai suivi discrètement. Il parlait tout bas, mais j'ai entendu la fin de la conversation. Il disait qu'il allait rencontrer quelqu'un ce soir. Il a parlé de quitter l'école pendant la nuit et d'arriver au rendez-vous à trois heures du matin.

— Tu crois que ça concerne encore cette histoire d'assassinat?

— Je ne sais pas. Mais vu la façon dont il parlait doucement, c'est sûr qu'il préparait quelque chose de pas net. Et puis, un rendez-vous au beau milieu de la nuit n'est jamais anodin.

J'acquiesçai, et alors une idée me vint en tête. Une idée à la fois dangereuse, stupide et exaltante.

— Je crois que je vais le suivre, lâchai-je soudain. Je veux savoir ce qu'il prépare. En plus, d'après ce que tu m'as dit, les caméras sont désactivées entre deux heures et quatre heures... Personne n'en saura jamais rien.

Il haussa les sourcils.

— Tu vas suivre, dans la nuit, toute seule, un professeur qui te déteste, qui est beaucoup plus fort, expérimenté et vicieux que toi, et qui prépare sans doute un meurtre?

Je grimaçai: ainsi présenté, ça paraissait en effet être la pire idée du siècle. Mais je ne me laissai pas démonter aussi facilement:

— Si Greg est en train de mettre en place un terrible complot, il vaut mieux le savoir plutôt qu'être pris par surprise plus tard. Et puis, je ne vais pas non plus l'accompagner en chantonnant derrière lui, je serai discrète...

— Pas question que tu y ailles toute seule. C'est beaucoup trop dangereux! Rien que dresser la liste de tout ce qui pourrait t'arriver nous prendrait la soirée...

Il me regarda dans les yeux, avant d'ajouter:

— Je viens avec toi. On le suivra ensemble, ce soir.

— Mais...

Il prit ma main, interrompant ma protestation. La sienne était chaude et ferme.

— Ce n'était pas une simple proposition, dit-il avec douceur. Je veux venir avec toi, tu n'as pas à faire ça toute seule.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

22

Après ma conversation avec Ethan, je remontai aux dortoirs, et Julia me fit subir un interrogatoire en détail sur ma journée. Je ne lui racontai pas ce que m'avaient fait – ou avaient voulu me faire – Sandra et sa bande, souhaitant éviter qu'elle en fasse toute une histoire, alors j'inventai une révision intensive du cours de Théorie.

Après cet interrogatoire, Julia jugea qu'elle avait fait son devoir d'amie en s'intéressant à ma journée, et elle entreprit de me raconter leur sortie. Ils s'étaient rendus dans un endroit très ancien de l'Île, une grande tour appelée le Monocle, parce qu'elle comprend une gigantesque horloge, donnant ainsi l'impression qu'elle a un œil surdimensionné. Là-bas, les accompagnateurs – des inconnus, à part le lieutenant Nora et GLT – leur avaient expliqué que des mannequins étaient cachés à l'intérieur du Monocle, et qu'ils devaient les trouver.

— J'ai trouvé deux mannequins! m'annonça Julia avec fierté.

Puis elle continua à me raconter toute la journée, à me parler de chaque personne du groupe 1. Je ne la crus pas vraiment quand, à la fin de son long monologue rempli d'enthousiasme et d'excitation, elle conclut en affirmant que je lui avais manqué...

Elle alla enfin prendre sa douche, me laissant à ma réflexion. Je savais que, jusqu'au soir, je ne parviendrais pas à penser à autre chose qu'au complot de GLT et au danger qu'Ethan et moi allions courir en nous mêlant de ce qui ne nous regardait pas. Angoisse et excitation se côtoyaient dans mon esprit, sans que je sache laquelle de ces deux émotions dominait. À cet instant, Ethan entra dans la chambre:

— Tu es toujours partante pour être un agent secret ce soir?

Il l'avait dit avec le sourire, mais je savais qu'il était parfaitement sérieux.

— Bien sûr que je suis partante. À quelle heure est censé se faire le mystérieux rendez-vous, déjà?

— Trois heures. J'espère que ce ne sera pas trop loin d'ici, sinon on aura du mal à revenir à temps. Si on se rend compte que Greg s'éloigne beaucoup de l'école, on laisse tomber, OK?

— D'accord. Mais je ne pense pas que ce sera le cas. À mon avis, il a rendez-vous à cette heure-là à cause de cette histoire de caméra. Personne ne pourra l'accuser d'avoir quitté le bâtiment pendant la nuit... si jamais il fait quelque chose d'illégal, il aura même un alibi.

Je fronçai les sourcils, pensant à quelque chose, et demandai:

— C'est étrange que Greg parte d'ici pour aller à son rendez-vous, non?

Ethan secoua la tête.

— Pas vraiment, en vérité. Tu seras sans doute surprise d'apprendre que, pendant l'année scolaire, la plupart des professeurs habitent ici.

J'écarquillai les yeux: et dire que je dormais dans le même bâtiment que ce tyran!

— Je te propose qu'on se retrouve devant ta chambre à deux heures et quart, reprit Ethan. Comme ça, on est sûrs de ne pas manquer Greg.

Je le regardai dans les yeux et acquiesçai. Dans son regard, je vis le reflet de ma pensée: je n'arrivais pas à croire qu'on allait vraiment faire ça.

La nuit venue, je parvins sans difficulté à rester éveillée. En vérité, je tenais à peine en place. J'avais peur qu'il ne se passe quelque chose de terrible pendant les heures qui allaient suivre, mais j'avais aussi hâte de faire tout mon possible pour découvrir ce que GLT complotait. Enfin, j'allais pouvoir agir, faire tout en mon pouvoir pour que la vérité éclate. Ce sentiment de ne plus être impuissante m'emplissait d'adrénaline.

À deux heures du matin, après avoir vérifié que Taylor et Julia dormaient profondément, je m'extirpai de mon lit, m'habillai, mis mes chaussures et ma veste, et sortis de ma chambre à pas de loup. J'étais un peu en avance, mais Ethan ne mit qu'un instant à me rejoindre. Nous descendîmes les escaliers et allâmes nous cacher derrière la sculpture du hall: là, Greg ne nous verrait pas, mais nous pourrions le suivre de près, sans risquer de le perdre de vue.

L'attente me parut interminable. Je regardais sans arrêt ma montre, si bien qu'au bout de quelques minutes Ethan dissimula le cadran avec sa main et me fit un sourire, me signifiant que mon geste ne faisait que m'angoisser davantage. Il laissa sa main ainsi, posée doucement sur mon poignet, et, lentement, je bougeai mon bras, pour que nos mains se rapprochent. Mais alors qu'elles allaient se toucher, nous entendîmes un bruit: GLT sortait d'une pièce derrière l'accueil, sans doute ses appartements. Je retins ma respiration tandis qu'il traversait le hall, se dirigeant vers l'entrée.

Il ouvrit la porte et sortit du bâtiment. Je voulus me lever, mais Ethan me retint, me faisant signe de patienter. Au bout de quelques longues secondes, nous nous levâmes et nous dirigeâmes à la suite de Greg. Il était sur le point de s'engouffrer dans une rue, et nous dûmes marcher le plus rapidement et discrètement possible, tentant de raser les murs et de rester dans les coins les plus sombres. Greg jetait sans cesse des coups d'œil à sa montre, me renvoyant une image de ce à quoi j'avais dû ressembler, un peu plus tôt. Sans crier gare, il tourna à l'angle d'une rue, et nous le suivîmes précautionneusement, craignant qu'il ne tourne la tête et nous aperçoive. À notre tour, nous voulûmes tourner dans la rue, mais allant trop vite, je butai contre une poubelle, produisant un léger bruit métallique. GLT fit volte-face, et nous eûmes tout juste le temps de nous accroupir derrière la benne à ordures, nous retenant de respirer, tentant de disparaître.

Il se remit à marcher, et nous allâmes à sa suite... sauf qu'il avait pris de l'avance et progressait plus vite, comme s'il s'était rendu compte qu'il était en retard. Il tourna à nouveau dans une rue, et

nous dûmes presque courir pour le rattraper... mais il s'était volatilisé. Nous tentâmes d'accélérer, de tourner à nouveau à l'angle d'une rue, mais bien vite, nous dûmes nous faire une raison: GLT nous avait bel et bien échappé. Je regardai Ethan qui, comme moi, était extrêmement frustré. Nous savions que nous allions devoir rentrer à un moment ou à un autre, alors nous reprîmes notre marche.

— C'est entièrement ma faute, dis-je au bout d'un instant. Si j'avais été plus discrète, on ne l'aurait pas perdu de vue. Je suis stupide!

Il secoua la tête, avant de répondre:

— On n'aurait pas pu le suivre bien longtemps de toute manière. Il allait beaucoup trop vite pour qu'on puisse rester à une distance raisonnable sans lui courir après... L'essentiel, c'est qu'on ne se soit pas fait prendre.

— Tu parles, raillai-je. On a fait tout ça pour rien...

— Pas forcément, rétorqua-t-il en souriant. C'était cool de sortir à deux heures du matin pour faire une filature complètement ratée pendant dix minutes.

Je le regardai avec perplexité et constatai qu'il se fichait de moi. Alors, devant le ridicule de notre situation, nous éclatâmes de rire...

— Hé! C'est de moi que vous vous moquez, là?!

Je sursautai en apercevant l'inconnu qui venait de s'adresser à nous. Il se tenait sur le trottoir d'en face, immobile, une bouteille à la main. Malgré la pénombre, je distinguai sa barbe mal rasée et ses vêtements en mauvais état. L'homme insista:

— Hein? Vous vous foutez d'moi, pas vrai?

— Loin de nous l'idée de vous offenser, monsieur, déclara Ethan, diplomate.

L'homme marcha vers nous.

— T'as dit quoi, p'tite merde? Que t'allais m'enfoncer ton poing?

Ethan leva les mains devant lui, en signe d'apaisement.

— Pas du tout! On ne riait pas de vous, et je n'ai pas l'intention de...

Malheureusement, il avait du mal à rester sérieux, à cause de la bizarrerie de ce qui se passait, et le soûlard interpréta mal son sourire. Il posa sa bouteille à terre et s'avança un peu plus vers nous. C'est à ce moment que je me rendis compte de quelque chose d'à la fois terrible et ridicule: j'avais oublié mon collier dans ma chambre.

— C'est juste un malentendu, commençai-je. Inutile de...

Mais soudain, l'inconnu poussa un rugissement et se jeta sur Ethan, qu'il plaqua à terre.

— Alors, on se fout encore de moi, maintenant?!

Il se tenait sur Ethan, qu'il cognait contre le sol avec violence. Paniquée, je hurlai:

— Laissez-le tranquille!

Il ne sembla pas m'entendre et commença à rouler Ethan de coups. C'était insupportable. J'attrapai la veste de l'homme et tentai de l'éloigner de mon ami... mais il m'envoya une claque monumentale. Je basculai en arrière, et ma tête cogna le sol. Je voyais tout flou, et une atroce douleur me vrilla le crâne. Pourtant, je me redressai, péniblement. L'alcoolique continuait de frapper Ethan, qui ne parvenait pas à se relever. Malgré la douleur et la confusion causées par le choc, je me jetai sur l'homme et le frappai de toutes mes forces. Apparemment, je dus lui faire mal quelque part, puisqu'il poussa un cri et lâcha Ethan.

Il se tourna alors vers moi et me regarda avec haine et fureur: je pouvais voir la folie dans ses yeux. Cette fois-ci, il s'attaqua à moi. Je parvins à éviter un coup de poing, mais je me retrouvai contre le mur d'un bâtiment, sans moyen de bouger. Il plaqua ses mains en un horrible étau sur mon cou. La souffrance était terrible, et l'air me manquait. Je me débattis, tentant de le griffer, de le frapper... Mes tentatives furent vaines. Je ne voyais rien d'autre que le visage rouge, cruel et crispé de mon assaillant, éclairé par le lampadaire le plus proche. Des points noirs apparurent devant mes yeux, et je sentis que j'allais perdre connaissance. Au moins, je ne sentirais plus la douleur...

Mais il me lâcha soudain, et je glissai contre le mur, prenant une grande bouffée d'oxygène, toussant sans parvenir à m'arrêter. Il me semblait que mes poumons allaient sortir de mon corps, lorsqu'enfin je réussis à retrouver mon souffle. Les points noirs se dissipèrent, et je vis qu'Ethan s'était accroupi à côté de moi, les yeux agrandis par l'inquiétude.

— Isis? Isis, je t'en prie, dis-moi que tu m'entends!

Je hochai la tête, incapable de parler. Je vis alors que le soûlard était allongé sur le sol, immobile. Je lançai un regard angoissé à Ethan. Celui-ci devina immédiatement ma pensée.

— Je l'ai juste assommé, Isis, ne t'inquiète pas. Mais il faut qu'on y aille, avant qu'il se réveille ou que quelqu'un vienne. Si ça se trouve, la Brigade va arriver...

À ce moment, je m'aperçus qu'Ethan tenait une bouteille dans la main.

— Tu l'as assommé avec sa bouteille d'alcool? demandai-je d'une voix rauque.

— Hum... je n'ai pas vraiment prêté attention à l'ironie de la chose, déclara Ethan, sans pouvoir s'empêcher de sourire.

Je souris également, mais un élancement dans le crâne me ramena à la réalité et transforma mon sourire en rictus.

— On doit y aller, dit-il. Pas question qu'on laisse cet alcoolique complètement fou ruiner notre carrière avec ce qui s'est passé.

Je hochai la tête, sachant qu'il avait raison: si la Brigade ou la police arrivait et nous voyait ainsi, nous pourrions dire adieu à toutes nos ambitions. Il m'aida à me relever. En m'appuyant sur lui, je remarquai qu'il saignait du nez.

— Ça va aller? m'enquis-je, avançant la main vers lui.

Il grimaça, et je stoppai mon geste. Ce n'était sans doute pas une bonne idée de toucher son visage maintenant.

— J'ai connu mieux.

Nous reprîmes notre marche vers l'école, nous enfonçant dans la nuit, chacun soutenant l'autre, mais aucun n'ayant la force de dire quoi que ce soit.

Jamais un trajet ne me parut aussi long.

23

— Le cours commence, alors bouclez-la! cria GLT, avec son habituelle délicatesse.

Je ne me sentis pas vraiment visée par son ordre, puisque je n'avais quasiment pas ouvert la bouche de la journée, et ce, pour deux raisons majeures:

Ma nuit avait été courte.

Et j'avais failli me faire étrangler par un alcoolique fou furieux.

Alors, forcément, ma voix et moi-même n'étions pas en grande forme.

— Sachez, jeunes crétins, qu'aujourd'hui est un jour important! déclara GLT.

Je ne l'écoutais pas vraiment. La nuit que je venais de passer était gravée dans mon esprit.

— À partir d'aujourd'hui, ce ne sont plus cinquante fillettes que je forme, mais quarante-six adolescents.

Étonnée, je relevai la tête. GLT expliqua:

— Mais oui, déjà quatre d'entre vous ont rejoint d'autres initiations. Ils trouvaient celle de la Brigade trop dure, pour diverses raisons, alors ils ont basculé dans un autre cursus. Une fille est d'ailleurs partie hier soir.

Je fronçai les sourcils, me demandant de qui il pouvait bien s'agir.

— Mais revenons à ce que je vous disais. Quand vous êtes arrivés ici, il y a environ trois semaines...

Seulement trois semaines? J'aurais dit un an!

— ... vous étiez peureux, chétifs et faibles. Vous l'êtes toujours, ne vous faites pas d'illusions, mais vous l'êtes un peu moins.

Il y avait une pointe de fierté dans la voix de Greg. À sa façon, il venait de nous faire un compliment.

— En général, j'attends une semaine de plus avant de commencer le réel entraînement, mais la direction et moi-même avons décidé

que vous étiez prêts à apprendre la chose la plus importante du métier de Sauveteur...

Pour la première fois depuis le début de mon apprentissage dans cette école, je buvais les paroles de GLT, qui ménageait son suspense avec un plaisir malsain.

— ... savoir vous battre, lâcha-t-il enfin. Si vous ne savez pas comment vous défendre, avec ou sans arme, contre une ou dix personnes, vous êtes foutus!

Je me revis en train de courir pour fuir la bande de Sandra, de me faire étrangler par cet horrible alcoolique. Savoir me battre? Je ne demandais que ça.

— À partir de maintenant, on fera uniquement ça. À vous de vous maintenir en excellente forme physique. Moi, je vous imposerai un rythme, et vous devrez le suivre, un point c'est tout.

Je sentis un peu de force monter en moi. Enfin, j'allais vraiment pouvoir apprendre!

— Maintenant que c'est dit, placez-vous avec une personne, n'importe laquelle, avec qui vous formerez un binôme pour ce cours. Nous allons commencer par apprendre plusieurs techniques de défense contre les attaques frontales.

Pour la première fois, le cours de GLT passa trop vite et j'oubliai toute ma fatigue, me concentrant entièrement sur mes gestes. Julia et moi prîmes ce cours très au sérieux, rivalisant d'adresse pour parer les attaques l'une de l'autre. La fin du cours arriva trop rapidement à mon goût. Si ce changement de programme inattendu ne me faisait pas plus aimer GLT, au moins celui-ci ne nous torturait pas juste pour le plaisir, mais pour nous faire apprendre.

— Vous ne trouvez pas que Mike a un peu changé? nous demanda Julia.

Julia, Taylor et moi étions dans notre chambre. Je fronçai les sourcils:

— Changé? Hum... je ne crois pas, non. Qu'est-ce que tu veux dire par là?

— Je ne sais pas, répondit Julia en rougissant un peu. Je crois qu'il a gagné de l'assurance, ou bien... je ne sais pas trop, il est différent. Vous ne pensez pas?

J'étais perplexe. Elle essayait de nous faire comprendre quelque chose, mais je n'arrivais pas à savoir quoi.

— Eh bien, il a gagné dix kilos de muscles, comme tout le monde ici, plaisanta Taylor.

Je ris, mais m'arrêtai immédiatement en voyant qu'un sourire rêveur s'était dessiné sur les lèvres de Julia.

— Tu as un faible pour notre blondinet préféré ou quoi? dis-je pour l'embêter.

À notre surprise, un silence s'installa, et Julia se mordit la lèvre inférieure.

— Bah...

Taylor haussa les sourcils, et j'ouvris grand la bouche.

— N'en faites pas toute une histoire! s'écria Julia. Il est super mignon, et gentil, et...

Taylor s'élança pour fermer la porte.

— TU NE SORS PAS DE CETTE CHAMBRE AVANT QU'ON SACHE TOUT, décréta-t-elle.

Je m'assis sur mon lit face à Julia, qui semblait un peu embarrassée et ravie à la fois. Taylor demeura contre la porte, attendant que notre amie s'exprime.

— Calmez-vous, OK? Je suis pas amoureuse non plus! Je l'aime bien, c'est un super ami, et puis je rigole beaucoup avec lui, c'est tout. Y a pas vraiment quelque chose pour l'instant.

Malgré moi, un sourire en coin se dessina sur mes lèvres. J'étais amusée et ne pus m'empêcher de charrier un peu mon amie:

— C'est les cheveux blonds, hein? Le côté pur et innocent, auquel tu n'arrives pas à résister...

— Tu peux bien parler, toi! riposta Julia. Ne fais pas comme si tu n'avais pas vu que tu lui avais tapé dans l'œil...

Je me sentis devenir cramoisie, et sans que je pusse contrôler mes pensées, le visage d'Ethan se dessina dans mon esprit. Son sourire railleur, ses yeux bleus... mais qu'est-ce qui m'arrivait? N'importe quoi! Qu'est-ce que Julia allait s'imaginer?!

Taylor et Julia me fixaient. Agacée, je rétorquai:

— C'est pas vrai, je lui ai pas tapé dans l'œil du tout.

Taylor explosa de rire et se laissa tomber à terre, prise d'une hilarité irrépressible.

— Écoute, Isis, s'exclama Julia, morte de rire elle aussi. Je crois que je connais les pensées de mon cousin un peu mieux que toi!

Son cousin?

— Ça se voit à mille kilomètres que tu plais à Ryan! s'esclaffa Taylor, toujours à terre. Limite il te drague depuis la rentrée!

Ryan. Pas Ethan. Évidemment! Qu'est-ce que j'étais en train de penser?

— Mais non! m'exclamai-je, étonnamment moins gênée. Et puis, même si c'était vrai, c'est juste un ami, rien d'autre.

— Mouais, railla Julia. Pas pour lui, je pense!

Et puisque Taylor et Julia avaient enfin trouvé un point où elles étaient d'accord, elles repartirent d'un grand fou rire, alors que je secouais la tête, marmonnant:

— Pff, vous êtes d'une lourdeur...

Je m'allongeai sur mon lit, attendant que passe leur crise de rire de filles hystériques. Mais bien indépendamment de ma volonté, l'image d'Ethan ne quitta pas mon esprit jusqu'au moment où je m'endormis, quelques heures plus tard.

Le lendemain, un Jour 2, en cours de Rudiments politiques, notre professeur, Ian – alias Ianonyme –, s'efforçait de nous expliquer le rôle majeur du ministre de la Défense:

— Il contrôle tout le système défensif de la Ville! s'exclama-t-il, alors qu'un élève lui demandait en quoi ce ministre était important.

La police, la Brigade, les pompiers! Sans lui, bah...

— On crève tous, compléta Mike, provoquant l'hilarité d'une bonne partie de la classe.

— Voilà, c'est ça, accorda Ian. C'est l'idée générale. Franchement, pouvez-vous penser à une personne plus importante que le ministre de la Défense de l'Île?!

La majeure partie de la classe se plongea dans une profonde réflexion, mais tous finirent par renoncer, au grand plaisir de notre professeur.

— Ah, vous voyez, renchérit-il, il contrôle tout! C'est l'homme le plus important de la... euh, oui, mademoiselle Isis?

N'y tenant plus, j'avais fini par lever la main.

— Est-ce que l'homme le plus important de l'Île n'est pas plutôt monsieur Johnson?

À ma grande surprise, peu de mes camarades semblèrent reconnaître ce nom. Ainsi, Ethan avait raison. Notre professeur se racla la gorge:

— Hum, oui, il va de soi que monsieur le Président de l'Île est l'homme le plus important...

— Pourquoi les deux tiers de la classe ne connaissent pas son nom, alors? D'ailleurs, je ne crois pas que vous l'ayez mentionné pendant nos cours.

J'avais visiblement touché un point sensible. Ian me fixait à la fois avec gêne et perplexité, comme s'il se demandait si je venais réellement de poser cette question. Moi-même, je m'étonnais de l'avoir fait... et je commençais déjà à le regretter.

— Il faut savoir, chère mademoiselle, que notre Président est un homme discret. Il fait son possible pour décourager tout culte de sa personnalité et pour déléguer une partie de ses pouvoirs à ses ministres, ce qui n'enlève rien à sa suprématie, bien au contraire.

Sa suprématie?

— Monsieur le ministre de la Défense, ainsi..., voulut poursuivre Ian.

— Comment il s'appelle? l'interrompit un garçon.

— Qui ça? s'étonna le professeur, complètement perdu.

— Ben... le ministre de la Défense!

Ian pâlit légèrement.

— Ce n'est pas mon rôle de vous enseigner les noms de nos dirigeants, rétorqua-t-il sèchement. À vrai dire, ça ne vous regarde même pas. D'ailleurs, un nom en lui-même n'a aucune importance... n'est-ce pas, mademoiselle Isis?

Je fronçai les sourcils: c'était la première fois qu'Ian se permettait une insinuation sur mon nom. Au contraire, il avait toujours été très sympathique à mon égard...

— Si vous le dites, Monsieur le professeur de Rudiments politiques, raillai-je. Je suppose que c'est aussi pour ça qu'on ne connaît pas le nom du directeur de cette école... car il y en a bien un, non?

Il me fixa un instant avant d'annoncer:

— C'est presque la fin de l'heure, vous pouvez disposer. Nous avons bien avancé, aujourd'hui.

C'était faux. Nous n'avions quasiment rien fait de tout le cours. Je voulus sortir à la suite des autres, mais Ian me fit signe de venir à son bureau. Il me fit un petit sourire.

— Vous êtes une très bonne élève, Isis. Tous les professeurs s'accordent là-dessus, et d'ailleurs vos résultats ne mentent pas... Alors je vais mettre ce qui s'est passé sur le compte de la fatigue et du stress.

— Pourriez-vous m'aider à comprendre ce qui s'est passé, exactement? m'enquis-je, en essayant de rester calme.

Les traits d'Ian se durcirent, et son visage perdit soudain toute trace de sympathie.

— Tout cela ne vous regarde pas, cracha-t-il. Un jour ou l'autre, il faudra bien vous faire à l'idée que vous n'avez pas le droit de savoir certaines choses.

Je crispai les poings. Qu'insinuait-il?

— Un conseil: évitez de poser des questions. La curiosité est un très vilain défaut...

— Et le mensonge par omission reste un très vilain mensonge, rétorquai-je.

Ian ne s'attendait pas à cela, alors je quittai la salle avant qu'il ne réalise pleinement ce que je venais de dire. Moi-même, je n'en savais rien. Parce que j'étais à présent sûre que j'en ignorais beaucoup... mais il me restait à savoir quoi.

OceanofPDF.com

24

Au cours de la semaine, je me remis de l'attaque de l'alcoolique et retrouvai bientôt toute mon énergie et mes capacités physiques. Les cours de GLT se déroulaient beaucoup mieux, mais j'avais du mal à le regarder sans me demander qui il était réellement. Notre filature ne nous avait rien appris, et le complot de mon professeur continuait de m'inquiéter quelque peu. Dans ses cours, j'étais en binôme soit avec Julia, soit avec Ryan, selon les jours. Avec Ryan, c'était plus délicat, parce qu'il était bien plus grand et fort que moi, mais je compensais par la rapidité, et il avait du mal à prendre le dessus.

Quant aux heures de cours du lieutenant Nora, elles se passaient de mieux en mieux. Chaque fois que je tenais une arme en main, je gardais bien en tête que c'était sérieux, que j'apprenais à me servir d'un objet qui pouvait faire du mal, mais que ce serait pour le bien d'un autre. Je ne sursautais plus en tirant, et ma prise sur l'arme s'était raffermie. Je ne manquais d'ailleurs que rarement la cible, et Nora me donnait beaucoup de conseils. Je voyais qu'elle tenait réellement à ma réussite, et cela m'encourageait... même si j'étais devenue méfiante vis-à-vis de mes professeurs depuis l'épisode avec Ian.

En revanche, malgré mes efforts, je ne pus quasiment pas voir Ethan de la semaine, et je me rendis compte qu'il me manquait. Il avait toute ma confiance, et je le considérais comme mon meilleur ami, pourtant j'avais l'impression qu'il prenait un peu ses distances depuis la filature de GLT. J'essayais, chaque jour, de comprendre pourquoi. Peut-être que la bagarre avec l'ivrogne l'avait un peu secoué et qu'il avait pris peur? Non, ça ne lui ressemblait vraiment pas. Alors... peut-être qu'il voulait juste être un peu seul... ou bien qu'il ne voulait pas trop passer de temps avec moi, puisque j'attirais tellement d'ennuis.

Je tentais de comprendre ce qui pouvait bien le pousser à s'écarter de moi, et puis une petite voix vint me chuchoter que c'était parce

qu'il ne voulait pas s'approcher de Ryan, avec qui j'étais beaucoup cette semaine. Si c'était le cas, je ne pouvais pas le permettre. Au fond de moi, je savais pertinemment que j'avais besoin d'Ethan. Je tenais à lui. C'est pourquoi, le soir du Jour 6 de cette semaine, j'allai vers lui tandis qu'on entrait dans le réfectoire.

— Salut, lui dis-je. Tu vas bien?

— Super, répondit-il, souriant.

Un silence s'installa, et je croisai les bras, restant plantée devant lui.

— Quoi? s'enquit-il, perplexe.

— On en est vraiment là, aux dialogues plats et impersonnels? Si tu veux juste un peu la paix, pas de problème. Moi aussi, j'aime bien être seule parfois, je comprends parfaitement. Mais si c'est pour une autre raison, alors pas question!

Il soupira et recommença son refrain habituel:

— Je ne peux pas le regarder en face. Je suis désolé, Isis, mais je n'y arrive pas! C'est sa faute si ma sœur est morte, je le sais. Il est responsable, d'une façon ou d'une autre.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Je le sais! Plusieurs personnes m'ont juré avoir vu Ryan quitter cette fête en même temps que ma sœur, pour la raccompagner à la maison!

C'était donc ça qui le tracassait.

— Sérieusement, Ethan, je ne sais pas si c'est vrai, mais puisque tu n'as aucune preuve...

— Je le sais, m'interrompit-il.

— Bon, je ne suis pas venue te parler pour qu'on se dispute. Je ne te demande pas de parler à Ryan, ni même de le regarder. Je veux juste que tu viennes manger avec nous, de temps en temps. Franchement, on ne va pas s'ignorer royalement, alors que je...

Je m'arrêtai brusquement, sans vouloir savoir ce que j'étais sur le point de dire.

— Que tu... ? encouragea Ethan, changeant soudain d'expression.

— Que je pense que tu es le meilleur ami que j’aie jamais eu, affirmai-je, même si ce n’était pas ce qui m’était venu à l’esprit en premier lieu...

Un petit sourire illumina le visage d’Ethan, et je sentis mon cœur s’accélérer. Je ne connaissais que trop bien ce sourire-là.

— Si c’est ce que tu veux, eh bien! c’est d’accord, accepta Ethan. Tu devras me supporter un peu plus souvent.

Je me sentis immédiatement soulagée. C’était incroyable, la façon dont il m’avait manqué cette semaine. Ensemble, nous allâmes prendre des plateaux, nous servir à manger, puis je l’emmenai à la table où Ryan, Mike, Julia et Taylor étaient déjà installés. Ceux-ci saluèrent Ethan et, s’ils affichèrent une vague surprise en le voyant, aucun d’entre eux ne fit de commentaire. Le repas fut très agréable. Ethan arriva à rester lui-même et à faire rire les autres, tout en ignorant superbement Ryan. Celui-ci, d’ailleurs, ne prononça pas un mot de tout le souper. Il semblait assez crispé, et ses yeux étaient perdus dans le vague. Je ne pus m’empêcher de me questionner, pour la première fois: avait-il quelque chose à voir dans le décès de la sœur d’Ethan? Je ne pouvais y croire...

Isis,

Désolé de ne pas t’avoir beaucoup écrit jusqu’à présent. J’avais l’impression que c’était important pour maman de le faire elle-même, alors je l’ai laissée s’occuper de l’essentiel des lettres.

Elle nous a transmis les tiennes, mais je voulais te poser quelques questions en plus, puisqu’elle est trop occupée à te faire mille recommandations...

Déjà, sans vouloir jouer au grand frère intrusif (pas mon genre...), je voulais que tu me parles un peu de tes amis. Leurs qualités, leurs défauts, les anecdotes amusantes qu’ils te racontent...

Ensuite, tu ne nous décris pas du tout le bâtiment où tu es. J’aimerais bien savoir à quoi il ressemble. Ça a l’air tellement grand quand tu en parles dans tes lettres!

Je voulais aussi savoir quand on te laissera venir nous rendre visite à la maison. Tu avais mentionné des vacances, je crois. Sinon, est-ce qu’on ne pourrait pas se

donner rendez-vous un jour, quelque part près de ton école? Avec tes amis, si tu veux!

Adam

Le courrier venait d'arriver, comme chaque Jour 7, et je m'étais dépêchée de le lire avant de me préparer pour la sortie. Tout en mettant mes chaussures, je réalisai que l'idée de rendez-vous était loin d'être mauvaise. Si Adam pouvait aller au parc où j'avais l'habitude de me rendre le Jour 7, pendant mon temps libre, je pourrais le revoir un peu et discuter avec lui.

J'étais très occupée, avec les cours – et tout le reste –, mais ma famille ne me manquait pas moins, et passer du temps avec mon frère me ferait sans doute le plus grand bien. Je résolus de lui en parler dans ma prochaine lettre, qui serait donc double: une pour mon frère et une pour mes parents... enfin, pour ma mère, puisque mon père ne s'était pas manifesté jusqu'à présent.

Mon père...

J'avais du mal à être énervée contre lui, parce que je savais qu'il ne voulait que mon bien... Pourtant, il m'agaçait tellement! Se sentir obligé de tenter de me faire regretter mon choix en faisant le mort était puéril et égoïste... il me manquait, lui aussi! J'aurais tellement aimé qu'il m'écrive ne serait-ce qu'une lettre, une seule... même deux lignes, juste pour voir l'écriture serrée et maladroite d'un homme qui tient plus souvent un marteau qu'un stylo.

— Les élèves du groupe 2 sont attendus dans le hall dans cinq minutes, déclara la voix des haut-parleurs, me ramenant à la réalité.

Je finis rapidement de lacer mes chaussures, mis la veste qui m'avait été apportée et sortis de la chambre. Mike, Julia, Taylor et Ryan étaient partis prendre l'air un peu plus tôt, et ils avaient même proposé à Ethan de les accompagner. Celui-ci m'avait consultée d'un bref regard, comme pour me demander: «Tu crois que c'est une bonne idée?» Décelant dans mes yeux une réponse positive, il avait accepté leur proposition. Nous faisions tout le temps ça, discuter par

le regard. C'était tellement plus simple, nous nous comprenions instantanément, sans que les autres n'en sachent rien.

Je n'avais donc personne à qui dire au revoir en descendant dans le hall pour rejoindre mes camarades du groupe 2. Je soupirai et jetai un coup d'œil aux jeunes rassemblés: je connaissais tous leurs visages, je connaissais tous leurs noms, mais eux, je ne les connaissais pas. Je tentai de me convaincre que je pourrais peut-être rencontrer de nouvelles personnes... mais je n'étais pas vraiment d'humeur à faire connaissance avec des camarades qui auraient sûrement une opinion déjà toute faite sur moi et mon prénom bizarre.

— Tu crois que Greg l'a fait exprès? me demanda quelqu'un à côté de moi.

Je me tournai: c'était Kim. Jamais je n'avais été aussi contente de la voir.

— Quoi? Me séparer de tout mon groupe d'amis pour les sorties afin que je me retrouve complètement seule? ironisai-je. Oui, je pense qu'il l'a fait exprès.

Kim fit un grand sourire sarcastique.

— Quel connard, ce type! Il m'a fait le coup à moi aussi.

Je ris.

— Normal. On est deux grandes gueules, et il aime pas ça.

— Moi plus que toi, affirma Kim. Greg, je peux pas le sentir, et je le lui cache pas... ce sale petit con!

— Eh bien, tu es très remontée! Il t'a appelée Kimberley ou quoi?

Elle éclata de rire. J'ignorais pourquoi, mais j'avais compris son mode de fonctionnement dès le premier jour: je savais exactement de quelle façon la provoquer pour la faire rire, et ce qu'il ne fallait surtout pas dire. L'image du pauvre garçon qui l'avait bousculée par accident, le premier jour, et qui devait encore en être traumatisé, n'avait pas quitté mon esprit...

— Non, s'il l'avait fait, il ne serait plus capable de le raconter aujourd'hui.

Puisque nous étions tellement à l'aise, je me lançai:

— Étant donné que deux grandes gueules solitaires, c'est très triste, tu veux qu'on se serre les coudes pour les sorties? Histoire de prouver à Greg que c'est pas si facile de nous maîtriser.

L'idée sembla lui plaire.

— Marché conclu! Mais ne t'attends pas pour autant à ce que je te demande en mariage à la fin de la journée.

Je haussai les sourcils.

— J'aurais répondu non, de toute manière.

Elle prit une position ridicule, me fixant d'un œil amusé:

— Ne dis pas n'importe quoi, personne ne me résiste, railla-t-elle d'une voix suave.

— Hum, t'es pas vraiment mon style, dis-je en manquant d'exploser de rire. T'as beau être la plus belle fille de l'école, tu restes... une fille. Et une grande gueule, en plus.

Le lieutenant Nora arriva dans le hall et nous fit signe de nous taire, interrompant notre ridicule échange de plaisanteries.

— J'espère que tout le monde est là, parce qu'on y va. Allez, suivez-moi!

Nous sortîmes du bâtiment et descendîmes les fameuses marches – je fus enchantée de le faire normalement, et pas à reculons. Un autobus nous attendait dans la rue. Je montai et m'assis à l'avant. Kim prit place à côté de moi.

Un instant plus tard, le bus démarra et commença à sillonner les rues. Même en milieu de journée, il n'y avait jamais beaucoup de trafic, parce que seules les personnes d'un certain rang social pouvaient s'acheter une voiture. Le bus avançait donc rapidement, avec pour seule compagnie les quelques piétons dehors.

— On va où, au fait? demanda Kim au lieutenant Nora, qui s'était assise non loin de nous.

— Au même endroit qu'avec l'autre groupe, rétorqua notre professeur.

Le Monocle. Cette énorme tour surplombant la Ville, avec son immense horloge...

— La tour ne devrait même pas s'appeler «le Monocle», affirmai-je, me rappelant soudain un détail.

— Pourquoi? s'étonna Kim.

— Eh bien, techniquement, un monocle est une sorte de lunette pour un seul œil...

— Bah, ça fait référence à l'horloge de la tour, m'interrompit Kim.

— Non, c'est là que tout le monde se trompe. L'horloge se trouve sur chaque face de la tour, donc, techniquement, il y a quatre monocles. Mais comme on ne regarde pas toutes les faces en même temps, alors personne n'en a tenu compte.

Kim semblait surprise, elle n'y avait jamais pensé.

— En plus d'une grande gueule, t'es une «miss je-sais-tout», se moqua-t-elle.

Je secouai la tête en souriant.

— Mon père et mon frère travaillent sur des chantiers, et ma mère est architecte. Forcément, question monuments, je m'y connais un peu.

Kim accepta l'explication sans aucune arrière-pensée, et se mit à me poser dix mille questions sur le travail de ma mère. Ainsi, commençant à m'habituer à cet étrange mélange de curiosité et de désinvolture qu'était Kim, je ne vis pas vraiment passer le trajet. Pourtant, la route de l'école jusqu'au Monocle était assez longue, la tour étant presque à l'autre bout de la Ville. Mais le bus roulait à vive allure, presque aucun obstacle ne l'empêchant d'avancer.

Lorsque notre véhicule s'arrêta, je sentis l'excitation monter en moi: cela faisait très longtemps que je n'avais pas vu le Monocle, et je n'étais encore jamais allée à l'intérieur, l'accès étant interdit aux visiteurs. Nos accompagnateurs – parmi eux, je ne connaissais qu'Ian et Nora – nous firent signe de nous taire et notre professeure de Maniement des armes déclara:

— Comme vous le savez, entrer dans le Monocle ou ses bâtiments alentour est normalement interdit, mais le gouvernement nous a donné une autorisation spéciale dans le cadre d'une activité extrascolaire. Je vous demanderai donc de ne pas vous rendre dans

les pièces fermées à clé et de veiller à ne pas détériorer les endroits où vous irez.

Elle marqua une pause, avant de reprendre:

— Les bâtiments sont peut-être délabrés, mais ils sont là depuis tellement d'années que vos ancêtres les trouvaient déjà anciens... alors un peu de respect pour cet endroit, d'accord?

Je haussai les sourcils: les évocations du passé ou même de nos ancêtres étaient plus que rares. Le lieutenant Nora devait vraiment tenir à ce qu'on ne lui cause pas d'ennuis...

— Bon, on descend maintenant! nous ordonna un accompagnateur.

Je me laissai entraîner par la masse et sortis du car. Le Monocle était devant moi, aussi grand, beau et vieux que dans mon souvenir. L'horloge sur la face de la tour que je voyais était en partie brisée, et les bâtiments tout autour semblaient totalement abandonnés à eux-mêmes. Je me mis à penser qu'on voulait visiblement nous faire oublier cet endroit, comme s'il appartenait à un passé trop lointain pour qu'on s'y intéresse. Le Monocle était la propriété de la Ville, pourtant tout le monde le laissait moisir... ça n'avait aucun sens! Pourquoi renier ainsi l'époque à laquelle on l'avait construit? Je me rendais compte, encore plus que d'habitude, qu'on ne nous apprenait jamais rien sur notre passé ou sur celui de l'Île. Est-ce que le gouvernement jugeait cela inutile? Ou y avait-il autre chose?

Pourquoi nous enfermer ainsi dans notre présent?

C'est à cela que je songeais en suivant mon groupe vers l'entrée d'un des bâtiments accolés au Monocle. Nous nous retrouvâmes devant une grande porte, très vieille et très lourde, si épaisse qu'il fallut, après avoir déverrouillé la serrure, deux de nos accompagnateurs pour l'ouvrir. Nous entrâmes à l'intérieur du bâtiment, et j'ouvris grand les yeux. Le plafond n'était pas plat, mais formait plutôt une sorte de voûte majestueuse, faite entièrement en pierre, tout comme les murs. Nous nous tenions dans un immense couloir en roche polie, avec des vitraux rouge sombre bordant les murs.

C'était magnifique.

J'étais sur le point de me mettre à courir pour explorer l'intégralité du bâtiment, quand Kim me donna un grand coup de coude, me ramenant à la réalité.

— T'as l'air bizarre, lâcha-t-elle, achevant ainsi de me sortir de ma contemplation.

— Tu ne trouves pas ça merveilleux? m'extasiai-je.

Elle haussa les épaules.

— Bof. Mouais, c'est classe.

Dépitée, je ne rajoutai rien. «Mouais, c'est classe» ? «Bof» ? C'était donc ce genre de réaction que je ne sais quel idiot recherchait en faisant fermer cet endroit? Mon regard descendit vers le sol: il était sale et poussiéreux, avec des cailloux dispersés dans chaque recoin. D'ailleurs, dès qu'on observait plus attentivement, on constatait que l'ensemble du couloir était délabré, les murs fissurés, les vitraux brisés.

Nous avançâmes jusqu'à une pièce gigantesque, une sorte d'amphithéâtre qui n'avait pas dû être utilisé depuis des années – à part la semaine dernière, pour le groupe 1. Nos accompagnateurs nous demandèrent de nous asseoir. Quand le silence fut complet, Ian expliqua ce que nous allions faire:

— L'exercice principal sera identique à celui dont vos camarades vous ont sans doute déjà parlé.

Oh oui! Julia m'en avait parlé...

— Vingt mannequins ont été cachés un peu partout dans les bâtiments collés au Monocle. Ils peuvent se trouver n'importe où, sous des décombres, dans une armoire, derrière une porte. C'est un exercice individuel, chacun pour soi. Chaque mannequin trouvé vous apportera des points supplémentaires dans l'évaluation de votre choix.

Je croisai le regard de Kim, qui me fit une petite grimace. Je savais qu'elle n'avait pas d'excellentes notes avec Marty, en Théorie, alors je compris qu'elle respecterait scrupuleusement le «chacun pour

soi» ordonné par Ian. Impossible de lui en vouloir pour ça. Tant pis, je pourrais au moins profiter de la beauté des lieux...

— Comme le lieutenant Nora vous l'a déjà dit, poursuivit Ian, ces bâtiments sont... vieux. Je vous recommande de ne rien abîmer et de faire attention aux endroits où vous mettez les pieds.

Un sourire se dessina sur mes lèvres; j'étais certaine qu'Ian avait fait exprès de ne pas mentionner le terme «ancêtre», puisqu'il ne voulait pas que l'on réfléchisse à notre passé.

— Vous avez deux heures, et vous devez nous ramener les mannequins chaque fois que vous en trouvez un.

Nous attendîmes la suite, mais au lieu de continuer, Ian croisa les bras.

— Allez-y!

Je me levai de ma place, criai un petit «à tout de suite!» à Kim et sortis de l'amphithéâtre. J'arrivai dans un couloir et n'y jetai qu'un rapide coup d'œil: il n'y avait aucun endroit ici susceptible de cacher un mannequin. Je me mis alors à réfléchir un court instant. J'avais eu, depuis le début de mon apprentissage, de bonnes notes dans toutes les matières. Et puis, cet exercice ne me servirait sans doute pas à grand-chose. Je décidai donc d'explorer le plus possible les merveilles de ces bâtiments plutôt que de partir à la recherche de stupides mannequins.

D'un pas tranquille, je m'éloignai de plus en plus de l'amphithéâtre, traversant nombre de couloirs et de salles. Je me demandais à quoi avait bien pu servir cet endroit avant. Il y avait des salles de conférences, un amphithéâtre, des bureaux...

Perdue dans mes pensées, trop occupée à regarder autour de moi, je passai juste à côté d'une discrète porte en bois. Je continuai à marcher, mais au bout d'environ cinq secondes, je m'arrêtai, fronçai les sourcils et reculai jusqu'à la hauteur de la porte. Elle était très discrète et bien cachée dans un recoin de mur. Un étrange instinct me soufflait qu'il y avait plus que ça.

Hésitante, je tendis la main vers la poignée et je poussai. Le bois résista, confirmant mon intuition: il y avait bien quelque chose

derrière. Sans vraiment comprendre pourquoi, je *voulais* savoir ce qu'il y avait derrière ce battant. En plus, il n'y avait pas de caméra, ici, et je m'étais tellement éloignée du reste du groupe que personne ne me verrait...

«Et merde!» me dis-je. J'envoyai rageusement un énorme coup de pied à la porte et... elle s'ouvrit. Je restai un instant sans comprendre comment j'avais fait ça, avant de voir le verrou par terre : le métal devait avoir rouillé, et mon coup de pied avait achevé le travail.

Sentant l'excitation grandir en moi, j'avançai et me trouvai face à un escalier en colimaçon. Lentement, je levai la tête... et ouvris grand les yeux. Les marches montaient si haut que je ne voyais pas où elles s'arrêtaient. Je compris soudain, et mon visage s'éclaira. Inconsciemment, je m'étais dirigée vers la tour, et toutes ces marches devaient forcément conduire tout en haut du Monocle. Je ne pouvais y croire: j'avais trouvé comment monter au sommet d'une des plus hautes tours de la Ville!

Je m'élançai dans l'escalier. Je montai en courant les cinquante premières marches... et les suivantes un peu plus doucement. Je cessai de les compter au bout d'un moment, simplement pressée d'arriver en haut. À ma grande surprise, il y avait un premier palier avant le sommet de la tour. J'hésitai un instant et m'y arrêtai finalement. C'était une très grande pièce carrée, avec en son centre une sorte de mécanisme constitué d'un enchevêtrement de roues dentées et autres. Les quatre murs de la pièce, quant à eux, étaient les quatre horloges. Je me trouvais à l'intérieur de l'horloge géante du Monocle.

Pendant un instant, je ne bougeai plus, me contentant de savourer la singularité de ce moment... et puis je me remis à respirer – j'avais visiblement arrêté de le faire. Je me mis ensuite à marcher lentement, longeant les quatre faces de l'horloge. J'arrivai à la dernière: elle était toute fissurée, et il y avait même un grand trou en plein milieu. Je m'en approchai, et ce que je vis me coupa à nouveau le souffle.

Devant moi s'étendait la Ville. Je voyais chaque maison, chaque rue, chaque voiture. Bien sûr, je ne pouvais pas la voir en entier, pourtant... Malgré toute son uniformité et sa régularité, je ne pus m'empêcher de la trouver belle. Apparemment, monter sur les arbres était loin d'être suffisant pour réellement prendre de la hauteur sur les choses. La Ville avait pour moi la même beauté que le Monocle, comme si elle avait un jour été la plus belle chose du monde, et qu'on l'avait gâchée en ne s'occupant pas bien d'elle.

Au bout de je ne sais combien de temps, je parvins à me détacher de mon observation et recommençai mon ascension, jusqu'à, enfin, arriver au sommet. Cette salle, bien que plus petite que la précédente, n'en était pas moins importante, et la vue que j'avais sur la Ville entre les briques de la tour en était encore plus belle, mais ce n'était pas ce qui retenait mon attention. Devant moi se trouvait la cloche la plus grosse que je n'avais jamais vue.

OceanofPDF.com

25

D'un pas lent, je fis le tour de la cloche, qui était entourée de barrières rouillées. Elle était encore entière, à part une grosse fissure. Je la fixais, incapable de regarder autre chose, comprenant qu'autrefois cette cloche, cette tour et cette horloge avaient dû avoir leur importance. Sinon, on les aurait détruites depuis longtemps. Au lieu de cela, on laissait moisir cet endroit, attendant que tout le monde finisse par l'oublier complètement pour pouvoir le raser. J'aperçus alors, au fond de la salle, une sorte d'énorme marteau qu'on avait posé sans ménagement. L'objet avait sans doute servi à frapper la cloche, il y a longtemps.

Le Monocle avait dû être si majestueux, avant! Je l'imaginais avec des couleurs resplendissantes, son horloge en marche, rythmant les jours des habitants de la Ville. On devait sûrement faire sonner l'énorme cloche à chaque heure, peut-être même plus fréquemment, et un son impressionnant devait se propager à travers les rues... Aujourd'hui, ce n'était qu'un amas de pierres ternes, de ruines, de verrous abîmés, avec une cloche fissurée et un marteau délaissé...

Soudain, je m'aperçus que j'avais quitté le groupe depuis bien longtemps. Je regardai ma montre: j'étais très en retard.

— C'est pas vrai...

Je m'élançai dans les escaliers, sans prendre la peine de m'arrêter aux paliers. Je dévalai les marches avec une vitesse folle, risquant sans arrêt de trébucher. Enfin arrivée en bas, j'ouvris la porte et fonçai dans les couloirs, traversant les salles en courant, me cognant presque aux meubles devant moi, butant contre les cailloux au sol. Je retrouvai sans difficulté l'amphithéâtre où se trouvait mon groupe. Les poumons en feu, j'entrai dans l'immense pièce et vis que mes camarades étaient répartis par petits groupes, en train de manger.

Je me sentis soulagée, au moins je n'avais rien raté. Je vis qu'il restait des sandwiches posés sur une table au centre de

l'amphithéâtre. J'en saisis un, mais avant que j'aie eu le temps de mordre dedans, une main se posa sur mon épaule. C'était le lieutenant Nora. Elle me demanda d'une voix dure :

— Puis-je savoir où vous étiez passée exactement, soldate? Vous êtes plus qu'en retard.

— Je... je me suis perdue, mentis-je. J'ai un sens de l'orientation déplorable.

Si elle ne fut pas convaincue, elle ne me le montra pas. Lâchant mon épaule, elle déclara :

— Il faudra travailler ça. En tant que Sauveteuse, c'est important de pouvoir bien se repérer dans l'espace.

Je hochai la tête, et elle s'éloigna. Je m'assis dans un coin de l'amphithéâtre et dévorai mon sandwich : cette course m'avait affamée. L'après-midi passa lentement. On nous fit faire quelques activités, individuelles ou en binômes, et chacune m'ennuya davantage. Enfin, quelques heures plus tard, nous remontâmes dans le bus qui nous ramena à l'école. Pendant tout le trajet, je ne parvins pas à penser à autre chose qu'à la gigantesque horloge du Monocle.

Le lendemain, j'eus du mal à me lever : la nuit avait été courte. N'arrivant pas à trouver le sommeil, je m'étais torturé l'esprit, essayant de réfléchir au moindre détail qui pourrait me permettre de percer le mystère du Monocle et de son passé. J'aurais pu en parler à Ethan, bien sûr, mais j'en avais marre de l'embêter sans arrêt avec mes questions frisant l'existentiel. Alors je décidai, en faisant ma course matinale, de ne plus y penser jusqu'à ce que je revoie ma famille. Pour une fois que je m'intéressais à un bâtiment, ils seraient plus que ravis de me fournir quelques réponses.

La journée fut assez agréable, parce qu'Ethan commençait à s'intégrer dans notre groupe. Je voyais qu'il faisait des efforts, et j'en étais heureuse. Il apportait de la bonne humeur à notre bande,

et s'il n'avait pas renoué avec Ryan, il s'efforçait de lui parler plus ou moins cordialement. Je lui en étais extrêmement reconnaissante, parce que je n'avais plus à choisir entre lui et le reste de mes amis.

Le cours de GLT arriva, et je me sentis tout excitée à l'idée d'en apprendre un peu plus sur les techniques de combat.

— Aujourd'hui, nous allons travailler votre équilibre, annonça Greg. L'équilibre est essentiel durant un affrontement: celui qui gagne est souvent celui qui déséquilibre son adversaire ou qui résiste au déséquilibre.

Taylor me murmura à l'oreille:

— Ça devrait pas te poser de problème, railla-t-elle.

— Peut-être que si, ça n'a rien à voir avec l'escalade...

Un sourire sarcastique se dessina sur son visage. Si seulement je pouvais être aussi sûre de mes capacités qu'elle semblait l'être!

— Vous allez vous placer en binômes, que vous garderez jusqu'à la fin du cours, ordonna GLT. Nous travaillerons plusieurs techniques, et je vous laisserai les tester.

Une main me frôla le bras. C'était Ethan, qui me fixait. «On reste ensemble pendant le cours?» me demanda son regard. Je répondis d'un hochement de tête et d'un sourire, que je vis se refléter sur son visage.

— Ce qu'il faut savoir, expliqua GLT, c'est qu'il y a deux éléments qui peuvent vous aider à déséquilibrer quelqu'un: la violence et la ruse. On peut faire tomber son adversaire par un coup brusque, ou bien en le prenant par surprise là où il ne s'y attend pas. Vous ne devez pas hésiter à vous servir des deux manières, mais on ne s'intéressera pour l'instant qu'à la deuxième.

Heureusement, parce que je ne me voyais pas frapper Ethan! Pendant l'heure qui suivit, Greg nous montra je ne sais combien de façons de faire tomber quelqu'un. Il nous fit répéter les gestes, encore et encore, et puis il déclara:

— Bon, assez papoté! Passons à la mise en pratique. Faites tomber votre partenaire!

Ethan et moi commençâmes à tourner en rond l'un autour de l'autre, et je guettai le moindre de ses gestes. Il me fixait avec attention, mais son petit sourire ironique habituel flottait sur ses lèvres.

— Tu as l'air bien sûr de toi, lançai-je. Je ne suis pas certaine d'apprécier cette arrogance...

Son sourire s'accentua:

— Je ne doute pas que tu sois capable de m'envoyer à terre, c'est juste que cette situation m'amuse plutôt...

Je haussai les sourcils; je ne voyais pas ce qu'il y avait de si drôle... mais avançant soudain vers moi, Ethan me saisit fermement les bras, tentant de me faire basculer. Je remarquai qu'il avait exécuté son geste de façon à ne pas me faire mal, ce qui rendait son attaque plus facile à parer. Je résistai à sa force, et tentai d'inverser son mouvement, mais sans succès. Il était beaucoup plus fort que moi et, malgré mes pieds bien campés sur le sol, je sentis que je ne résisterais pas longtemps. Essayant une autre technique, je glissai mon pied derrière sa cheville et tirai de toutes mes forces... mais il avait eu la même idée.

Nous étions donc là, un pied derrière la cheville de l'autre, nos bras agrippés. Nous ressentions tous les deux une extrême tension, et je pouvais sentir chacun de ses muscles trembler. Nos visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, et nos regards se croisaient. Comme souvent, je me perdis dans l'océan pâle de ses yeux, et je me détendis soudain, brisant l'équilibre parfait qui s'était installé dans notre effort pour faire tomber l'autre...

Alors évidemment, nous nous écroulâmes tous les deux, tombant lourdement sur le sol. Il éclata de rire, et je me joignis à lui.

— Eh bien, très efficace comme technique! blagua-t-il en se remettant sur pied.

J'étais restée par terre, un peu troublée.

— Ça va? me demanda-t-il en m'aidant à me relever.

— Oui, je suis juste un peu étourdie.

— Tu t'es peut-être cogné la tête.

— Peut-être, mentis-je, mais ça va aller, c'est bon.

Pourtant, je n'avais toujours pas lâché le bras qu'il m'avait tendu pour m'aider à me lever, et il ne se décidait pas à me lâcher non plus. Je me sentais bizarre, tout à coup; je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Me fixant toujours, un peu hésitant, Ethan ouvrit la bouche, mais il fut interrompu par un cri de GLT dirigé contre nous:

— Je peux savoir ce que vous FOUTEZ? Dépêchez-vous de recommencer l'entraînement! s'exclama-t-il, avec son habituelle douceur.

À contrecœur, je lâchai donc le bras d'Ethan et me remis en position. Mais nous ne fûmes pas d'une grande efficacité jusqu'à la fin du cours, parce que nous n'osions plus vraiment nous toucher. C'était comme si nous avions brisé une sorte de barrière entre nous, et que GLT l'avait remise en place, nous surprenant dans un moment qui aurait dû n'appartenir qu'à nous.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

26

— Excellent devoir, Isis, déclara Marty en me rendant ma copie.

Je souris en regardant la note sur la feuille: 19/20. J'étais ravie, puisque je n'avais que très peu travaillé pour cette évaluation, ce qui prouvait que je n'avais pas de souci à me faire concernant la Théorie. Le professeur m'adressa même un petit sourire après m'avoir rendu mon devoir. Si Marty avait été gêné après avoir mentionné ce «samedi» devant moi, ce n'était plus le cas. Mais son sourire s'effaça lorsqu'il rendit la copie suivante.

— Monsieur Ryan, avez-vous un total désintérêt pour la Théorie ou bien êtes-vous devenu un mollusque décérébré à la rentrée?

Ryan rougit légèrement, et ses traits s'affaissèrent quand il prit sa feuille. J'eus un petit pincement au cœur pour lui. Je savais qu'en Théorie, il avait vraiment du mal, et qu'il essayait de s'investir. Après avoir rendu tous les devoirs, Marty nous laissa sortir.

Nous étions le Jour 3, et notre dernier cours de la matinée était sans conteste le plus ennuyeux qui soit: Application du règlement. Pendant ces trois quarts d'heure, nous étions obligés de suivre le cours soporifique qui nous était projeté sur un écran, car une fois par semaine, nous avons droit à une évaluation sous forme de questionnaire à choix multiples. Le règlement de la brigade des Sauveteurs, de toute manière, n'avait rien de très compliqué: obéir aux ordres en faisant tout son possible pour sauver un maximum de vies.

Ainsi, en sortant du cours d'Application du règlement, je n'étais pas d'excellente humeur... et la perspective de l'insipide purée de midi n'arrangeait rien. C'est pourquoi, quand Ryan m'apostropha, pendant le repas, je répliquai, un peu sèchement:

— Quoi?!

Refroidi par le ton sec de ma voix, Ryan hésita à poursuivre. Alors, poussant un court soupir, j'insistai:

— Qu'est-ce qu'il y a, Ryan?

Il semblait légèrement gêné, ce qui était rare.

— Bah... ça m'embête de te le demander, mais... tu te rappelles quand tu m'avais dit que tu pourrais m'aider en Théorie? Je crois que j'en aurais vraiment besoin. Je travaille énormément, et pourtant je continue à avoir des notes pourries, et ça me plombe toute ma moyenne... J'en ai vraiment marre!

Immédiatement, je me détendis.

— Bien sûr que je vais t'aider. Pas de problème! Quand tu veux.

Je lui fis un grand sourire, m'en voulant soudain d'avoir été si sèche et distante. Ryan était mon ami, je voulais qu'il réussisse.

— Super, merci beaucoup, vraiment! lâcha-t-il, soulagé. Je sais pas ce que j'aurais fait sinon.

— C'est normal, je t'en prie! affirmai-je, souriant toujours.

Machinalement, je cherchai le regard d'Ethan, mais il ne mangeait pas avec nous ce midi-là. Malgré ses efforts, il avait quand même besoin d'un peu de solitude, et je le comprenais. Heureusement d'ailleurs, parce que j'avais comme le sentiment qu'il m'aurait foudroyée du regard s'il avait suivi cette conversation...

— Que feriez-vous si vous deviez affronter une personne faisant deux fois votre taille, trois fois votre poids et possédant cinq fois votre force? demanda GLT.

Un silence s'installa.

— Bah... je me mets à courir? proposa un jeune garçon.

Greg le fusilla du regard.

— Ça, c'est ce que font les fillettes de trois ans, cracha notre professeur, provoquant de nombreux rires moqueurs.

Je ne ris pas. J'avais fui lorsque la bande de Sandra avait tenté de m'agresser.

— Alors? insista GLT. Ah... et sachant que vous n'avez pas d'arme.

— Je frappe vite, et là où ça fait mal, rétorqua Ethan. Après tout, s'il est si grand et gros, il aura bien du mal à esquiver une attaque

rapide.

Je souris.

— Pas mal, admit Greg. Mais si tu loupes ton coup, t'es dans la merde.

Ethan grimaça. L'argument de GLT ne tenait pas: un type qui se retrouvait en face d'un adversaire bien plus fort que lui était techniquement *déjà* dans la merde.

— Bon, je crois que vous serez tous d'accord: ce genre de situation est assez compliqué à gérer pour qu'on y consacre une séance.

Tout le monde acquiesça.

— Alors, commença Greg en faisant les cent pas dans le gymnase, je vais parler un petit peu, et vous allez la BOUCLER et M'ÉCOUTER.

Ce n'était ni une question, ni un conseil, ni un ordre. Juste une affirmation.

— Tout d'abord, c'est l'occasion idéale pour vous dire qu'en tant que Sauveteur il faut TOUJOURS avoir une arme à sa disposition. Pas forcément un flingue, hein? Un couteau peut faire tout autant de dégâts et se révèle souvent plus utile en corps à corps.

Je croisai les bras. Je n'aimais pas vraiment l'idée d'être obligée de poignarder quelqu'un pour me défendre...

— Cependant, continua GLT, si jamais, pour une raison ou pour une autre, vous n'avez pas d'arme, il y a plusieurs choses essentielles à savoir.

Nous étions suspendus à ses paroles. J'avais beau détester Greg le Tyran, je reconnaissais qu'il savait manier le suspense.

— Il y a deux types de colosses: le gros et le musclé. Le gros colosse s'essouffle vite, alors tout ce que vous avez à faire, c'est bouger dans tous les sens pour le fatiguer et, dès qu'il commence à s'énerver, dès que vous sentez son agacement et sa colère... frappez. Très fort. Avec précision. Au niveau des yeux, du nez, de la jugulaire ou des... parties intimes.

Tant de pudeur était presque étonnante venant de GLT.

— Si vous avez à combattre un colosse musclé, c'est beaucoup plus compliqué. En fait, c'est le pire adversaire que vous puissiez avoir, avec les groupes d'adversaires, bien sûr.

Encore une fois, je sentis mon cœur s'accélérer. Si seulement j'avais su me battre lors de l'attaque de Sandra et compagnie!

— Déjà, poursuivit GLT, il y a la notion d'équilibre, dont on a parlé auparavant. Faites tomber votre adversaire, et vous prendrez le dessus. Ensuite, le plus important, c'est de ne JAMAIS laisser le colosse vous attraper. S'il vous attrape, vous êtes foutus. Puis, comme l'a dit votre camarade, frappez fort, et là où ça fait mal. Frappez quand il vous tourne le dos. Ne faites pas les cons avec des histoires d'honneur! Si vous voyez un marteau rouillé par terre, ramassez-le et EXPLOSEZ la cervelle du type!

Sans que je puisse me contrôler, une protestation était sortie de ma bouche. Toutes les têtes convergèrent vers moi, Greg cessa de faire les cent pas et me fixa, agacé.

— Soit tu exprimes tes pensées maintenant et devant tout le monde, soit tu la fermes, demande spéciale, éructa-t-il.

Je me sentis rougir: exprimer le fond de ma pensée était sûrement l'une des pires choses à faire...

— Êtes-vous sûr que nous dire de prendre un marteau rouillé pour exploser la cervelle d'un type est une excellente idée? lâchai-je, incapable de contrôler mon dégoût. Est-ce qu'on est obligés d'enlever une vie chaque fois qu'un gars plus fort que nous a de mauvaises intentions? Si c'est le cas, je crois que je n'ai rien à faire ici.

Les yeux de Greg lançaient des éclairs. Il répondit:

— Alors nous sommes d'accord sur ce point, tu n'as rien à faire ici.

Je serrai les poings, furieuse. Greg reprit la parole:

— Je disais que lorsque vous devez...

— Excusez-moi, mais vous n'avez pas répondu à sa question, l'interrompit soudain Ethan.

GLT s'arrêta, éberlué. Je crois que ça devait être la première fois depuis des années que quelqu'un lui coupait la parole...

— Qu'est-ce que tu viens de dire? murmura le professeur.

Je regardai Ethan, espérant qu'il n'allait pas insister... mais il était comme moi, incapable de se taire une fois qu'il était lancé, trop entêté pour ne pas assumer ses pensées jusqu'au bout.

— Vous venez de nous dire d'exploser la cervelle de tout colosse cherchant à nous nuire, déclara Ethan, le plus naturellement du monde. Vous êtes sûr de ne pas avoir envie de... légèrement nuancer votre propos? Autrement, vous allez former des tueurs cruels, pas des Sauveteurs.

Je dus retenir un rire. Ethan avait entièrement raison. Avec la pire mauvaise foi du monde, GLT aurait quand même dû le reconnaître. Je craignis donc qu'il ne commençât à hurler sur Ethan... mais il n'en fit rien. Détournant son regard, il reprit sa marche – de manière plus saccadée néanmoins – et continua son cours, sans faire allusion à ce qui venait de se produire. Cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose: au fond de lui, il savait qu'il avait tort, mais il ne le reconnaîtrait jamais.

En sortant du gymnase, quelques heures plus tard, j'accostai Ethan.

— Tu n'es pas obligé de prendre ma défense chaque fois que je fais une bêtise, tu sais?

Il me regarda avec étonnement – ou en feignant l'étonnement.

— Comment ça?

— Tu m'aides à me débarrasser d'une méduse; je m'évanouis en cours d'Entraînement physique et tu viens m'aider; je suis épuisée en pleine course et tu m'encourages; je te parle d'un complot et tu m'accompagnes dans une filature; Greg m'insulte et tu bondis...

Il avait baissé la tête, visiblement embêté. Immédiatement, je passai mon bras sous le sien.

— Eh! ne te méprends pas, je suis vraiment heureuse que tu sois là pour m'aider. Sincèrement. Mais je crois que j'ai plus qu'assez de dettes envers toi. Tu es toujours là pour moi et je... je ne fais rien en retour. Alors forcément, ça me gêne.

Il releva la tête, mais ne dégagea pas son bras.

— Mais je ne veux rien en retour. Je... Greg n'avait pas à te parler comme ça. Ça m'a énervé, c'est tout.

Je souris.

— Et pour toutes les autres fois? La méduse non plus n'avait pas à me parler comme ça?

Ethan rit, et nous arrivâmes en cours d'Idéologie. En m'asseyant — à côté de Taylor —, je m'aperçus qu'Ethan avait évité de répondre à ma question... Mais pourquoi est-ce que ça m'intriguait tant? La réponse devait être simple: Ethan était quelqu'un de génial. Mieux que ça, même: il était incroyable. Alors il ne pouvait pas s'empêcher de me venir en aide. Pourtant... cette réponse ne me satisfaisait pas.

— Bonjour tout le monde, déclara Edgar, notre professeur d'Idéologie. Avant que j'oublie: on m'a demandé de vous transmettre un message important.

Je secouai la tête pour me sortir de ma rêverie.

— Votre professeur d'Entraînement physique, que je viens de croiser dans le couloir, m'a dit qu'il avait oublié de vous informer...

Oh! qu'est-ce que GLT avait encore pu inventer?

— ... qu'il ne serait pas là demain.

Il y eut dans la classe un silence d'à peu près une seconde... puis tout le monde, d'une même voix, explosa de joie. Il y eut des cris, des rires, des sourires jusqu'aux oreilles, des exclamations de contentement.

— Allons, allons, calmez-vous! bredouilla notre professeur.

Mais personne ne l'écoutait. Résigné à attendre que le silence revienne tout seul, il croisa les bras. Une main m'agrippa alors brusquement l'épaule, tellement fort que ça me fit mal. Je tournai immédiatement la tête. C'était Sandra, penchée au-dessus de la table derrière moi.

— Qu'est-ce que tu me veux encore? demandai-je sèchement, en tentant de me dégager.

Mais elle ne me lâcha pas. Ses yeux étaient emplis de sa haine habituelle, mais aussi d'autre chose... comme une tristesse intense.

— J'espère que t'es fière de toi, cracha-t-elle d'une voix glaciale. T'as eu ce que tu voulais.

Elle ne criait pas, elle ne m'insultait pas. Bizarre. Elle devait vraiment être en colère.

— De quoi tu parles? demandai-je, agacée.

— Tu sais très bien de quoi je parle, affirma-t-elle, ses yeux rougissant soudain. Tu l'as fait partir. Ma meilleure amie! On se connaissait depuis notre naissance, on n'avait jamais été séparées, comme des sœurs. Et toi, en un mois, tu me l'as enlevée!

Elle me lâcha soudain et ne m'accorda plus un regard. Je n'eus pas l'occasion de la questionner, parce que le silence était revenu et qu'Edgar avait enfin commencé son cours. Mais soudain, je compris: la fille qui était partie de l'école, c'était Ruby. Je ne l'avais plus revue depuis l'attaque de la bande de Sandra.

Elle était partie, comme ça. Je crus deviner qu'elle avait dû avoir honte, désapprouver les actions de sa meilleure amie. Mais maintenant, Sandra me tenait pour responsable du départ de Ruby. Et étrangement, lorsque je tournai discrètement la tête vers elle et que je vis des larmes couler sur ses joues, malgré tout ce que cette fille avait voulu me faire, tous les a priori qu'elle avait eus sur moi depuis notre rencontre, je ne pus m'empêcher de ressentir de la compassion. Parce que je savais ce que c'était d'être loin des gens qu'on aime, et que je n'avais pas compris que Sandra pouvait aussi en souffrir.

27

— Je comprends vraiment pas, déclara Ryan.

Il était à peu près trois heures de l'après-midi. Comme GLT n'était pas là, j'étais en train de tenir ma promesse: aider Ryan à réviser le cours de Théorie. Nous étions seuls dans une salle de classe, parce que Marty, en nous entendant planifier notre séance de révision, nous avait permis d'avoir la pièce pour l'après-midi.

Bien vite, je m'étais rendu compte que Ryan serait difficile à supporter.

— Quoi, qu'est-ce que tu comprends pas? m'enquis-je, en retenant un soupir.

— Pendant les premières semaines de l'année, on s'est emmerdés à faire tout un cours sur le suicide, mais ça sert à rien!

Je fronçai les sourcils.

— Je veux dire, si un type tente de se suicider, je lui saute dessus pour l'en empêcher, et c'est fini! Donc le cours de Marty est inutile.

Cette fois-ci, je soupirai vraiment, exaspérée. Nous étions dans cette salle depuis deux heures, et depuis deux heures Ryan tenait le même discours, diffamant chacune des phrases du cours de Marty.

— Bon, écoute-moi une bonne fois pour toutes, ordonnai-je, m'efforçant de garder mon calme. Si tu pars du principe que ses cours sont inutiles, tu n'arriveras jamais à progresser.

Ryan ne broncha pas, mais il n'était pas convaincu.

— En plus, le cours de Théorie est tout sauf inutile! Si tu te précipites sur le type qui en a marre de sa vie au point de vouloir y mettre fin, je te garantis qu'il se suicide direct! En revanche, rappelle-lui que sa vie a des bons côtés, discute avec lui, fais-le douter, gagne du temps pendant que d'autres arrivent par-derrière pour le sauver, et là, il y a une chance qu'il reste en vie.

Ryan grimaça.

— Ouais, je l'avais pas vu comme ça.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, raillai-je.

Il sourit.

— Je suis un très mauvais élève, pas vrai?

Je m'efforçai de sourire en retour.

— Mais non, mentis-je, tu es juste... un peu têtu.

Son sourire s'accrut.

— Au moins, ça nous permet de passer un moment ensemble, tous les deux. Sans les autres.

Je me sentis un peu mal à l'aise; l'intonation de sa voix était étrange. Il prit alors ma main, qui était posée sur la table. Gênée, je me raclai la gorge.

— On... On devrait continuer à travailler... En plus, on a plein de boulot, on n'a pas encore revu les incendies.

Je dégageai ma main de la sienne, et il me fixa bizarrement.

— Ça te gêne, que je te prenne la main?

Je ne répondis pas. Mais j'étais un peu crispée. Il ferma lentement son cahier de Théorie, me regardant toujours.

— Rien ne nous empêche de faire une petite pause, affirma-t-il avec, encore une fois, un drôle de ton.

Il était assis en face de moi, mais il rapprocha sa chaise de la table. Il se pencha alors vers moi, les yeux brillant d'une lueur dérangeante. Je plaquai mes mains sur ses épaules, pour stopper son geste. Il voulut insister, mais je le repoussai.

— Ryan, commençai-je en me sentant rougir, tu es mon ami, d'accord? Je...

— C'est quoi, le problème?! C'est pas comme si tu sortais avec ce psychopathe d'Ethan, non plus!

Je sentis mon cœur s'accélérer.

— Hein? Ose me dire que tu sors avec lui!

Brusquement, il se leva de sa chaise.

— Ça ne te regarde pas! m'énervai-je.

— Réponds à ma question! s'écria-t-il avec colère.

— NON! criai-je, me levant à mon tour. Non, ça te va?! Je ne sors pas avec lui, fin de la discussion!

Cette fois, j'étais vraiment en colère. De quel droit se permettait-il de m'interroger comme ça? Il contourna la table et vint se planter devant moi.

— Alors, c'est quoi, le problème? demanda-t-il, plus doucement, mais d'une manière inquiétante.

— Je ne suis pas amoureuse de toi, Ryan!

— Je n'ai jamais dit que je l'étais, cracha-t-il.

Il m'attira brusquement vers lui, pour me forcer à l'embrasser, mais je lui envoyai un coup de pied dans le tibia et m'écartai de lui.

— Qu'est-ce qui te prend? T'es folle ou quoi?!

Je me précipitai vers la porte, mais il me retint par les cheveux et m'envoya au sol. Je criai de douleur et voulus me relever, mais il m'obligea à rester à terre, me plaquant les épaules sur le sol.

— TU N'AS PAS LE DROIT DE ME REPOUSSER, COMPRIS?!

Je tentai de me débattre, mais ça ne servait à rien, il était beaucoup plus fort que moi.

— Crois-moi, lâcha-t-il, furieux, la dernière personne qui m'a repoussé l'a regretté... vraiment regretté. Je l'ai laissée moisir toute seule! Et je peux te dire qu'elle n'a plus jamais dit non à personne! PLUS JAMAIS!

Il avait un regard fou et était quasiment assis sur moi. Mon cœur, dont les battements s'étaient accélérés, s'affola davantage et soudain, je lançai:

— Alors quoi, tu vas me laisser seule dans une ruelle en pleine nuit, comme Ashley, la sœur d'Ethan?

Il écarquilla les yeux et relâcha un peu sa prise. Je lui mordis le poignet, le repoussai et me relevai, tandis qu'il criait de douleur. Je saisis une chaise et le frappai de toutes mes forces à la tête avec le dossier en bois. Il s'écroula avec un grognement, et je le forçai à se mettre sur le dos. Folle de rage, j'appuyai les pieds de la chaise sur son torse et pressai de toutes mes forces. Il hurla, ses traits déformés par la souffrance.

— C'est donc vrai? Elle est morte à cause de toi?! Dis-moi la vérité, ou je te jure que je te transperce avec cette foutue chaise!

J'étais tellement furieuse que je ne parvenais plus à me contrôler. Il fallait que je sache. Il *fallait* que je connaisse la vérité.

— Espèce de sale... commença-t-il.

Je pressai un peu plus la chaise contre son torse. Il grimaça de douleur.

— Tu vas l'avoir, la vérité! cracha Ryan. Je suis allé à une soirée, et cette connasse d'Ashley était là. Je traînais toujours avec les gars de sa classe, parce que j'étais beaucoup plus grand que ceux de mon âge, donc j'étais bien accepté aux soirées!

Toujours enragée, je l'écoutais, attendant son explication.

— J'avais passé toute la soirée à parler avec Ashley. Elle était vraiment sexy, cette idiote...

J'accentuai la pression de la chaise. Il reprit, en grognant:

— Vers la fin de la soirée, lorsque j'ai proposé de la raccompagner chez elle, elle a dit oui. Mais sur le chemin, quand je lui ai avoué que je n'avais que quatorze ans, elle s'est foutue de ma gueule et elle m'a dit: «Allez, ramène-moi chez moi, gamin!»

Ryan était encore plus rouge que moi, et son regard était totalement fou.

— Elle n'avait pas le droit de me parler comme ça! Alors je l'ai giflée, cette petite conne prétentieuse, et je l'ai laissée pourrir dans cette putain de ruelle!

Je n'arrivais plus à respirer. Mon cœur semblait avoir cessé de battre.

— C'est ta faute si elle est morte, murmurai-je. Tu l'as tuée...

Ethan me le disait sans cesse, mais je ne l'avais pas cru. Personne ne l'avait cru. Ryan avait menti pendant deux ans. Il s'en était sorti, et personne n'avait jamais rien su. Sans m'en rendre compte, je lâchai la chaise et m'appuyai à une table. Je voyais tout en flou. D'un coup, Ryan se releva et m'envoya une monumentale claque, me ramenant à la réalité. Je me retins à une table. Il s'approcha pour m'attraper le bras.

«Ne JAMAIS laisser le colosse vous attraper.»

Je m'écartai rapidement et mis le plus de distance possible entre Ryan et moi. Il était le colosse du cours de GLT, et moi j'étais la personne assez bête pour ne pas être armée. Ryan fonça sur moi.

«Frappez au niveau des yeux, du nez, de la jugulaire...»

De toutes mes forces, je frappai la gorge de Ryan avec le tranchant de la main. Il recula sous l'impact, peinant à respirer, les mains sur son cou.

«... ou des... parties intimes.»

J'envoyai mon pied dans l'entrejambe de Ryan. Celui-ci tomba à genoux, les traits crispés par la souffrance. Je me précipitai alors vers la porte et sortis de la salle. Je courus dans le couloir à toute vitesse, voyant à peine où j'allais, parce que mes yeux débordaient de larmes. C'était la faute de Ryan si Ashley était morte. Ethan avait raison. Ryan avait failli me tuer. Il m'aurait tuée si je ne m'étais pas défendue.

J'arrivai dans le hall d'entrée, vide, comme les couloirs. Il faisait beau, et tout le monde avait profité de l'absence de GLT pour sortir. C'était pour ça que personne n'avait entendu ma lutte contre Ryan... que je croyais être mon ami. Les larmes coulaient sur mes joues. Je dévalai les escaliers de l'école et courus dans la rue, tentant de stopper mes pleurs.

Je courus, encore et encore, jusqu'à arriver dans un parc, un autre que d'habitude. Là, je m'adossai derrière un gros arbre et me laissai glisser au sol. Je me forçai à respirer pour me calmer. Mais rien à faire. Malgré mes poumons en feu, malgré un terrible mal de crâne, je fondis à nouveau en larmes, secouée par d'énormes et irrépressibles sanglots.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

J'étais toujours adossée contre l'arbre, dans le parc, mais je ne pleurais plus. Il arrivait toujours un moment, quand on avait beaucoup pleuré, où les larmes ne pouvaient plus couler. On avait les yeux asséchés, comme une éponge trempée qu'on aurait essorée jusqu'à ce que la dernière goutte, enfin, daigne tomber.

J'en étais à ce stade-là: les yeux rougis, les genoux repliés contre moi, les bras entourant mes genoux, la tête appuyée contre l'arbre. Le ciel s'était un peu assombri, mais je ne me résolvais pas à regarder ma montre, car ce geste m'aurait ramenée à la réalité... et la réalité était trop déplaisante pour que j'aie envie d'y faire face. Pourtant, une petite voix me murmura qu'il faudrait bien, un jour, que j'accepte ce qui venait de se passer. Alors, prenant une grande inspiration, je laissai libre cours à mes pensées... qui affluèrent dans mon esprit telle une avalanche de soucis.

Déjà, je devais admettre que Ryan, mon ami, le cousin de Julia, mon amie aussi, était un monstre cruel et insensible, et qu'il avait causé la mort d'Ashley, la sœur d'Ethan. Ethan. Celui-ci ne cessait de me répéter de ne pas faire confiance à Ryan, et je ne l'avais pas cru. Je l'avais trouvé paranoïaque et obsessionnel, et je le lui avais d'ailleurs fait comprendre.

Il fallait aussi que je comprenne que j'avais failli mourir. Ryan m'avait agressée, et je ne savais pas s'il avait simplement en tête de se venger de mon refus... ou bien s'il comptait faire *autre chose* de moi. Je sentis les larmes remonter, mais je secouai la tête, pour chasser ce qui me venait à l'esprit. Il n'était pas question que je réfléchisse à ce que Ryan aurait pu me faire si je n'avais pas su me défendre.

Après son aveu sur ce qu'il avait fait à Ashley, j'étais certaine qu'il m'aurait tuée, s'il avait pu. Parce que je *savais*, maintenant. C'était le plus important, au final. Je connaissais la vérité. Mais à qui la dire? À qui la confier? Il faudrait que j'en parle à Ethan, bien sûr, même si

sa réaction serait terrible. Il voudrait sans doute massacrer Ryan... mais je ne pouvais pas taire la vérité sur la mort de sa sœur. Il avait le droit de savoir.

Pour Mike, Julia et Taylor, en revanche, ce serait plus compliqué. Je ne savais pas comment ils réagiraient en entendant un si dur récit. Après tout, Ryan était leur ami aussi... il était de la *famille* de Julia! Elle serait sans doute détruite de savoir que son propre cousin lui avait menti pendant des années. Mais il fallait que je la mette au courant, parce que je savais à présent que Ryan était dangereux. Je fixai la marque rouge laissée par la poigne de fer de mon agresseur sur mon bras. Oui, il fallait que mes amis soient au courant, ou alors Ryan pourrait leur faire du mal.

Je me décidai enfin à regarder ma montre: six heures moins deux. Nous avions eu l'autorisation de sortir, sans dépasser un certain périmètre, mais on nous avait demandé d'être de retour pour six heures. J'allais être en retard, pour changer.

Je me relevai, lentement, précautionneusement, et je grimaçai. J'avais l'impression que tous mes muscles sans exception criaient grâce. Ma lutte contre Ryan avait laissé des traces, et mon immobilité totale dans le parc n'avait rien arrangé. Eh oui... Les gens ont tendance à décrire les vainqueurs dans les combats comme victorieux et magnifiques, mais ils omettent de préciser à quel point tous leurs muscles sont endoloris. Cependant, ma douleur diminua alors que je commençais à marcher, et je fus même capable de trotter à la fin du trajet.

J'arrivai à l'école avec moins de dix minutes de retard, et le gardien à l'accueil ne me fit aucun commentaire. Comme il n'y avait pas beaucoup de monde en bas, je pris l'ascenseur et, pendant que l'appareil montait, je me crispai peu à peu. Et si je croisais Ryan dans le couloir? S'il se jetait à nouveau sur moi? Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, et je me précipitai vers ma chambre. J'entrai brusquement, ouvrant la porte à la volée, et je fis face à trois paires d'yeux étonnés.

Julia, Mike et Taylor, assis par terre.

Ma première émotion fut le soulagement: au moins, Ryan n'était pas là. Puis l'appréhension me gagna. Comment allais-je leur raconter que Ryan avait essayé de me tuer? Refermant doucement la porte derrière moi, j'allai m'asseoir sur mon lit. Mes trois amis me fixaient en silence. Alors je déclarai, d'une toute petite voix:

— Il faut... il faut que je vous parle.

Julia, qui m'avait paru un peu tendue, craqua soudain:

— Et comment que tu vas parler! T'as intérêt à avoir une explication, et une sacrément bonne!

Je fronçai les sourcils, inquiète.

— Crois-moi, Julia, tu n'as pas la moindre idée de ce que je m'apprête à vous dire.

— Ah! cria Julia en se levant. Ça, c'est la meilleure!

Elle paraissait très énervée.

— Tu crois vraiment que mon cousin n'est pas assez proche de moi pour me dire quand ma meilleure amie agit comme une garce avec lui?!

J'ouvris de grands yeux. J'étais tellement choquée qu'aucun son ne sortit de ma bouche. Mais Julia ne comptait pas me laisser comme ça.

— Alors? insista-t-elle. Tu vas m'expliquer pourquoi tu as repoussé Ryan d'une façon aussi odieuse, après qu'il t'a dit qu'il était amoureux de toi?

— C'est ça qu'il t'a dit? murmurai-je.

— Oh, que oui!

— Ryan... commençai-je, tout bas. Ryan a voulu m'embrasser, tout à l'heure. Je l'ai calmement repoussé, lui expliquant que je l'aimais bien, mais comme un ami...

— N'essaie pas de men...

— TA GUEULE! hurlai-je. LAISSE-MOI PARLER!

Sous le coup de la surprise, elle se tut. Je repris, des larmes coulant de nouveau à flots sur mon visage, sans que je puisse les arrêter.

— À la suite de quoi il s'est jeté sur moi en me beuglant dessus que je n'avais «pas le droit» de le repousser. Et puis il a essayé de m'agresser, de me... de me...

Le mot ne voulait pas sortir. Le dire rendrait la chose trop réelle.

— Je crois... qu'il m'aurait violée, si je ne l'avais pas frappé, lâchai-je soudain.

Mes trois amis me regardaient avec stupeur. Ils n'arrivaient plus à parler, ni même à penser, apparemment.

— Alors je l'ai frappé et je me suis enfuie. Je viens seulement de revenir, parce qu'avant, je ne pouvais pas...

Je m'étais arrêtée de pleurer, mais c'était sur les joues de Julia que des larmes avaient commencé à couler. Elle était toujours debout. Je levai la tête vers elle et déclarai :

— La mort d'Ashley, c'est sa faute, Julia. Il me l'a dit.

Je savais que Mike et Taylor ne comprendraient pas ce que je disais, mais Julia le pourrait. Il fallait qu'elle le sache. Mais je voyais que quelque chose clochait dans son regard. Et c'est là que je compris : elle avait plus confiance en Ryan qu'en moi.

— Julia, je te jure que c'est vrai. Je te le JURE. Ton cousin... est un monstre. Il est dangereux.

La bouche de Julia se déforma en un rictus bizarre.

— Et tu penses vraiment que je vais te croire ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

Sans me laisser le temps de répondre, elle quitta la chambre à grands pas. Taylor et Mike semblaient pétrifiés.

— C'est vrai ? murmura Mike, incapable d'affronter ce que je venais de dire. Tout est vrai ?

Je hochai la tête. Sortant de sa torpeur, Taylor se précipita vers moi et me prit la main, qu'elle serra très fort. Mike était toujours assis par terre, et je vis qu'il fixait mon poignet et la marque rouge qu'y avait laissée Ryan.

À son tour, il vint s'asseoir à côté de moi et il m'entoura les épaules avec son bras, tout doucement, osant à peine me toucher.

— Elle finira par te croire, déclara-t-il. Tu verras.

Je hochai la tête.

— Ça va aller, je te le promets, ajouta Taylor.

— Alors je me suis enfuie, et je suis restée dans un parc pendant des heures... mais je ne suis toujours pas calmée.

J'étais assise dans le hall avec Ethan. Tout le monde était au réfectoire, en train de manger. Mais je l'avais entraîné à part dès que je l'avais vu, et je lui avais tout raconté. Il m'avait laissée parler jusqu'au bout, et je sentais qu'il ne se retenait d'exploser que pour me ménager.

— J'aurais dû te croire, quand tu me disais de ne pas lui faire confiance et que c'était sa faute si...

— On s'en fiche, Isis! s'écria Ethan. On s'en fiche, de ce que j'avais dit, de ce que tu n'as pas cru! Ma sœur est rentrée complètement saoule d'une soirée, avec un gars qu'elle connaissait à peine, c'est surtout sa faute à elle, si elle s'est perdue dans cette saleté de ruelle...

Il semblait tellement enragé qu'il en tremblait.

— Ce n'est pas ça qui compte! Ce... cet... il a tenté de te toucher! Il t'aurait fait du mal! Il t'aurait... (Il marqua une pause.) Tout ce qui compte, maintenant, c'est que tu sois en vie, d'accord? Le reste, pour l'instant, on s'en fiche.

Il me regardait avec plus d'intensité que jamais.

— Il ne t'approchera plus jamais. Plus jamais. Parce que s'il le fait, je le tuerai. Que tu le veuilles ou non, à partir de maintenant, je ne te quitte plus, OK? Ce n'est même pas une proposition: JE NE TE QUITTE PLUS.

Je le regardai droit dans les yeux et me penchai légèrement vers lui, mais je stoppai mon geste. Quelque chose me disait que ce n'était pas le bon moment pour... enfin...

— Viens par là, me dit Ethan en ouvrant les bras, comme s'il avait deviné mes pensées.

Je vins me blottir dans ses bras, et il me serra fort contre lui. Et malgré ma tristesse, malgré ma peur, une vague de sûreté s'empara de moi. À cet instant, il n'y avait plus que moi contre lui, et c'était tout ce qui comptait.

Le lendemain matin, je me réveillai presque avec surprise. J'avais dormi comme un bébé, depuis le moment où ma tête avait touché l'oreiller jusqu'au réveil. Je me levai, avec le sentiment d'être bien reposée, même si un certain malaise subsistait en moi. Évidemment, il faudrait un certain temps avant que ce qui s'était passé la veille ne soit plus omniprésent dans mon esprit. Je pouvais revoir le regard fou de Ryan...

Je chassai cette pensée: pas question qu'il me pourrisse la vie. Pourtant, en un sens, il avait réussi. Julia s'était habillée en vitesse et était déjà descendue, sans m'accorder un regard. D'ailleurs, on ne s'était pas parlé depuis la veille. Je la comprenais, d'une certaine façon. Elle ne voulait pas croire que son cousin était un monstre... et c'était plus facile de penser que j'étais une menteuse.

«Tu crois vraiment que mon cousin n'est pas assez proche de moi pour me dire quand ma *meilleure* amie agit comme une garce avec lui?» avait-elle lâché.

Ces paroles dures résonnaient dans mon esprit tandis que je faisais ma course du matin en compagnie d'Ethan, bien décidé à tenir sa promesse de ne plus me lâcher... ce qui n'était pas pour me déplaire. J'avais l'impression que sa présence devenait chaque jour plus importante pour moi. Il était mon pilier.

La journée passa plutôt lentement. Je remarquai que Ryan et Julia ne se quittaient pas. Ils échangeaient à voix basse et ne jetaient que quelques regards vers Mike, Taylor, Ethan et moi. J'étais d'ailleurs vivement soulagée que Mike soit de mon côté: je savais qu'il était très proche de Ryan, alors mon récit de la veille avait dû lui faire un choc. Mais je sentais qu'au-delà de la perte de Ryan, c'était de ne

plus voir Julia qui allait l'affecter. Ils s'aimaient beaucoup, ces deux-là, et j'espérais que Julia allait vite entendre raison, avant que leur relation ne soit ruinée pour toujours.

Le dernier cours de la journée arriva: Maniement des armes. Comme toujours, nous montâmes sur le toit, au champ de tir, et le lieutenant Nora nous distribua les pistolets chargés de balles en caoutchouc. Quand tout le monde eut reçu son arme, elle nous dit:

— Aujourd'hui, nous allons à nouveau reculer d'un rang.

Elle parlait des lignes tracées devant les cibles. Nous en étions à la deuxième ligne, nous allions donc passer à la troisième.

— Prenez ça comme un compliment, déclara Nora. Ça veut dire que je trouve que votre niveau est plus que correct... enfin, pour la majorité d'entre vous.

Je sentis comme un petit pincement au cœur: c'était vrai que j'avais mis un petit moment à accepter l'idée de tenir une arme, mais à présent, je me débrouillais plutôt bien. Nous nous plaçâmes derrière la troisième ligne colorée, et je resserrai ma prise sur mon arme. Avec une pointe de tristesse, je remarquai que tenir ce pistolet ne m'apportait à présent qu'un profond sentiment de sécurité...

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

29

— Ce qu'il faut que vous compreniez bien, déclara Edgar, c'est que le plus important n'est pas de ne pas avoir peur: c'est de surmonter votre angoisse, et ce, comme je ne cesse de vous le répéter, jusqu'à être prêt à faire l'ultime sacrifice.

J'échangeai un regard navré avec Taylor: «l'ultime sacrifice» ! Edgar nous rabâchait les oreilles avec ça depuis le premier cours de l'année. Toujours à parler de mort... Il faudrait que quelqu'un lui apprenne qu'on ne pouvait pas dire ça à des ados de seize ans! Déjà que la plupart des adultes ne seraient pas capables d'envisager le moindre sacrifice...

— Vous savez, poursuivit Edgar en s'appuyant à son bureau, moi aussi, à votre âge, je trouvais ça abstrait...

Ah! serait-il en train de dire une chose intelligente?

— C'est vrai qu'à dix-huit ans vous ne devez pas vraiment vous rendre compte de ce que je vous dis.

Ce fut l'hilarité générale. Notre propre professeur n'était pas apte à donner notre âge!

— Allons, allons, calmez-vous!

Il sortait toujours cette phrase quand il voulait un peu de silence... et ça ne marchait jamais. Lorsque le calme revint, Edgar reprit, après avoir regardé sa montre:

— Bon, je ne sais pas si vous êtes fatigués ou affamés, mais je vois bien que vous n'êtes plus très efficaces. Faites encore l'effort de m'écouter cinq minutes et, si vous êtes sages, je vous laisserai sortir tout de suite après...

Je consultai ma montre: il était à peine 11 h 47. Le cours n'était pas censé finir avant vingt-cinq minutes. Et venait-il réellement de dire: «si vous êtes sages» ?! Et il pensait que nous avions dix-huit ans?! Cet homme était complètement incohérent. Mais il fallait avouer que ça avait marché. La perspective de quitter la salle de classe plus tôt nous rendit étrangement calmes et attentifs, tout à coup.

— Bon, premièrement, j'aimerais informer les élèves du groupe 1 que la sortie de demain entre dans le cadre du cours d'Idéologie, c'est-à-dire que je conduirai la sortie et que nous nous rendrons, notamment, dans des lieux marqués par l'histoire des idéaux de notre Île.

Ça attendrait la semaine suivante, pour moi.

— Cependant, les élèves du groupe 2 auront demain le privilège de recevoir la visite d'une personnalité dont l'importance est primordiale dans notre société: le Haut Maître des connaissances et des archives. Il fera une courte intervention portant sur l'évolution de l'Idéologie de la Ville durant les vingt dernières années.

Un murmure râleur se propagea dans la classe: le Jour 7 était notre seul jour libre de la semaine, et on nous obligeait maintenant à assister à je ne sais quelle conférence! Enfin, ça ne m'aurait pas vraiment dérangée si l'idée m'avait semblé bonne, mais je n'étais pas passionnée par l'histoire de l'Idéologie de la Ville. En plus, le gars se faisait appeler Haut Maître des connaissances et des archives. Sérieusement, j'imaginais déjà un homme pompeux, arrogant et distant nous regarder de haut pendant une heure...

— En conséquence, nous avertit Edgar, les élèves du groupe 2 devront se rendre dans cette salle de classe à onze heures précises. Quant à ceux du groupe 1, rendez-vous dans le hall à dix heures et demie. Nous ne rentrerons à l'école qu'en début de soirée, donc organisez-vous.

Nous attendions qu'il finisse.

— Eh bien! soupira-t-il, je crois que c'est tout. Vous pouvez y aller. Il ne fallut pas nous le répéter deux fois.

Cher Adam,

Je joins à la lettre pour la famille un petit mot pour toi. Je n'ai pas le droit de trop m'éloigner de l'école, mais on pourrait se rejoindre au parc, près d'ici. Communique-moi les moments où tu es libre, on pourra peut-être se donner rendez-vous! Personnellement, cela a tendance à varier en fonction des semaines, malgré mon emploi du temps fixe.

À part ça, il vaut mieux que tu ne parles pas aux parents de cette idée de rendez-vous: ils diraient que c'est contraire au règlement, et je ne veux pas créer de tension. Sans compter que je n'ai pas vraiment connaissance de l'état d'esprit actuel de papa.

Tiens-moi au courant, OK? J'ai hâte de te voir.

Isis

— Tu travailles?

Ethan se tenait sur le pas de la porte de ma chambre.

— Euh, non... en fait, j'écrivais une lettre à mon frère.

— Adam, c'est ça?

Je souris.

— Exact. Tu... tu voulais me dire quelque chose, peut-être?

Il ouvrit la bouche, mais avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, Taylor entra en trombe dans la chambre:

— Pitié, Isis, dis-moi que Mike m'a menti quand il m'a dit qu'on avait une énorme évaluation de Théorie dans deux jours?!

Je haussai les sourcils.

— Désolée de te décevoir, mais Mike n'a pas menti. Marty nous l'a dit, il y a une semaine.

Taylor s'assit par terre, déprimée.

— J'aurai jamais le temps de réviser!

Poussant un petit soupir, je cédai, ma compassion étant trop forte.

— C'est bon, on travaillera ce soir, promis-je.

— Sérieux? s'étonna Taylor. Ça ne te dérange pas?

— Sérieux, ça ne me dérange pas.

— T'es géniale! Je ne sais pas ce qu'on ferait sans toi, je te jure! Je vais aller proposer à Mike de réviser avec nous.

J'acquiesçai, et Taylor se leva pour quitter la chambre.

— Ah! salut Ethan, je ne t'avais pas vu! dit-elle.

Celui-ci la salua, et elle sortit de la chambre.

— Tu disais? demandai-je à Ethan.

Il grimaça.

— Hum... Taylor a été plus rapide que moi. J'allais te proposer, je sais pas... peut-être de sortir un peu...

Je faillis me frapper le visage. Quelle idiote! Oh, mais quand est-ce que j'allais réfléchir un peu?! Je venais de me mettre toute seule dans l'incapacité de passer du temps avec Ethan.

— Si j'avais su... murmurai-je, sans pouvoir me retenir.

— Pardon?

— Euh, c'est juste que...

Encouragée par son regard, je me jetai à l'eau:

— C'est vraiment dommage! On ne se voit que lorsque j'ai fait quelque chose de stupide ou bien quand on doit suivre un professeur psychopathe.

Il éclata de rire.

— C'est vrai, poursuivis-je, on n'a jamais un moment... tranquille. Il y a toujours quelque chose, ou quelqu'un, qui vient nous déranger.

Ethan eut un petit sourire attristé, mais avec sa lueur de malice habituelle.

— On trouvera un moment tranquille, promit-il.

Je crus qu'il allait ajouter quelque chose, mais il se contenta de me fixer un instant, avant de me laisser dans la pièce, seule avec ma lettre, mes pensées... et la perspective d'une soirée ennuyeuse.

La chambre était plongée dans la pénombre. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil. Ce n'était pas à cause de Ryan, c'était... autre chose. Je supposais que ce devait être l'accumulation. Ce dernier mois avait été riche en émotions et en efforts. Eh oui, ça faisait un mois que j'étais là, que j'avais changé de vie, rencontré de nouvelles personnes.

J'aurais pourtant juré que c'était hier que j'arrivais à l'école de Sauvetage. Mais j'aurais aussi pu affirmer, à l'inverse, que ça faisait six mois. Le temps était très différent, ici, à cause de l'intensité des journées, et surtout par contraste entre ma vie actuelle et ma vie d'avant. Depuis que j'étais là, j'avais le sentiment de ne pas avoir eu

de moment de pur répit, de vraie tranquillité. Où que je sois, mille soucis et préoccupations m'encombraient l'esprit.

Poussant un soupir, je me retournai dans mon lit et, pour me détendre, je triturai dans tous les sens mon pendentif en forme d'étoile – qui ne me quittait plus depuis la filature de GLT, parce qu'il m'avait «manqué» à ce moment-là. Julia et Taylor semblaient dormir. Comment arrivaient-elles à trouver le sommeil? Elles devaient pourtant avoir au moins autant de problèmes que moi...

À cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit, tout doucement, et je me crispai dans mon lit. Le silence était lourd et pesant. Ça devait être un courant d'air... mais non. La porte s'entrouvrait, se refermait, et s'entrouvrait à nouveau. Avec le sentiment que j'allais le regretter, je sortis de mon lit et ouvris grand la porte. Je découvris Ethan, souriant, visiblement amusé. Soulagée, je lui rendis son sourire, mais avant que j'aie eu le temps de lui poser une question, il plaça un doigt devant ma bouche, pour m'intimer le silence. Puis il m'indiqua les escaliers du regard. Je fronçai les sourcils, ne comprenant pas ce qu'il voulait. Il me montra l'écran de sa montre, qui brillait légèrement dans le noir: 2 h 04. Mon sourire s'accrut: je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait, mais en tout cas, ça devait être quelque chose d'inhabituel, puisqu'il avait attendu l'heure où les caméras et tous les systèmes de sécurité étaient désactivés.

Je fermai la porte de ma chambre avec toute la délicatesse dont j'étais capable, et je regardai Ethan dans les yeux. Que mijotait-il? Il me fit signe de le suivre dans les escaliers pour monter à l'étage suivant. Les salles de classe, peut-être, pour pouvoir tranquillement discuter? Mais non, une fois arrivé en haut, il continua à marcher, vers le bout du couloir.

Je cherchai sa main dans le noir, mais il trouva la mienne avant, comprenant mon geste. Il ne s'arrêta pas de marcher, mais son sourire devint plus lumineux, je le distinguais parfaitement dans l'obscurité. Au bout du couloir, nous fîmes face à une porte... la porte qui menait au toit, au champ de tir. Avant que j'aie pu dire quoi

que ce soit, Ethan sortit une clé de sa poche et la fit tourner dans la serrure.

— Comment est-ce que tu...

Il secoua la tête, et je me résignai à refréner ma curiosité. Il poussa légèrement sur la porte, et je sentis un courant d'air s'infiltrer dans le couloir. Ethan déclara:

— Je t'avais promis un moment tranquille...

Il poussa un peu plus la porte et m'entraîna dans les escaliers... et nous débouchâmes sur le toit du bâtiment.

— ... et j'ai cru comprendre que tu avais un attrait particulier pour les étoiles.

Je fis un pas sur le toit, puis un autre. Ethan, en face de moi, plaça la main sous mon menton, pour me faire relever la tête.

Mon cœur arrêta de battre.

Je n'existais plus. Je ne vivais plus. Plus rien n'existait. Parce que, de toute ma vie, je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

Au-dessus de nous, exempte de tout nuage, la voûte céleste semblait briller de mille feux. Les étoiles scintillaient, chacune pareille à l'autre, et pourtant chacune brillant d'une lumière spéciale, différente, intense. Toute une vie n'aurait pas suffi à les compter. Plus belle encore que tout le reste, la Sphère blanche dominait le ciel entier, apportant une lueur pâle à ce paysage de rêve, irréel, magnifique et somptueux.

Je ne sais pas combien de temps je mis à détacher mon regard de cette beauté magique, mais lorsqu'enfin j'abaissai les yeux vers le visage d'Ethan, je vis qu'il me fixait. Il tenait toujours ma main, et il m'emmena vers le rebord du toit. Là, il me lâcha doucement, puis il s'accouda au rebord et me laissa admirer la Ville. À sa manière, elle était d'une beauté presque déroutante. Moi qui l'avais déjà trouvée si belle du haut du Monocle, j'étais maintenant sans voix devant cette multitude de fenêtres allumées et brillant comme des centaines de diamants fluorescents dans la nuit.

Devant tant de magnificence en si peu de temps, j'eus les larmes aux yeux. Jamais, de toute mon existence, je n'avais été autant

émue. Je ne savais que dire, de peur de briser la magie d'un moment aussi parfait. Ethan me sauva en prenant la parole d'une voix si ferme et douce à la fois que j'en fus étonnée.

— Regarde cette ville, Isis. Regarde comme elle est parfaite, de nuit. Le matin, on se réveille dans une étendue de gris, et le soir on se couche et on rate sa réelle beauté. Qui croirait, devant un tel paysage, durant une si belle nuit, sous des milliers d'étoiles, que nous vivons dans un monde si abîmé?

Ethan était à la fois ici, et ailleurs. Il s'adressait à moi, mais regardait la Ville.

— Le grand problème, reprit Ethan, c'est que les gens mentent. À tout le monde. À eux-mêmes. Ils cachent des vérités, ils démentent des évidences. La franchise a disparu, elle s'est envolée.

Je l'écoutais, subjuguée par ses mots.

— Je pense que c'est ce qu'il y a de plus important aujourd'hui: la franchise, l'honnêteté. Parce qu'on vit dans un monde de vantardise, où chacun prétend être le meilleur. Un monde où on doit suivre les gens, où on ne peut pas être soi-même, parce que parfois, ça choque. Un monde où on doit jouer les hypocrites, accepter des vices qu'on souhaiterait dénoncer, se battre pour des idées qui nous répugnent... et tout cela, soi-disant, dans notre propre intérêt.

Ethan marqua une pause et se tourna vers moi, plantant ses yeux dans les miens. Hypnotisée, je soutins son regard.

— Mais toi, avança-t-il, toi, tu refuses tout cela. Tu repousses l'uniformité, tu encourages et incarnes l'exceptionnel. Tu dis ce que tu penses, tu fais ce que tu crois être juste, tu admires ce qui est vraiment beau, tu défends les idées en lesquelles tu crois, pas celles qu'on voudrait que tu acceptes. Tu... tu es incroyable, Isis. De toute mon existence, jamais je n'ai rencontré, ou même entendu parler d'une personne telle que toi...

— Ethan..., commençai-je, incapable de me contenir.

— Non, s'il te plaît, laisse-moi finir. J'ai toujours eu peur de m'attacher aux gens, parce que ça peut faire mal, parfois. Et je suis

lâche, je crains la douleur causée par l'absence ou la perte... surtout depuis que ma sœur est partie.

Il se redressa, me faisant face, et il se rapprocha de moi, presque imperceptiblement. Il me prit les mains. Elles étaient glacées, mais le froid n'y était pour rien.

— Je n'ai plus peur, maintenant, affirma Ethan avec force. Et même si c'était le cas, je ne peux plus lutter. Alors, toi qui dis toujours la vérité, toi qui es franche, toi qui es vraie, tu mérites que je sois vrai avec toi.

Mon regard était toujours planté dans le sien, et toute notion de temps avait disparu. Il pressa mes mains avec force.

— Je t'aime, Isis.

Soudain, l'écart, la barrière qui subsistait entre nous s'évapora. J'enroulai mes bras autour de sa nuque et je l'embrassai. C'était si simple, si évident. Il plaça sa main dans mon dos et m'attira à lui, il me rendit mon baiser avec passion, et plus rien au monde n'existait à part cela. Il n'y avait plus que lui, ses lèvres sur les miennes, ma main dans ses cheveux, plus que nous deux, collés l'un à l'autre, nos souffles mêlés ne formant plus qu'un, nous embrassant au milieu des astres. Je pris son visage dans mes mains, pour lui répondre :

— Je t'aime aussi, Ethan.

Alors, affichant un sourire plus rayonnant que tous ceux qu'il avait jamais faits, il se redressa et me souleva par la taille, pour m'embrasser à nouveau. Je fermai les yeux, goûtant pleinement à ce bonheur aussi nouveau qu'incroyable.

Nous restâmes sur le toit, dans les bras l'un de l'autre, pendant encore une heure environ, mais une heure qui passa beaucoup trop vite. Ensuite, Ethan me ramena devant ma chambre. Il me dit d'essayer de dormir un peu et m'embrassa encore une fois, avant de rentrer dans sa chambre à pas de loup. Je l'imitai et me remis dans mon lit le plus silencieusement possible. Allongée sur le dos, les bras croisés derrière la nuque, je ne pensais plus.

J'étais heureuse.

Ce soir, j'en étais certaine, allait marquer le début d'une belle période de ma vie, une période plus simple, plus vraie, où je n'aurais plus à me sentir seule.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

30

Le lendemain, comme toujours, la voix des haut-parleurs me réveilla. Elle rappelait à tous les élèves du groupe 1 qu'ils devaient être dans le hall, prêts à partir, à dix heures et demie précises, et aux élèves du groupe 2 de se rendre en salle de classe à onze heures.

Quand l'annonce de la voix monocorde fut terminée, je m'étirai dans mon lit, puis me levai et allai prendre une douche. Je croisai Julia en sortant de la salle de bain, mais elle ne m'adressa pas une parole, ni même un regard.

«Sois patiente, me serinai-je mentalement. Elle finira par entendre raison...»

Je retournai dans ma chambre et j'eus un petit sourire en voyant que Taylor était toujours enfouie sous sa couette. Je m'habillai, en évitant de faire du bruit. Il était seulement neuf heures moins quart, je pouvais bien la laisser dormir un petit peu.

Quelques minutes plus tard, je me dis que le courrier ne devrait pas tarder. Je sortis de la chambre, songeant que la livreuse, Katy, que j'avais rencontrée deux semaines plus tôt, serait sûrement contente de me revoir. Mais le courrier avait déjà été déposé devant la porte. Bon, je saluerais Katy la prochaine fois.

Deux lettres m'étaient adressées: une de ma mère – et de mon père, soi-disant – et une de mon frère. J'ouvris la lettre de ma mère en premier. Comme toujours, c'étaient les mêmes conseils, les mêmes recommandations, et elle ne me donnait que deux ou trois vagues nouvelles de ce qui se passait à la maison.

Mon frère, en revanche, m'apprit que les Jour 7 suivants, l'après-midi, il était libre, et que si je voulais on pourrait se voir au parc près de l'école vers trois heures. Il ajouta que mon père commençait à poser quelques questions sur moi, ce qui provoqua l'apparition d'une boule dans ma gorge... Peut-être m'en voulait-il moins qu'avant?

Je rangeai ces lettres avec toutes les autres, dans mon tiroir de la grande commode de la chambre. Il était presque dix heures, à présent, alors je m'assis sur le lit de Taylor et la secouai doucement.

— Hé! Tay! Il est presque dix heures...

Elle se retourna lentement vers moi.

— Hum... lâcha-t-elle, provoquant mon sourire. OK, je vais me lever...

— Tu veux que je t'apporte un truc à manger?

— Pas la peine, déclara Ethan, entrant dans la chambre, muni d'un plateau rempli de diverses choses.

— Depuis quand y a un service à l'étage dans cette école? s'enquit Taylor d'une voix enrouée et endormie.

Je ris et vins décharger Ethan en posant son plateau sur mon lit, tandis que mon amie se frottait les yeux, tâchant de se réveiller. Ethan me fixa, les yeux brillants, et m'interrogea du regard, l'air de demander: «Est-ce qu'elle a la moindre idée de ce qui s'est passé cette nuit?» En guise de réponse, je haussai les épaules et franchis l'espace qui nous séparait, pour l'embrasser. Je ressentis le même picotement, le même frisson que la veille, alors que mes lèvres touchaient les siennes, et il me caressa les cheveux en me rendant mon baiser.

— Euh, j'ai dû manquer un épisode, déclara Taylor, redressée sur son lit, les yeux grands ouverts.

Cette fois, elle était parfaitement réveillée.

— Vous..., commença-t-elle, incrédule, vous êtes ensemble, maintenant?

Je me sentis rougir légèrement lorsqu'Ethan, souriant jusqu'aux oreilles, répondit:

— Oui, il semblerait bien...

Taylor éclata de rire, et je lui demandai, gênée:

— Bah, qu'est-ce qu'il y a?

— Maintenant que je le sais, ça ne m'étonne pas. Mais bon, avouez que c'est quand même un drôle de réveil!

Elle se leva, et nous prîmes notre déjeuner ensemble. Puis Ethan nous laissa, me promettant de venir me voir avant leur départ pour la sortie. À dix heures vingt, Mike vint chercher Taylor pour descendre dans le hall – Julia ne fit qu’une apparition rapide dans la chambre –, et Ethan passa me dire au revoir. Il déposa un baiser sur ma joue et me lança, en sortant de ma chambre:

— Essaie de tenir une journée sans faire de bêtises, hein?

Je lui adressai un petit sourire sarcastique.

— C’est d’accord... mais reviens vite!

Nous savions tous les deux que ça ne dépendait absolument pas de lui. Pourtant, il joua le jeu et me promit de forcer Edgar à les faire rentrer rapidement. Un instant plus tard, je reçus la visite de Kim dans ma chambre.

— Alors ça y est, tous nos amis sont partis pour la journée.

Elle débarquait souvent comme ça, sans prendre la peine de dire «salut!» ou de feindre un semblant de politesse, mais je m’y étais habituée. Après tout, c’était sans doute un gain de temps incroyable, sur plusieurs années...

— C’est comme les dernières fois, de toute façon. Il va bien falloir se faire à l’idée de ne pas voir nos amis certains Jours 7.

Kim soupira, s’allongeant sur le lit de Julia.

— Si encore c’était que ça! Mais en plus, on va devoir écouter les paroles d’un vieux sénile pendant une heure!

Je fronçai les sourcils.

— Qui t’a dit que c’était un vieux sénile?

— Il est relativement connu, le Haut Maître des archi-conneries, railla-t-elle. Je l’ai déjà vu, une fois. C’est un type très étrange, toujours ailleurs, à réfléchir sur je ne sais quelle pensée débile. Il a un nom bizarre en plus, attends que je me rappelle...

Je retins une grimace: c’était typique de Kim, ce manque de délicatesse. Moi aussi, j’avais un nom qu’on pouvait qualifier de *bizarre*!

— C’est quelque chose comme «Thomas»... Ah oui, voilà: il s’appelle Truman!

Ma bouche s'entrouvrit et se referma. En une fraction de seconde, mon esprit s'était vidé de toute chose, à part ce nom.

Truman.

À l'instant où Kim l'avait prononcé, je m'étais souvenue de l'inquiétante conversation que j'avais surprise, une nuit, entre GLT et un inconnu. Du nom «Truman» qu'ils avaient prononcé avec mépris. De l'allusion au gouvernement et... du projet de meurtre. En une seconde, sans chercher à me justifier, je me précipitai en dehors de la chambre et je courus dans le couloir, vers les escaliers. Là, je dévalai les marches.

Ethan. Il fallait que je parle à Ethan.

Je courais à toute vitesse, ne pensant à rien d'autre, et, arrivée dans le hall, je constatai avec horreur que le groupe 1 était déjà sorti. Mais loin de m'arrêter, je piquai un sprint et m'élançai à l'extérieur. En bas des marches, devant moi, le bus transportant les élèves démarra et s'éloigna de l'école. J'avais les poumons en feu, les larmes aux yeux et une boule au ventre. Truman arrivait ici aujourd'hui, GLT allait tenter de le tuer, comme il l'avait promis, et j'étais seule, *toute seule*, face à cette situation.

Découragée, je m'assis sur les marches devant l'école et je laissai toutes mes pensées et tous mes doutes m'envahir. La première chose qu'il fallait que j'admette, c'était que, quoi que je fasse – ou dise – à partir de maintenant, j'étais seule. Et que si je faisais quelque chose de grave, je devrais en assumer les conséquences.

C'était ça, le problème, justement: qu'est-ce que j'allais faire?

Si je ne faisais rien, ce Truman allait mourir. Peut-être avait-il fait quelque chose de grave, peut-être même méritait-il d'être puni... mais personne, j'en étais certaine, ne méritait d'être assassiné. Si je décidais d'agir, d'essayer de le sauver, je me mettais en danger. Mais pourrais-je continuer à vivre en paix avec l'idée que j'aurais peut-être pu sauver quelqu'un? Non, probablement pas. La culpabilité me rongerait, peu à peu. Il faudrait donc que je m'arrange pour prévenir Truman, pour lui faire comprendre qu'il était en danger. S'il était Haut Maître des connaissances et des

archives, et si le gouvernement le jugeait dangereux, c'est qu'il était intelligent et loin d'être sénile.

Je regardai ma montre: dix heures quarante-deux. Je remontai les marches de l'école. Kim allait sans doute réclamer une explication.

— J'avais oublié de donner quelque chose à Ethan, et je me suis dit qu'il en aurait besoin pour la sortie. Désolée d'être partie aussi brusquement.

Kim haussa les épaules. Nous étions devant notre salle de classe et nous attendions l'arrivée de Truman. J'avais préféré lui mentir, pour des raisons plus qu'évidentes.

— Ça va, dit-elle. Préviens juste, la prochaine fois, t'avais pas l'air bien...

J'eus du mal à me retenir de gémir lorsque je vis Marty arriver avec un homme qui devait forcément être Truman. Il avait visiblement un certain âge. Son visage comportait déjà un nombre de rides assez important, et ses cheveux, qu'il avait en masse, grisonnaient – ou même blanchissaient – intégralement. Je lui aurais donné soixante-dix ans, mais il pouvait tout autant avoir plus et bien le cacher. Il était de taille moyenne, plutôt mince, et portait des habits gris, à part sa chemise mauve. Il avait un regard bleu électrique étonnamment perçant, le genre de regard qui capte le moindre geste, mais on sentait dans sa manière de se déplacer une certaine faiblesse.

Je sentis mon cœur se serrer. Truman avait l'air d'incarner la sagesse et la bonté... et, assurément, il ne saurait pas se défendre contre un assassin entraîné. Maintenant que je le voyais, j'étais certaine que je devais faire quelque chose.

— Vous pouvez entrer en classe, nous autorisa Marty.

Je m'installai le plus à l'avant possible, pour pouvoir attirer l'attention de Truman facilement. Kim s'assit à côté de moi sans rien dire. Quand tout le monde fut installé, Truman se plaça derrière le bureau, et Marty se tint debout devant nous.

— Cette heure devrait être instructive, déclara notre professeur de Théorie, alors je vous conseille de bien suivre.

Puis, il alla s'asseoir au fond de la pièce.

Truman balaya la salle de classe du regard et déclara:

— Avant toute chose, permettez-moi de me présenter. Je me nomme Truman, et j'ai la charge de toutes les archives et connaissances de la Ville. J'ai conscience qu'on ne m'a pas fait venir pour cela, mais quelqu'un aurait-il une question là-dessus?

Il avait lancé un regard appuyé à Marty en disant cela. Une jeune fille leva la main et demanda:

— Mais en quoi ça consiste, votre travail?

Truman sourit. En me retournant discrètement, je pus voir Marty se crispier, au fond de la salle.

— Je suis le gardien des connaissances et de l'histoire de l'Île. Je veille à ce que rien ne soit oublié ou perdu. Je travaille dans un grand bâtiment, que l'on pourrait qualifier de bibliothèque municipale.

Un garçon posa une autre question:

— Mais à quoi ça sert?

Loin d'être découragé par tant de stupidité, Truman rétorqua:

— Les souvenirs se perdent au fil du temps. On oublie des personnes merveilleuses, des moments capitaux, des actions fabuleuses. Alors je veille à ce qu'on garde des traces de tout cela.

Malgré mon appréhension, je ne pus retenir un sourire.

— D'autres questions?

Prise d'une soudaine inspiration, je levai la main.

— Oui?

— Est-ce que vous diriez que c'est un poste à risque?

Je fus récompensée par vingt regards incrédules. Évidemment, sans le sous-entendu derrière ma question, c'était stupide.

— Pourriez-vous préciser? réclama Truman, non sans intérêt.

— Eh bien, commençai-je (sans vraiment savoir quoi inventer pour faire comprendre à Truman qu'il était en danger), si vous avez un accès total à toutes les connaissances et les histoires de la Ville,

vous devez savoir des choses que les autres ignorent et veulent savoir, je suppose. Et quand les gens veulent savoir des vérités... ils sont dangereux.

J'aurais difficilement pu être plus claire. Les autres élèves devaient simplement se demander comment j'avais pu pondre un truc pareil, et j'avais capté toute l'attention de Truman.

— Selon vous, insista-t-il, mon métier pourrait s'avérer périlleux, si la curiosité des gens devenait trop intense?

Je hochai la tête et répondis, avec un naturel démenti par l'intensité de mon regard:

— Tout à fait.

Il me fixa encore un instant, cherchant à comprendre ce que je voulais lui dire, puis il reprit:

— Eh bien, je tâcherai de faire attention!

Cela fit rire la classe, mais je sentis qu'il était sérieux et, tandis que les autres s'esclaffaient, il m'adressa un discret hochement de tête dans lequel je crus voir une sorte de reconnaissance.

— Abordons à présent le sujet qui nous intéresse: l'histoire de l'Idéologie. Enfin, d'après l'expression de désespoir sur vos visages, c'est plutôt le sujet qui m'intéresse...

Malgré son âge, Truman était exceptionnellement vif d'esprit, et il avait réponse à toutes les questions. Il parlait à une vitesse adéquate, choisissant toujours le bon mot, lançant de petites répliques pour capter l'attention des élèves distraits... bref, un parfait orateur. Plus encore, derrière toutes les connaissances, les anecdotes et les faits qu'il nous contait, je sentais comme une frustration, une retenue. Visiblement, Truman avait le plus grand mal du monde à ne pas nous dire certaines choses.

Depuis mon intervention, il me quittait rarement des yeux. Je remarquai que lorsque je levais la main il m'interrogeait en priorité, allant jusqu'à s'interrompre dans son propre discours. Il parlait si bien et était une telle source de savoir, que j'en oubliai presque mon angoisse, me plongeant entièrement dans son cours portant sur un sujet dont je me fichais, mais qu'il rendait

passionnant. Enfin, jusqu'à ce que la sonnerie retentisse. Là, Marty bondit presque de sa chaise et revint se placer devant nous:

— Eh bien, jeunes gens, je crois que nous pouvons tous remercier le Haut Maître des archives pour son intervention... instructive. Vous êtes maintenant libres de partir. Bonne journée!

L'effet fut immédiat. Tout le monde se leva et sortit rapidement, saluant Truman au passage – preuve qu'il avait su capter son public. Quant à moi, je rangeai lentement mes affaires, espérant que Marty me laisserait seule avec Truman... mais il n'en fit rien. Il resta avec lui, faisant mine de discuter en attendant que tout le monde sorte. Il avait dû recevoir des consignes.

Je sortis, en déclarant à Truman:

— À bientôt, j'espère.

Il m'adressa un sourire.

— Je ferai de mon mieux, affirma-t-il.

Il était l'heure d'aller manger, mais je décidai de surveiller Truman. Il avait l'air d'être un homme extraordinaire, et je ne voulais en aucun cas qu'on lui fasse du mal. Alors je pris ma veste et l'attendis devant les marches de l'école. Là, je pourrais le suivre une minute et lui parler pour le prévenir réellement qu'il était en danger. Je m'assis sur la dernière marche et je patientai.

Une minute.

Cinq.

Dix.

Quelque chose clochait. Il aurait déjà dû être sorti. Marty avait l'air bien pressé de le voir quitter l'école, et il avait sûrement tout fait pour qu'il s'en aille sans tarder... Soudain, une pensée inquiétante me vint: il y avait une porte à l'arrière, réservée au personnel! Et s'il était sorti par là? Je me mis à courir – décidément! – pour faire le tour du bâtiment et, lorsque je me retrouvai devant la porte, je commençai à jeter des regards dans toutes les directions... juste à temps pour voir une crinière de cheveux gris disparaître dans la rue d'en face.

Je m'élançai, courant à toute vitesse, et j'arrivai enfin à retrouver Truman dans une ruelle. Je m'apprêtais à le héler quand je vis qu'il

n'était pas seul. Un homme portant une cagoule l'avait coincé. Lorsque Truman se retourna brusquement et le vit, il était trop tard. L'homme l'attrapa par le col de sa chemise et le pressa avec violence contre le mur, juste avant de sortir un couteau, qu'il posa contre sa gorge. Paniquée, je me cachai derrière une poubelle, espérant que l'homme ne m'avait pas vue. Je crus comprendre que Truman tentait de se débattre, mais ça ne servait à rien, l'homme était bien plus fort que lui.

— Ton meurtre sera parfaitement légal, déclara l'homme d'un ton froid. Agis correctement, et ce sera rapide.

Tous mes muscles se crispèrent.

— Vous n'êtes pas obligé de faire ça, plaida Truman d'une voix étonnamment calme. Si vous aviez la moindre idée de...

Il s'était soudain interrompu. En regardant discrètement dans un interstice entre les poubelles, je compris que l'homme avait accentué sa pression contre la gorge de Truman.

— Ferme-la, cracha l'assaillant. Tu n'as rien à m'offrir.

Je devais faire quelque chose... mais quoi?

— Bon, reprit le tueur, si tu veux que j'en finisse vite, alors dis-moi: qui d'autre connaît la vérité à part toi?

Je fronçai les sourcils: de quoi parlait-il encore?

— Personne, et sûrement pas vous, répondit Truman. Aaaah!

Il venait de pousser un cri que l'homme avait mal étouffé, et je vis avec horreur du sang couler de sa jambe.

— QUI D'AUTRE SAIT? insista l'homme.

— Personne, je le jure!

Je compris que si je ne faisais rien il allait le tuer, tout de suite, sans aucune hésitation. Alors je me levai et envoyai de toutes mes forces un couvercle de poubelle sur l'homme, qui le reçut dans le dos.

Il se retourna brusquement vers moi, sans lâcher sa prise sur Truman, et sa bouche, qui n'était pas couverte par sa cagoule, se déforma en un odieux sourire.

— Lâchez-le! m'écriai-je minablement.

Le tueur éclata de rire.

— Va-t'en, petite. Cet homme est un ennemi du gouvernement.

— Espèce de salaud! m'exclamai-je avec le peu de courage qui me restait. Si vous le touchez ne serait-ce qu'une minute de plus je vous dénoncerai, et le Président n'appréciera pas du tout l'émeute que ça causera. Après tout, vous êtes censé faire ça discrètement, non?

Le sourire de l'homme s'effaça et il lâcha Truman, qui s'effondra à terre, les mains sur sa jambe.

— Je suis sûr qu'on peut s'arranger, affirma l'assassin.

Je m'apprêtais à répondre, lorsque l'inévitable se produisit. L'homme se précipita sur moi, couteau à la main, et je n'eus d'autre solution que de saisir à nouveau un couvercle de poubelle en guise de bouclier. Mais l'homme frappait sans relâche, essayant de me fatiguer, ne reculant devant aucun coup bas. Lorsqu'il m'atteignit au bras, je lâchai le couvercle et me retrouvai sans défense, acculée contre le mur. Il plaqua son bras gauche contre ma gorge, posa le plat de la lame de son couteau contre ma joue et susurra:

— Quel dommage qu'on n'ait pas le temps de s'amuser, tous les deux...

Puis il leva son couteau et je fermai les yeux, les images des gens que j'aimais s'imposant à mon esprit. J'allais mourir, autant penser à eux.

— Je vous déconseille de faire ça, dit alors Truman.

J'ouvris les yeux et le vis, appuyé contre le mur et tenant un pistolet à la main. Les yeux du meurtrier s'agrandirent, sous la peur, et je le sentis hésiter. Il ne savait pas quoi faire.

— Lâchez-la, et je vous laisse partir, accorda Truman. Touchez-la, et je vous tue.

— Qu'est-ce qui me dit que tu ne tireras pas si je la lâche, pépé? cracha le tueur.

Il ne me regardait plus: c'était le moment. Je mordis son bras de toutes mes forces, et il lâcha son couteau en poussant un cri de douleur. Mais je savais qu'il réagirait dans une seconde... alors je ne lui en laissai pas le temps. Je le frappai à l'œil, puis je le poussai

brusquement contre le mur, cognant sa tête contre la pierre, et lui envoyai mon pied sur son tibia.

Il hurlait, ne sachant sans doute même plus où il avait mal. Je ramassai le couvercle de poubelle et l'abattis de toutes mes forces sur sa tête. Il s'effondra sur le sol, sans connaissance, et je restai, interdite, à contempler l'horreur de ce que je venais de faire. Je sentis une nausée monter dans ma gorge et je me forçai à me détourner vers Truman, qui me fixait.

— Où est-ce que vous alliez? demandai-je, la simplicité de cette question me faisant presque mal.

— À mon lieu de travail, la bibliothèque, répondit-il. C'est à cinq minutes d'ici, et nous y serons en sécurité.

Je me forçai à jeter un coup d'œil à l'assassin étendu à terre. Il respirait encore. Je marchai vers Truman et l'aidai à se relever. Puis, le soutenant le plus possible, je quittai la ruelle, le portant dans la direction qu'il me désignait.

31

— Il n'était pas chargé, déclara Truman.

Je le fixai du regard, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire.

— Le pistolet n'était pas chargé, développa-t-il.

Nous marchions, tant bien que mal, depuis quelques minutes, et c'était la première phrase qu'il me disait. Un petit rire nerveux causé par l'absurdité de la situation s'échappa de ma bouche.

— Quel genre de fou se balade avec un pistolet vide? m'enquis-je. Truman grimaça.

— Le genre de fou prudent, mais qui ne veut pas en arriver à tuer quelqu'un.

Il réussit presque à me faire sourire. Nous continuâmes à avancer pendant quelques instants – qui me parurent une éternité –, puis nous arrivâmes devant un grand bâtiment en pierre avec un toit en tuiles.

— C'est ici, affirma Truman.

Nous empruntâmes la porte de derrière pour entrer. Une fois à l'intérieur, Truman me fit traverser quelques pièces... jusqu'à ce que nous atteignions une salle absolument gigantesque. Elle était aussi haute que large, et tous ses murs étaient tapissés de bibliothèques contenant des livres. Des dizaines et des dizaines de milliers de livres. Au centre de la pièce, trois fauteuils entouraient une table en bois... débordante d'ouvrages.

Fascinée, je m'étais arrêtée devant la salle. Les seuls livres que j'avais jamais vus étaient mes livres d'école, pour les maths, la physique... Ces livres-là me semblaient d'une tout autre nature.

— Comment... comment est-il seulement possible qu'il existe autant de livres différents?

Truman s'était assis dans l'un des fauteuils et il me fixait, un sourire flottant sur ses lèvres.

— De quoi parlent tous ces livres? Que racontent-ils? À quoi... à quoi servent-ils?

Son sourire s'accentua.

— Je suis ravi de constater que ma sauveuse est l'une des rares personnes de la Ville à posséder de la curiosité.

Il souleva légèrement le bas de son pantalon pour inspecter la blessure que lui avait infligée l'assassin, et il poussa un petit soupir de soulagement.

— Ce n'est qu'une égratignure bénigne, me dit-il.

Je jetai un vague coup d'œil à mon bras: une simple éraflure, pour moi aussi. Je m'approchai de Truman et me lançai:

— Je... j'ai des questions à vous poser.

— Puis-je d'abord connaître le nom de ma sauveuse?

— Isis.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans ses yeux perçants.

— Eh bien, Isis, vous êtes une personne bien singulière... et c'est un compliment.

Je souris et voulus parler, mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Voyez-vous, j'ai envers vous la plus grande dette qui soit, celle de ma vie. Alors, pour votre bien, je vais vous dire ceci: vous n'auriez jamais dû me sauver, même si je suis reconnaissant que vous l'ayez fait, et vous avez raison, il y a une multitude de choses que je sais et que le reste du monde ignore. Seulement, je ne puis les partager avec vous, car je vous impliquerais dans quelque chose qui vous dépasse. Sachant que je vous dois ma survie, je n'ai pas l'intention de ruiner votre existence.

Je l'avais écouté, me crispant de plus en plus.

— Vos intentions sont bonnes, mais comme vous l'avez si bien fait remarquer, je vous ai sauvé la vie. Ce serait la moindre des choses de répondre à mes questions, non?

Truman me fixait avec attention, comme fasciné.

— Bon, finit-il par lâcher, je reconnais que vous méritez des explications, alors je consens à vous en offrir certaines...

— Tutoyez-moi, par pitié. Je n'ai que seize ans!

Il rit.

— «La valeur n'attend point le nombre des années», affirma Truman avec une drôle de voix.

Je haussai les sourcils.

— Comment ça?

Il sourit.

— Cela veut simplement dire que la valeur d'une personne peut s'avérer indépendante de son âge.

Je hochai la tête: j'étais d'accord avec lui.

— Très bien, assieds-toi, Isis de seize ans.

Je m'assis docilement, et il croisa les bras, attendant mes questions.

— Pourquoi le gouvernement veut-il votre mort? demandai-je sans aucune délicatesse.

Il soupira.

— Je sais des choses dangereuses, et j'estime que le monde mérite de les savoir aussi... mais le gouvernement pense que cela mettrait son pouvoir en péril. Si je meurs, il n'y aurait aucun risque que des informations fuitent.

Je m'efforçai d'accepter cette vague réponse et passai à un sujet complètement différent.

— Est-ce que vous savez ce qu'est le «samedi» ? demandai-je, dévorée par la curiosité.

Il haussa les sourcils et éclata de rire.

— Oui, je sais très bien ce que c'est! «Samedi», ma chère Isis, est le nom que l'on donnait au Jour 6 de la semaine, il y a bien des années.

Mon cœur sembla s'arrêter.

— C'est... c'est tout? m'étonnai-je, déçue.

Il hocha la tête, amusé.

— Et les autres jours?

— Laisse-moi te les réciter: lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche.

— Pourquoi avoir changé les noms?

Il se frotta les mains, et je vis qu'il cherchait la meilleure façon de me faire comprendre quelque chose de difficile.

— Ce qu'il faut que tu assimiles, Isis, c'est que nous vivons dans une société presque anonyme. On a enlevé leurs noms aux choses, aux gens, et même aux idées. Pourquoi? Un seul mot: détachement. Quand une chose n'a pas de nom, elle semble moins proche, et les gens n'y prêtent pas attention. Tout est classé, numéroté, rangé. «Chacun sa place!» Si tu savais le nombre de choses auxquelles on a enlevé leurs noms...

— La Sphère blanche? m'enquis-je avec émotion.

— Oui, par exemple. Autrefois, on l'appelait la «Lune».

La «Lune»... Je murmurai ce mot avec délice, savourant sa nouveauté et la beauté qu'il exprimait. Je savais qu'une chose aussi magnifique devait bien avoir un nom!

— Et les étoiles?

— Presque chaque étoile que l'on voit a son nom.

Je digérai cette nouvelle information, et une idée traversa mon esprit.

— Le Monocle?

Truman sourit à nouveau.

— Tu as l'esprit très fin, jeune fille, me complimentait-il. Le Monocle fut jadis un des monuments les plus importants de... de la Ville. On l'appelait «Tour d'Elizabeth», et la vie de ses habitants était rythmée par le son de sa cloche, nommée «Big Ben».

N'y tenant plus, je demandai:

— Et la Ville? C'était quoi, son nom?

Truman soupira.

— Londres, lâcha-t-il, comme si cela lui coûtait.

J'allais recommencer à le questionner, mais il me stoppa.

— Cela suffit, Isis, car plus tu poseras de questions, plus tu percevras l'étendue de ton ignorance, et plus cela te sera insupportable. Il faut te contenter de...

— Non! Vous avez dit vous-même qu'on ne devrait pas avoir de secrets pour les gens. Je veux connaître la vérité, j'en ai

littéralement besoin, depuis que je suis toute petite! J'ai toujours senti qu'on nous cachait des choses, j'ai toujours posé mille questions, et on ne m'a jamais répondu. Jamais! Souvent, les gens ne connaissaient pas les réponses, mais vous, vous les connaissez toutes, et vous pensez que je mérite de savoir, alors instruisez-moi, par pitié.

Truman s'enfouit la tête dans les mains. Je sentais qu'il ne savait pas quoi faire. Il voulait me dire la vérité, mais il craignait les conséquences.

— Je vous en prie, Truman.

Il releva la tête et me regarda étrangement, à la fois respectueusement, mais aussi avec énervement. Il semblait douter.

— Tu l'auras voulu, je te dirai tout, excepté la chose pour laquelle on veut me tuer. Compris? Il y a donc certains éléments qui en découlent et pour lesquels je ne pourrai rien dire.

Je hochai la tête. Pour le moment, j'étais satisfaite par ce compromis. Prenant une grande inspiration, Truman se mit à me raconter:

— Londres, notre ville, était autrefois la capitale, c'est-à-dire la ville principale, de l'Île qu'on appelait «Angleterre». Mais l'Angleterre n'était pas la seule île ni le seul pays de la Terre.

Je l'écoutais, buvant chacune de ses paroles.

— Autour de nous, au-delà de l'eau qui nous encercle, il y a d'autres îles, immensément grandes, tellement grandes qu'on ne les appelle pas «îles», mais «continents»... Tu sais que la Terre est ronde, au moins?

— Oui, on nous l'a dit en cours, mais en ne disant rien sur les autres... pays.

— Très bien. Jadis, tous les pays étaient en contact, et on voyageait d'un endroit à un autre, même d'un continent à un autre, grâce à des moyens de transport incroyables. Les bateaux traversaient les mers... pas les barques miniatures que tu connais, de gigantesques bateaux en métal! Et il y avait des machines qui volaient dans les airs: les avions.

J'étais bouche bée, peinant à croire à ce qu'il me disait.

— Tout cela implique, évidemment, que souvent, des gens de la même famille habitaient dans des lieux différents, des continents différents!

Il marqua une pause.

— Un jour, un événement s'est produit. Une tragédie terrible, et dont je ne te parlerai sous aucun prétexte.

Je fronçai les sourcils, et l'interrogeai:

— C'est à cause de cet événement que notre société est aussi dure, fermée et cadrée?

Truman hocha la tête.

— Sans aucun doute, murmura-t-il. Avant, les gens étaient plus libres. On votait pour élire les présidents des pays, on pouvait poser des questions sur la société, et même la critiquer, sans se faire assassiner. Les gens n'avaient pas de numéros matricules, ces abominations, mais des noms de famille les reliant à leurs proches et faisant partie intégrante de leur humanité. Aujourd'hui, nous survivons peut-être, mais autrefois, ils vivaient.

C'en était trop. Truman disait tant de choses inimaginables que j'en devenais folle. Nom de famille. Lundi. Voter. Mardi. Libres. Humanité. Était-il possible qu'on nous cache autant de choses, qu'on nous mente à ce point? Non. Non, non, non et non! Je ne pouvais pas concevoir l'idée que toute ma vie était faite de mensonges par omission.

Sans m'en rendre compte, je m'étais levée du fauteuil et je m'étais mise à faire les cent pas. Nous étions en début d'après-midi, mais il me semblait qu'il était minuit.

— Je t'avais prévenue, Isis. La vérité est dure, et elle a un coût. Je ne devrais pas te parler de tout cela...

— Pourquoi cacher la vérité aux gens? lui demandai-je, les larmes aux yeux. Je ne comprends pas, qu'est-ce que ça fait? C'est comme si on cachait son enfance à un adolescent! Pourquoi?!

— Cela n'est-il pas élémentaire? railla Truman. Les gens voudraient que la vie redevienne comme avant, ils voudraient

changer les lois, changer le monde! Et...

— ... le gouvernement perdrait le pouvoir, achevai-je.

— Exact.

Je cessai de faire les cent pas, mais je restai debout.

— J'ai répondu à la majorité de tes questions, Isis. Maintenant, va-t'en d'ici et ne reviens plus jamais. Tu méritais la vérité, c'est pourquoi je t'en ai donné une part. Mais plus que tout, tu mérites de vivre heureuse, parce que tu es une belle personne. Aie confiance, le poids de la vérité est trop lourd à porter. Je ne t'en ai dit qu'une infime partie. Pourtant, à partir de maintenant, et pour le restant de tes jours, cela pèsera sur tes épaules. Alors, je t'en prie, va-t'en pour toujours.

J'étais tellement abasourdie que je commençai machinalement à m'éloigner vers la sortie de la pièce. Mais à mi-chemin, je m'arrêtai.

— Comment faites-vous pour vivre parmi des gens tellement semblables les uns aux autres, conservateurs et menteurs?

Truman me fit un petit sourire triste et déclara:

— «Je prends, tout doucement, les hommes comme ils sont.»

Trop troublée pour ajouter quoi que ce soit, ma tête en train d'imploser, je sortis de la salle, marchai vers le parc près de mon école et me laissai tomber contre un arbre. Là, je ramenai mes genoux contre moi et les entourai de mes bras. Et je ne bougeai plus.

Mon monde tout entier venait de s'effondrer devant moi, mensonge par mensonge, jusqu'à choir en mille morceaux.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

«Fausseté, hypocrisie, non-dits... Tout n'était que mensonge», songeai-je en marchant lentement vers l'école.

En seulement quelques instants, j'avais vu mon monde s'effriter et tomber en poussière, remplacé par des vérités qu'on avait cherché à me cacher, à cacher à tout le monde. Ma tête était remplie et menaçait de se craqueler de l'intérieur, pourtant je ne pouvais cesser de penser. Il devait y avoir encore tellement de choses voilées, dissimulées, ignorées par le peuple. Une chose en particulier, apparemment, d'après ce que Truman avait laissé entendre: la cause de tout cela. Qu'avait-il bien pu se produire d'assez terrible pour qu'on en arrive là?

À la vérité, je comprenais mieux, à présent. Il s'était passé quelque chose d'atroce, de monstrueux, et si la société d'aujourd'hui était si cadrée, si mensongère, c'était pour éviter que cet événement ne se reproduise et pour que les personnes qui dirigeaient... l'Angleterre, et qui prétendaient être mieux placées pour gérer le reste du monde, puissent garder le pouvoir. Par exemple le Président, monsieur Johnson.

Le problème, c'était que j'en savais à présent trop pour tout oublier, ou même pour ne pas y songer constamment, et je n'en savais pas assez pour me faire une vraie opinion et connaître l'attitude à adopter.

J'arrivai devant les marches de l'école et je commençais à les monter lorsque Sandra se mit en travers de ma route. Elle ouvrit la bouche, mais, lasse, je lâchai:

— Non.

Elle fronça les sourcils, et j'eus l'occasion de poursuivre.

— Non, Sandra! Pas aujourd'hui. Il y a des choses bien plus importantes que la rancœur injustifiée que tu diriges contre moi. Tu sais quoi, OK, t'as gagné: je suis désolée. Je suis désolée que Ruby soit partie, mais elle était tout simplement trop sensible pour

rester ici. Je suis désolée de t'avoir envoyé un hamburger à la figure, mais franchement, tu l'avais mérité. Je suis désolée de t'avoir fait tomber sur les fesses, le jour de notre rencontre, mais tu l'avais bien cherché. Ça te va?

Elle me fixait, incrédule, incapable de dire quoi que ce soit. Alors, secouant la tête, je la dépassai et finis de monter les marches, la laissant plantée là, seule avec son hébètement.

Je parvins à l'étage des dortoirs. Après avoir nettoyé et désinfecté l'égratignure laissée par le couteau de l'assassin et pris une bonne douche, je me rendis dans ma chambre, m'habillai et m'assis sur mon lit, les yeux fixés sur la porte. Sous la douche, j'avais pris trois décisions, fermes et décisives, qu'aucun argument ne devrait être capable d'annuler.

Un: j'allais retourner voir Truman.

Deux: je devais savoir toute la vérité.

Trois: si Ethan n'arrivait pas là dans les deux heures suivantes, j'irais torturer Edgar pour qu'il me le ramène.

Un peu plus tard, j'entendis des bruits de pas, de discussions et de rires, et je compris immédiatement que le groupe 1 était revenu. Poussant un petit soupir mêlé de soulagement et de tension, je me levai de mon lit – je n'avais toujours pas bougé – et sortis de ma chambre. Dans le couloir, je croisai les premiers arrivants, dont Julia... qui, à ma surprise, me décocha un regard. C'était le premier signe d'attention qu'elle m'accordait depuis l'histoire avec Ryan. Cependant, je décidai de ne pas lui parler, parce que j'avais peur qu'elle ne veuille pas m'écouter et que j'avais plus urgent à faire.

Je m'engageai dans les escaliers et j'y croisai Ethan, Mike et Taylor. Ne pouvant plus retenir toute la tension de la journée, je me jetai sur Ethan et le serrai contre moi. Il se retrouva plaqué au mur, manquant de tomber. Mike fit un petit commentaire railleur et je crois que lui et Taylor s'en allèrent, tandis qu'Ethan passait son bras

autour de moi. Il avait d'abord éclaté de rire en me voyant me jeter contre lui, mais il commençait à comprendre qu'il y avait un problème.

— Tout va bien, Isis? demanda-t-il en m'écartant doucement de lui.

Je levai la tête, et il devina l'affolement dans mon regard. Il m'attira vers lui et m'embrassa, différemment des fois précédentes. Plus lentement, avec plus de douceur, sa main pressée contre mon dos. Il se détacha de moi et, ignorant un sifflement moqueur lancé par un garçon qui passait par là, il me prit la main et me fit descendre les escaliers pour m'emmener à notre endroit habituel, à côté du réfectoire. Mais je savais qu'il y avait des caméras, alors je lui demandai de me suivre.

Nous sortîmes du bâtiment, descendîmes les marches, et je l'emmenai sur un banc, dans le parc. Là, il se contenta d'attendre que je commence à parler.

— Tu te souviens de la conversation que j'avais surprise, un soir, entre Greg et un inconnu?

Il hocha la tête.

— Eh bien, ce Truman dont ils parlaient et qu'ils prévoyaient assassiner... c'est lui qui est venu nous faire une conférence sur l'Idéologie, ce matin.

Ethan fronça les sourcils et pressa ma main.

— Isis..., murmura-t-il. Ne me dis pas que tu as...

— Laisse-moi finir. Donc ce Truman est venu et il a magnifiquement bien parlé. C'est un homme incroyable, intelligent, sage, bienveillant. Pendant toute l'heure du cours, j'ai tenté de le prévenir, mais j'avais peur que ça ne suffise pas...

Je racontai à Ethan que je l'avais attendu devant l'école, jusqu'à ce que je comprenne qu'il avait dû sortir par-derrière. Ensuite, je lui décrivis l'attaque de l'assassin et mon intervention, parce qu'il n'était pas question que je laisse Truman se faire tuer. Je voyais bien qu'il se retenait de hurler et bouillonnait intérieurement. Je terminai mon récit en disant que j'avais raccompagné Truman à sa bibliothèque.

— Tu aurais pu te faire tuer! déclara-t-il quand j'eus fini de parler.

— Oui, ça a bien failli arriver, accordai-je.

— Je t'avais dit de ne rien faire d'idiot!

— Tu n'avais pas prévu qu'il y aurait une tentative d'assassinat sous mes yeux, et moi non plus.

Ethan se massa la tempe, avant de grommeler:

— Je ne dis pas que tu as eu tort de faire cela, d'ailleurs tu as sans doute sauvé la vie d'un innocent aujourd'hui, et tu sais que je suis le premier à admirer ton courage, ton dévouement...

— Mais?

Il soupira.

— Mais Isis, tu ne peux pas faire ça! Tu ne peux pas risquer ta vie chaque fois qu'il y a un problème! Tu t'en es sortie cette fois-ci, mais qu'est-ce qui te dit que ça se passera aussi bien la prochaine fois? Hein?

— Rien du tout, reconnus-je. Mais tu sais comme moi que si tu avais été à ma place, tu n'aurais pas laissé Truman mourir...

— Et tu sais que si tu avais été à ma place, tu serais sans doute en train d'enrager.

Je fis un petit sourire.

— Il n'y a plus aucune raison d'avoir peur, maintenant. Je suis dans ce parc, en sécurité, avec toi. Tout va bien.

Il grimaça.

— Je doute que tout aille bien, parce que, si tu veux mon avis, tu es loin de m'avoir tout dit. Sinon tu n'aurais pas été dans un tel état, tout à l'heure.

Aïe. Ça, ce n'était pas prévu.

— Tu sais ce que je pense? continua-t-il. Je pense que tu as découvert un truc, que tu as peur de m'inclure dans je ne sais quoi, et donc que tu me le caches. Je me trompe?

Je baissai la tête, incapable de soutenir son regard. Il ajouta:

— Tu n'es pas la seule à être en quête de vérité. Quel que soit ce que tu as découvert, quels que soient les dangers et les horreurs que ça implique, je veux savoir.

Je parvins à le regarder dans les yeux et je lus tant de détermination et de volonté que je compris qu'il ne me lâcherait pas, jusqu'à ce que je lui aie tout dit. Alors, lâchement, faiblement, je partageai mon fardeau, et je lui expliquai tout ce que Truman m'avait confié. Il m'écouta tout le long, poussant de temps à autre une exclamation de surprise, répétant certains nouveaux mots, me posant des questions auxquelles, évidemment, je ne sus pas répondre. Quand j'eus fini, il me fixa et déclara:

— Tu vas y retourner, n'est-ce pas?

Je retins un juron: il n'en avait pas marre de deviner tous mes faits, gestes et pensées?!

— Oui. Dès que possible.

Il croisa les bras.

— Rien ne pourra te faire changer d'avis?

— Effectivement.

À son tour, il poussa un long soupir.

— Dans ce cas, je viens avec toi. Et ce n'est pas une option.

Je le regardai, ne sachant pas quel sentiment dominait: la peur, l'agacement ou le doute.

— Je vous prierai de m'écouter attentivement, déclara Marty, et ce, dans votre propre intérêt.

Le silence se fit. Il reprit:

— Cela fait presque un mois et demi que vous êtes là. Vous avez pris vos marques, votre rythme, vous vous êtes faits à votre nouvel environnement.

Nous le fixions, attendant qu'il en vienne au vif du sujet.

— Ainsi, poursuivit Marty, l'équipe pédagogique vous juge à présent plus capables de gérer votre temps correctement et de respecter les règles. Ce qui implique quelques changements à votre horaire. Je vais donc vous dicter rapidement un nouvel emploi du temps.

Nous prîmes chacun une feuille et un stylo, et Marty nous dicta. En bref, nous étions beaucoup plus tranquilles: plus aucun cours d'Application du Règlement, de Rudiments politiques et de Rudiments médicaux. Seulement une heure par semaine de Théorie d'armement. Nous finissions au plus tard à dix-sept heures trente. Le rêve.

— Bon, mis à part cela, je vous informe également que vous êtes libres de faire ce que vous voulez à partir de la fin des cours jusqu'à dix-neuf heures trente, heure à laquelle vous devrez tous être rentrés à l'école. De plus, vous aurez trois jours de vacances dans deux semaines.

Mon cœur s'emballa, et un grand sourire se dessina sur mon visage: plus de temps pour moi, des vacances, moins de cours ennuyeux... Décidément, la journée commençait bien!

Aujourd'hui, nous étions le Jour 1, et la journée ne s'annonçait pas si mal... sauf qu'il y avait deux petits problèmes: depuis que j'avais sauvé Truman, je songeais sans cesse à ce qu'il m'avait dit et... nous n'étions pas vraiment le Jour 1. Nous étions *lundi*. Lundi, le premier jour de la semaine. Ce nouveau mot me trotta dans la tête toute la journée, embrumant mes pensées, m'obsédant dans toutes mes réflexions.

À dix-sept heures, à la fin du cours d'entraînement physique, j'allai prendre une douche, puis me changeai. Je mis mes chaussures et Taylor, étonnée, me demanda:

— Tu vas sortir?

Je m'efforçai de faire un petit sourire.

— Oui, je vais me promener un peu.

Taylor fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas comment tu peux faire ça.

Je me sentis blêmir. Est-ce qu'elle avait pu deviner ce que j'avais en tête? Mais non, c'était impossible!

— Faire quoi? demandai-je d'une toute petite voix.

— Bah, ressortir après des heures de sport! Je suis épuisée, moi...

J'eus un petit rire. Un rire nerveux et stressé. Bien sûr qu'elle ne pouvait pas deviner ce que j'avais en tête! Moi-même, je n'en étais pas vraiment certaine. J'enfilai une veste et sortis de la chambre... pour me retrouver nez à nez avec Ethan. Super.

Je fermai la porte et commençai à marcher doucement vers les escaliers, à reculons.

— Je... vais prendre l'air, lâchai-je, tendue. J'ai un horrible mal de crâne!

Loin de se décourager aussi facilement, Ethan me suivit, à pas aussi lents que les miens, et décréta, un petit sourire aux lèvres:

— Si tu ne te sens pas bien, je ne peux absolument pas te laisser sortir seule.

Je me crispai un peu et m'arrêtai, puis je fis un grand sourire extrêmement forcé.

— Mais non, j'ai mal à la tête, c'est tout! J'ai juste besoin d'un peu d'air frais...

— Isis, on sait tous les deux que tu as aussi mal à la tête que Greg aime les petits chats avec des rubans roses dans les cheveux.

J'accentuai mon sourire, tentant de me défilier:

— Les chats n'ont pas de cheveux.

Ethan croisa les bras et me fixa d'un air sérieux. Mon faux sourire s'évanouit.

— Franchement, soupira-t-il, je crois qu'on n'a pas besoin d'avoir ce genre de discussion, toi et moi. On sait tous les deux où tu as l'intention d'aller, et on sait aussi que je ne te laisserai pas retourner voir Truman toute seule. C'est trop dangereux.

Comme lui, je croisai les bras. Il avait beau avoir compris mes intentions, je n'allais pas me laisser faire comme ça.

— Parce que tu crois vraiment que je vais te laisser risquer ta vie pour satisfaire ma soif de vérité? C'est bon, tu n'as pas à t'en faire, il ne va rien m'arriver...

Je fus obligée de m'interrompre, parce qu'il m'avait saisie par la taille et attirée vers lui, et que mon visage n'était plus qu'à un

centimètre du sien. Mes yeux étaient plantés dans les siens, toujours aussi bleus, profonds et...

— C'est pas du jeu, murmurai-je.

Comble d'injustice, sa bouche se fendit en l'un des petits sourires dont il avait le secret.

— Je viens avec toi, murmura-t-il en retour.

Mollement, je secouai la tête.

— Pas question.

Souriant toujours, il enroula une mèche de mes cheveux châtain autour de son index et insista, d'une voix douce et pleine:

— Sûre?

— Hum...

Il plaça alors son autre main derrière ma nuque et, sans me laisser le temps de résister – ce que je n'aurais de toute manière sans doute pas pu faire –, il posa ses lèvres sur les miennes et me donna un court baiser.

Il se détacha de moi, gardant simplement ses bras enroulés autour de ma taille, et il se racla la gorge:

— Excuse-moi, tu disais... ?

J'aurais bien voulu m'énerver contre lui, même lui crier dessus, lui dire d'arrêter de me protéger... mais j'en étais incapable. Je n'en avais d'ailleurs plus aucune envie, d'un coup.

Je le regardai fixement, puis je soupirai et le pris par la main, et ensemble nous descendîmes les escaliers et sortîmes de l'école.

— C'est du chantage affectif déloyal, lâchai-je, tandis que nous sortions du bâtiment.

Une lueur amusée apparut dans ses yeux, et je me dis qu'il devinait sûrement ce que j'entendais par là. J'étais amoureuse de lui et j'avais peur de l'entraîner dans quelque chose de périlleux et qui pourrait nous valoir bien des ennuis...

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Je retraçai sans mal le chemin vers la bibliothèque de Truman, mais nous trouvâmes la porte de derrière fermée à clé. Nous allâmes donc devant la grande porte d'entrée du bâtiment. Chose rare, elle était en bois. Mais fermée, également.

— Et maintenant, on fait quoi? s'enquit Ethan, légèrement railleur.

— J'ai une idée absolument génialissime.

Il haussa les sourcils et, en guise de réponse, j'appuyai sur la sonnette à côté de la porte.

— Hum, grommela-t-il, feignant d'être vexé.

Un instant plus tard, la porte était déverrouillée et je pus la pousser sans trop d'effort. La première pièce était un hall d'entrée, richement décoré de peintures et de gravures que je n'avais pas eu l'occasion d'apercevoir la dernière fois. Au fond du hall, il y avait une autre porte que je crus reconnaître comme la porte du fond de la bibliothèque. Je m'avançai, suivie d'Ethan, et nous entrâmes.

Une fois de plus, j'eus le souffle coupé par l'abondance de livres sur les diverses étagères de la pièce. À croire qu'un jour avait été suffisant pour nier la réalité de l'immensité de la salle. Ethan, quant à lui, était abasourdi, subjugué par le spectacle qui s'offrait à lui, ne sachant même plus où donner du regard. Mes yeux furent cependant attirés par le centre de la pièce.

Assis sur un fauteuil, Truman nous fixait, avec un mélange de curiosité et de tristesse. Je pris Ethan par le bras, pour le ramener à la réalité, et nous marchâmes jusqu'à nous trouver à seulement quelques mètres de Truman. Celui-ci déclara:

— Je suppose que tu ne seras pas surprise, chère Isis, lorsque je te dirai que je savais que tu finirais par revenir.

Je fis un petit sourire gêné.

— En effet, ça ne m'étonne pas vraiment.

Le regard de Truman s'intensifia.

— Je savais que tu reviendrais, mais cela ne veut pas dire que je l'approuve.

Mon sourire s'effaça un peu. Il poursuivit:

— Ne te méprends pas! J'essaie de te protéger, parce que j'ai une très haute opinion de toi... quant à ton ami (je me sentis légèrement rougir), je suppose que si tu lui accordes une totale confiance je peux en faire autant.

Il marqua une pause, avant d'achever:

— Mais je n'accéderai pas à votre requête.

J'allais exprimer mon indignation, mais Ethan me devança:

— En fait, je pense que vous êtes à deux doigts d'accéder à notre requête.

Truman lui jeta un regard étonné. Je fis de même, ne comprenant pas.

— Et pourrait-on savoir pourquoi, jeune homme?

Ethan le gratifia de son fameux petit sourire: à moitié railleur, à moitié sérieux.

— Parce que vous n'avez qu'une envie, c'est de tout nous confier. Vous rêvez de transmettre ce que vous savez à la génération suivante, car vous êtes conscient du danger qui vous menace, surtout depuis ce qui s'est passé hier. Alors, si vous ne nous dites pas toute la vérité, c'est parce que vous craignez pour nos vies... mais ce dont vous avez encore plus peur, c'est que la vérité meure avec vous. Parce que si ça arrive, vous savez comme moi que tout le monde restera dans le mensonge, l'ignorance et le déni, peut-être pour toujours.

Truman l'avait écouté, d'abord en souriant faiblement. Puis ses yeux s'étaient agrandis et son sourire s'était transformé en rictus. Chaque parole d'Ethan l'avait touché et, pour la première fois, il ne semblait pas avoir de réponse ou d'argument à nous opposer. Ethan croisa les bras, montrant son impatience.

— Vous n'avez pas la moindre idée de ce..., commença Truman.

— On s'en fiche, le coupai-je, de ce dans quoi on s'engage, si c'est ce que vous alliez dire. On a fait un choix, tous les deux: celui de la

vérité. Quel qu'en soit le prix.

Ma main trouva tout naturellement celle d'Ethan, et il la pressa légèrement. Je n'avais pas besoin de le regarder: je savais qu'il me soutenait entièrement.

Alors, cédant enfin à son horrible tentation, mettant fin à sa torture intérieure et à son cruel dilemme, Truman nous invita à nous asseoir sur les fauteuils en face de lui.

— Tout vous apprendre sera impossible. Je suis moi-même toujours en cours d'apprentissage. Ce que je peux faire, c'est vous instruire, vous donner de solides bases dans tous les domaines que je connais et, surtout, répondre à la question que vous vous posez: comment en sommes-nous arrivés là?

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent et tout mon corps se crispa, en attente de la révélation que, sans le savoir, j'avais espérée toute ma vie. Truman croisa les jambes, nous fixa tour à tour et prit une grande inspiration.

— Je suppose qu'aucun de vous deux ne connaît le terme «comète» ?

Je secouai la tête, en même temps qu'Ethan: jamais nous n'avions entendu ce mot. Truman sourit.

— Le contraire aurait été étonnant. Bon, laissez-moi tout d'abord vous expliquer quelques petites choses essentielles. Par un phénomène passionnant nommé la «gravité», la Terre tourne autour du Soleil, en même temps que plusieurs autres planètes, telles que Mercure, Mars, Vénus... mais je vous en parlerai une autre fois. Par le même phénomène, la Lune, ou Sphère blanche, tourne autour de la Terre.

Ethan et moi étions suspendus à ses lèvres, entièrement concentrés sur ce qu'il nous apprenait.

— En résumé, l'ensemble des planètes, lunes et autres objets qui tournent ou gravitent autour du Soleil se nomme le «Système solaire». Vous me suivez jusque-là?

Nous hochâmes la tête. Les informations étaient multiples, mais faciles à assimiler.

— En vérité, c'est un peu plus complexe. Il n'y a pas que des planètes qui gravitent autour de notre Soleil... et c'est là que j'en arrive aux comètes. Ce sont des objets de tailles variables essentiellement constitués de roches, de gaz et de poussières gelées. Une comète est formée de trois parties principales: un noyau, une chevelure et plusieurs queues.

— Pourquoi nous raconter tout ça? demanda Ethan, n'en pouvant plus.

Truman lui jeta un bref regard et reprit:

— Les comètes, donc, tournent également autour du Soleil, mais pas vraiment de façon circulaire, plutôt en ellipse, une sorte d'ovale. Un grand nombre de comètes sont dites «périodiques», c'est-à-dire qu'on les voit repasser au bout d'un temps défini, plusieurs années ou plusieurs dizaines d'années... parfois même plus.

Il s'arrêta, et je compris qu'il cherchait la meilleure façon de nous dire quelque chose.

— Savez-vous en quelle année nous sommes? nous demanda-t-il, changeant radicalement de sujet.

— En 198, répondis-je, surprise.

Truman me regarda droit dans les yeux et répliqua:

— En 198 après quoi, chère Isis?

J'ouvris la bouche et la refermai, avant de jeter un regard à Ethan, qui était aussi perplexe que moi. Aussi curieux que cela puisse paraître, nous ne nous étions jamais posé la question. C'était l'an 198, et c'était tout!

— Alors?

— Je n'en sais absolument rien, avouai-je.

Truman, cette fois-ci, me gratifia d'un grand sourire.

— C'est normal, je n'ai fait que reformuler votre grande question. «Comment en sommes-nous arrivés là?» et «Année 198 après quoi?», cela revient au même. Et voici la réponse...

Immédiatement, je me crispai.

— Nous sommes en 198 après que la comète de Halley soit entrée en collision avec la Terre.

Je fronçai les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Mais si, Isis, tu comprends très bien. Il y a 198 ans et quelques mois, des chercheurs se sont rendu compte que la comète de Halley allait entrer en collision avec notre belle planète. Ils s'en sont aperçu environ deux mois avant que cela se produise. Alors, bien sûr, ils ont voulu le cacher aux gens, parce que ça aurait été la panique totale. Ils préféraient tenter de trouver une solution plutôt que de calmer huit milliards de personnes mortes de peur. Hélas, il y a eu des fuites d'informations... et, comme anticipé par les scientifiques, ce fut l'anarchie.

Il avait les yeux perdus dans le vague, et je sentais peu à peu la détresse monter en moi.

— Les gens ont voulu fuir de chez eux, aller à l'opposé exact de l'endroit où la comète allait percuter la Terre. Parallèlement, des sectes immenses se sont formées, clamant que c'était une punition, qu'il fallait accepter la fin du monde. Sans compter le nombre de vols, meurtres, viols, qui a augmenté d'un coup. Les gens se disaient qu'ils allaient bientôt mourir, ils agissaient donc comme bon leur semblait. Vous devinez ce que ça a donné, je suppose?

Il ne nous laissa pas le temps de répondre. Il murmura:

— Le chaos. Plus aucun ordre, plus aucune règle, plus aucune hiérarchie. Les gens sortaient de chez eux, détruisaient tout, faisaient régner l'horreur partout, tant et si bien que leur panique a condamné le monde. Et quand la comète est arrivée, toutes les tentatives des scientifiques pour nous sauver ont lamentablement échoué. Mais le chaos qui régnait avant l'arrivée de la comète n'est pas comparable avec celui qui régna après: des pays entiers disparurent, des nuages de poussière s'élevèrent sur des milliers de kilomètres... On raconte que la Terre entière trembla.

Il s'arrêta, et je compris qu'il attendait une réaction de notre part. Mais nous en étions incapables devant l'horreur du récit qui venait de nous être fait. Truman poursuivit:

— Ensuite, comme vous pouvez le deviner, le monde entier était en état de choc. En l'espace de quelques mois, plus d'un tiers de la population mondiale avait disparu, et les gens ont commencé à penser à la survie des hommes. Alors, peu à peu, ils se sont rassemblés dans quelques pays bien précis, tels que l'Angleterre, où un homme est monté au pouvoir: William Cameron. Après sa nomination à la tête de l'Angleterre, il s'est fait appeler Will Halley, du nom de la comète qui avait bien failli tout détruire.

— En quelle année était-ce? demanda Ethan, reprenant ses esprits plus vite que moi.

— À ce moment-là, en l'an 2, répondit Truman.

Il sembla réfléchir un instant, avant de déclarer:

— À présent, il me reste à vous expliquer le plus dur... mais, Isis, je t'ai déjà donné un élément de réponse. Tu te souviens de ce que je t'ai dit sur l'anonymat?

Je hochai la tête et répondis:

— Plus on enlève leurs noms aux choses et aux gens, plus on crée une sorte de détachement et de soumission, réduisant ainsi le risque de révolte.

— Exact. Et c'est la façon dont ce cher Will Halley a réfléchi. Les gens plaçaient toute leur vie, toute leur confiance en lui. Alors tout ce qu'il avait à faire, c'était justifier un minimum ses ordres, et tout le monde les exécutait. Et c'est là qu'il a créé l'odieux système que vous connaissez aujourd'hui. Les numéros matricules, pour faciliter l'administration; la liste de prénoms, pour éviter les souvenirs douloureux du passé; l'anonymat des objets, pour ne pas se concentrer sur la beauté du monde, mais sur sa reconstruction... et ainsi de suite. Peu à peu, sans même que les gens s'en rendent compte, la vie s'est transformée en une multitude de non-dits et, au bout d'à peine deux générations, presque l'entièreté de ce qui avait été avant l'an zéro avait été perdue. Toute allusion à la comète a cessé, de peur de retomber dans l'anarchie. Le système actuel est né, exempt d'émotion, condamnant la beauté, vénérant l'efficacité.

J'étais avachie dans le fauteuil, et chaque mot de Truman avait trouvé son chemin dans mon esprit. Je ressentais à présent le poids de notre Histoire, comme l'avait promis le Maître des connaissances.

— Vous connaissez la vérité, à présent. Et tout ce qu'il reste du passé se trouve dans la tête d'une poignée de personnes, ou dans cette pièce même.

Je jetai un regard autour de moi. À présent, les milliers de livres qui m'entouraient me semblaient bien dérisoires, face à tout un monde perdu...

OceanofPDF.com

34

Truman nous laissa digérer ce qu'il nous avait appris et, pendant un instant, aucun d'entre nous ne sut quoi dire. Ethan, qui supportait moins bien que moi les silences, brisa la glace:

— C'est pour cela qu'ils ont tenté de vous tuer?

Truman hocha la tête.

— Mais pourquoi maintenant? insista Ethan, ne lâchant pas l'affaire. Je veux dire, qu'est-ce que vous avez bien pu faire pour les effrayer?

Le Maître des archives sourit, avant de déclarer:

— J'ai commencé à faire des allusions publiques au monde antérieur, à laisser entendre que la vérité finirait par éclater...

— Vous auriez pu vous faire tuer! s'exclama Ethan.

— J'ai soixante et onze ans, jeune homme, répliqua Truman avec douceur. Au bout d'un moment, dans une vie comme la mienne, la survie passe après la vérité. Tu verras, un jour, toi aussi tu seras confronté à tes choix, et tu voudras mettre de l'ordre dans ta vie avant qu'il ne soit trop tard.

Ethan se tut. Je me levai.

— On doit partir, avant que tout le monde ne se rende compte de notre absence.

Truman acquiesça. Ethan se leva à son tour, ne disant rien, même s'il savait que je racontais n'importe quoi.

— Quand est-ce que je peux revenir? m'enquis-je. D'après ce que j'ai compris, il me reste un monde à découvrir.

— Il nous reste un monde à découvrir, corrigea Ethan.

Truman se leva à son tour.

— Vous serez toujours les bienvenus. Individuellement ou ensemble. Mais n'oubliez pas: vous êtes deux à savoir, et c'est déjà trop. Alors ne parlez à personne de ce que je vous ai confié avant d'en avoir d'abord discuté avec moi. C'est compris?

Nous acquiesçâmes. Il ajouta:

— Autrement, nous sommes tous perdus.

Je le saluai, et Ethan lui accorda un petit mouvement de tête, puis nous sortîmes de la bibliothèque. Une fois dehors, nous reprîmes la direction de l'école, et Ethan me demanda:

— C'est quoi, exactement, l'urgence?

Je le regardai, avec un petit sourire triste.

— Tu es peut-être capable de supporter un milliard de révélations en une journée, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Cette histoire de comète m'a un peu secouée...

— Je comprends, répondit Ethan. Je pense qu'on devrait prendre un peu de recul, et ne pas revenir à la bibliothèque avant un moment.

Il passa un bras autour de mes épaules et nous continuâmes à marcher, l'un contre l'autre, jusqu'à l'école.

Le lendemain, il se passa quelque chose d'inhabituel. Marty, au lieu de poursuivre son cours de Théorie, nous ordonna:

— Venez avec moi.

Étonnés, nous nous levâmes de nos chaises et suivîmes notre professeur de Théorie. Il nous fit sortir de la salle de classe et descendre... au premier étage. Nous n'y étions jamais allés, puisque GLT nous avait dit au début de l'année qu'il ne nous servirait qu'à partir du moment où commenceraient les mises en situation. Apparemment, ce moment était arrivé.

Marty s'arrêta devant une porte et déclara:

— Aujourd'hui, vous allez tous réaliser votre première MES. Je ne vous donnerai aucune indication, si ce n'est que mes cours vous ont préparés à affronter la situation à laquelle vous ferez face. Peut-être avez-vous quelque chose à ajouter, Greg?

Je me retournai et vis que GLT nous avait rejoints.

— Je vous remercie, Martin. J'ajoute seulement que vous allez tous passer, l'un après l'autre. Chacun votre tour, vous entrerez dans la

pièce et ferez face à votre scénario. Une fois la MES achevée, vous sortirez par la porte de derrière, afin de ne donner aucune indication à vos camarades.

Marty se racla la gorge.

— Très bien, alors commençons. Ross, vous passez en premier.

Tour à tour, les élèves entraient dans la salle, et n'en revenaient pas. J'eus beau tendre l'oreille, je n'entendis rien. L'isolation de la salle devait être absolument parfaite. L'attente était angoissante. Entre chaque MES, quelques minutes s'écoulaient, uniquement rythmées par les murmures inquiets des élèves.

Je n'étais vraiment pas rassurée. Les MES s'enchaînaient, et mon tour n'arrivait toujours pas. Levant la tête, je saisis le regard de GLT. Il ne m'avait observée que très furtivement, mais cela ne présageait rien de bon.

Bientôt, nous ne fûmes plus que deux élèves à attendre. Puis je fus seule. J'attendis fébrilement la fin des dix minutes, et enfin Greg m'appela:

— Isis, c'est à vous.

Malgré mon inquiétude, je remarquai qu'il m'avait vouvoyée, sans aucune intonation. Je marchai vers la porte et me retournai vers GLT. Celui-ci m'observait et, derrière l'expression neutre qu'il s'était constituée, je décelai une lueur hargneuse que je ne comprenais pas.

— Vous pouvez entrer, me dit Marty.

Je hochai la tête et pris une grande inspiration, puis j'ouvris la porte et entrai dans la salle... qui était plongée dans l'obscurité. La porte se referma derrière moi, et je fus entièrement noyée dans les ténèbres. Je n'avais pas peur du noir, pourtant ma situation était loin d'être rassurante. Je fis un pas en avant et m'arrêtai soudain: j'avais entendu un bruit.

Le son était très faible... mais je l'entendais, à présent. C'était une sorte de gémissement, de sanglot. Doucement, je me dirigeai vers la source du bruit, puis tout d'un coup, les lumières s'allumèrent. La salle était grande, mais presque vide. Au centre de la pièce, un

homme était assis sur une chaise. Je tressaillis: il braquait un pistolet vers sa tête.

— Est-ce que tout va bien, monsieur? demandai-je stupidement.

L'homme leva brusquement la tête vers moi et me fixa, les yeux grands ouverts et remplis de larmes. Immédiatement, il pointa son arme vers moi.

— Qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous me voulez?!

Je me forçai à rester calme. Ce n'était qu'une mise en situation, le pistolet n'était pas chargé et l'homme était un acteur.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je d'une voix douce. Je ne vous veux aucun mal. Je m'appelle Isis, et je suis là pour vous aider...

— Espèce de menteuse! Personne ne peut m'aider. PERSONNE! Vous êtes tous des menteurs...

À nouveau, il dirigea le pistolet vers sa tête, et je compris qu'il allait *se suicider* si je ne faisais rien.

— Attendez! Ne faites pas ça! Quelle que soit votre situation, je suis sûre que je peux vous aider! Laissez-moi juste une chance de vous rappeler à quel point vous tenez à la vie.

Il serrait toujours son pistolet, mais il s'était mis à trembler. Je poursuivis:

— Vous savez, je suis sûre que vous avez une bonne raison de vouloir en finir avec la vie, mais mettre fin à vos jours, ce n'est pas une solution. Peut-être... peut-être que si vous me disiez ce qui ne va pas, je pourrais vous aider... ?

— Non, jeune fille, tu ne peux pas m'aider, personne ne le peut.

— Mais...

Soudain, je m'interrompis. L'homme portait un costume gris et une chemise mauve. Il était plutôt grand, très mince, possédait une crinière de cheveux blancs et ses yeux étaient d'un bleu assez perçant... Cet homme était le sosie de Truman! Il aurait pu être son frère.

— Vous..., voulus-je commencer.

Aucun son ne sortit de ma bouche. J'étais en état de choc. Pouvais-je croire à une telle coïncidence?

— Je suis désolé, petite, dit l'homme, avec une voix blanche.

Alors, devant mes yeux effarés, il appuya sur la détente. Un bruit sourd retentit et il s'étendit à terre, tandis qu'un liquide rouge se répandait sur le sol. Je ne parvenais plus à bouger, ni même à penser. Je fixais stupidement l'homme allongé sur le sol.

Une porte s'ouvrit au fond de la salle. Le sosie de Truman se releva, sa chemise tachée de faux sang. Il me fit un sourire triste et déclara quelque chose comme: «Ce n'est que la première MES, ne t'en fais pas!» Je lui répondis par un vague hochement de tête et sortis de la salle.

Il me fallut toute la soirée pour chasser l'image horrible qui était apparue dans mon esprit: celle de Truman, mort, baignant dans son sang.

Le lendemain, à la fin des cours, je remontai dans ma chambre, m'allongeai sur mon lit et fermai les yeux. Depuis la veille, j'étais tourmentée par de sombres pensées.

— De plus en plus ennuyeux, les cours de Marty, hein?

J'ouvris les yeux et vis Julia, assise sur le lit en face du mien. Je mis quelques secondes à prendre conscience qu'elle venait de me parler, comme si de rien n'était. Devinant une sorte de détresse dans son regard, je répondis sur le même ton:

— Ouais, pas faux... C'était mieux quand on parlait de sujets plus joyeux, comme le suicide.

Elle fit un semblant de sourire, avant d'ajouter:

— Le suicide, l'incendie... bien plus intéressant que l'agression.

C'était le sujet actuel du cours de Théorie: l'agression. Mais il y avait une sorte de sous-entendu dans la voix de Julia. Je soupirai, fermai mon cahier et la regardai droit dans les yeux:

— Ne crois pas que je vais jouer à ça encore longtemps. Si tu veux me dire quelque chose, vas-y, mais ne fais pas comme si on s'était parlé ne serait-ce qu'une seule fois ces dernières semaines.

Lorsque j'eus dit cela, je me rendis compte que ça m'avait fait du bien. Elle se mordit la lèvre inférieure et baissa la tête, incapable de soutenir mon regard. Elle finit par lâcher:

— J'ai parlé avec Mike...

Je compris ce qu'elle entendait par là: ils n'avaient pas dû discuter de la purée du midi...

— Et?

Elle osa enfin me regarder, pendant un instant.

— Et je ne sais plus quoi faire. Je ne sais pas... je ne sais pas ce que je dois croire!

Elle était sur le point de fondre en larmes. Malgré ma rancœur, je sentis monter en moi l'envie de la réconforter, mais je me retins. Il n'en était pas question, pas avant qu'on se soit expliquées.

— Ce n'est pas vraiment à toi de pleurer, lâchai-je (sans pourtant pouvoir le dire de façon aussi sèche que je l'aurais souhaité).

— Je sais.

Il y eut un bref silence durant lequel aucune de nous deux ne sut quoi dire. Puis elle demanda, d'une toute petite voix:

— Ce que Mike m'a raconté... c'est vrai? Tout est vrai?

Je sentis l'agacement monter en moi:

— Ça dépend. S'il t'a dit que ton cousin m'a frappée et agressée parce que je ne l'ai pas laissé m'embrasser, alors oui, c'est vrai!

Julia blêmit. Même si je n'aimais pas lui parler comme ça, je voulais qu'elle comprenne que je lui disais la vérité, depuis le début. Je poursuivis:

— Non mais franchement, Julia, il faudrait vraiment être malade pour inventer un truc pareil et faire semblant de pas être bien les jours suivants! Pour qui ou pour quoi est-ce que tu me prends, exactement, pour penser que je serais capable de mentir à ce point? Hein?!

Soudain, elle se leva, une larme coulant sur sa joue sans qu'elle puisse la retenir.

— Ryan est mon cousin! On se voit presque tous les jours depuis notre naissance! Il est comme un frère pour moi... Si on t'avait dit

que ton frère avait fait une telle horreur, tu l'aurais cru?!

Je soupirai, me redressant sur mon lit.

— Non, admis-je, probablement pas. Mais si une amie me l'avait dit, j'aurais cherché à savoir la vérité, avant de la traiter de menteuse.

— Je sais que j'ai eu tort, bredouilla Julia. Je me dis juste, lâchement, que si tu me comprends un peu, tu arriveras peut-être à me pardonner. Parce que je te crois, maintenant... et pas seulement parce que Mike m'a parlé, aussi parce que j'ai toujours douté, et que je sais bien au fond de moi qui est vraiment Ryan. Je ne voulais juste pas l'admettre, parce que c'est douloureux, il est de ma famille. Je suis tellement désolée, Isis. Tellement.

Je ne savais plus quoi penser. Une part de moi était en colère contre elle, une autre avait envie de lui pardonner, et une dernière voulait se jeter dans les bras de cette amie qui m'avait manqué. Voyant mon trouble, Julia déclara:

— Tu n'es pas obligée de dire quelque chose. Je tenais juste à m'excuser et à ce que tu saches qu'à partir de maintenant je te croirai toujours, si tu veux bien me pardonner.

Elle quitta rapidement la chambre, me laissant seule avec mes pensées et la certitude de ne plus la revoir avant ce soir, tard, quand elle viendrait se coucher. Je restai quelques minutes assise sur mon lit, ruminant tout ce qu'elle m'avait dit. Peu à peu, ma colère s'évapora. Je n'avais pas envie de rester fâchée avec elle pour toujours, elle ne méritait pas ça. C'était Ryan qui m'avait agressée, et Ryan qui lui avait menti. Si je devais être furieuse pour toujours contre quelqu'un, c'était contre lui, et personne d'autre.

35

Nous étions tous au réfectoire. Tandis que j'ingurgitais l'infâme mixture qu'était notre repas, Ethan me donna un léger coup de coude et me désigna le coin de la salle.

Je me retournai et aperçus Julia et Ryan qui discutaient avec animation. Ryan était écarlate, et Julia extrêmement froide, même si son émotion demeurerait visible. Je n'entendais pas ce qu'ils disaient, à cause du brouhaha perpétuel des autres élèves, mais je vis Ryan lever la main dans un geste apaisant, et Julia le repousser avec tant de vivacité qu'il tituba en arrière. Ryan, furieux, lui cria ce qui semblait être une injure et sortit du réfectoire à grands pas. Julia resta plantée là, mais elle s'était soudainement calmée. Elle alla prendre un bol de purée et s'assit à une table au fond de la salle.

Je me retournai vers Ethan, qui me fixait. Il m'adressa un petit sourire, l'air de dire: «Tout est en train de s'arranger, tu vois?» Je posai ma tête contre son épaule pendant quelques secondes. Après avoir mangé, nous retournâmes en classe pour quelques heures de cours.

À la fin de notre après-midi, vers dix-sept heures, je pris Ethan à part et lui déclarai:

— On a pris assez de recul, non?

Il haussa les sourcils, puis comprit que je faisais référence à ce qu'il m'avait dit quelques jours plus tôt, qu'on devrait se poser un peu avant de retourner chez Truman. Il rit et m'étreignit contre lui, me soulevant à moitié du sol.

— Eh! protestai-je en tentant de garder mon sérieux. Je rigole pas!

Il me posa à terre et me lâcha, puis répliqua, souriant toujours:

— Isis, quand je dis qu'on doit prendre du recul, ça veut pas dire attendre deux jours et retourner à la bibliothèque!

Je soupirai.

— Pas question d'y retourner avant quelques semaines, stipula-t-il.

Je poussai un minuscule cri étranglé: quelques semaines? Jamais je ne tiendrais quelques semaines! Je vis qu'il guettait ma réaction, alors je fis une moue de petite fille boudeuse, et déclarai:

— Qu'est-ce que tu peux être rabat-joie, quand tu t'y mets!

Son sourire devint prodigieusement ironique, lorsqu'il rétorqua:

— Oh, ce n'est qu'une de mes nombreuses qualités!

Je m'efforçai de paraître naturelle pendant que nous remontions à l'étage des dortoirs.

— Tu comptes faire quoi, maintenant? s'enquit Ethan.

— Faut que je travaille. On se voit tout à l'heure, OK?

Il acquiesça, mais je constatai une petite lueur de déception dans son regard, ce qui me fendit le cœur. Il déposa un rapide baiser sur mes lèvres, avant de se rendre dans sa chambre. Immédiatement, le sourire que j'affichais depuis dix minutes s'effaça. Ce baiser avait un goût bien amer, puisque je venais de lui mentir. Je n'avais aucunement l'intention de travailler...

Je rentrai rapidement dans ma chambre, attrapai ma veste et mon foulard et descendis les escaliers. J'y croisai Julia. Celle-ci ralentit légèrement avant de continuer à monter les marches, mais je l'arrêtai d'un geste de la main. Elle me lança un regard rempli d'appréhension.

— Je ne veux plus qu'on soit des étrangères, lâchai-je. Je sais que tu t'en veux de ne pas m'avoir fait confiance, mais je te comprends, OK? Je te comprends et... et je te pardonne. Peut-être que j'aurais fait pareil à ta place. Et puis de toute manière, je suis incapable de t'ignorer un jour de plus.

— Tu es sûre de pouvoir me pardonner? s'enquit-elle, ne pouvant y croire. Juste comme ça?

— Mais oui. Tu es mon amie.

Elle semblait de nouveau sur le point de fondre en larmes, alors je la pris dans mes bras et je la serrai contre moi. Ce qu'elle avait pu me manquer! Au bout d'un instant, je la lâchai et déclarai:

— Je vais sortir un peu, mais quand je rentrerai, je veux retrouver la Julia d'avant, celle qui râle quand il faut se lever le matin, qui se

révolte devant la purée de midi, qui charrie tout le monde tout le temps et qui informe ses copines quand elle a envie de faire pipi dans l'ascenseur. D'accord?

Elle rit, du rire d'une personne qui vient de pleurer et qu'on a réconfortée. J'ajoutai:

— Bon, j'y vais, on se voit tout à l'heure!

— Avec plaisir.

Je recommençai à descendre les marches, mais bien plus joyeusement: un poids avait quitté mes épaules. Je traversai le hall, sortis de l'école et m'engageai dans la rue, en ayant bien du mal à m'empêcher de sautiller partout.

— Les mois de l'année? demandai-je.

Truman sourit. Il avait semblé ravi de me voir arriver, et je lui posais maintenant toutes les questions qui me traversaient l'esprit...

— En effet, Isis, ils ont bien des noms.

Il me dressa la liste des douze mois, et je répétais mentalement chaque mot, voulant de tout mon cœur les retenir et ne jamais les oublier.

— Autre chose que tu voudrais savoir?

Je réfléchis, mais rien ne me vint à l'esprit.

— Peut-être que vous pourriez me parler vous-même de quelque chose.

Il sourit et croisa les jambes, comme chaque fois qu'il s'apprêtait à se lancer dans de grands récits.

— Très bien. Mais je te préviens, puisque tu ne connais rien de tout ce que je vais t'apprendre, tu risques de mettre un moment avant de réellement l'intégrer. Il va te falloir de la patience et de la concentration.

Je hochai vivement la tête. Il se lança:

— Est-ce que tu t'es déjà demandé comment le monde avait été créé?

Je fronçai les sourcils.

— Comment ça? Vous voulez dire...

— ... rien de plus que ce que j'ai dit. Toute chose matérielle a un début et une fin, n'est-ce pas? Nous autres, êtres vivants, naissons et mourons. Ainsi en est-il pour chaque objet. Alors pourquoi pas pour le monde?

— Donc vous voulez savoir si je me suis déjà demandé ce qui avait causé l'apparition de la Terre?

Il sourit.

— Exact. De la Terre, de la Galaxie, et même de l'Univers.

Tous ces mots étaient relativement nouveaux pour moi, mais je commençais à m'y faire.

— Je n'en sais rien! Je veux dire, le monde... le monde a toujours existé!

— Dans ce cas, qu'est-ce qui a créé le temps lui-même?

Je croisai les bras, je n'y comprenais rien.

— Mais rien du tout! Le temps n'est pas palpable, c'est juste une notion! Quant au monde, soit on considère qu'il a toujours existé, soit on considère qu'il est apparu, d'un coup, un jour. Et dans les deux cas, c'est inexplicable.

Truman laissa planer le silence pendant quelques secondes, avant de dire, d'un ton plein de malice:

— Ça, c'est uniquement ton point de vue... et il est acceptable, j'en conviens. J'avais le même, autrefois.

— Comment pourrait-il y avoir différents points de vue sur une chose pareille?

— Je vais t'expliquer. À ma connaissance, il y a plusieurs autres points de vue, dont deux principaux: le scientifique et le religieux.

J'attendis, sachant qu'il ne manquerait pas de me définir ce nouveau terme.

— Les scientifiques croyaient en un phénomène qu'ils nommaient le «Big Bang». D'après ce principe, l'Univers serait soudainement apparu et connaîtrait une expansion continue depuis. Les scientifiques avaient également la conviction qu'un phénomène

inverse se produirait, dans des millions ou milliards d'années: le «Big Crunch», ramenant l'Univers à son point d'origine, ce qui annulerait les notions mêmes d'espace et de temps.

Il marqua une pause et déclara, me voyant perplexe:

— Je sais, c'est difficile à comprendre...

— Pas vraiment, c'est plutôt difficile à admettre.

Une fois de plus, il sourit. Je lui demandai:

— Et l'autre explication?

— L'explication religieuse? Elle est impossible à réellement comprendre, mais peut-être l'admettras-tu plus facilement. Dans l'ancien monde, des gens pratiquaient ce qu'on appelle une «religion». Ces gens-là croyaient en l'existence de ce qu'ils nommaient «dieu». C'est là que ça se complique. Il y a plusieurs religions différentes, certaines admettant un seul Dieu, avec un grand «D», et d'autres plusieurs. Maintenant, dans le cas des religions admettant un seul Dieu... ah, je ne saurais pas vraiment t'expliquer. Disons... qu'il y aurait une chose, une force, en dehors de l'espace, du temps, de la matière, mais à la fois omniprésente et toute-puissante, qui aurait créé l'Univers et la vie. En d'autres termes, qui aurait causé le fameux Big Bang, si tu veux. Ainsi, Dieu aurait donné vie à des créatures qu'il aurait modelées et laissé se développer, tout en intervenant parfois. C'est complexe, n'est-ce pas? Pourtant, c'est une bien belle idée, de penser que quelque chose est au-dessus de nous, impalpable, invisible, incontrôlable, mais toujours là, et partout à la fois, qui nous a permis d'exister et qui... veille sur nous.

— Oui, murmurai-je, c'est une bien belle idée...

En vérité, cette idée m'avait troublée au plus profond de mon être. Car ça n'avait rien d'impossible, après tout. L'existence du monde en lui-même prenait un sens, ainsi.

— Donc, résumai-je, ce... enfin... Dieu lui-même aurait créé le temps, ce qui implique, en langage humain, qu'il a toujours existé.

Truman acquiesça.

— Si tu crois à ça, alors oui.

Je m'affalai dans mon fauteuil, perturbée. Plus je pensais à cette incroyable idée, plus je voulais y croire. Certaines choses dans le monde étaient bien trop belles pour s'être créées toutes seules...

— C'est tellement étrange!

Truman eut un petit rire.

— En quarante ans, je ne sais toujours pas quoi en penser! Mais je suis convaincu que cette idée te plaît, au fond de toi, sans même que tu saches vraiment pourquoi. Je me trompe?

Je le regardai droit dans les yeux: il avait raison. À peine avait-il commencé à formuler sa définition de Dieu que j'avais été fascinée. Comme toujours, Truman m'adressa un sourire bienveillant.

— Laisse-moi t'expliquer: premièrement, j'ai bien compris qu'une grande partie de toi est rêveuse et utopique, donc que croire en Dieu te plairait sans doute; et deuxièmement, il y a... ton prénom.

Je haussai les sourcils. C'était bien la dernière chose à laquelle je m'attendais!

— Mon prénom? Qu'est-ce qu'il a de spécial, à part qu'il n'est pas sur la liste officielle?

— Ton nom est fascinant, Isis, parce qu'il appartient à une époque bien antérieure à la nôtre, une époque qui paraissait déjà extrêmement ancienne avant la Comète.

— Et... quel rapport avec Dieu?

— C'est simple. Certaines civilisations, il y a des milliers d'années, croyaient, non pas en un Dieu, unique et tout-puissant, mais en plusieurs dieux et déesses – le féminin du mot «dieu». C'est le cas d'un peuple nommé les «Égyptiens». Et tu sais quel est le nom d'une des déesses qu'ils vénéraient?

— Quand même pas..., commençai-je, trop étonnée pour finir.

— Tu as vu juste. Les Égyptiens vénéraient, entre autres, la déesse Isis. Je me demande par quel miracle tes parents ont pu t'appeler comme ça.

Je n'arrivais pas à y croire: c'était si étrange! Ainsi, mon nom n'était pas juste bizarre, mais c'était aussi le nom d'une déesse, d'une

entité puissante et sans doute imaginaire, appartenant à une époque vieille de nombreux siècles...

— Mon frère s'appelle Adam, déclarai-je soudain. Est-ce que c'est aussi un nom spécial?

Truman eut un petit rire incrédule.

— Tout à fait! s'écria-t-il, au comble de la surprise. Selon plusieurs religions, Adam aurait été le nom du premier Homme créé par Dieu!

— C'est impossible! Ça fait trop de coïncidences! Que mes parents m'aient appelée Isis par hasard, je veux bien le croire, à la limite, mais là...

Truman eut un sourire triste.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Isis, je doute qu'il s'agisse réellement d'une coïncidence...

Je fronçai les sourcils et me préparai à l'interroger sur la mystérieuse phrase qu'il venait de dire, mais il ne m'en laissa pas le temps, déclarant sur un ton étrange, mais qu'il avait déjà employé auparavant:

— «La vérité, l'âpre vérité.» Tu sais, Isis, parfois il vaut mieux ne pas tout savoir. Et même si tu y es résolue, ce n'est pas moi que tu devrais interroger là-dessus.

Je me tus, ne comprenant toujours pas vraiment où il voulait en venir.

— Tu devrais sans doute y aller, conseilla Truman. Ce n'est pas drôle, si je te dis tout en une fois!

Il l'avait présenté d'une manière détendue, mais je sentais qu'il était sérieux. Je me levai et lui dis, avec sincérité:

— Merci pour tout, Truman.

— Merci à toi. Et ne cache pas la vérité à ton ami, d'accord? Je ne voudrais pas savoir que tu lui mens par ma faute, ça me pèserait.

Sans que je sache comment, il avait deviné que j'étais venue sans en parler à Ethan. Rougissant légèrement, je lui dis au revoir et m'en allai. Décidément, je ne comprendrais jamais entièrement cet homme.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Durant les jours qui suivirent, je me forçai à ne pas retourner chez Truman. Ethan ne m'en reparla pas, mais une part de moi avait l'impression qu'il savait que j'y étais allée, sans pourtant m'en tenir rigueur.

Je réussis – non sans effort – à me concentrer à nouveau en cours et à conserver mes méditations sur les révélations de Truman pour le moment où je me retrouvais enfin seule, tranquille, dans mon lit. Je laissais alors mon esprit aller et venir d'une pensée à une autre, d'une notion à une autre, d'un mot à un autre. Chaque soir, je m'efforçais de me répéter mentalement le vocabulaire que Truman m'avait appris – les noms des jours et des mois, notamment –, afin d'être plus à l'aise lors de notre prochaine conversation.

J'avais ainsi trouvé une sorte de rythme et j'étais parvenue à marquer une réelle différence entre ma vie scolaire et ma vie clandestine. Je jouais un double jeu, adaptant ma manière de parler selon mon auditeur, évitant de me trahir en laissant échapper un mot que je n'étais pas censée connaître. Je commençais à penser que je n'avais plus rien à craindre... puis la deuxième MES arriva, brisant l'équilibre que je m'étais construit.

— La dernière mise en situation était d'une importance négligeable comparée à celle que vous expérimenterez aujourd'hui, déclara Greg. Vous allez rencontrer une situation bien plus délicate, bien plus dangereuse, et, surtout, que vous devrez absolument savoir gérer si vous aspirez un jour à devenir Sauveteurs.

La vitesse des battements de mon cœur avait triplé. Quelle que soit la MES qui m'attendait, je sentais qu'elle serait compliquée et que je n'avais pas le droit d'échouer.

— Aujourd'hui, continua GLT, vous serez uniquement sous ma supervision, puisque votre professeur de Théorie a eu un empêchement. Bien sûr, il visionnera les vidéos de vos performances.

Une MES difficile, une pression renforcée par mon échec de la dernière fois, et Greg libre de nous tyranniser à son gré. La journée promettait d'être charmante.

— La mise en situation d'aujourd'hui étant assez longue, seuls dix d'entre vous pourront la passer... mais ne vous inquiétez pas, les jours suivants, ce sera le tour des autres. Bon, ceux que je vais appeler restent avec moi pour faire leur MES, les autres se rendent au gymnase, où un remplaçant se chargera de vous.

Il se racla la gorge et récita:

— Kimberley, Jordan, Ryan, Stuart, Jane, Audrey, Isis, Alison, Stacy et Todd, vous passez aujourd'hui. Les autres, filez au sous-sol.

Je retins un soupir. Comme toujours, mes amis et moi étions séparés. Cependant, je n'étais pas mécontente de passer ma MES aujourd'hui, au moins je serais débarrassée, après. Nos camarades descendirent au sous-sol, tandis que GLT nous donnait des indications quant à ce qui nous attendait:

— Aujourd'hui, vous avez des consignes très simples. À votre tour, vous entrerez dans la salle. Vous devrez trouver un objet et ressortir. Juste avant votre passage, je vous indiquerai la nature de l'objet à récupérer. Kimberley, vous commencez.

La jeune fille s'avança vers la porte, et je pus presque lire dans ses pensées alors qu'elle jetait à Greg un regard agacé. «C'est juste KIM!» hurlaient ses yeux.

— Vous devez trouver un couteau, déclara GLT.

Kim pénétra dans la pièce. Mentalement, je priai pour que mon tour arrive rapidement... et Greg m'exauça quelques minutes plus tard.

— Isis, c'est votre tour. Vous devez trouver une corde.

Cette fois-ci, Greg ne me lança aucun regard, ne me fit aucune remarque. En ouvrant la porte, je me surpris à espérer que la dernière MES ne serait qu'un mauvais souvenir vite oublié. Mais la porte se referma derrière moi et je fus noyée dans l'obscurité. Une cruelle impression de déjà-vu s'installa, et j'eus peur d'entendre des sanglots et de revivre le cauchemar de la dernière fois. Les lumières

se rallumèrent, et je découvris une grande pièce très encombrée. En vérité, j'eus l'impression de me retrouver dans le grenier de l'école.

La salle était si surchargée que je ne voyais pas le mur du fond. Partout, des coffres étaient entassés, débordant d'objets divers. «Concentre-toi, me dis-je. Tâche de trouver une corde, et sors d'ici.» Cependant, je sentais que l'exercice ne pouvait pas être aussi aisé. Il devait y avoir une difficulté que Greg n'avait pas mentionnée.

J'entamai ma recherche en explorant le contenu des coffres. Je n'hésitai pas à fouiller avec véhémence, songeant qu'il valait mieux que je sois rapide. Le sol aussi était jonché d'objets, et je devais regarder attentivement dans chaque recoin, pour être sûre de ne pas manquer une faille dans un mur, un trou dans le sol, ou quoi que ce soit susceptible de cacher ce que je recherchais.

À ce moment, j'aperçus une corde. Elle était suspendue à un poteau fixé au mur, et on l'avait attachée en un nœud coulant. Je ressentis aussitôt un malaise devant la façon étrange dont elle avait été nouée et suspendue. Quelque chose me disait que cela possédait une signification qui m'échappait, mais qui n'avait rien de bon. Je secouai la tête, agacée par mon angoisse injustifiée, et je saisis la corde.

J'entendis alors un bruit sourd, le genre de bruit que fait un objet lourd en tombant par terre. Évidemment, cela renforça mon malaise, et je me mis à défaire le nœud qui retenait la corde au poteau... ou plutôt le nœud qui retenait la corde *poisseuse* au poteau. L'épaisse ficelle semblait en effet avoir été enduite d'un produit un peu collant, dont l'odeur m'était vaguement familière.

En y regardant plus attentivement, je me rendis compte qu'on n'en avait pas seulement enduit la corde: certains des coffres et une grande partie du sol étaient aussi étrangement poisseux, et – je le réalisais à présent – l'odeur dérangeante flottait partout dans la pièce. Et cette odeur... était celle de l'essence. Mais pourquoi quelqu'un en aurait-il enduit toute une salle?

J'avais fini de dénouer la corde. Cette pièce et son contenu commençant à m'inquiéter sérieusement, je ne m'attardai pas. Je me dirigeai vers la porte et je vis un baril entier d'essence qui se déversait lentement sur le sol. Écœurée, je saisis la poignée de la porte, et poussai.

Rien ne se passa.

Je réitérai mon geste, poussant sur la porte avec impatience, mais celle-ci refusait de s'ouvrir. Je me rendis à l'évidence: elle n'était pas simplement bloquée... elle était fermée à clé. J'étais coincée dans cette salle. Je soupirai, me forçant à rester calme. Mais alors une autre odeur remplaça celle de l'essence: ça sentait le brûlé.

Je me détournai lentement de la porte et jetai un regard sur la salle. De la fumée noire commençait à monter. Puis des flammes surgirent, léchant les meubles enduits d'essence, se dirigeant inévitablement vers moi. Mes yeux s'ouvrirent de terreur. Je me mis à tambouriner contre la porte.

— AIDEZ-MOI! hurlai-je. AU SECOURS! AU FEU!

Personne ne répondit. Je me mis à paniquer totalement.

— LA SALLE PREND FEU!

La terreur paralysait mon esprit, mais le peu de raison qu'il me restait me rappela qu'il s'agissait d'une mise en situation... tout était sans doute fictif. Tout allait bien. Je respirai profondément, je n'avais aucune raison de m'inquiéter.

Le feu était presque parvenu jusqu'au bidon, à présent, et je fronçai les sourcils. Quelque chose clochait: je n'avais aucun moyen de m'en sortir sans mettre ma vie en danger, et personne ne venait m'aider. Et si... tout était réel? Et si la MES avait viré au cauchemar?

Je me mis à courir vers le fond de la salle pour m'éloigner du bidon. Une seconde plus tard, celui-ci explosa. Je me jetai à terre, pour éviter les débris, et je me cognai la tête. Je voulus me relever, mais je fus prise de vertige. Je voyais tout en flou, il y avait de la fumée partout. Mon cœur battait si vite que cela me faisait mal.

Désespérée, je m'adossai contre le mur. Je ne pourrais pas m'en tirer, cette fois-ci. Personne ne viendrait me sauver, pas un

professeur, pas mes amis, pas ma famille. J'étais seule et j'allais mourir. D'ailleurs, c'était sûrement Greg qui l'avait voulu. Il m'avait piégée, comprenant que j'y étais pour quelque chose si Truman avait eu la vie sauve.

Truman. Lui non plus, je ne le verrais plus jamais. Il se blâmerait, en apprenant ma mort.

Ma mort...

La Mort.

Non. Pas maintenant. C'était trop tôt.

Mes vertiges avaient cessé. Je lâchai la corde enduite d'essence et me mis à foncer à travers la pièce, regardant autour de moi, recherchant un objet susceptible d'assurer mon salut. Mon angoisse était au-delà de l'imaginable. J'avais mal partout, et respirer correctement devenait difficile. Mais tout mon être était mobilisé dans un seul but: survivre. Voyons, cette toile pourrait me protéger des flammes... mais non, elle était poisseuse, et donc inflammable. Alors... serait-il possible qu'il y ait une issue autre que la porte d'entrée?

Mais oui, c'était la solution! Je n'avais pas vu Kim ressortir de sa MES, elle n'avait donc pas emprunté la porte. Cela impliquait l'existence d'une *autre* sortie! Je me mis à raser les murs à la recherche d'une issue, lorsque je ressentis une douleur au pied. Je baissai les yeux: ma chaussure était en train de prendre feu.

Immédiatement, je la retirai et la lançai le plus loin possible. Je continuai à raser les murs, écartant les meubles, cherchant avec désespoir un moyen de sortir. Je me mis à tousser de plus en plus fort. Je crachai par terre: ma salive était noire. J'étais en train de devenir cendres. Je tombai à terre à cause de l'épuisement. Je toussai encore. J'étais incapable de me relever.

Je rampai contre le mur, avançant péniblement à la force de mes bras. La fumée m'entourait de ses odieuses volutes, et tout ce que je parvenais encore à voir était la lueur flamboyante de la salle qui prenait feu. Je me cognai à une commode, devant moi. Je la repoussai par la force de ma rage, puis je m'effondrai. Ma tête

toucha le sol; j'étais incapable de penser. Machinalement, je me redressai et repoussai encore la commode, qui était décidément bien lourde. Je continuai à raser la porte...

À raser la porte. La porte. La porte?

L'idée avait mis un moment à faire son chemin dans mon cerveau, mais soudain je compris que j'avais trouvé la sortie. Elle était dissimulée derrière la commode, tout simplement. Faiblement, je donnai de petits coups de pied dans la porte, qui finit par s'ouvrir, et je m'extirpai en rampant de la pièce en feu.

Ce fut Taylor qui me raconta ce qui s'était passé. Apparemment, il y avait eu un problème technique, dont GLT avait mis du temps à se rendre compte. La pièce avait pris feu pour des raisons inconnues, et la porte d'entrée de la salle de MES était bloquée. Greg avait appelé la sécurité de l'école et foncé vers la sortie de derrière. Il y était arrivé juste à temps pour me voir m'extirper des flammes. Il m'avait transportée à l'infirmerie, où je n'étais restée que quelques heures, le temps de reprendre mes esprits. On m'avait alors ramenée dans ma chambre, où on m'avait permis de rester jusqu'à ce que j'aille mieux. Je retournai en cours le lendemain.

Tout cela, évidemment, était la version officielle des faits. En vérité, je soupçonnais fortement Greg d'avoir voulu me blesser, ou du moins me faire très peur. Bien sûr, s'il m'avait assassinée, cela lui aurait attiré des soucis. J'étais donc convaincue qu'il m'aurait sortie des flammes si je ne l'avais pas fait avant.

Voilà bien la seule chose qui me faisait rire dans tout cet événement: GLT avait dû faire une drôle de tête en s'apercevant que je m'étais sauvée toute seule. Ainsi, j'étais plus forte que ce qu'il pensait, et il n'avait pas la possibilité de jouer le rôle du héros de l'histoire. Au lieu de ça, il était le professeur qui s'était rendu compte d'une *erreur technique* avec une extrême lenteur.

— Tu penses que Greg l'a fait exprès? me demanda Ethan, le soir après l'incendie.

— Je ne sais pas. Peut-être a-t-il voulu me faire peur. Mais je suis sûre qu'il ne sait pas que je suis allée plusieurs fois chez Truman, sinon il m'aurait fait arrêter.

Ethan hocha la tête.

— Tu voudras quand même y retourner, je suppose.

— Exact, mais plus discrètement.

Il sourit, un peu tristement.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Le *dimanche* précédant nos vacances arriva. Aucune sortie n'avait été prévue, afin de nous laisser le temps de nous organiser avant notre départ. Comme s'il nous fallait toute une journée pour ramasser le peu d'affaires que nous avions apporté à l'école! Mais je ne me plaignais pas. Pour une fois, j'allais pouvoir passer une journée entière avec tous mes amis.

Une fois que nous eûmes rangé toutes nos affaires dans nos sacs, nous sortîmes un peu dehors, mais il faisait froid et moche, et nous ne nous attardâmes pas. Sur le chemin du retour, alors que nous étions presque arrivés à l'école, Ethan déclara:

— On va rester un peu dehors, Isis et moi. On vous rejoint tout à l'heure.

Mike, Julia et Taylor acquiescèrent, un peu surpris, et j'appuyai les paroles d'Ethan avec un petit signe de la main. Nous nous séparâmes. Ethan m'expliqua, avec un petit sourire:

— Je me suis dit qu'on pourrait aller maintenant chez Truman. Après tout, Greg n'aura aucun moyen de le savoir, puisqu'on est autorisés à être dehors.

Je lui rendis son sourire, avant de déclarer:

— Tu sais que j'y suis allée, la dernière fois... pas vrai?

Il hocha la tête, nullement énervé.

— Oui, je sais.

Je fronçai légèrement les sourcils.

— Et... tu n'es pas fâché?

Resserrant son étreinte autour de mes épaules, il dit:

— Moi aussi, j'y suis allé, juste après toi. Selon Truman, on s'est manqués de deux minutes.

J'ouvris de grands yeux, étonnée.

— Mais... pourquoi y es-tu allé? Tu m'avais dit toi-même qu'on avait besoin de recul!

— C'est exact. Et crois-moi, je n'y suis pas allé par soif d'apprendre, mais parce que je pensais t'y trouver. Quand je me suis rendu compte que tu n'étais pas à l'école, je me suis dit que tu avais dû aller là-bas, malgré notre conversation... Tu n'es pas très douée, comme menteuse, tu sais?

Je souris, et il poursuivit:

— Je suis donc allé chez Truman, un peu inquiet et... et énervé, surtout, c'est vrai. Je me disais que tu t'étais quand même bien moquée de moi.

J'avalai ma salive, gênée, mais son ton n'allait pas avec ses paroles. Il n'avait pas l'air d'être en colère du tout. Il poursuivit:

— Alors quand je suis arrivé à la bibliothèque, Truman a souri et m'a dit que tu étais partie deux minutes plus tôt. J'ai voulu repartir, mais il m'a apostrophé et m'a convaincu de m'asseoir. Là, il m'a raconté tout ce qu'il t'avait appris, juste le temps de me calmer un peu. Il m'a parlé du Big Bang, de Dieu... et, bien sûr, je suis resté, parce que je m'étais fait avoir. Il avait trop éveillé ma curiosité. Une fois qu'il a eu fini de me dire tout ce qu'il t'avait dit précédemment, je lui ai demandé: «À votre avis, pourquoi est-ce qu'Isis a besoin de tout savoir à ce point?» Et il m'a donné une réponse.

J'attendis, avec une pointe d'anxiété.

— Truman m'a fait comprendre que tu étais perpétuellement en quête de vérité. Il m'a dit que tu n'en étais d'ailleurs pas forcément consciente, mais qu'au plus profond de toi tu avais besoin du vrai. Autrement dit, t'empêcher de faire ce que bon te semble est impossible. Et contre-productif.

Je souris, et Ethan en fit autant.

— Pour répondre à ta question, Isis, je ne t'en veux pas. Pendant un instant, je me suis imaginé que je pouvais freiner ta détermination... Apparemment, je me trompais. Je suppose que je l'aurais moins bien compris sans la réponse de Truman.

— Désolée d'être si têtue.

Il leva les yeux au ciel, feignant le désespoir. Je ris.

Quelques instants plus tard, nous étions dans la fameuse pièce remplie de livres, et Truman nous apportait des boissons chaudes en nous priant de nous mettre à l'aise. Nous nous assîmes côte à côte sur les fauteuils, et nos mains se trouvèrent avec naturel. Truman s'installa à son tour et il commença, comme à son habitude, un récit qui nous captiva directement:

— Je suppose que vous devez être perplexes devant la profusion de livres qui emplissent cette salle. Après tout, les seuls ouvrages que vous avez rencontrés durant votre existence avaient un but purement utile: des manuels scolaires, des livres de médecine, peut-être des dictionnaires...

Comme toujours, il avait su capter mon attention en moins de dix secondes.

— Les étagères de cette pièce contiennent ce genre d'ouvrages, mais pas uniquement. Ils ne constituent qu'une minorité, face à ma passion la plus grande: les livres de fiction. Dites-moi, jeunes gens, savez-vous ce qu'est une fiction?

Je regardai Ethan, qui répondit:

— C'est quelque chose d'imaginaire, qui n'existe pas... enfin, je crois.

Truman hocha la tête.

— C'est à peu près cela.

— Mais à quoi serviraient des livres de fiction? s'enquit Ethan. À quoi bon lire des choses irréelles?

Truman eut un sourire triste.

— Et voilà comment l'on tue une culture tout entière: seulement avec ce que vous venez de dire. Car, cher ami, si l'on supprime tout ce qui ne sert à rien, on aboutit à la société que nous connaissons aujourd'hui. Une société dénaturée, terne et pratiquant le culte de l'efficacité.

Ethan posa sa tasse sur une table, perdu dans ses pensées. Je déclarai:

— Alors les milliers de livres dans cette pièce, ou du moins la plus grande partie de ces livres, sont constitués de récits fictifs? Inventés

de toutes pièces?

— Pas nécessairement de toutes pièces, démentit Truman. On retrouve dans les livres des éléments de la vie réelle, parfois même des personnages réels. Cela dépend du livre. Parfois, en effet, les récits sont entièrement fictifs.

— Y a-t-il beaucoup de sortes de récits? demanda Ethan, sortant de sa méditation.

— Oui. Certaines histoires se déroulent à différentes époques, avec des événements parfois impossibles, voire magiques; d'autres sont réalistes, mais inventées par l'auteur. Il y en a des drôles ou des tristes, simples ou complexes, et tout cela, sous des formes différentes: roman, théâtre, poésie...

Nous écoutâmes Truman nous décrire chaque type de récits que l'on pouvait trouver. Pour ma part, j'étais très emballée par l'idée des pièces de théâtre, ces récits écrits faits pour devenir des représentations, où des acteurs joueraient les personnages. Je trouvais cela fascinant, que des gens arrivent à se mettre dans la peau de personnes fictives, simplement pour le plaisir des spectateurs.

— Le théâtre a ceci d'incroyable que la poésie s'y mêle, m'apprit Truman, puisque les dialogues sont souvent versifiés. Certaines pièces de théâtre, vous vous en doutez, constituent des prouesses techniques.

Plus Truman nous apprenait de nouveaux termes, plus je voulais en apprendre, réalisant à quel point il me restait des choses à découvrir. Je ne pourrais jamais tout savoir, c'était une évidence, mais je voulais en connaître le plus possible sur les sujets qui me passionnaient.

— Peut-être voudrais-tu lire une pièce de théâtre? proposa Truman au bout d'un moment.

Éberluée, j'ouvris de grands yeux.

— Vous..., bredouilla Ethan, vous nous confieriez un livre?

Truman hocha la tête. Un grand sourire illuminait son visage.

— Vous devez comprendre que j'attends ce moment depuis des années. Nous effectuons ici une véritable transmission, et je pense que vous êtes tous deux assez matures pour en réaliser l'importance et agir en conséquence. Ainsi, je n'ai aucun doute que le livre que je vous prêterai sera en parfaite sécurité.

Ethan et moi acquiescâmes vigoureusement. Truman se leva, marcha jusqu'à une bibliothèque et, en un instant, dénicha le trésor qu'il allait nous confier. Il nous montra la couverture du livre: un dessin d'un homme et d'une femme, assis sur un balcon, s'embrassant.

— C'est une pièce de théâtre tragique, expliqua Truman. Elle a été écrite par l'un des plus grands auteurs anglais de tous les temps: William Shakespeare.

Il nous tendit le livre et je m'en saisis, tout doucement, presque prudemment.

— Roméo et Juliette?

— C'est sa pièce la plus connue et, à mon sens, la plus belle. Vous allez l'apprécier, j'en suis sûr, c'est de toute beauté. Le niveau de vocabulaire, cependant, est assez élevé, mais une fois que vous y serez plongés, cela ne fera qu'ajouter au plaisir de votre lecture.

J'acquiesçai et remerciai chaleureusement Truman.

— On va y aller, dis-je, histoire d'être en forme pour demain.

Truman sourit et nous raccompagna à la porte.

— Profitez bien de vos familles. Si vous commencez maintenant à vous éloigner d'eux, ce sera par la suite quasiment irrattrapable... Je sais de quoi je parle, croyez-moi!

Il nous salua, et nous le quittâmes sur ces paroles emplies de sous-entendus.

Nous étions dans le réfectoire, en train de manger nos boulettes de steak haché et nos pommes de terre rôties du soir. En réalisant que le lendemain à la même heure je mangerais chez moi, je sentis tout

mon corps frissonner et, par réflexe, je me rapprochai un peu d'Ethan. Naturellement, il s'en aperçut et m'adressa un de ses sourires rassurants qui me rendaient tout de suite plus sereine.

Oui, j'étais indubitablement amoureuse de lui.

— Votre attention, jeunes gens! réclama alors Marty, qui venait d'entrer dans la salle.

Les bruits de couverts entrechoqués et de discussions s'amenuisèrent, jusqu'à s'arrêter totalement.

— Bien. Voici comment les choses vont se passer. Demain matin, à huit heures, deux bus viendront vous chercher devant l'école. Aucun retard ne sera toléré. Vous êtes répartis dans les autocars en fonction de l'endroit où vous habitez, afin de rendre le trajet le plus court possible. Les listes de répartition sont déjà affichées dans le hall. Les véhicules vous déposeront chacun devant chez vous. Ils viendront vous chercher pour vous ramener ici le matin du Jour 3 de cette semaine, entre sept heures et sept heures et demie. Vous devrez donc être devant chez vous à ce moment-là. Tout est clair?

Tout le monde acquiesça, certains répondirent même par des «oui» traînants, à la manière d'un enfant à qui on demande s'il s'est brossé les dents. Marty sortit de la salle. Alors que le bruit reprenait, Ethan me dit:

— On était dans le même bus le premier jour, tu te souviens? Je suppose que ce sera pareil cette fois-ci!

Je souris en songeant que ce serait l'occasion idéale pour passer un dernier moment seule avec lui, avant de le quitter pour deux jours.

«Qu'y a-t-il dans un nom? Ce que nous nommons rose sentirait aussi bon avec un autre mot.»

Je ne pus retenir un sourire en lisant ces phrases, sous ma couette, à la lueur d'une lampe de poche prêtée par Ethan. En me couchant, j'avais compris que je ne m'endormirais pas de sitôt, et

j'avais pensé lire les quelques premières pages de *Roméo et Juliette*... sauf que c'était impossible. Une fois que j'eus commencé, je compris que seules deux choses pourraient m'arrêter: une fatigue extrême ou la fin du livre.

La pièce de théâtre était tout simplement magnifique et, si je ne comprenais pas certains mots, tous les autres m'emplissaient de ravissement. Chaque ligne était si bien écrite, les répliques, incroyables, et les personnages, criants de vérité et passionnés. Je m'accrochais au livre, craignant qu'on vienne soudain me l'arracher.

En quelques instants, William Shakespeare était devenu la personne pour laquelle j'avais le plus d'estime, et j'aurais souhaité plus que tout au monde pouvoir le faire revivre et discuter avec lui, ne serait-ce que cinq minutes, au moins pour le remercier. L'amour de Roméo et Juliette m'inspirait et m'émouvait plus que ce que j'aurais cru possible. La part rationnelle présente en moi, et voulant me rappeler qu'ils n'étaient que des personnages fictifs, était submergée. Comment, en effet, ne pas être au comble de l'émotion en imaginant Roméo déclarer, lorsque Juliette le laisse seul: «Nuit mille fois plus sombre quand elle perd ta lumière» ?

De ma vie jamais on ne m'avait confié d'objet aussi précieux que ce livre.

Le lendemain matin, je me réveillai en sursaut en entendant la voix monocorde des haut-parleurs. Je m'étais forcée, assez tard dans la nuit, à arrêter ma lecture, parce que mes yeux se fermaient et que je ne voulais pas manquer un seul mot de Shakespeare. Saisie d'un accès de paranoïa, la première chose que je fis en me levant fut de vérifier si *Roméo et Juliette* se trouvait toujours dans mon sac... ce qui était le cas, évidemment.

Je m'habillai, en même temps que Taylor et Julia – pour une fois, elles s'étaient levées rapidement –, puis nous descendîmes prendre un bref déjeuner, avant de sortir avec nos affaires pour attendre l'arrivée des deux bus qui nous ramèneraient chez nous. Je me

sentais à la fois anxieuse et impatiente: j'allais revoir ma famille, mais quel accueil allait-elle me faire?

Enfin, les bus arrivèrent. Mes amis étaient dans le premier, et Ethan et moi dans le second. Ce fut alors le moment des au revoir. Mike m'accorda une étreinte amicale que je lui rendis, Julia me sauta littéralement dans les bras, et Taylor me dit au revoir avec douceur.

Je montai dans le car avec Ethan et nous nous assîmes côte à côte, vers le fond, nos sacs à nos pieds. Assez vite, tout le monde fut à bord, et l'autobus démarra. Je passai mon bras sous celui d'Ethan et posai ma tête sur son épaule. Il enroula ses doigts entre les miens.

— J'ai commencé le livre, hier.

Je ne voyais pas ses yeux, mais je pouvais presque deviner la lueur d'intérêt qui avait dû s'y allumer.

— Alors? C'est comment?

— C'est magnifique. Je voudrais écrire chaque phrase en majuscule sur du papier et l'accrocher aux murs de ma chambre. Tu verras, c'est tellement beau!

Ethan se tut, méditant sûrement.

— Et..., commença-t-il après un instant, ça parle de quoi?

— C'est l'histoire d'un garçon et d'une fille issus de deux familles qui sont ennemies depuis de très longues années, et qui tombent amoureux. Roméo et Juliette sont tellement... je ne sais pas... passionnés! On dirait qu'ils feraient tout l'un pour l'autre. Je n'ai pas fini le livre, mais j'espère que ça va bien se terminer.

— Si ce n'est pas le cas, ne me le dis pas. Je ne voudrais pas savoir à l'avance ce qui va se passer.

— Ne t'inquiète pas, je ne te dirai rien, promis-je en riant.

Il y eut quelques instants durant lesquels aucun de nous deux ne parla, puis Ethan déclara:

— Tu sais quoi, Isis? Je n'ai pas encore lu le livre, mais je suis à peu près sûr que je n'ai rien à envier à Roméo. Il n'a qu'à la garder, sa Juliette!

Je ris et tournai la tête vers la sienne:

— Et elle n'a qu'à le garder, son Roméo.

Nous nous sourîmes. Un peu plus tard, le bus arriva devant la maison d'Ethan.

— Je t'aime, lui dis-je, alors qu'il se levait pour descendre.

— Moi aussi, répondit-il avec un sourire radieux. On se voit dans deux jours.

Il sortit du véhicule, marcha vers la porte de chez lui, et le bus redémarra. Je commençais à bien reconnaître le quartier où nous étions, et mon angoisse monta.

Ma famille était au courant que j'arrivais aujourd'hui, ils seraient sûrement tous à la maison... Enfin, je l'espérais. Le car se vida un peu plus, et lorsqu'il s'arrêta devant chez moi, j'étais presque seule. Je me levai de mon siège, saisis mon sac et descendis du bus, qui redémarra immédiatement. Je restai immobile quelques secondes, puis je pris une grande inspiration et marchai jusqu'à la porte de notre maison, que j'ouvris doucement. Elle n'était pas verrouillée, il y avait donc quelqu'un. J'entrai, fermai tout doucement la porte et déclarai, assez fort, mais d'une voix mal assurée:

— Je suis rentrée!

Ma mère sortit de la cuisine, les yeux grands ouverts, et lorsqu'elle me vit, elle courut vers moi. Je la serrai fort contre moi, souriant jusqu'aux oreilles et retenant à grand-peine mes larmes.

— Oh, Isis! lâcha-t-elle en sanglotant.

— C'est bon, maman, tout va bien, je suis là, la rassurai-je.

Adam fit son apparition, descendant les escaliers en trombe. Il affichait un énorme sourire et, lorsque ma mère se détacha de moi, il me souleva du sol comme si j'étais une petite fille et m'ébouriffa les cheveux dans tous les sens.

— Vous m'avez tellement manqué! m'exclamai-je en les serrant tous deux contre moi.

Les yeux de ma mère étaient brillants, mais au moins elle ne pleurait plus. Nous allâmes nous asseoir dans le salon, et ma mère fonça dans la cuisine pour apporter une montagne de gâteaux

qu'elle avait préparés. Mes premiers vrais gâteaux depuis des semaines! Mon frère et ma mère me posèrent un milliard de questions, accompagnées de sourires perpétuels. Ils n'arrivaient pas à détacher leurs yeux de moi, comme pour être sûrs que je n'allais pas repartir tout de suite. Ma mère ne détourna le regard que lorsque je me risquai à demander:

— Et papa? Il est... au chantier?

— Non, non, répondit Adam. Il devrait rentrer d'une minute à l'autre, il est juste allé acheter le pain. On ne s'attendait pas à te voir débarquer si tôt dans la journée!

Comme s'il avait attendu qu'on parle de lui, mon père apparut soudain, portant cinq baguettes de pain. Il ne nous aperçut pas tout de suite, nous tournant le dos. Il posa les pains sur une petite table, à l'entrée, et enfin il se retourna vers nous et se figea littéralement sur place en me voyant. Je me levai tout doucement, gênée.

— Isis est arrivée il y a cinq minutes, expliqua ma mère, comme si mon père n'avait pas compris.

Il hocha lentement la tête mais resta figé, me fixant étrangement. Visiblement, il ne savait pas quoi dire. Je m'approchai un peu de lui, me raclai la gorge et lançai, les larmes aux yeux:

— Je suis contente de te voir, papa.

Je sentais qu'une tempête faisait rage en lui. Mais, alors que la tension devenait presque insoutenable, il ouvrit les bras et me fit signe d'approcher. Je vins me planter juste en face de lui. Il posa les bras sur mes épaules, me scrutant attentivement.

— Isis..., murmura-t-il. Tu vas bien?

Je hochai la tête, incapable de parler. Alors il me serra dans ses bras, ses mains d'ouvrier crispées sur moi. Je sentis que, même s'il ne disait rien, même s'il était trop fier pour pleurer, il ne m'aurait lâchée pour rien au monde.

— Je suis désolée, papa. Je n'ai jamais voulu que ça se passe comme ça...

— Moi non plus, Isis. Mais il fallait que je tente tout pour te convaincre. Inutile de se demander de qui tu tiens ton insupportable

détermination...

Je ris et m'agrippai un peu plus à la veste de mon père. Visiblement, il n'approuvait toujours pas mon choix, mais il l'avait au moins accepté.

— Je sais que c'est dur pour toi, dis-je, mais tu ne peux pas me changer, tu sais?

Il me sourit tristement. Nous nous rassîmes, tous entassés sur le canapé. À présent, c'était moi qui n'arrivais plus à détacher les yeux de ma famille. J'aurais rêvé pouvoir dire, à ce moment: «Mon Dieu que ça m'avait manqué!»

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Nous passâmes la matinée à discuter. Au début, ma mère semblait trop émue pour dire quoi que ce soit, mais une fois qu'elle fut calmée, j'eus droit à une foule d'anecdotes amusantes des dernières semaines. Notamment un jour, peu après mon départ, où Adam, oubliant que j'étais partie, avait crié: «Isis! À taaable!!!» À ma demande, ils me racontèrent tout ce qui s'était passé sur les chantiers où ils travaillaient. Quand ils eurent fini, Adam commença à me poser des questions sur l'école. Évidemment, mon père lui fit les gros yeux. Encore cette histoire de secret d'État...

— Tu sais, papa, lui dis-je à ce moment-là, on ne m'a fait signer aucune charte me tenant au secret. J'ai le droit de tout vous dire.

Mon père ouvrit la bouche, sûrement pour se lancer dans une grande tirade sur le respect du secret des différents travaux, mais il se ravisa et me laissa parler. Je souris devant cet effort qu'il faisait, et je me mis à leur raconter certains événements... pas tout, bien sûr. Je tus tout ce qui concernait Truman, et je ne parlai d'Ethan que comme d'un très bon ami. Pour le moment, je ne me sentais pas vraiment prête à en discuter avec eux.

À la demande de mon frère, je parlai de Greg, de son surnom, GLT, de Marty, d'Edgar. Je leur racontai qu'on nous apprenait à manier des armes – chose dont je n'avais pas parlé dans les lettres. Et si mon père tiqua en me voyant mimer la position à prendre pour tenir un pistolet correctement, il ne dit rien. Ensuite, nous allâmes manger, et ma mère m'emmena à son atelier.

L'atelier était l'endroit où elle créait les bâtiments. Elle en inventait sans cesse, mesurant les moindres recoins, prévoyant chaque détail des fondations. Quand les chefs de chantier jugeaient ses projets adéquats, ceux-ci devenaient réels. C'était la première fois que je me rendais sur le lieu de travail de ma mère. Après tout, ce n'est pas un endroit pour les enfants, et nos vacances ne concordaient

que très rarement. Lorsque je pénétrai dans l'immense pièce où ma mère passait ses journées, je fus subjuguée.

Partout, entre les bureaux et les meubles divers, se trouvaient de grandes maquettes de bâtiments. Sur les murs trônaient d'immenses dessins d'immeubles... et une photo de la tour d'Elizabeth. Un certain nombre de personnes travaillaient, penchées sur des feuilles, dessinant des plans, faisant des calculs compliqués, réagençant des maquettes. Il régnait une ambiance de travail sérieux, mais aussi quelque chose que je mis un certain temps à comprendre. Ce qu'ils faisaient, ce n'était pas seulement utile, c'était artistique.

L'art n'avait pas disparu, il était là, devant moi! Ce n'était pas *Roméo et Juliette*, ce n'était pas de l'écriture, c'était autre chose. Du dessin. De la passion. De la précision. Je regardai ma mère: elle semblait très fière, et ravie de mon émerveillement.

— Qu'en dis-tu?

— C'est génial, dis-je. Tout est tellement réfléchi, minutieux... Je suis impressionnée!

— Eh! à quoi t'attendais-tu? me demanda-t-elle en riant. Ce n'est pas un simple travail de bureau, c'est de la création.

Je regardai ma mère avec émotion. Ainsi, sans le savoir, elle perpétuait le règne de la beauté sur l'efficacité. Grâce à elle et à toutes les personnes dans cette pièce, l'imagination avait une place dans ce monde.

— Allez, viens! Je vais te montrer mes travaux.

Avec elle, je passai un magnifique après-midi. J'étais enchantée par son esprit créatif, que je n'avais jamais soupçonné, et je m'en voulais. Toute ma vie, j'avais sous-estimé ma mère. Je l'avais toujours trouvée émotive, un peu cachée dans l'ombre de mon père... alors qu'en vérité, c'était une artiste.

Le soir, nous prîmes le souper tous ensemble, restâmes un peu au salon pour discuter, puis je montai dans ma chambre. Ça me faisait bizarre d'être là, entre ces quatre murs, dans mon vrai lit. Ce n'était presque pas naturel... Évidemment, je ne parvins pas à trouver le

sommeil. Je n'étais pas excitée, je pensais à ma famille retrouvée, à Ethan et à sa famille, et surtout... à mon arbre! Il fallait *absolument* que j'y aille.

Je sortis de mon lit, mis mes chaussures et, comme à mon – ancienne – habitude, je sortis tout doucement de la maison et marchai vers mon arbre.

— Ah! ça m'a manqué, murmurai-je.

Je pris appui sur le tronc, retrouvant avec aisance ces gestes faits tant de fois pour monter.

— Isis?

Je tournai la tête et aperçus mon frère en bas de l'arbre.

— J'étais sûr que tu ferais ça, railla Adam.

Je souris.

— Qu'est-ce que tu veux, on ne se refait pas!

Il sourit en retour, et nous restâmes un instant comme ça, à nous fixer, dans la pénombre. Enfin, je proposai:

— Dis... tu ne voudrais pas monter?

Je pus distinguer dans le noir une lueur de surprise passer sur son visage: pas une fois il n'avait escaladé cet arbre avec moi. À vrai dire, il n'y avait jamais pensé, et moi non plus. C'était juste quelque chose que je faisais, et que ma famille avait jugé étrange, avant de s'y habituer. Adam me sourit.

— Pourquoi pas!

Lentement, il retraça le chemin qu'il avait dû me voir faire mille fois, et il se hissa sans difficulté jusqu'à la très grosse branche où je m'asseyais toujours. Il s'installa à côté de moi, et nous laissâmes nos jambes se balancer dans le vide, regardant le ciel à travers les branchages.

— Tu as l'air d'aller bien, affirma mon frère.

Je hochai la tête.

— J'ai mis un petit peu de temps à m'adapter à ma... nouvelle vie, mais maintenant ça va. J'ai de bons amis, de bons résultats.

— Tant mieux. Je t'avoue que j'avais un peu peur que tu ne tiennes pas le coup.

Je lui envoyai un léger coup de coude.

— Quand j'ai mangé ma première purée infâme, moi aussi j'ai cru que je ne tiendrais pas! blaguai-je.

Il sourit à l'évocation de la fameuse purée dont j'avais maintes fois déploré le goût – ou du moins l'absence de goût. Le silence se fit pendant une petite minute, le genre de silence légèrement tendu qui précède une question délicate... que je sentis presque venir avant que mon frère ne la prononce.

— Tu sais, Isis, papa, maman et moi, on est super heureux que tu sois là, et surtout soulagés que tu te sois pas transformée en une machine à tuer, ou bien en une ado dépressive... mais je sens bien qu'il y a quelque chose de différent. Tu sembles avoir... mûri. Ce n'est pas que tu n'étais pas mature avant, je veux dire, mentalement, tu as toujours eu quarante ans de plus que moi...

J'eus un sourire un peu amer. Il n'y avait qu'Adam pour sentir que j'avais changé, aussi imperceptible ce changement soit-il pour les autres personnes de mon entourage.

— Ce que j'essaie de dire, c'est que je sens qu'il a dû se passer quelque chose, et que tu ne nous dis pas tout. Alors... enfin... si tu as des problèmes, tu peux m'en parler, OK?

À sa manière affectueuse et un peu bourrue de grand frère apprenti constructeur, Adam venait de me montrer que je pouvais compter sur lui. Touchée, je répondis:

— OK, ne t'inquiète pas.

Je mis la tête sur sa solide épaule, et nous demeurâmes ainsi jusqu'à ce que nous commencions à bâiller à tour de rôle.

Durant mes courtes vacances, je sortis avec chacun des membres de ma famille. Quand arriva ma dernière soirée avec eux, nous essayâmes tous d'agir le plus naturellement possible.

— Vous savez, leur dis-je, alors que nous avions presque fini de manger, j'ai un emploi du temps beaucoup plus tranquille,

maintenant. Si on se donne rendez-vous quelque part près de mon école, on pourra se voir, de temps en temps.

Mes parents accueillirent cette proposition avec une joie qui réchauffa mon cœur, et mon frère eut la bonté de feindre que nous n'en avions pas déjà parlé dans une lettre.

Je me sentais tiraillée entre deux mondes. Une part de moi voulait retourner à l'école, revoir mes amis – surtout Ethan –, mais une autre part, qui me semblait tout aussi importante, souhaitait rester avec ma famille. Deux jours n'avaient vraiment pas suffi, et l'idée de les quitter à nouveau me faisait beaucoup de peine. Mais j'allais très vite les revoir, et j'avais au moins la certitude qu'ils ne m'en voulaient pas et commençaient enfin à m'accepter telle que j'étais.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

J'étais accoudée sur le rebord de la vitre du bus. Mes parents et mon frère étaient restés juste devant la porte de chez moi. Sans doute pensaient-ils que je ne voulais pas qu'ils m'accompagnent jusqu'au véhicule. Ils avaient tort. Étrangement, ce départ semblait me coûter bien plus que le précédent, comme si le fait de retrouver ma famille m'avait rappelé à quel point je l'aimais. À présent, je devais repartir. J'avais l'impression de les quitter pour deux mois, tout en sachant bien que je les reverrais très vite.

Le moment des adieux avait été difficile. Ma mère s'était retenue de pleurer, ce qui m'avait encore plus émue que si elle avait éclaté en sanglots; les yeux de mon père m'avaient semblé luire de tristesse, mais sans colère, avec résignation. Adam avait été fidèle à lui-même, souriant, cachant sa peine que seule l'expression de ses yeux trahissait. Quant à moi, je n'avais que très mal dissimulé mon émotion. J'avais d'ailleurs souffert d'une horrible insomnie, en proie à une appréhension inexplicable. À quatre heures du matin, j'avais allumé ma lampe de chevet et achevé la lecture de *Roméo et Juliette*... ce qui m'avait fendu le cœur.

Car jamais aventure n'apporta plus de maux que celle de Juliette et de son Roméo.

Une tragédie amoureuse, un deuxième départ de chez moi... C'était plus que je n'en pouvais supporter, surtout en un seul jour. La pensée me vint soudain que c'était pour cela qu'on nous avait accordé ce congé: non pas pour nous permettre de nous reposer et de voir nos proches, mais pour faire le tri entre les personnes fortes et les faibles. Peut-être que, à la seconde où j'allais pénétrer dans l'école, des gens seraient en train de m'observer par les caméras postées à l'entrée, pour voir l'expression sur mon visage.

Mais j'étais sans doute paranoïaque. Complètement folle, même. Je souris en pensant que passer du temps avec ce bon vieux

Truman devait déteindre sur moi: je commençais à penser le pire au sujet de tous les membres de notre société!

Ethan monta dans le bus, interrompant mes pensées. Un sourire illumina mon visage, sourire que je vis se refléter sur le sien. Je me levai de mon siège et, sans me soucier du regard moqueur des autres élèves, je passai la main derrière sa nuque et l'embrassai. Il me pressa contre lui et je frissonnai en sentant son corps contre le mien. Le bus redémarra et je le lâchai un instant, pour qu'il puisse s'asseoir à côté de moi.

«Après tout, ce ne sera peut-être pas si terrible de retourner à l'école», songeai-je.

— Alors, tout s'est bien passé? me demanda-t-il en s'écartant de moi.

— Très bien. Ça m'a fait énormément de bien. Et toi?

Il sourit et répondit:

— Au début, c'était étrange, mais après, quand on a commencé à vraiment parler, l'ambiance s'est détendue. C'était beaucoup mieux que prévu, à vrai dire.

— Super! m'exclamai-je, heureuse d'entendre cela.

— Et... ton père?

Je rosis de plaisir:

— Quand il m'a vue, on aurait dit qu'il venait d'apercevoir le squelette de son arrière-grand-mère. Mais ensuite, ça s'est arrangé. On a réussi à être naturels l'un avec l'autre, et je crois qu'il ne m'en veut plus vraiment.

— Et toi? Tu lui en veux encore?

Je secouai la tête. C'était mon père, il s'inquiétait pour moi et avait réagi excessivement... Je ne pouvais pas lui en vouloir.

— Eh bien, soupira Ethan en s'affalant contre le dossier de son siège, bilan positif, on dirait!

— On dirait, en effet.

Nous arrivâmes à l'école et retrouvâmes Taylor, Mike et Julia. Tous les trois semblaient plutôt de bonne humeur, même Julia, qui qualifia pourtant de «super nuls» les jours qu'elle venait de passer.

Je retrouvai notre chambre avec un petit sourire satisfait, m'apercevant que l'école était, finalement, devenue ma deuxième maison.

Nous prîmes notre déjeuner – un peu meilleur que d'habitude, pour fêter notre retour –, et la voix des haut-parleurs décréta que nos cours ne reprendraient normalement que l'après-midi.

Quand vint l'heure du repas, cependant, la purée de midi fut un choc pour nous tous. Il est effarant de constater à quel point on s'habitue vite à l'absence d'un élément négatif, et c'est la mort dans l'âme – mes pensées s'échappant vers les poulets rôtis, steak frites et divers ragoûts préparés par ma mère – que je consommai l'infâme mixture.

— DU NAVET! s'exclama soudain Julia, en plein milieu du repas.

Nous la regardâmes, sans comprendre.

— Mais si! La purée! Je suis sûre que c'est du navet qui lui donne son odieuse absence de réelle couleur et de goût! Ma mère en a préparé hier soir, ça avait presque le même goût, mais en moins dégueu!

— Je crois que t'as raison, accorda Mike. C'est la même couleur jaune terne, et ça n'a pas beaucoup de goût. Ça doit être ça.

— En fait, c'est du céleri, démentit une voix derrière moi.

Je me crispai, me levai brusquement et fis volte-face, manquant de faire tomber ma chaise. C'était Ryan, qui s'était approché subrepticement de notre table. Il arborait un sourire narquois qui s'accentua lorsqu'il vit mon regard noir. Je dus retenir Ethan, qui avait voulu se lever. Nous étions tous tendus.

— Eh bien, déclara Ryan, voilà une belle assemblée de rancuniers! De l'eau a coulé sous les ponts, depuis cet... horrible malentendu. Alors, on fait la paix?

Il me tendit la main. Je le dévisageai, surprise et écoeurée à la fois.

— Va te faire voir, Ryan, lâcha Mike.

Celui-ci feignit de se vexer et laissa retomber sa main tendue.

— Oh, ça va! J'ai fait une erreur, OK? Ça arrive! Vous n'allez pas m'en vouloir éternellement...

Soudain, n'en pouvant plus, Ethan se leva et vint se planter entre Ryan et moi.

— Il t'a dit d'aller te faire voir, asséna-t-il lentement. Alors... va te faire voir.

J'éclatai de rire, surprenant tout le monde.

— Quoi? s'étonna Ethan.

— Il est tout seul! m'exclamai-je. C'est pour ça qu'il vient nous voir, parce qu'il est seul! Il a besoin de quelqu'un pour se mettre avec lui en binôme, pendant les cours et pour les examens finaux. Mais, maintenant, il se retrouve toujours seul. Alors il est venu ici pour se faire tabasser par Ethan, attirer la pitié de l'un d'entre nous, n'importe lequel, et ne plus être seul! Je me trompe?

Ryan n'avait pas besoin de répondre, sa rougeur soudaine le fit à sa place. Étonnamment, j'avais fini par comprendre comment il fonctionnait: tout ce qu'il faisait, c'était dans son intérêt. Il se retrouva là, seul contre nous tous, les bras ballants et mort de honte.

— Allez, dégage! ordonna Ethan, qui ne riait pas du tout.

Ryan s'exécuta et s'éloigna à grands pas, furieux.

— Ça va? me demanda Ethan quand nous nous fûmes rassis, une lueur d'inquiétude dans le regard.

— Mais oui, ça va! Tu ne crois quand même pas que je vais me torturer pour lui! Je te rappelle que c'est lui qui est sorti le plus mal en point de notre dernier entretien...

Cela fit rire Ethan.

— Tu es incroyable, déclara-t-il.

— Pff, tu peux bien parler!

Julia se racla la gorge et nous nous tournâmes vers elle.

— Ça vous dirait d'arrêter de vous dévorer du regard juste deux secondes, tous les deux? Histoire que Taylor, Mike et moi-même ayons un tout petit peu l'impression d'exister.

Je souris en voyant la lueur de moquerie attendrie dans son regard.

— Nous allons faire un cours un peu spécial, aujourd'hui, déclara GLT. Mais je vous préviens, ce n'est pas parce que vous ne vous entraînerez pas à botter des culs que vous devez dormir!

Il fit une petite pause, savourant sa position de supériorité, et notre attention, qu'il avait tout entière. Je m'efforçai de rester naturelle, mais la haine qu'il m'inspirait était difficile à contenir depuis l'incendie...

— Dans plusieurs situations, poursuivit Greg, les Sauveteurs sont amenés à se servir de cordes ou de harnais. Donc, aujourd'hui, comme vous pouvez le deviner, vous allez apprendre à vous en servir correctement. D'abord, prenez chacun une des cordelettes qui se trouvent juste ici.

L'heure suivante fut plutôt ennuyeuse. Nous apprîmes un grand nombre de nœuds, d'abord basiques, puis plus complexes. GLT avait été très clair: un nœud mal fait pouvait tuer quelqu'un. Nous étions concentrés, mais assez frustrés d'être obligés d'apprendre ce genre de choses.

La deuxième partie du cours fut plus amusante. Greg nous montra comment bien attacher des harnais de sécurité, et nous hissâmes chaque élève jusqu'au plafond avec une corde reliée au harnais qu'il portait, afin que tout le monde prenne ça au sérieux. En effet, les élèves qui avaient mal fait les nœuds de leur harnais de sécurité s'écrasaient comme des crêpes sur un matelas installé au sol, et étaient accueillis par nos rires et les injures de Greg.

Cela m'amena à me poser une question que je jugeai immédiatement troublante: GLT était-il vraiment un être vicieux, vulgaire et despotique, ou bien simplement un homme bourru forcé de se montrer tyrannique pour être sûr de former de bons Sauveteurs? L'incendie et tout le reste... était-ce pour lui une façon de nous former, de nous rendre plus forts? Mais je me souvins qu'il avait aidé à commanditer la tentative d'assassinat de Truman, et j'en conclus qu'il devait vraiment avoir un mauvais fond.

Je m'étais bien appliquée, alors quand ce fut mon tour, je ne tombai pas. Quelques minutes plus tard, GLT nous libéra. Puisque nous avions un peu de temps, Ethan et moi décidâmes d'aller rendre une courte visite à notre cher Truman – nous nous y attardions moins, de peur de paraître suspects. Celui-ci fut ravi de nous voir et nous demanda immédiatement ce que nous avions pensé de *Roméo et Juliette*.

— Impossible de vous dire à quel point j'ai aimé. Chaque phrase est... je ne sais pas... magnifique. Shakespeare devait être un génie.

Truman sourit.

— Je sais, je sais. Et la fin, qu'en avez-vous pensé?

Je jetai un coup d'œil à Ethan.

— Ah! comprit Truman, monsieur Ethan n'a pas eu le temps de le lire... Eh bien, ce n'est pas grave! Gardez le livre tout le temps qu'il vous faudra, vous me le rendrez quand vous l'aurez terminé. Quant à toi, Isis, puisque tu sembles aimer le théâtre, je vais te trouver des ouvrages qui, j'en suis sûr, te donneront énormément de plaisir.

Je le remerciai vivement, et il déambula entre les rayons pour sortir deux livres qu'il me tendit.

— Voici *Le Cid*, de Corneille, et *Andromaque*, de Racine.

— Corneille et Racine? s'étonna Ethan. Drôles de noms...

— C'est parce que ce ne sont pas des noms anglais qu'ils sont étranges pour vos oreilles. Corneille et Racine étaient des auteurs français, c'est-à-dire qu'ils vivaient dans un pays nommé la «France».

— C'est loin de l'Angleterre?

— Pas tant que ça, garantit Truman. Venez, regardez.

Il désigna une sorte de boule posée sur une table à côté de son fauteuil.

— Vous voyez ça? Ça s'appelle un «globe terrestre». C'est une représentation miniature de la Terre, notre planète.

Ethan et moi ouvrîmes de grands yeux.

— Incroyable..., murmura Ethan.

— Mais comment est-ce que..., commençai-je.

Truman me coupa d'un geste de la main.

— Une chose à la fois, Isis, tu veux bien? m'intima-t-il, amusé.

Je hochai la tête, et il saisit le globe pour que nous puissions bien le voir.

— Regardez ça, dit-il en nous désignant un endroit sur le globe. C'est notre île, l'Angleterre. Et là, c'est la France. Comparée à l'ensemble du monde, la distance entre l'Angleterre et la France est infime. D'ailleurs, beaucoup de Français sont venus s'installer ici après la chute de la comète, pour tenter de démarrer une nouvelle vie. Aujourd'hui, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est devenue la France.

Truman reposa le globe à sa place originelle, et je le questionnai:

— Et les autres... pays? On a des nouvelles d'eux?

Le Maître des archives soupira.

— Hélas, pas à ma connaissance. Peut-être que le gouvernement a gardé quelques relations avec les autres pays. Mais même si c'était le cas, on ne m'en aurait pas informé.

— Où est tombée la comète? s'enquit Ethan, toujours pragmatique.

Truman eut un sourire triste.

— En voilà une bonne question, monsieur Ethan! La comète est tombée aux abords du Japon (il nous montra la position de ce pays sur le globe), qui, comme vous pouvez le constater, est très loin d'ici.

Il marqua une pause, avant de reprendre, d'une voix soudain plus grave:

— Ce que vous devez bien comprendre, c'est que si la comète a fait énormément de dégâts en entrant en collision avec la Terre, elle en a causé bien plus avant. Le fait que les gens aient su que, dans peu de temps, il y aurait une sorte de fin du monde a déclenché des horreurs et des folies innommables. Bon, je suppose que vous êtes tous deux assez âgés et matures pour que je vous parle un peu de ce que je sais là-dessus.

Ethan et moi attendîmes, un peu tendus. Il reprit:

— Je vous ai parlé des religions, mais sachez qu’au-delà des gens simplement religieux, qui croient en Dieu et exercent tranquillement leur culte, il y a des personnes intolérantes, qui considèrent que tout le monde devrait avoir les mêmes croyances qu’eux. Ces gens-là étaient dangereux et, quand ils ont appris que la comète s’écraserait sur la Terre, ils ont dit que c’était parce que l’humanité avait péché et qu’elle devait être punie. Alors ils ont commis des massacres, ont poussé le monde à s’entre-déchirer avant même que la comète ravage une partie de la planète. Ils faisaient des sacrifices, pillaient les petites villes, brûlaient des villages entiers.

Crispée, je sentis monter en moi une grande rage pour ces horreurs du passé.

— Mis à part ces sectes religieuses, sachez aussi que les gens se sont mis à enfreindre les lois... Il me semble vous l’avoir déjà dit, d’ailleurs. Faites le calcul: les habitants de toute une planète savent que celle-ci risque bientôt d’être ravagée, de nombreuses sectes religieuses extrémistes commettent des folies meurtrières presque quotidiennement, et l’humanité entière sombre dans une anarchie qui la laisse livrée à elle-même... Vous pouvez imaginer le résultat! Ou plutôt, non, vous ne pouvez même pas l’imaginer.

Il soupira et déclara:

— Je crois que je vais devoir vous laisser sur ces paroles négatives, j’ai quelques petites choses à faire.

Ethan et moi nous levâmes de nos fauteuils et, comme toujours, nous remerciâmes chaleureusement le Maître de nous avoir reçus.

— Tout le plaisir fut mien, rétorqua-t-il en souriant. Isis, je suis ravi que tu aies aimé *Roméo et Juliette*. Et pour *Andromaque* et *Le Cid*, je ne te les prête pas, je te les donne. J’en ai plusieurs exemplaires, et je sais déjà que tu les adoreras.

Je me sentis brusquement rougir.

— Mais, Truman, vous ne pouvez pas faire ça! Ces livres sont extrêmement anciens et précieux! Je...

— Je ne reviendrai pas sur ma décision. Autrefois, offrir un livre était quelque chose de parfaitement anodin, tu sais? Et puis, je suis

certain que tu en prendras grand soin... et que monsieur Ethan sera également ravi de pouvoir en profiter.

Je lui offris un immense sourire, les yeux brillants.

— Merci, Truman. Merci mille fois.

40

— Je crois que Truman t'adore, me dit Ethan.

C'était le *vendredi* soir de la même semaine, et nous étions seuls dans un recoin du couloir du premier étage. Ethan venait d'entamer sa lecture de *Roméo et Juliette*, et j'étais plongée dans *Le Cid*. J'abaissai un peu mon livre et regardai Ethan, qui avait toujours les yeux fixés sur le sien.

— Pourquoi tu dis ça? Je crois qu'il nous aime beaucoup tous les deux, et c'est tout...

— Oui, il nous aime beaucoup tous les deux, mais... il voit quelque chose en toi.

J'eus un sourire un peu gêné, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire.

— N'oublie pas que je lui ai sauvé la vie, rappelai-je. C'est normal qu'il m'apprécie!

Ethan me jeta un rapide regard, avant de se replonger dans sa lecture.

— Hum... N'empêche qu'il t'adore.

Je regardai la page à laquelle j'étais et refermai *Le Cid*, puis je vins me placer contre Ethan en lui lançant un regard malicieux.

— Pas besoin d'être jaloux. Truman est super, mais quand même, il est un peu trop... jeune, pour moi.

Ethan leva la tête, sourcils haussés en m'entendant dire cela, et il éclata de rire.

— Ce n'est pas ça! s'exclama-t-il, mi-amusé, mi-sur la défensive. C'est juste que... tu n'as pas l'impression qu'il veut faire de toi, je sais pas... sa successeure?

À mon tour, je ris.

— Il veut nous transmettre une partie de ce qu'il sait. Ce n'est pas pareil. Il est simplement... reconnaissant envers moi, je te dis. C'est tout!

Ethan ne semblait pas entièrement convaincu, alors j'ajoutai:

— De toute manière, si jamais Truman s'est vraiment mis dans le crâne que je pouvais lui succéder, il se trompe. Je suis une future Sauveteuse, pas Haute Maîtresse des archives et du blabla éternel...

Il sourit, et je me replongeai dans ma lecture.

Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années.

En lisant cette phrase, qui avait été soulignée au crayon, j'eus comme l'impression que Truman voulait m'adresser un message. Peut-être Ethan avait-il en partie raison. De plus, ces mots sonnaient étrangement familier à mes oreilles...

— Désolé du retard, s'excusa Marty en entrant dans la salle.

En effet, nous l'attendions à présent depuis un bon moment. Notre professeur avait un drôle de regard et semblait même préoccupé... ce qui ne l'empêcha pas de commencer immédiatement son cours.

— Alors, il me semble que nous en étions aux prises d'otages, n'est-ce pas? Sachez que cette situation, bien qu'assez rare, est le cauchemar de toutes les forces de la Défense, puisque la vie d'un ou de plusieurs civils est littéralement entre les mains de dangereux criminels. En cas de prise d'otages, c'est la police qui est appelée pour se tenir prête à intervenir contre les criminels, mais ce sont des membres de la Brigade qui sont amenés à négocier avec ceux-ci.

Il marqua une pause.

— Cela veut dire, en général, que si ça se passe mal, tout retombe sur les épaules des Sauveteurs... Eh oui! malheureusement, vous ne bénéficierez pas toujours d'une grande gratitude.

Marty passa le reste du cours à nous décrire à quel point la prise d'otages était un enfer: les familles des otages rongées par l'angoisse, les otages risquant de mourir à tout moment, les criminels souvent fous et dangereux, des dizaines de policiers

mobilisés, stressés et sur les nerfs. Et, au milieu de tout ça, un ou plusieurs Sauveteurs sur qui repose presque toute l'opération.

— Bon, conclut Marty, je vous ai décrit la prise d'otages en détail, mais je n'aurai pas le temps aujourd'hui de vous expliquer la manière de la gérer, en théorie... Je vous libère donc un peu plus tôt.

Nous nous levâmes tous, un peu surpris. Marty n'arrivait que très rarement en retard, et il ne nous laissait alors partir en avance en aucun cas. Mais après tout, peu importait, nous avions fini notre journée et nous aurions tout le lendemain pour nous.

— Ah! une dernière chose, ajouta Marty d'une voix forte.

Tout le monde cessa de parler.

— Demain, il y a une sortie organisée par le lieutenant Nora et qui durera presque toute la journée. Seul le groupe 1 est concerné.

Je croisai le regard d'Ethan, un peu lasse. Encore un *dimanche* que je passerais seule... à moins que j'aille voir Truman, bien sûr. Nous sortîmes de cours et allâmes travailler, pour ne pas avoir à le faire le lendemain. Un peu plus tard, en nous rendant vers le réfectoire pour prendre notre souper, je dis à Ethan:

— Je vais encore m'ennuyer demain...

Il me caressa les cheveux, avant de déclarer:

— Je sais, mais bon, ce n'est pas comme si on pouvait faire autrement...

— Eh bien, si j'allais discrètement rendre visite à un ami, je m'ennuierais sans doute moins, tu ne crois pas?

Il comprit immédiatement que je parlais de Truman et eut un petit sourire ironique.

— J'ai bien retenu ma leçon, et je n'ai pas l'intention de t'empêcher d'y aller. En plus, je ne suis pas ravi à l'idée de te laisser seule ici pour toute la journée. Au moins, si tu vas chez lui, tu ne feras pas de bêtise!

Le lendemain, comme prévu, je me rendis chez Truman. J'avais sur moi l'exemplaire de *Roméo et Juliette* qu'il nous avait prêté – Ethan l'avait fini et adoré –, et j'étais pressée d'en discuter avec le Maître des archives. Je sonnai à la grande porte d'entrée, qu'il m'ouvrit au bout de quelques instants. J'entrai dans la bibliothèque, et Truman m'accueillit avec un grand sourire, comme toujours.

— Monsieur Ethan n'est pas là, aujourd'hui? s'étonna-t-il.

— Il est en sortie avec l'école. Ah! il a fini *Roméo et Juliette*, je vous l'ai donc rapporté.

Je lui tendis le livre, et Truman s'en saisit, en me faisant signe de m'asseoir. Je pris place sur le fauteuil en face de lui.

— Alors, vais-je enfin pouvoir savoir ce que tu as pensé de la fin?

— J'étais tellement triste! Je veux dire... si Juliette était vraiment morte, et que Roméo s'était donné la mort au-dessus de sa tombe, ça aurait déjà été assez tragique comme ça... mais non! C'est bien pire!

Truman m'écoutait attentivement, un vague sourire flottant sur ses lèvres.

— C'est tellement, tellement... frustrant! Si Roméo était arrivé quelques instants plus tard, il aurait retrouvé Juliette en vie, ils se seraient enfuis et auraient été heureux ensemble. C'est rageant à un point... Ah! ça me rend folle!

Il rit.

— Je comprends que tu le prennes tellement à cœur, d'autant plus que c'est le premier livre que tu aies lu. C'est d'ailleurs en partie pour ça que je te l'ai prêté. Je voulais que tu saches à quel point une histoire fictive pouvait nous faire de la peine.

— Je n'aime pas les fins tragiques, grommelai-je.

— Ce sont pourtant souvent les plus belles, fit remarquer Truman, souriant toujours.

— J'espère que celle du *Cid* sera plus joyeuse. Je l'ai presque terminé.

— Ah, ça te plaît?

— Oui, j'adore! C'est si bien écrit! Dites-moi: «la valeur n'attend point le nombre des années» ?

Une lueur triomphante apparut dans le regard de Truman.

— J'espérais que tu t'en souviendrais. Je t'ai dit ça le jour de notre rencontre, quand tu m'as fait remarquer que je ferais mieux de te tutoyer, puisque, après tout, tu n'as que seize ans... tu te rappelles?

Mais oui! Maintenant qu'il me le disait, ça me revenait!

— C'est pour cela que vous parlez avec une intonation étrange, parfois! m'exclamai-je. Vous citez des phrases de livres.

Il hocha la tête, apparemment ravi.

— Tu vois, Isis, Corneille ne s'est pas trompé: tu es la preuve vivante qu'on n'a pas besoin d'être âgé pour être valeureux.

Je rougis de plaisir: un tel compliment venant de Truman m'emplissait de joie.

— Merci, Truman, mais je crois que vous me surestimeriez...

Soudain, nous entendîmes un bruit et je m'interrompis au milieu de ma phrase. Je jetai un regard interrogateur à Truman qui ouvrit la bouche, mais n'eut pas le temps de dire quoi que ce soit. Une dizaine d'hommes firent irruption dans la salle. Ils portaient des pantalons gris foncé, de grosses bottes de soldats, un haut beige, des vestes et de grosses ceintures... avec des pistolets. J'avais immédiatement reconnu leur uniforme: c'était la brigade des Sauveteurs.

Je me levai lentement de mon fauteuil et les fixai, avant de demander, en rassemblant tout mon courage:

— Qu'est-ce qui se passe, messieurs? Rien de grave, j'espère?

Ils ne répondirent pas. Un autre homme entra alors dans la salle. Il portait un costume et marchait à pas lents. Ses cheveux étaient bruns, tirant sur le gris, et son visage n'avait aucun trait particulier. Pourtant, en fixant ses yeux sombres, il me sembla l'avoir déjà vu quelque part.

— Qui êtes-vous? demandai-je. Qu'est-ce que vous voulez?

Il ne daigna même pas m'accorder un regard et il déclara, d'une voix à la fois douce, terne, et que je ne pus m'empêcher, malgré moi,

de trouver envoûtante:

— Vous ne pouvez pas dire que je ne vous avais pas prévenu, Truman.

Je jetai un regard vers le Maître des archives, qui s'était lui aussi levé de son fauteuil.

— Aucune loi n'a été..., commença-t-il.

Mais l'homme en costume leva l'index et, à ma grande surprise, Truman se tut.

— Je vous ai prévenu, reprit l'homme. Le gouvernement vous a prévenu, les forces de la Défense vous ont prévenu. Mais vous n'avez pas écouté.

Il me jeta un regard et, d'un coup, je compris qui était l'homme, le monstre, qui se tenait devant moi.

— Vous êtes..., commençai-je.

— Isis, me coupa Truman, voici Oscar Johnson, ami de longue date et... Président de l'Île.

Un frisson d'horreur me parcourut. Il était là, devant moi, le chef de notre société fondée sur le déni, le responsable actuel de tous les secrets, de tous les mensonges.

Le Président Johnson eut un sourire mielleux.

— Ce n'est pas à moi, Truman, de vous apprendre qu'on doit écouter les conseils de ses amis... or, vous n'en avez rien fait. Vous ne m'avez pas écouté.

En une seconde, son sourire disparut.

— Truman T118L3, vous êtes en état d'arrestation pour divulgation d'informations classées secrètes et tentative de propagande sur mineur. Messieurs, saisissez cet homme.

Mon cœur rata un battement. Je voulus courir vers le Président, mais un homme de la Brigade m'attrapa, et je fus privée de toute liberté de mouvement. Les autres se précipitèrent vers Truman, qui ne put rien faire. Ils le jetèrent au sol avec une violence inouïe.

— NON! hurlai-je. Laissez-le tranquille!

Je me mis à me débattre de toutes mes forces, rouant de coups l'homme qui m'emprisonnait de ses bras.

— LÂCHEZ-MOI! criai-je le plus fort possible.

Je mordis alors le bras de l'homme qui me maintenait, si fort que ce dernier fut obligé de me lâcher pendant un instant. Il ne m'en fallait pas plus.

Je me précipitai vers Truman, mais je ne pus rien faire. Deux hommes m'attrapèrent, m'immobilisèrent et, le goût du sang dans la bouche, je continuai tout de même à me débattre.

— Ça ne sert à rien, mademoiselle Isis, déclara Johnson. Vous ne faites qu'empirer votre...

— VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT DE FAIRE ÇA! hurlai-je.

Les hommes m'envoyèrent alors sur le sol, avec tant de violence que ma vision devint floue. Oscar Johnson était prêt à mentir, à détruire et à tuer. Et j'étais étendue à terre, impuissante, à ses pieds. Je vis son regard, un regard dédaigneux, le regard d'un homme pour qui rien d'autre ne comptait que le pouvoir, quel que soit le prix à payer. Un des hommes m'envoya son pied en pleine tête, et la dernière pensée qui traversa mon esprit, avant de perdre connaissance, fut que je devais l'arrêter.

Je devais arrêter Oscar Johnson.

REMERCIEMENTS

La comète n'aurait jamais pu voir le jour sans l'aide et les encouragements d'un certain nombre de personnes. Je vais donc essayer de leur exprimer toute ma gratitude.

Tout d'abord, j'adresse mes remerciements à Maxime P. Bélanger, mon directeur littéraire, qui a su se montrer à l'écoute, malgré mon jeune âge, et m'aider à améliorer mon texte tout en le respectant. Ensuite, à Josée Latulippe, pour sa révision extrêmement précise et pertinente du manuscrit. Merci également à Dorian Danielsen, pour la conception de la couverture de ce livre, digne d'une affiche d'un spectaculaire film d'action !

J'aimerais remercier les membres de ma famille, véritables piliers dans mon existence, pour l'affection qu'ils me portent : mes parents, mes frères, ma sœur, ma tante Sonia, qui a grandement participé à la publication de ce livre, et ma tante Carole. Merci d'avoir cru en moi. Je vous adore tous.

Je tiens à nommer certaines de mes amies : Juliana Bitton, ma toute première lectrice, qui a découvert mon livre chapitre par chapitre et n'a cessé de me donner confiance en moi... et de me fournir des noms de personnages ! Noa Elbaz, qui a fait un rêve dans lequel j'écrivais un livre nommé *La comète*... et qui a eu l'excellente idée de me le raconter le lendemain. Enfin, mon amie la plus proche, Naomie Bocobza – « Marmotte », pour les intimes –, pour sa confiance, et parce qu'elle a hurlé de joie au téléphone quand je lui ai annoncé la publication de mon livre.

Il y a d'autres personnes sans lesquelles ce livre n'aurait peut-être pas existé : monsieur N., un professeur de français que j'ai eu au collège, et qui restera sans doute le meilleur enseignant de ma vie. J'aimerais aussi mentionner certains auteurs que j'admire particulièrement et qui m'ont beaucoup inspirée : J.K. Rowling, John Green, et mon auteur préféré, Pierre Bottero.

Sans vous, *La comète* n'existerait pas. Ma dette envers vous tous est donc éternelle.

OceanofPDF.com